

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Le Serment des Frères

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LE
SERMENT
DES
FRÈRES

TOME 4 DE L'ANNEAU DU SORCIER

MORGAN RICE

Le **S e r m e n t** des **F r è r e s**

Tome 14 de l'Anneau du Sorcier

Morgan Rice

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur de best-sellers n°1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept tomes; de la série à succès SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, comprenant douze tomes; de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique comprenant deux tomes (jusqu'à maintenant); et de la série de fantasy épique ROIS ET SORCIERS, comprenant six tomes. Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues.

La nouvelle série d'épopées fantastiques de Morgan, DE COURONNES ET DE GLOIRE, sortira en avril 2016. Elle commencera par le tome n°1 : ESCLAVE, GUERRIERE, REINE.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !

Quelques acclamations pour l'œuvre de Morgan Rice

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients d'un succès immédiat : des intrigues, des contre-intrigues, du mystère, de vaillants chevaliers et des relations qui s'épanouissent entre les cœurs brisés, les tromperies et les trahisons. Ce roman vous occupera pendant des heures et satisfera toutes les tranches d'âge. À ajouter de façon permanente à la bibliothèque de tout bon lecteur de fantasy. »

—*Books and Movie Reviews*, Roberto Mattos

« [Une] épopée de fantasy passionnante. »

—*Kirkus Reviews*

« Les prémices de quelque chose de remarquable ... »

—*San Francisco Book Review*

« Bourré d'action... L'écriture de Rice est consistante et le monde intrigant. »

—*Publishers Weekly*

« Une épopée inspirée... Et ce n'est que le début de ce qui promet d'être une série épique pour jeunes adultes. »

—*Midwest Book Review*

Livres de Morgan Rice

DE COURONNES ET DE GLOIRE

ESCLAVE, GUERRIERE, REINE (Tome n°1)

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)

LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)

UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)

UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)

LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)

LA MARCHE DES ROIS (Tome 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)

UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)

UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)

UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)

UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome 12)

UNE LOI DE REINES (Tome 13)

UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)

LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)

ARÈNE DEUX (Tome n°2)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Tome n°1)

AIMÉE (Tome n°2)

TRAHIE (Tome n°3)

PRÉDESTINÉE (Tome n°4)

DÉSIRÉE (Tome n°5)

FIANCÉE (Tome n°6)

VOUÉE (Tome n°7)

TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)

ARDEMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)

OBSESSION (Tome n°12)

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !

Maintenant disponible sur :

Amazon
Audible
iTunes

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé, sous licence, à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright RazzoomGame, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.



Table des matières

Chapitre un	
Chapitre deux	
Chapitre trois	
Chapitre quatre	
Chapitre cinq	
Chapitre six	
Chapitre sept	
Chapitre huit	
Chapitre neuf	
Chapitre dix	
Chapitre onze	
Chapitre douze	
Chapitre treize	
Chapitre quatorze	
Chapitre quinze	
Chapitre seize	
Chapitre dix-sept	
Chapitre dix-huit	
Chapitre dix-neuf	
Chapitre vingt	
Chapitre vingt-et-un	
Chapitre vingt-deux	
Chapitre vingt-trois	
Chapitre vingt-quatre	
Chapitre vingt-cinq	
Chapitre vingt-six	
Chapitre vingt-sept	
Chapitre vingt-huit	
Chapitre vingt-neuf	
Chapitre trente	
Chapitre trente-et-un	
Chapitre trente-deux	
Chapitre trente-trois	
Chapitre trente-quatre	
Chapitre trente-cinq	
Chapitre trente-six	

Chapitre un

Darius baissa les yeux sur la dague ensanglantée qu'il tenait dans sa main, puis sur le commandant de l'Empire mort à ses pieds, et se demanda ce qu'il venait juste de faire. Le monde ralentit autour de lui alors qu'il levait les yeux, pour voir les visages choqués de l'armée de l'Empire étalée devant lui, des centaines d'hommes à l'horizon, de *vrais* hommes, des guerriers avec de *véritables* armures et un *véritable* armement, un grand nombre d'entre eux montés sur des zertas. Des hommes qui n'avaient jamais connu la défaite.

Derrière Darius, il le savait, se tenaient sa petite centaine de villageois, dérisoire, des hommes et des femmes dépourvus d'acier, d'armure, laissés seuls pour affronter cette armée professionnelle. Ils l'avaient imploré de se rendre, d'accepter la mutilation ; ils ne voulaient pas d'une guerre qu'ils ne pouvaient gagner. Ils ne voulaient pas mourir. Et Darius avait voulu s'y obliger.

Mais au plus profond de son âme, il ne le pouvait pas. Ses mains avaient agi d'elles-mêmes, son esprit s'était soulevé, et il n'aurait pas pu le contrôler s'il avait essayé. C'était une partie de lui plus profonde, celle qui avait été opprimée toute sa vie, celle qui était assoiffée de liberté comme un homme mourant est assoiffé d'eau.

Darius balaya du regard cette mer de visages ; il ne s'était jamais senti aussi seul, et pourtant jamais aussi libre, et son univers tourbillonna. Il se sentait hors de son corps, le regard baissé sur lui-même. Tout cela paraissait irréel. Il savait qu'il s'agissait d'un de ces moments décisifs dans la vie. Il savait que c'était un moment qui changerait tout.

Pourtant Darius n'éprouvait aucun regret. Il regarda le commandant de l'Empire, cet homme qui aurait pris la vie de Loti, qui aurait pris toutes leurs vies, qui les aurait mutilés, et il éprouva un sentiment de justice. Il se sentit aussi enhardi. Après tout, un officier de l'Empire était tombé. Et cela impliquait que n'importe quel soldat de l'Empire pouvait tomber. Ils étaient peut-être parés des meilleures armures, du meilleur armement, mais ils saignaient comme n'importe quel homme. Ils n'étaient pas invincibles.

Darius sentit un accès de puissance en lui, et il passa à l'action avant qu'aucun des autres n'ait pu réagir. À quelques mètres se trouvait l'entourage réduit composé des officiers de l'Empire qui avaient accompagné leur commandant, et ils se tenaient là, sous le choc, ne

s'étant à l'évidence jamais attendu à autre chose qu'une reddition, n'ayant jamais imaginé que leur commandant serait attaqué.

Darius utilisa leur surprise à son avantage. Il se précipita vers l'avant, tira une dague de sa taille, trancha la gorge d'un d'entre eux, puis pivota et dans le même mouvement en trancha une autre.

Tous deux le dévisagèrent, les yeux grands ouverts, comme s'ils n'arrivaient pas à croire que cela pouvait leur arriver, tandis que du sang ruisselait de leurs gorges et qu'ils tombaient à genoux, puis ils s'effondrèrent, morts.

Darius se tint prêt ; son geste audacieux l'avait rendu vulnérable aux attaques, et un des officiers s'élança en avant et frappa de son épée d'acier, en visant la tête. Darius souhaita à ce moment-là avoir une armure, un bouclier, une épée pour le parer – n'importe quoi. Mais il n'avait rien. Il s'était exposé à des attaques, et maintenant, il savait qu'il allait en payer le prix. Au moins mourrait-il en homme libre.

Un fracas soudain résonna dans l'air, et Darius jeta un coup d'œil pour voir Raj debout à côté de lui, bloquant le coup avec sa propre épée. Darius jeta un regard et réalisa que Raj avait pris l'épée du soldat mort, s'était précipité et avait paré le coup pour lui au dernier moment.

Un autre bruit métallique transperça les airs, et Darius regarda de l'autre côté pour voir Desmond bloquer un autre coup qui lui était destiné. Raj et Desmond se précipitèrent en avant, tailladant les assaillants, qui ne s'étaient pas attendus à une quelconque défense. Ils maniaient leurs épées comme des hommes possédés, dans le fracas de leurs armes rencontrant celles de leurs adversaires, les repoussant, puis chacun asséna un coup mortel avant que les soldats de l'Empire n'n'aient pu vraiment se défendre.

Les deux soldats tombèrent raide mort.

Darius ressentit un élan de reconnaissance envers ses frères, heureux de les avoir là, combattant à son côté. Il n'affrontait plus cette armée seul.

Darius se baissa, se saisit de l'épée et du bouclier sur le corps du commandant décédé, puis rejoignit Desmond et Raj alors qu'ils se précipitaient en avant et attaquaient les six officiers restants de sa suite. Darius balança l'épée, et se délecta de son poids ; cela faisait tant plaisir de manier une véritable épée, un véritable bouclier. Il se sentait invincible.

Darius fit une fente vers l'avant et bloqua un puissant coup d'épée avec son bouclier, et en même temps il glissa un coup dans la jointure de l'armure du soldat de l'Empire, le poignardant à l'omoplate ; le soldat grogna et tomba à genoux.

Il se tourna et balança son bouclier, bloquant ainsi un coup latéral, puis pivota et utilisa le bouclier comme une arme, en frappant un autre soldat au visage et en l'assommant. Il se retourna avec son épée et entailla un autre assaillant en travers du ventre, le tuant juste avant que le soldat, mains levées au-dessus de la tête, ne puisse porter un coup sur la nuque de Darius.

Raj et Desmond chargèrent vers l'avant, eux aussi, à ses côtés, rendant coup pour coup avec les autres soldats, le fracas des armes clair dans ses oreilles. Darius repensa à tous leurs entraînements avec des épées en bois, et il pouvait maintenant voir, au combat, les grands guerriers qu'ils étaient. Tandis qu'il frappait lui-même, il prit conscience de combien tous leurs entraînements l'avaient affûté. Il se demanda s'il aurait pu gagner sans ça. Et il était déterminé à gagner par lui-même, de ses propres mains, et de ne jamais, jamais employer la magie qui rodait quelque part en lui et qu'il ne comprenait pas complètement – ou *voulait* comprendre.

Tout comme Darius, Desmond et Raj assommèrent le restant de la suite, tandis qu'ils se tenaient là seuls au milieu du champ de bataille, puis les centaines d'autres soldats de l'Empire, au loin, se rallièrent enfin. Se reprenant, ils poussèrent un grand cri de guerre et chargèrent vers eux.

Darius les regarda, debout là, à bout de souffle, l'épée ensanglantée dans sa main, et il réalisa qu'il n'y avait nulle part où s'enfuir. Alors que les parfaits escadrons de soldats se mettaient en action, il prit conscience que c'était la mort qui s'avavançait vers lui. Il maintint sa position, tout comme Desmond et Raj, essuya la sueur de son front et leur fit face. Il ne se démonterait pas, pour personne.

Un autre cri de guerre s'éleva, cette fois-ci de derrière, Darius jeta un regard en arrière et fut heureusement surpris de voir tous les villageois charger, se rallier. Il repéra plusieurs de ses frères d'armes se précipiter en avant, récupérer des épées et des boucliers des soldats de l'Empire tombés au combat, se hâtant de rejoindre leurs rangs. Les villageois, Darius fut fier de le voir, couvraient le champ de bataille comme une vague, fouillant et s'équipant d'acier et d'armes ; rapidement, des dizaines d'entre eux furent équipés de véritables armes. Ceux qui n'avaient pas d'acier maniaient des armes de fortune

taillées dans le bois, des dizaines de plus jeunes, des amis de Darius, avaient des lances courtes qu'ils avaient affûtées en pointe, et de petits arcs en bois avec des flèches à leurs côtés, espérant à l'évidence un affrontement tel que celui-là.

Ils chargèrent tous ensemble, comme une seule et même personne, chacun se battant pour leurs vies tandis qu'ils se joignaient à Darius pour affronter l'armée de l'Empire.

Au loin, une énorme bannière s'agita, une trompette sonna, et l'armée de l'Empire se mobilisa. Le cliquetis des armures emplit l'air tandis que des centaines de soldats de l'Empire s'avançaient à l'unisson, bien disciplinés, un mur d'hommes, épaule contre épaule, tenant parfaitement leurs rangs alors qu'ils marchaient vers la foule de villageois.

Darius mena ses hommes pour la charge, tous intrépides à ses côtés, et alors qu'ils se rapprochaient des rangs de l'Empire, Darius cria :

« Lances ! »

Les siens firent voler leurs courtes lances, qui s'élevèrent au-dessus de la tête de Darius, dans les airs, et trouvèrent leurs cibles de l'autre côté de l'espace découvert. Bien des lances de bois, pas assez aiguisées, frappèrent des armures et rebondirent sans faire de dégâts. Mais plus d'une trouva des failles dans l'armure et toucha son but, et une poignée de soldats de l'Empire poussa des cris, s'effondrant au loin.

« Flèches ! » s'écria Darius, toujours en train de charger, épée levée, comblant l'écart entre eux.

Plusieurs villageois s'arrêtèrent, visèrent, et décochèrent une volée de flèches en bois aiguisées, des dizaines d'entre elles décrivirent un arc dans les airs, à travers l'espace dégagé, à la surprise de l'Empire, qui ne s'était à l'évidence pas attendu à un combat – encore moins à ce que les villageois aient des armes. Plusieurs rebondirent, inoffensives, sur les armures, mais assez touchèrent leur cible, frappant des soldats à la gorge ou à leurs articulations, en éliminant quelques-uns de plus.

« Pierres ! » hurla Darius.

Plusieurs dizaines de villageois s'avancèrent et, utilisant leurs frondes, lancèrent leurs projectiles.

Un barrage de petites pierres s'abattit à travers le ciel, et le bruit des cailloux heurtant les armures emplit les airs. Quelques soldats, frappés

au visage par les pierres, s'effondrèrent, pendant que plusieurs autres s'arrêtaient, levaient leurs boucliers ou leurs mains pour arrêter l'attaque.

Cela ralentit l'Empire et ajouta un élément d'incertitude parmi leurs rangs – mais cela ne les arrêta pas. Ils continuaient à marcher, ne brisant jamais leurs rangs, même avec les flèches, lances et pierres qui les assaillaient. Ils levèrent simplement leurs boucliers, trop arrogants pour esquiver, marchant avec leurs brillantes hallebardes d'acier droites dans les airs, leurs longues épées d'acier se balançant à leur ceinture, cliquetant dans la lumière matinale. Darius les regardait progresser, et il savait qu'il s'agissait d'une armée professionnelle qui s'avancait vers lui. Il savait que c'était une vague mortelle.

Un grondement soudain s'éleva, Darius leva les yeux et vit trois grands zertas se détacher de la ligne de front et charger vers eux, un officier chevauchant chacun d'eux et brandissant de longues hallebardes. Les zertas chargèrent, l'air furieux, soulevant des vagues de poussière.

Darius se tint prêt tandis qu'un d'eux se ruait sur lui ; le soldat ricana en soulevant sa hallebarde et la lança soudain droit sur lui. Darius fut pris par surprise par sa vitesse, et au dernier moment il plongea, se mettant de justesse hors de sa trajectoire.

Mais le villageois derrière eux, un garçon qu'il connaissait depuis l'enfance, ne fut pas aussi chanceux. Il poussa un cri de douleur quand la hallebarde transperça son torse, du sang jaillissant de sa bouche tandis qu'il tombait sur le dos, yeux fixés vers le ciel.

Darius, enragé, se tourna et fit face au zerta. Il attendit et attendit, sachant que s'il ne choisissait pas exactement le moment, il serait piétiné à mort.

À la dernière seconde Darius roula hors du passage et donna un coup d'épée, tranchant les pattes du zerta en dessous de lui.

Le zerta poussa un cri perçant et s'effondra tête la première au sol, son cavalier fut désarçonné et atterrit dans le groupe de villageois.

Un villageois se détacha de la foule et se précipita en avant, soulevant un gros rocher au-dessus de sa tête. Darius se retourna et fut surpris de voir qu'il s'agissait de Loti – elle le tint haut, puis l'abattit sur le heaume du soldat et le tua.

Darius entendit un bruit de galop et pivota pour trouver, se ruant vers lui, un autre zerta, le soldat qui le chevauchait levait une lance et le

visait. Il n'avait pas le temps de réagir.

Un grognement déchira les airs, et Darius fut surpris de voir Dray apparaître soudain, bondissant vers l'avant, haut dans les airs, et mordre le pied du soldat juste quand ce dernier projetait la lance. Le soldat fit une embardée et sa lance partit droit par terre, dans la poussière. Il vacilla et tomba sur le côté de son zerta, et quand il toucha le sol plusieurs villageois se jetèrent sur lui.

Darius regarda vers Dray, qui vint à son côté en courant, éternellement reconnaissant envers lui.

Darius entendit un autre cri de guerre et se tourna pour trouver encore un autre officier de l'Empire s'élançant vers lui, élevant son épée et l'abattant sur lui. Darius se retourna et para le coup, écartant l'autre épée avant qu'elle ne puisse atteindre son torse. Darius pivota ensuite et balaya d'un coup de pied ceux du soldat. Il tomba au sol, et Darius le frappa à la mâchoire avant qu'il ne puisse se relever, l'assommant pour de bon.

Darius vit Loti se précipiter au-devant de lui, se jetant tête baissée au cœur du combat comme elle se baissait et se saisissait d'une épée à la taille d'un soldat mort. Dray se jeta devant elle pour la protéger ; cela inquiéta Darius de la voir au beau milieu de l'affrontement, et il voulut la mettre en sécurité.

Loc, son frère, le devança. Il se précipita en avant et attrapa Loti par-derrière, lui faisant lâcher la lance.

« Nous devons partir d'ici ! » dit-il. « Ce n'est pas un endroit pour toi ! »

« C'est le *seul* endroit pour moi ! » insista-t-elle.

Loc, cependant, même avec sa seule main valide, était étonnement fort, et il réussit à la trainer, protestant et frappant, loin du centre des combats. Darius était plus reconnaissant envers lui qu'il ne pouvait l'exprimer.

Darius entendit un fracas d'acier à côté de lui et se tourna pour voir un de ses frères d'armes, Kaz, en prise avec un soldat de l'Empire. Si Kaz avait autrefois été une brute et une épine dans le pied de Darius, à présent, ce dernier devait l'admettre, il était content d'avoir Kaz à ses côtés. Il vit Kaz avancer et reculer face au soldat, un guerrier impressionnant, jusqu'à ce que finalement le soldat, avec un geste inattendu, batte Kaz et fasse tomber l'épée de sa main.

Kaz se tenait là, sans défense, la peur sur son visage pour la première fois que Darius puisse s'en souvenir. Le soldat de l'Empire, les yeux injectés de sang, s'avança pour l'achever.

Soudain, un bruit métallique se fit entendre, le soldat se figea soudain et tomba, tête la première, par terre. Mort.

Ils levèrent tous deux les yeux, et Darius fut surpris de voir Luzi se tenir là, mesurant la moitié de la taille de Kaz, tenant une fronde dans la main, vide juste après avoir tiré. Luzi adressa un sourire narquois à Kaz.

« Tu regrettes de m'avoir harcelé maintenant ? » lui dit-il.

Kaz le regarda fixement, sans voix.

Darius était impressionné que Luzi, après la manière dont il avait été tourmenté par Kaz durant toutes leurs journées d'entraînement, se soit avancé et lui ait sauvé la vie. Cela inspira Darius à se battre encore plus.

Darius, voyant le zerta abandonné piétinant sauvagement à travers ses rangs, se précipita en avant, courut à côté de lui, et le monta.

Le zerta rua violement, mais Darius tint bon, s'accrochant fermement, déterminé. Enfin, il prit le contrôle, réussit à le faire tourner et à le diriger vers les rangs de l'Empire.

Son zerta galopait si vite qu'il pouvait à peine le contrôler, l'emportant au-devant de tous ses hommes, menant la charge à lui seul, vers le cœur des rangs de l'Empire. Le cœur de Darius tambourinait dans sa poitrine alors qu'il se rapprochait du mur de soldats. Il paraissait impénétrable depuis son point de vue. Et pourtant, il n'y avait pas de demi-tour possible.

Darius força son courage à le porter jusqu'au bout. Il chargea droit vers eux et ce faisant, il balança sauvagement son épée.

Depuis sa position plus haute, Darius frappa d'un côté et de l'autre, éliminant un grand nombre de soldats de l'Empire surpris, qui ne s'étaient pas attendu à être chargés par un zerta. Il pénétra dans leurs rangs à une vitesse aveuglante, séparant la marée de soldats, emporté par son élan – quand soudain, il ressentit une douleur horrible à son côté. Il lui sembla que ses côtes étaient déchirées en deux.

Darius, perdant son équilibre, s'envola dans les airs. Il toucha le sol

durement, sentant une douleur cuisante à son côté, et il réalisa qu'il avait été frappé par la boule métallique d'un fléau. Il resta étendu là sur le sol, dans la nuée de soldats de l'Empire, loin des siens.

Alors qu'il était allongé là, sa tête bourdonnante, son monde flou, il jeta un regard au loin et remarqua que les siens étaient en train de se faire encercler. Ils se battaient vaillamment, mais ils étaient simplement en sous nombre, dépassés. Ses hommes se faisaient massacrer, leurs cris emplissaient l'air.

La tête de Darius, trop lourde, retomba au sol et comme il était étendu là, il leva les yeux et vit tous les hommes de l'Empire se rapprocher de lui. Il était couché là, épuisé, et savait que sa vie serait bientôt terminée.

Au moins, pensa-t-il, il mourrait avec honneur.

Au moins, enfin, était-il libre.

Gwendolyn se tenait sur la crête de la colline, regardant au delà l'aube se levant sur le ciel désertique, et son cœur battait impatiemment alors qu'elle se préparait à frapper. Observant de loin la confrontation entre l'Empire et les villageois, elle avait marché jusque là avec ses hommes, contournant le champ de bataille par le chemin le plus long, et les avait positionnés derrière les lignes de l'Empire. Ce dernier, tant concentré sur les villageois, sur la bataille en contrebas, ne les avait jamais vus venir. Et maintenant, alors que des villageois commençaient à mourir, il était temps de les faire payer.

Depuis que Gwen avait décidé de faire faire demi-tour à ses hommes, d'aider les villageois, elle avait éprouvé un sentiment de destinée écrasant. Qu'elle gagne ou qu'elle perde, elle savait que c'était la bonne chose à faire. Elle avait observé de déroulement de la confrontation depuis le flanc de la montagne, avait vu les armées de l'Empire s'approcher avec leurs zertas et leurs soldats professionnels, et cela avait réveillé des sentiments récents, lui rappelant l'invasion de l'Anneau par Andronicus puis par Romulus. Elle avait regardé Darius s'avancer de lui-même, pour leur faire face, et son cœur s'était emballé quand elle l'avait vu tuer ce commandant. C'était quelque chose que Thor aurait fait. Qu'elle-même aurait fait.

Gwen se tenait là à présent, Krohn grondant doucement à côté d'elle, Kendrick, Steffen, Brandt, Atme, des dizaines de membres de l'Argent et des centaines de ses hommes derrière elle, tous vêtus l'armure d'acier qu'ils avaient depuis qu'ils avaient quitté l'Anneau, tous portant leur armement d'acier, tous attendant patiemment son commandement. Les siens étaient une armée professionnelle, et ils n'avaient pas eu un combat depuis qu'ils avaient été exilés de leur terre natale.

Le temps était venu.

« Maintenant ! » cria Gwen.

Un grand cri de guerre s'éleva tandis que tous ses hommes, menés par Kendrick, s'élançaient le long de la colline, leurs voix portant comme mille lions dans la lumière matinale.

Gwen contempla ses hommes alors qu'ils atteignaient les lignes de l'Empire et que les soldats, occupés à affronter les villageois, se retournèrent lentement, déconcertés, ne comprenant à l'évidence pas

qui pourrait les attaquer ou pourquoi. À n'en pas douter, ces soldats de l'Empire n'avaient jamais été pris par surprise auparavant, et certainement pas par une armée professionnelle.

Kendrick ne leur laissa pas le temps de se reprendre, d'analyser ce qui était en train de se produire. Il bondit vers l'avant, frappant le premier homme qu'il rencontra, et Brandt, Atme, Steffen et les dizaines d'Argent à leurs côtés le rejoignirent tous, criant alors qu'ils plongeaient leurs armes dans les soldats. Tous ses hommes portaient une grande rancœur, tous avaient brûlé d'envie de se battre, avides d'une vengeance contre l'Empire et ankylosés après être restés inactifs durant trop de jours dans cette grotte. Ils étaient impatients, Gwen le savait, de déverser leur colère sur l'Empire depuis le moment où ils avaient abandonné l'Anneau – et dans cette bataille, ils trouveraient le parfait exutoire. Dans les yeux de chacun brûlait une flamme, un feu qui contenait les âmes de tous les êtres chers qu'ils avaient perdus dans l'Anneau et sur les Isles Boréales. C'était un besoin de vengeance qu'ils avaient transporté à travers la mer. De bien des manières, réalisa Gwen, la cause des villageois, même à l'autre bout du monde, était la leur aussi.

Des hommes poussaient des cris tandis qu'ils se battaient au corps à corps, Kendrick et les autres mettant à profit leur élan pour se frayer un passage dans l'épaisseur de la mêlée, éliminant des rangs de soldat de l'Empire avant même qu'ils ne puissent se rallier. Gwen était si fière en observant Kendrick bloquer deux coups avec son bouclier, pivoter et frapper un soldat au visage avec, puis en taillader un autre au torse. Elle regarda Brandt balayer les jambes d'un soldat, puis le poignarder, dans le dos, à travers le cœur, enfonçant son épée des deux mains. Elle vit Steffen manier son épée courte et couper la jambe d'un soldat, puis s'avancer, donner un coup de pied dans l'aine d'un autre soldat et lui asséner un coup de tête, l'assommant. Atme balança son fléau et élimina deux soldats d'un coup.

« Darius ! » cria une voix.

Gwen jeta un œil pour voir Sandara debout à côté d'elle, le doigt pointé sur le champ de bataille.

« Mon frère ! » s'écria-t-elle.

Gwen repéra Darius au sol, sur le dos, et encerclé par l'Empire, qui se rapprochait. Son cœur bondit d'inquiétude, mais elle vit, à sa plus grande satisfaction, Kendrick se précipiter en avant et brandir son bouclier, sauvant Darius d'un coup de hache juste avant qu'il le ne

l'atteigne au visage.

Sandara poussa un cri, et Gwen put voir son soulagement, put voir combien elle aimait son frère.

Gwendolyn tendit le bras et prit un arc des mains d'un des soldats montant la garde à côté d'elle. Elle encocha une flèche, banda l'arc et visa.

« Archers ! » cria-t-elle.

Tout autour d'elle des dizaines de ses archers visèrent, bandant leurs arcs, attendant son ordre.

« Feu ! »

Gwen décocha sa flèche haut dans le ciel, par-dessus ses hommes, et comme elle le faisait, ses dizaines d'archers firent feu, eux aussi.

La volée atterrit dans la cohue des soldats de l'Empire restant, et des cris s'élevèrent tandis qu'une dizaine de soldats tombait à genoux.

« Feu ! » cria-t-elle à nouveau.

Il y eut une autre volée ; puis une autre.

Kendrick et ses hommes se précipitèrent, tuant tous les hommes qui étaient tombés à genoux à cause des flèches.

Les soldats de l'Empire furent obligés d'abandonner leur assaut sur les villageois, et à la place de faire pivoter leur armée pour affronter les hommes de Kendrick.

Cela donna une opportunité aux villageois. Ils poussèrent un grand cri en s'élançant vers l'avant, frappant les soldats de l'Empire dans le dos, qui se faisaient à présent massacrer des deux côtés.

Les soldats de l'Empire, pressés entre deux forces hostiles, leur nombre diminuant rapidement, commencèrent finalement à se rendre compte qu'ils étaient battus. Leurs rangs qui se comptaient par centaine se réduisirent rapidement à des dizaines ; ceux qui restaient se détournèrent et tentèrent de fuir à pied, leurs zertas ayant été soit tués soit capturés.

Ils n'allèrent pas bien loin avant d'être pourchassés et tués.

Une grande clameur triomphante s'éleva à la fois parmi les villageois

et les hommes de Gwen. Ils se rassemblèrent tous, poussant des hourras, s'étreignant les uns les autres comme des frères. Gwendolyn se hâta le long de la pente et les rejoignit, Krohn sur ses talons, faisant irruption dans la cohue, des hommes tout autour d'elle ; l'odeur forte de sueur et de peur flottait dans l'air, du sang frais coulait sur le sol désertique. Ici, en ce jour, malgré tout ce qui était arrivé dans l'Anneau, Gwen ressentit un moment de triomphe. Il s'agissait d'une victoire glorieuse ici dans le désert, les villageois et les exilés de l'Anneau réunis, unis dans le défi de l'ennemi.

Les villageois avaient perdu beaucoup d'hommes de qualité, et Gwen avait perdu quelques-uns des siens. Mais Darius, au moins, Gwen fut soulagée de le constater, était en vie, chancelant sur ses pieds.

Gwen savait que l'Empire avait des millions d'hommes supplémentaires. Elle savait qu'un jour de jugement viendrait.

Mais ce n'était pas aujourd'hui. En ce jour elle n'avait pas pris la décision la plus sage – mais elle avait choisi la plus courageuse. La bonne. Elle avait le sentiment qu'il s'agissait d'une décision que son père aurait prise. Elle avait choisi le chemin le plus dur. Le chemin de ce qui était juste. La voie de la justice. La voie de la bravoure. Et quoi qu'il puisse arriver, aujourd'hui elle avait vécu.

Elle avait vraiment vécu.

Volusia se tenait sur le balcon de pierre, regard baissé sur la cour pavée qui s'étendait sous elle, et au loin en contrebas elle vit le corps du Prince étalé, étendu là, immobile, ses membres écartés dans une position grotesque. Il paraissait être si loin depuis là-haut, si minuscule, si impuissant, et Volusia s'émerveilla du fait que, à peine quelques instants auparavant, il ait été un des dirigeants les plus puissants de l'Empire. Cela la toucha au cœur de voir combien la vie était fragile, qu'elle illusion pouvait être le pouvoir – et plus que tout comment elle, dotée d'un pouvoir infini, désormais une véritable déesse, détenait un pouvoir de vie ou de mort sur tous. À présent, personne, pas même un grand prince, ne pouvait l'arrêter.

Alors qu'elle se tenait là, le regard porté au loin, s'élevèrent à travers la cité les cris de ses milliers d'occupants, les citoyens de Maltolis émus, gémissant, leur bruit emplissant la cour et s'élevant comme une nuée. Ils geignaient, criaient et se frappaient la tête contre les murs de pierre ; ils se jetaient au sol, tels des enfants fâchés, et s'arrachaient les cheveux. À les voir, songea Volusia, on aurait pu penser que Maltolis avait été un dirigeant bienveillant.

« Notre prince ! » cria l'un d'eux, un cri qui fut répété par plusieurs autres tandis qu'ils se précipitaient tous en avant, bondissant sur le corps du Prince fou, sanglotant et se convulsant tout en le serrant dans leurs bras.

« Notre cher père ! »

Des cloches sonnèrent soudain à travers la cité, une longue succession de carillonnement, se répercutant les uns les autres. Volusia entendit un tumulte, elle leva les yeux et observa pendant que des centaines d'hommes de Maltolis se hâtaient à travers les portes de la cité, dans la cour, en rangs deux par deux, la herse se levant pour les laisser tous rentrer. Ils se dirigeaient vers le château de Maltolis.

Volusia savait qu'elle avait mis en branle un évènement qui altérerait pour toujours cette cité.

Soudain, un bruit insistant se fit entendre à l'épaisse porte de chêne de la chambre, la faisant sursauter. C'était un claquement incessant, le bruit de dizaines de soldats, d'armures cliquetantes, balançant un bélier contre l'épaisse porte de chêne de la chambre du Prince. Volusia, bien évidemment, l'avait faite barrer, et la porte, épaisse de

trente centimètres, faite pour supporter un siège, se tordait néanmoins sur ses gonds, alors que les cris des hommes s'élevaient de l'autre côté. À chaque coup elle se déformait un peu plus.

Boom boom boom.

La chambre de pierre tremblait, et l'ancien lustre de métal, suspendu haut à une poutre, se balançait violemment avant de s'écraser au sol.

Volusia se tint là et contempla la scène calmement, s'attendant à tout cela. Elle savait, bien sûr, qu'ils viendraient après elle. Ils voulaient se venger – et ils ne la laisseraient jamais s'échapper.

« Ouvrez la porte ! » cria un des généraux de Maltolis.

Elle reconnut sa voix – le chef des forces de Maltolis, un homme sans humour qu'elle avait brièvement rencontré, avec une voix grave et rauque – un homme inepte mais un soldat professionnel, et avec deux cent mille hommes à sa disposition.

Et pourtant Volusia se tint là et fit calmement face à la porte, imperturbable, la scrutant patiemment, attendant qu'ils les abattent. Elle aurait bien sûr pu les ouvrir pour eux, mais elle ne leur accorderait pas cette satisfaction.

Finalement un grand fracas se fit entendre, et les portes de bois cédèrent, sortirent de leurs gonds, et des dizaines de soldats, leurs armures cliquetantes, se précipitèrent dans la pièce. Le commandant de Maltolis, revêtu de son armure d'apparat, et portant le sceptre d'or qui l'autorisait à diriger son l'armée, ouvrait la voie.

Ils ralentirent jusqu'à une marche rapide en la voyant là debout, seule, ne tentant pas de fuir. Le commandant, un air profondément renfrogné sur le visage, marcha droit vers elle et s'arrêta abruptement à un mètre d'elle.

Il lui lança un regard furieux avec haine, et derrière lui, tous ses hommes s'arrêtèrent, bien disciplinés, et attendant ses ordres.

Volusia se tenait là, calmement, le dévisageant en retour avec un sourire, et elle réalisa que son attitude avait dû les déstabiliser, car il paraissait troublé.

« Qu'as-tu fait, femme ? » demanda-t-il, serrant son épée. « Tu as pénétré dans cette cité en tant qu'invité et tu as tué notre souverain. Celui qui avait été choisi. Celui qui ne pouvait être tué. »

Volusia sourit, et répondit calmement :

« Vous avez plutôt tort, Général », dit-elle. « *Je* suis celle qui ne peut être tuée. Comme je viens de le prouver ici aujourd'hui. »

Il secoua la tête, furieux.

« Comment as-tu pu être si stupide ? » dit-il. « Tu devais sûrement savoir que nous allions te tuer, toi et tes hommes, qu'il n'y a nulle part où fuir, aucun moyen de s'échapper de cet endroit. Ici, le peu que vous êtes est encerclé par des centaines de milliers des nôtres. Sûrement, tu devais savoir que ton geste commis ici aujourd'hui te condamnerait à la peine de mort – pire, à ton emprisonnement et ta torture. Nous ne traitons pas nos ennemis gentiment, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. »

« Je l'ai remarqué, en effet, Général, et je l'admire », répondit-elle. « Et pourtant vous ne lèverez pas une main sur moi. Aucun de vos hommes ne le fera. »

Il secoua la tête, énervé.

« Tu es encore plus insensée que ce que j'avais pensé », dit-il. « Je porte le sceptre d'or. Toutes nos armées feront ce que j'ordonne. *Exactement* ce que je dis. »

« Le feront-ils ? » demanda-t-elle lentement, un sourire sur son visage.

Lentement, Volusia se tourna et regarda par la fenêtre ouverte, en contrebas vers le corps du Prince, maintenant hissé sur les épaules de fous et porté à travers la cité comme un martyr.

Dos à lui, elle s'éclaircit la gorge et poursuivit.

« Je ne doute pas, Général », dit-elle, « que vos forces soient bien entraînées. Ou qu'ils suivront celui qui brandit le sceptre. Leur renommée les précède. Je sais, aussi, qu'ils sont bien plus nombreux que les miens. Et qu'il n'y a aucun moyen de s'échapper d'ici. Mais, voyez-vous, je ne veux pas m'enfuir. Je n'en ai pas besoin. »

Il le dévisagea, perplexe ; Volusia pivota et regarda par la fenêtre, passant la cour au peigne fin. Au loin, elle repéra Koolian, son sorcier, debout dans la foule, ignorant tous les autres, le regard fixé uniquement sur elle, avec ses yeux d'un vert éclatant et son visage couvert de verrues. Il portait sa cape noire, reconnaissable entre tous dans la cohue, ses bras calmement croisés, son visage pâle levé vers

elle, en partie caché derrière le capuchon, attendant son ordre. Il se tenait là, le seul à être immobile, patient et discipliné dans cette cité chaotique.

Volusia lui fit un signe de la tête à peine perceptible, et elle le vit hocher immédiatement de la tête.

Lentement, Volusia se retourna, un sourire sur le visage, et fit face au général.

« Vous pouvez me passer le sceptre maintenant », dit-elle, « ou je peux vous tuer tous et le prendre moi-même. »

Il la dévisagea en retour, abasourdi, puis secoua la tête et, pour la première fois, sourit.

« Je connais les gens fantasques », dit-il. « J'en ai servi un pendant des années. Mais toi...tu es dans ta propre catégorie. Très bien. Si tu souhaites mourir comme cela, ainsi soit-il. »

Il s'avança et tira son épée.

« Je vais prendre du plaisir à te tuer », ajouta-t-il. « J'ai voulu le faire dès l'instant où j'ai vu ton visage. Toute cette arrogance – c'en est assez pour déguster un homme. »

Il s'approcha d'elle, et alors qu'il le faisait, Volusia se retourna vit soudain Koolian debout dans la pièce à côté d'elle.

Le commandant se tourna et le fixa des yeux, étonné par son apparition soudaine, comme par magie. Il se tint là, déconcerté, ne s'étant à l'évidence pas attendu à cela, et ne sachant visiblement pas ce que faire de lui.

Koolian repoussa son capuchon noir et lui sourit d'un air sarcastique, avec son visage grotesque, trop pâle, ses yeux blancs révoltés, et il leva lentement les paumes.

Alors qu'il faisait cela, le commandant et tous ses hommes tombèrent à genoux. Ils hurlèrent et portèrent leurs mains à leurs oreilles.

« Faites cesser ça ! » cria-t-il.

Lentement, du sang coula de leurs oreilles, et un à un, ils s'effondrèrent sur le sol de pierre, immobiles.

Morts.

Volusia fit lentement un pas en avant, calmement, se baissa, et attrapa le sceptre d'or des mains du commandant mort.

Elle le souleva et l'examina dans la lumière, admirant son poids, la manière dont il étincelait. C'était un objet sinistre.

Elle esquaissa un grand sourire.

Il était même plus lourd que ce qu'elle avait imaginé.

Volusia se tenait juste au-delà des douves, à l'extérieur des murs de la cité de Maltolis, son sorcier, Koolian, son assassin, Aksan, le commandant de ses forces Volusiennes, Soku, derrière elle, et elle contemplait la vaste armée Maltolisienne assemblée devant elle. Aussi loin qu'elle pouvait voir, la plaine désertique était remplie d'hommes de Maltolis, deux cents milles, une armée plus grande que ce sur quoi elle avait jamais posé les yeux. Même pour elle, c'était impressionnant.

Ils se tenaient patiemment là, sans chef, tous regardants vers elle, Volusia, qui était debout sur un dais surélevé, leur faisant face. La tension était palpable dans l'air, et Volusia pouvait sentir qu'ils attendaient tous, réfléchissant, en train de décider soit de la tuer, soit de la servir.

Volusia les contemplait avec fierté, sentant sa destinée devant elle, et lentement elle éleva le sceptre d'or au-dessus de sa tête. Elle se tourna lentement, dans toutes les directions, pour qu'ils puissent tous la voir, voir le sceptre, étincelant dans le soleil.

« Mon peuple ! » tonna-t-elle. « Je suis la Déesse Volusia. Votre prince est mort. Je suis celle qui porte le sceptre désormais ; je suis celle que vous suivrez. Suivez-moi, et vous gagnerez de la gloire, des richesses et tous vos désirs chers. Restez là, et vous dépérirez et mourrez dans cet endroit, sous les ombres de ces murs, sous l'ombre du corps d'un chef qui ne vous a jamais aimé. Vous l'avez servi dans la folie, vous me servirez dans la gloire, dans la conquête, et enfin aurez le chef que vous méritez. »

Volusia leva le sceptre plus haut, les balayant du regard, rencontrant leurs regards disciplinés, sentant son destin. Elle sentit qu'elle était invincible, que rien ne pouvait se mettre en travers de son chemin, pas même ces centaines de milliers d'hommes. Elle savait que, comme tout le monde, ils se prosterneraient devant elle. Elle le vit se produire dans l'œil de son esprit, après tout, elle était une déesse. Elle vivait dans un royaume au-dessus des hommes. Quel choix pouvaient-ils avoir ?

Aussi sûr qu'elle l'avait prévu, s'éleva le lent cliquetis d'une armure, et un à un, tous les hommes devant elle mirent un genou à terre, un

après l'autre, un grand fracas d'armures se propagea à travers le désert, tandis qu'ils se mettaient tous à genoux pour elle.

« Volusia ! » scandèrent-ils doucement, encore et encore.

« Volusia ! »

« Volusia ! »

Godfrey sentait la sueur couler le long de sa nuque tandis qu'il se recroquevillait dans le groupe d'esclaves, essayant de ne pas rester au milieu et de ne pas être vu pendant qu'ils serpentaient à travers les rues de Volusia. Un autre claquement siffla dans les airs, et Godfrey poussa un cri de douleur alors que l'extrémité d'un fouet frappait son derrière. L'esclave à côté de lui cria bien plus fort, car le fouet lui était essentiellement destiné. Il la toucha durement à travers le dos, elle cria et trébucha vers l'avant.

Godfrey se baissa et la rattrapa avant qu'elle ne s'effondre, agissant sous le coup de l'impulsion, sachant qu'il risquait sa vie en faisant cela. Elle reprit son équilibre et se tourna vers lui, de la panique et de la peur sur le visage, puis quand elle le vit ses yeux s'écrouillèrent de surprise. À l'évidence, elle ne s'était pas préparée à le voir, un humain, à la peau claire, marchant librement à côté d'elle, sans chaînes. Godfrey secoua la tête rapidement et leva un doigt vers sa bouche, priant pour qu'elle demeure silencieuse. Par chance, elle le fit.

Il y eut un autre claquement de fouet, Godfrey jeta un coup d'œil et vit les contremaîtres remonter le convoi, fouettant les esclaves sans raison, voulant manifestement seulement rappeler leur présence. En jetant un regard en arrière, il remarqua, juste derrière lui, les visages paniqués d'Akorth et Fulton, lançant des regards furtifs, et à côté d'eux, les visages déterminés de Merek et Ario. Godfrey admira le fait que ces deux garçons fassent montre de plus de composition et de courage qu'Akorth et Fulton, deux hommes adultes, quoiqu'ivres.

Ils marchèrent et marchèrent, et Godfrey sentit qu'ils se rapprochaient de leur destination, où que cela puisse être. Évidemment, il ne pouvait pas les laisser arriver là : il devrait bouger rapidement. Il avait atteint son but, avait réussi à pénétrer dans Volusia – mais maintenant il devait se libérer de ce groupe, avant qu'ils ne soient tous découverts.

Godfrey regarda autour de lui, et remarqua quelque chose qui l'encouragea : les contremaîtres se rassemblaient surtout en tête de ce convoi d'esclaves. C'était logique, évidemment. Étant donné que tous les esclaves étaient enchaînés ensemble, il n'y avait à l'évidence aucun endroit où ils pourraient fuir, et les contremaîtres ne ressentaient indubitablement pas le besoin de garder l'arrière. Hormis le contremaître solitaire qui montait et descendait le long des lignes en

les fouettant, il n'y avait personne pour les empêcher de s'esquiver par l'arrière du convoi. Ils pouvaient s'échapper, disparaître en silence dans les rues de Volusia.

Godfrey savait qu'ils devraient agir rapidement ; et pourtant son cœur palpitait à chaque fois qu'il envisageait de prendre cette décision audacieuse. Son esprit lui disait de partir, et pourtant son corps n'arrêtait pas d'hésiter, ne trouvant jamais vraiment le courage.

Godfrey ne pouvait toujours pas croire qu'ils étaient là, qu'ils avaient vraiment réussi à pénétrer dans ces murs. C'était comme un rêve – mais un rêve qui ne cessait d'empirer. Le bourdonnement causé par le vin était en train de s'estomper, et plus il le faisait, plus il prenait conscience combien tout cela était une mauvaise idée.

« Nous devons nous sortir d'ici », Merek se pencha en avant et murmura avec empressement. « Nous devons bouger. »

Godfrey secoua la tête et déglutit, de la sueur lui piquait les yeux. Une partie de lui savait qu'il avait raison ; mais une autre continuait à attendre pour l'exact bon moment.

« Non », répondit-il. « Pas encore. »

Godfrey parcourut les alentours du regard et vit toute sorte d'esclaves, enchaînés et trainés partout dans les rues de Volusia, pas seulement ceux à la peau sombre. Il semblait que l'Empire avait réussi à réduire en esclavage toutes sortes de races venant des quatre coins de l'Empire – tous ceux qui n'étaient pas de la race de l'Empire, tous ceux qui ne partageaient pas leur peau jaune et luisante, leur grande taille, leurs épaules larges, et les petites cornes derrière les oreilles.

« Qu'attendons-nous ? » demanda Ario.

« Si nous courons dans les rues découvertes », dit Godfrey, « nous pourrions attirer trop d'attention. Nous pourrions nous faire prendre, aussi. Nous devons attendre. »

« Attendre quoi ? » le pressa Merek, la voix pleine de frustration.

Godfrey secoua la tête, déconcerté. Il avait le sentiment que tous ses plans s'effondraient.

« Je ne sais pas », dit-il.

Ils passèrent encore un autre tournant, et ce faisant, la cité de Volusia

tout entière s'ouvrit devant eux. Godfrey admira la vue, admiratif.

C'était la cité la plus incroyable qu'il ait jamais vue. Godfrey, fils de roi, avait été dans de grandes villes, des villes grandioses, riches, et fortifiées. Il avait visité quelques-unes des plus belles cités au monde. Peu d'entre elles pouvaient rivaliser la majesté de Savaria, Silesia, ou, plus que tout, la Cour du Roi. Il n'était pas aisément impressionné.

Mais il n'avait jamais rien vu de tel. C'était une combinaison de beauté, d'ordre, de pouvoir, et de richesse. Surtout de richesse. La première chose qui frappa Godfrey était toutes les idoles. Partout, disposées à travers la cité, se trouvaient des statues, des idoles à des dieux que Godfrey ne reconnaissait pas. Un paraissait être un dieu de la mer, un autre du ciel, un autre des collines... Partout s'amassaient des grappes de gens, s'inclinant devant elles. Au loin, surplombant la cité, se tenait une énorme statue dorée, s'élevant à trente mètres, de Volusia. Des hordes de gens s'inclinaient bien bas devant elle.

L'autre chose qui surprit Godfrey était les rues, pavées d'or, étincelantes, immaculées, tout était soigneusement propre et net. Tous les bâtiments étaient construits en pierres parfaitement taillées, aucune n'était pas à sa place. Les rues de la ville s'étiraient infiniment, la cité paraissait s'étaler jusqu'à l'horizon. Ce qui le sidéra encore plus était les canaux et les voies navigables, s'entrelaçant à travers les rues, parfois en arcs, parfois en cercle, transportant les courants d'azur de l'océan et faisant office de conduit, le pétrole qui faisait vivre la cité. Ces voies navigables étaient bondées de vaisseaux ornés d'or, traçant leur chemin doucement tout le long, s'entrecroisant à travers les rues.

La cité était emplie de lumière, se reflétant du port, dominée par le son toujours présent des vagues, car la ville, en forme de fer à cheval, suivait le rivage du port, et des vagues se brisaient contre ses digues dorées. Entre la lumière étincelante de l'océan, les rayons des deux soleils au-dessus, et l'or toujours présent, Volusia aveuglait résolument les yeux. Encadrant tout cela, à l'entrée du port, s'élevaient deux imposants piliers, touchant presque le ciel, des bastions de pouvoir.

La cité était construite pour intimider, réalisa Godfrey, pour exsuder la richesse, et elle le faisait très bien. C'était une ville qui respirait le progrès et la civilisation, et si Godfrey n'avait pas su pour la cruauté de ses habitants, ç'aurait été une ville où il aurait lui-même aimé vivre. C'était si différent de ce que l'Anneau pouvait offrir. Les cités de l'Anneau étaient construites pour fortifier, protéger, défendre. Ces villes de l'Empire, de l'autre côté, étaient ouvertes, sans crainte, et construites pour projeter de la richesse. C'était logique, réalisa

Godfrey : après tout, les cités de l'Empire ne craignaient d'être attaquées par personne.

Godfrey entendit une clameur droit devant, et alors qu'ils tournaient le long d'une allée et passaient un coin, soudain, une grande cour s'ouvrit devant eux, avec le port derrière elle. C'était une large place pavée de pierre, un carrefour majeur de la cité, des dizaines de rues en partaient, dans des dizaines de directions. Tout cela était visible par coups d'œil à travers une arche de pierre à environ vingt mètres devant. Godfrey sut qu'une fois que leur entourage l'aurait passée, ils seraient tous à découvert, exposés, avec tous les autres. Ils ne pourraient plus s'esquiver.

Encore plus déconcertant, Godfrey vit des esclaves affluer depuis toutes les directions, tous conduits sur la place par les contremaîtres, des esclaves des quatre coins de l'Empire, de toute sorte de race, tous enchaînés, trainés vers une plate-forme devant l'océan. Des esclaves se tenaient en haut, pendant que de riches citoyens de l'Empire les étudiaient et faisaient des offres. Cela ressemblait à une vente aux enchères.

Une clameur s'éleva, et Godfrey observa un noble de l'Empire examiner la mâchoire d'un esclave, à la peau blanche et de longs cheveux raides et bruns. Le noble opina avec satisfaction, et un contremaître s'avança puis enchaîna l'esclave, comme s'il concluait une transaction. Le contremaître attrapa l'esclave par le col de sa chemise et le jeta, tête la première, de la plate-forme au sol. L'homme s'envola, heurta durement le sol, et la foule poussa une acclamation de satisfaction, tandis que plusieurs soldats s'avançaient, se saisirent de lui et l'entraînèrent.

Une autre suite d'esclave émergea d'un autre coin de la cité, et Godfrey regarda un esclave être poussé en avant, le plus trapu, plus grand que les autres de trente centimètres, fort et en bonne santé. Un soldat de l'Empire leva sa hache et l'esclave se prépara au coup à venir.

Mais le contremaître trancha ses chaînes, le son du métal heurtant la pierre résonna dans la cour.

L'esclave fixa du regard le contremaître, confus.

« Je suis libre ? » demanda-t-il.

Mais plusieurs soldats se précipitèrent en avant, se saisirent des bras de l'esclave, et le trainèrent jusqu'à la base d'une statue en or au bord

du port, une autre statue de Volusia, son doigt pointé vers la mer, des vagues se brisant à ses pieds.

La foule se rassembla et se rapprocha alors que les hommes maintenaient l'homme au sol, la tête appuyée par terre, visage au sol, sur le pied de la statue.

« Non ! » cria l'homme.

Le soldat de l'Empire fit un pas en avant et leva sa hache, et cette fois-ci décapita l'homme.

La foule poussa des cris de joie, ils tombèrent tous à genoux et s'inclinèrent vers le sol, vénérant la statue tandis que le sang coulait sur ses pieds.

« Un sacrifice à notre grande déesse ! » s'écria un soldat. « Nous te consacrons le premier et le meilleur de nos fruits ! »

La foule poussa encore des acclamations.

« Je ne sais pas pour vous », se fit entendre la voix de Merek dans l'oreille de Godfrey, pressant, « mais je ne vais pas me faire sacrifier à une quelconque idole. Pas aujourd'hui. »

Un autre claquement de fouet s'éleva, et Godfrey pouvait voir la porte d'entrée se rapprocher. Son cœur palpitait tandis qu'il réfléchissait à ces mots, et il savait que Merek avait raison. Il savait qu'il devait faire quelque chose – et rapidement.

Godfrey se tourna à cause d'un mouvement soudain. Du coin des yeux, il vit cinq hommes, portant des capes et des capuchons rouge vif, marchant rapidement le long d'une rue dans l'autre sens. Il remarqua qu'ils avaient une peau blanche, des mains et des visages pâles, vit qu'ils étaient plus petits que les brutes imposantes de la race de l'Empire, et immédiatement il sut qui ils étaient : des Finiens. Un des grands talents de Godfrey était sa capacité à graver des contes dans sa mémoire même en étant soûl ; il avait écouté attentivement durant ces dernières lunes pendant que le peuple de Sandara avait raconté, bien des fois, des histoires sur Volusia autour du feu. Il avait écouté leurs descriptions de la cité, de son histoire, de toutes les races réduites en esclavage, et de la seule race libre : les Finiens. La seule exception à la règle. Ils avaient été autorisés à vivre libre, génération après génération, car ils étaient trop riches pour être tués, avaient trop de connections, étaient trop capables de se rendre indispensables, et de négocier dans l'échange de pouvoir. Ils étaient facilement

reconnaissables, lui avait-on dit, par leur peau trop pâle, par leurs capes rouge vif et leurs cheveux rougeoyants.

Godfrey eut une idée. C'était maintenant ou jamais.

« Bougez ! » cria-t-il à ses amis.

Godfrey se tourna et entra en action, sortant en courant hors de l'arrière du convoi, sous les regards perplexes des esclaves enchaînés. Les autres, fut-il soulagé de voir, suivirent sur ses talons.

Godfrey courait, essoufflé, alourdi par les lourds sacs d'or pendus à sa taille, comme l'étaient les autres, tintant pendant qu'ils avançaient. Devant lui il repéra les cinq Finiens tournant vers une allée étroite ; il courut droit vers eux, et pria seulement pour qu'ils puissent passer le coin dans être détectés par des yeux de l'Empire.

Godfrey, le cœur battant dans ses oreilles, passa le coin et vit les Finiens devant lui ; sans réfléchir, il bondit dans les airs et se jeta sur le groupe par-derrière.

Il réussit à en plaquer trois au sol, se fit mal aux côtes en heurtant la pierre et roula avec eux. Il leva les yeux et vit Merek, suivant son exemple, en tacler un autre, Akorth bondir et en clouer un au sol, et vit Fulton sauter sur le dernier, le plus petit de la bande. Fulton, Godfrey fut embêté de le constater, le manqua, et à la place il s'effondra au sol en grognant.

Godfrey en assomma un sol et en maintint un autre, mais il paniqua en voyant le plus petit d'entre eux encore en train de courir, libre, et sur le point de passer le coin. Il jeta un regard du coin de l'œil et vit Ario s'avancer calmement, se baisser et ramasser une pierre, l'examiner, puis la lancer.

Ce fut un jet parfait, qui frappa le Finien à la tempe alors qu'il tournait au coin, et l'envoya à terre. Ario courut jusqu'à lui, le dépouilla de sa cape et commença à l'enfiler, ayant compris les intentions de Godfrey.

Godfrey, encore en train de lutter avec l'autre Finien, leva finalement le bras et lui donna un coup de coude au visage, ce qui l'assomma. Akorth agrippa enfin son Finien par sa chemise et cogna sa tête contre le sol de pierre deux fois, ce qui le sonna lui aussi. Merek étouffa le sien assez longtemps pour qu'il perde conscience, et Godfrey jeta un coup d'œil pour le voir se mettre sur le dernier Finien et placer une dague contre sa gorge.

Godfrey était sur le point de lui crier d'arrêter, mais une voix s'éleva dans les airs et le devança :

« Non ! » ordonna une voix sévère.

Godfrey leva les yeux pour voir Ario debout au-dessus de Merek, sourcils froncés.

« Ne le tue pas ! », lui commanda Ario.

Merek le regarda d'un air maussade.

« Les hommes morts ne parlent pas », dit-il. « Je le laisse partir, nous mourrons tous. »

« Je m'en fiche », dit Ario, « il ne nous a rien fait. Il ne sera pas tué. »

Merek, défiant, se releva lentement et fit face à Ario. Il se planta devant lui.

« Tu fais la moitié de ma taille, mon garçon », s'énerva Merek, bouillonnant, « et je tiens la dague. Ne me tente pas. »

« Je mesure peut-être la moitié de ta taille », répondit calmement Ario, « mais je suis deux fois plus rapide. Viens après moi et je t'arracherais cette dague et te trancherais la gorge avant que tu n'aies fini ton geste. »

Godfrey fut abasourdi par cet échange, surtout par le calme d'Ario. C'était surréel. Il ne cligna pas des yeux ni ne bougea un muscle, et il parla comme s'il avait la conversation la plus paisible au monde. Cela rendait ses mots encore plus convaincants.

Merek dû le penser, lui aussi, car il ne fit pas un geste. Godfrey savait qu'il devait faire cesser cela, rapidement.

« L'ennemi n'est pas ici », dit-il, se précipitant vers eux et abaissant le poignet de Merek. « Il est là-bas, au-dehors. Si nous nous battons entre nous, nous n'avons aucune chance. »

Par chance, Merek le laissa baisser son poignet, et il rengaina sa dague.

« Dépêchons maintenant », ajouta Godfrey. « Vous tous. Déshabillez-les et mettez leurs vêtements. Nous sommes Finiens à présent. »

Ils dépouillèrent tous les Finiens et enfilèrent leurs capes rouge vif et

leurs capuchons.

« C'est ridicule », dit Akorth.

Godfrey l'examina et vit que son ventre était trop gros, et qu'il était trop grand ; la cape était trop courte, exposant ses chevilles.

Merek ricana.

« Tu aurais dû prendre une pinte de moins », dit-il.

« Je ne vais pas porter ça ! » dit Akorth.

« Ce n'est pas un défilé de mode », dit Godfrey. « Préfèreriez-vous être découverts ? »

Akorth céda à contrecœur.

Godfrey se tint là et les regarda tous les cinq, debout, portant les capes rouges, dans cette cité hostile, encerclés par leurs ennemis. Il savait que leurs chances étaient minces, au mieux.

« Et maintenant ? » demanda Akorth.

Godfrey se tourna et jeta un regard au bout de l'allée, menant à la cité. Il savait que le temps était venu.

« Allons voir ce que nous réserve Volusia. »

Thor se tenait à la proue d'un petit vaisseau à voile, Reece, Selese, Elden, Indra, Matus et O'Connor assis derrière lui, sans qu'aucun d'eux ne rame, le vent mystérieux et le courant rendant tout effort futile. Il les porterait, réalisa Thor, où il les porterait, et peu importait combien ils pouvaient ramer ou aller à voile, cela ne ferait pas la différence. Thor jeta un regard par-dessus son épaule, vit les grandes falaises noires marquant l'entrée du Pays des Morts disparaître au loin, et se sentit soulagé. Il était temps de regarder vers l'avant, de trouver Guwayne, d'entamer un nouveau chapitre de sa vie.

Thor jeta un regard en arrière et vit Selese assise dans le bateau, à côté de Reece, tenant sa main, et, devait-il l'admettre, la vue était déconcertante. Thor était ravi de la voir à nouveau dans le monde des vivants, et ravi de voir son ami si heureux. Pourtant, il devait le reconnaître, cela lui faisait éprouver un sentiment angoissant. Selese était là, autrefois morte, maintenant ramenée à la vie. Il avait l'impression que d'une manière ou d'une autre ils avaient changé le cours naturel des choses. En l'examinant, il remarqua qu'elle avait un aspect translucide et éthéré, et même si elle était réellement là, en chair et en os, il ne pouvait s'empêcher de la voir comme morte. Il ne pouvait s'empêcher de se demander, malgré lui, si elle était vraiment de retour, pour de bon, combien son temps durerait avant qu'elle ne reparte.

Mais Reece, d'un autre côté, ne voyait à l'évidence pas les choses de la même manière. Il était totalement énamouré, l'ami de Thor était joyeux pour la première fois depuis bien longtemps. Thor pouvait le comprendre: après tout, qui ne voudrait pas d'une chance de réparer ses torts, de s'amender pour ses erreurs passées, de voir une personne dont on était sûr que l'on ne la reverrait jamais ? Reece serrait sa main, les yeux fixés sur les siens, et elle caressait son visage tandis qu'il l'embrassait.

Les autres, remarqua Thor, paraissaient perdus, comme s'ils avaient été dans les profondeurs de l'enfer, dans un endroit qu'ils ne pouvaient pas aisément chasser de leur esprit. Ces idées noires persistaient lourdement, et Thor les sentait, lui aussi, balayant les flashbacks de son esprit. Il y avait une aura de mélancolie, alors qu'ils étaient tous endeuillés par la perte de Conven. Thor, en particulier, tournait et retournait dans sa tête pour savoir s'il y avait eu quoi que ce soit qu'il aurait pu faire pour le stopper. Thor balaya la mer du regard,

examinant l'horizon gris, l'océan sans fin, et il se demanda comment Conven avait pu prendre la décision qu'il avait prise. Il comprenait son profond chagrin pour son frère, cependant Thor n'aurait jamais pris la même décision. Thor prit conscience qu'il ressentait de la douleur pour la perte de Conven, dont la présence avait toujours été palpable, qui avait toujours paru être à ses côtés, depuis leur premier jour à la Légion. Thor se rappela quand il était venu le voir à la prison, de son discours sur le fait d'avoir une seconde chance dans la vie, de toutes ses tentatives pour lui remonter le moral, pour l'aider à s'en sortir, pour le ramener.

Toutefois, réalisa Thor, quoi qu'il ait pu faire, il n'avait jamais vraiment pu ramener Conven. La meilleure part de ce dernier avait toujours été avec son frère. Thor se remémora l'expression sur le visage de Conven quand il était resté en arrière et que les autres étaient partis. Ce n'était pas un air de regret ; c'était un air de pure joie. Thor avait senti qu'il était heureux. Et il savait qu'il ne devait pas entretenir trop de regrets. Conven avait pris sa propre décision, et c'était plus que ce que la plupart des gens obtenaient dans ce monde. Et après tout, Thor savait qu'ils se verraient à nouveau. En fait, peut-être que Conven serait celui qui attendrait pour l'accueillir quand il mourrait. La mort, Thor le savait, les guettait tous. Peut-être pas aujourd'hui, ou demain. Mais un jour.

Thor essaya de secouer ces sombres pensées ; il regarda au delà et s'obligea à se concentrer sur l'océan, parcourant les eaux du regard dans toutes les directions, à la recherche d'un signe quelconque de Guwayne. Il savait qu'il était probablement futile de le chercher là, en haute mer, et pourtant Thor se sentait mobilisé, empli d'un optimisme renouvelé. Il savait désormais, au moins, que Guwayne était en vie, et c'était tout ce dont il avait besoin d'entendre. Rien ne s'arrêterait pour le retrouver.

« Où penses-tu que ce courant nous emporte ? » demanda O'Connor, tendant le bras par-dessus bord et effleurant l'eau du bout des doigts.

Thor tendit le bras et toucha l'eau chaude, lui aussi ; elle passait si vite, comme si l'océan ne pouvait les emmener où qu'il les entraîne assez vite.

« Tant que c'est loin d'ici, je m'en fiche », dit Elden, jetant un regard par-dessus son épaule, effrayé par les falaises.

Thor entendit un cri perçant, en hauteur, leva les yeux et fut ravi de voir sa vieille amie, Estopheles, décrire des cercles au-dessus. Elle

plongea en larges cercles autour d'eux, puis remonta dans les airs. Thor avait l'impression qu'elle les guidait, les encourageant à la suivre.

« Estopheles, mon amie », murmura Thor vers les cieux. « Soit nos yeux. Mène-nous à Guwayne. »

Estopheles poussa à nouveau un cri, comme si elle répondait, et déploya ses ailes. Elle tourna et s'envola vers l'horizon, dans la même direction que celle dans laquelle le courant l'emportait, et Thor sentit qu'ils étaient en train de se rapprocher.

En se tournant Thor entendit un léger bruit métallique à son côté, il baissa les yeux et vit l'Épée de la Mort pendue à sa taille ; c'était choquant de la voir là. Cela rendait son passage au Pays des Morts plus réel que jamais. Thor tendit la main, sentit sa garde d'ivoire, entrecroisée de crânes et d'os, et raffermir sa prise sur elle, ressentant son énergie. Sa lame était incrustée de petits diamants noirs, et tandis qu'il l'élevait pour l'examiner, il les vit étinceler dans la lumière.

En la tenant, elle lui parut faite pour sa main. Il n'avait pas ressenti les choses de cette manière pour une arme depuis qu'il avait eu l'Épée de Destinée. Cette arme signifiait plus pour lui qu'il ne pouvait le dire ; après tout, il avait réussi à échapper à ce monde, tout comme cette arme, et il avait le sentiment qu'ils étaient tous deux les survivants d'une guerre abominable. Ils l'avaient traversée ensemble. Entrer dans le Monde des Morts et en revenir avait été comme marcher à travers de gigantesques toiles d'araignée et les repousser. C'en était terminé, Thor le savait, et pourtant d'une certaine façon il avait toujours le sentiment que cela lui collait à la peau. Au moins il avait cette arme pour en donner la preuve.

Thor réfléchit à sa sortie, au prix qu'il avait payé, aux démons qu'il avait déchaînés inconsciemment sur le monde. Il avait un creux à l'estomac, sentait qu'il avait relâché une force noire sur le monde, une qui ne serait pas facilement maîtrisée. Il avait le sentiment qu'il avait fait sortir quelque chose, comme un boomerang, qui un jour, d'une manière ou d'une autre, retournerait à lui. Peut-être même plus tôt qu'il ne l'imaginait.

Thor serra la garde, préparé. Quoi que ce soit, il l'affronterait intrépidement au combat, tuerait tout ce qui viendrait à lui.

Mais ce qu'il craignait véritablement était les choses qu'il ne pouvait pas voir, les ravages invisibles que les démons pourraient commettre.

Ce qu'il craignait le plus était les esprits inconnus, ceux qui se battaient furtivement.

Thor entendit des bruits de pas, sentit leur petit bateau tanguer, et se tourna pour voir Matus marcher jusqu'à côté de lui. Matus se tint là tristement, portant le regard vers l'horizon avec lui. C'était un jour sombre et morose, et alors qu'ils regardaient au loin, il était malaisé de dire si c'était le matin ou l'après-midi, le ciel tout entier était uniforme, comme si cette partie du monde tout entière était en deuil.

Thor pensa à comment Matus était rapidement devenu un ami proche. En particulier maintenant, avec Reece obsédé par Selese, Thor avait le sentiment de perdre partiellement un ami, et d'en gagner un autre. Thor se rappela comment Matus l'avait sauvé plus d'une fois là-bas, et il ressentait déjà envers lui de la loyauté, comme s'il avait toujours été un de ses frères.

« Cette chaloupe », dit doucement Matus, « n'a pas été faite pour la haute mer. Un bon orage, et nous serons tous tués. C'est juste un hors-bord du navire de Gwendolyn, qui n'a pas été conçu pour travers les mers. Nous devons trouver un bateau plus grand. »

« Et une terre », intervint O'Connor, venant à côté de Thor, « et des provisions. »

« Et une carte », ajouta Elden.

« Où se trouve notre destination, de toute façon ? » demanda Indra.
« Où allons-nous ? As-tu une quelconque idée d'où ton fils pourrait être ? »

Thor scruta l'horizon, comme il l'avait fait des milliers de fois, et réfléchit à toutes leurs questions. Il savait qu'ils avaient tous raison, et avait pensé aux mêmes choses. Une mer vaste s'étendait devant eux, et ils étaient sur cette petite embarcation, sans provisions. Ils étaient en vie, et il était reconnaissant pour cela, mais leur situation était précaire.

Thor secoua lentement la tête. Alors qu'il se tenait là, plongé dans ses pensées, il commença à remarquer quelque chose à l'horizon. Tandis qu'ils naviguaient plus près, cela apparut plus clairement, et il fut certain que c'était quelque chose et non pas seulement ses yeux lui jouant des tours. Son cœur s'emballa sous le coup de l'excitation.

Le soleil perça les nuages, un rayon de lumière descendit sur l'horizon et illumina une petite île. C'était une petite étendue de terre, au milieu

d'un vaste océan, avec rien d'autre autour d'elle.

Thor cligna des yeux, se demandant si elle était réelle.

« Qu'est-ce que c'est ? » Matus posa la question qui était dans tous leurs esprits, car ils la voyaient tous, et étaient tous debout, le regard fixé dessus.

Comme ils se rapprochaient, Thor vit une brume entourant l'île, étincelant dans la lumière, et il sentit une énergie magique rattachée à ce lieu. Il leva les yeux et vit qu'il s'agissait d'un endroit désolé. Des falaises s'élevaient droit dans les airs, sur des vingtaines de mètres, c'était une île étroite, escarpée, impitoyable, des vagues se brisaient contre les rocs qui l'encerclaient, elle émergeait dans l'océan comme une ancienne bête. Thor sentait, de chaque fibre de son être, que c'était là où ils étaient censés aller.

« C'est une ascension raide », dit O'Connor. « Si jamais nous y arrivons. »

« Et nous ne savons pas ce qu'il y a au sommet », ajouta Elden. « Ça pourrait être hostile. Nous n'avons plus armes, hormis ton épée. Nous ne pouvons nous permettre un combat ici. »

Mais Thor étudia l'endroit, et il s'interrogea, sentant quelque chose de fort ici. Il leva les yeux haut et regarda Estopheles décrire des cercles au-dessus, et il fut encore plus certain que c'était l'endroit.

« Nous devons retourner chaque pierre dans notre recherche de Guwayne », dit Thor. « Aucun endroit n'est trop isolé. Cette île sera notre premier arrêt », dit-il. Il resserra sa prise sur son épée :

« Hostile ou pas. »

Alistair se retrouva debout dans un étrange paysage, qu'elle ne reconnut pas. C'était un désert, en quelque sorte, et alors qu'elle en regardait le sol ce dernier vira du noir au rouge, s'asséchant et craquant sous ses pieds. Elle releva les yeux, et au loin remarqua Gwendolyn, debout devant une armée disparate, de seulement quelques dizaines d'hommes, des membres de l'Argent qu'Alistair avait connu autrefois. Leurs visages étaient ensanglantés, leurs armures fêlées. Dans les bras de Gwendolyn se trouvait un petit bébé, et Alistair sentit qu'il s'agissait de son neveu, Guwayne.

« Gwendolyn ! » s'écria Alistair, soulagée de la voir. « Ma sœur ! »

Mais pendant qu'Alistair observait s'éleva soudain un son terrible, celui d'un million d'ailes battantes, qui se faisait plus fort, suivi par un grand piaaillement. L'horizon devint noir et un ciel empli de corbeaux apparut, volant dans sa direction.

Alistair regarda avec horreur les corbeaux arriver en un grand vol, un mur noir, descendre en piqué et s'emparer de Guwayne dans les bras de Gwendolyn. Poussant des cris perçants, ils l'emportèrent vers les cieux.

« Non ! » hurla Gwendolyn, tendant les bras vers le ciel tandis qu'ils lui arrachaient les cheveux.

Alistair regarda, impuissante, elle ne pouvait rien faire d'autre que de les observer emportant l'enfant en pleurs. Le sol du désert se craquela et s'assécha encore, et il commença à se fendre, jusqu'à ce qu'un par un, tous les hommes de Gwen y chutent.

Seule demeura Gwendolyn, là debout, le regard fixé sur elle, les yeux hantés par un air qu'Alistair souhaita ne jamais avoir vu.

Alistair cligna des yeux et se retrouva debout sur un grand navire au milieu d'un océan, des vagues se déchiraient tout autour d'elle. Elle parcourut les alentours du regard et vit qu'elle était la seule sur le bateau, se tourna vers l'avant et vit un autre navire devant elle. Erec se tenait à sa proue, face à elle, et fut rejoint par des centaines de soldats des Îles Méridionales. Elle fût angoissée de le voir sur un autre navire, et s'éloignant d'elle.

« Erec ! » s'écria-t-elle.

Il la dévisagea en retour, tendant le bras vers elle.

« Alistair ! » lui cria-t-il. « Reviens vers moi ! »

Alistair vit avec horreur les deux embarcations dériver et s'éloigner l'une de l'autre, celle d'Erec était emportée loin d'elle par les courants. Son navire commença à tourner lentement dans l'eau, puis tournoya de plus en plus vite. Erec tendait les bras vers elle, Alistair était impuissante et ne pouvait rien faire d'autre que de regarder son bateau être aspiré par un tourbillon, de plus en plus profondément, jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa vue.

« Erec ! » cria Alistair.

Une autre plainte s'éleva pour rencontrer la sienne, et Alistair baissa les yeux pour voir qu'elle tenait un bébé – l'enfant d'Erec. C'était un garçon, et ses pleurs s'élevaient vers les cieux, noyant le bruit du vent, de la pluie et les hurlements des hommes.

Alistair se réveilla en hurlant. Elle s'assit et regarda autour d'elle, se demandant où elle était, ce qu'il s'était passé. À court de souffle, reprenant lentement ses esprits, il lui fallut quelques instants pour se rendre compte qu'il ne s'agissait que d'un rêve.

Elle se mit debout, baissa les yeux sur le plancher craquant du pont, et réalisa qu'elle était encore sur le navire. Tout lui revint à l'esprit : leur départ des Îles Méridionales, leur quête pour libérer Gwendolyn.

« Ma dame ? » dit une voix douce.

Alistair jeta un coup d'œil et vit Erec debout à côté d'elle, la dévisageant en retour, inquiet. Elle était soulagée de le voir.

« Un autre cauchemar ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça, détournant le regard, embarrassée.

« Les rêves sont plus marquants en mer », dit une autre voix.

Alistair se tourna pour voir le frère d'Erec, Strom, debout non loin. Elle se tourna un peu plus et vit des centaines d'Insulaires du Sud, tous à bord du navire, et tout lui revint à l'esprit. Elle se remémora leur départ, laissant derrière une Dauphine endeuillée, à qui ils avaient confié la charge des Îles Méridionales avec sa mère. Depuis qu'ils avaient reçu ce message, tous avaient senti qu'ils n'avaient d'autre choix que d'appareiller vers l'Empire, pour partir à la recherche de

Gwendolyn et tous les autres de l'Anneau, se trouvant dans le devoir de les sauver. Ils savaient que ce serait une mission impossible, mais aucun d'eux ne s'en souciait. C'était leur devoir.

Alistair se frotta les yeux et tenta de chasser les cauchemars de son esprit. Elle ne savait pas combien de jours étaient déjà passés sur cette mer sans fin, et alors qu'elle regardait au loin, examinant l'horizon, elle ne put voir grand-chose. Tout était obscurci par le brouillard.

« Le brouillard nous a suivis depuis les Îles Méridionales », dit Erec, voyant son regard.

« Espérons que ce ne soit pas un présage », ajouta Strom.

Alistair frotta doucement son ventre, rassurée d'aller bien, et que son bébé aussi. Son rêve avait paru trop réel. Elle le fit rapidement et avec discrétion, ne voulant pas qu'Erec sache. Elle ne lui avait pas encore dit. Une part d'elle le voulait – mais un autre voulait attendre pour le moment parfait, quand cela paraîtrait bien.

Elle prit la main d'Erec, soulagée de la voir en vie.

« Je suis contente que tu ailles bien », dit-elle.

Il lui sourit, tandis qu'il l'attirait vers elle et l'embrassa.

« Et pourquoi ne serait-ce pas le cas ? » demanda-t-il. « Tes rêves sont seulement des fantaisies nocturnes. Pour chaque cauchemar, il y a aussi un homme en sécurité. Je suis autant en sûreté ici, avec toi, mon frère loyal et mes hommes, que ce que je peux l'espérer. »

« Jusqu'à ce que nous atteignions l'Empire, au moins », ajouta Strom avec un sourire. « Alors nous serons autant en sûreté que possible avec une petite flotte contre dix mille navires. »

Strom sourit tout en parlant, il semblait savourer le combat à venir.

Erec secoua les épaules, sérieux.

« Avec les Dieux soutenant notre cause », dit-il, « nous ne pouvons pas perdre. Quelles que soient les chances. »

Alistair recula et fronça les sourcils, essayant de saisir le sens de tout cela.

« Je t'ai vu toi et ton navire être aspiré au fond de l'océan. Je t'ai vu dessus », dit-elle. Elle voulait ajouter la partie concernant leur enfant,

mais elle se retint.

« Les rêves ne sont pas toujours ce qu'ils semblent être », dit-il. Pourtant au fond de ses yeux elle vit une lueur d'inquiétude. Il savait qu'elle voyait des choses, et il respectait ses visions.

Alistair prit une profonde inspiration, baissa les yeux vers la mer, et sut qu'il avait raison. Ils étaient tous là, en vie après tout. Pourtant cela avait paru si vrai.

Alors qu'elle se tenait là, Alistair fut tentée de porter à nouveau la main sur son ventre, de le sentir, pour se rassurer elle-même et l'enfant qu'elle savait grandir en elle. Mais avec Erec et Strom là debout, elle ne voulait pas se trahir.

Un cor bas et doux perça les airs, sonnant par intermittence toutes les quelques minutes, signalant aux autres navires de la flotte leur position dans le brouillard.

« Ce cor pourrait révéler notre présence dans le brouillard », dit Strom à Erec.

« À qui ? » demanda Erec.

« Nous ignorons ce qui rôde derrière la brume », dit Strom.

Erec secoua la tête.

« Peut-être », répondit-il. « Mais le plus grand danger pour le moment n'est pas l'ennemi, mais nous-mêmes. Nous entrons en collision avec les nôtres, et nous pouvons couler toute notre flotte. Nous devons sonner les cors jusqu'à ce que le brouillard se lève. Notre flotte tout entière peut communiquer de cette manière – et toute aussi important, ne pas dériver trop loin les uns des autres. »

Dans le brouillard, le cor d'un autre des navires d'Erec résonna, confirmant sa position.

Alistair regarda au loin dans le brouillard, et s'interrogea. Elle savait qu'il leur restait beaucoup de distance à parcourir, qu'ils étaient à l'opposé de l'Empire, et elle se demanda comment ils pourraient atteindre Gwendolyn et son frère à temps. Elle se demanda combien de temps cela avait pris aux faucons pour leur message, et s'ils étaient mêmes encore en vie. Elle se demanda ce qu'il était advenu de son cher Anneau. Quelle horrible manière pour eux de mourir, pensa-t-elle, sur un rivage étranger, loin de leur terre natale.

« L'Empire est de l'autre côté de la terre, mon seigneur », dit Alistair à Erec. « Ce sera un long périple. Pourquoi restes-tu ici sur le pont ? Pourquoi ne pas descendre à la cale, et dormir ? Tu n'as pas fermé l'œil depuis des jours », dit-elle, observant les cernes sous ses yeux.

Il secoua la tête.

« Un commandant ne dort jamais », dit-il. « Et du reste, nous sommes presque arrivés à destination. »

« À notre destination ? » demanda-t-elle, déroutée.

Erec hocha de la tête et regarda au loin dans le brouillard.

Elle suivit son regard mais ne vit rien.

« L'Île du Rocher », dit-il. « Notre premier arrêt. »

« Mais pourquoi ? » demanda-t-elle. « Pourquoi s'arrêter avant d'avoir atteint l'Empire ? »

« Nous avons besoin d'une flotte plus grande », intervint Strom, répondant pour lui. « Nous ne pouvons affronter l'Empire avec une petite dizaine de navires. »

« Et vous trouverez cette flotte à l'Île du Rocher ? » demanda Alistair.

Erec acquiesça.

« C'est possible », dit Erec. « Les Hommes du Rocher ont des navires, et des hommes. Plus que ce que nous disposons. Ils méprisent l'Empire. Et ils ont servi mon père par le passé. »

« Mais pourquoi t'aideraient-ils maintenant ? » demanda-t-elle, perplexe. « Qui sont ces hommes ? »

« Des mercenaires », intervint Strom. « Des hommes rudes forgés par une île dure sur des mers agitées. Ils se battent pour le plus offrant. »

« Des pirates », dit Alistair avec désapprobation, prenant conscience de la chose.

« Pas exactement », répondit Strom. « Les pirates se battent pour le butin. Les Hommes du Rocher vivent pour tuer. »

Alistair étudia Erec, et put voir à son visage que c'était la vérité.

« Est-ce noble de se battre pour une juste cause avec des pirates ? » demanda-t-elle. « Des mercenaires ? »

« Il est noble de gagner une guerre », répondit Erec, « et de se battre pour une juste cause telle que la nôtre. Les moyens de mener une telle guerre ne sont pas toujours aussi dignes que ce que nous pourrions aimer. »

« Mourir n'est pas noble », ajouta Strom. « Et le jugement quant à la noblesse est rendu par les vainqueurs, pas les perdants. »

« Tout le monde n'est pas aussi noble que toi, ma dame », dit-il. « Ou que moi. Le monde ne fonctionne pas ainsi. Les guerres ne sont pas gagnées de cette manière. »

« Et peux-tu faire confiance à de tels hommes ? » lui demanda-t-elle enfin.

Erec soupira et se retourna vers l'horizon, mains sur les hanches, le regard fixe comme s'il se demandait la même chose.

« Notre père leur faisait confiance », dit-il finalement. « Et son père avant lui. Ils ne leur ont jamais failli. »

Erec examina l'horizon, et pendant qu'il le faisait, soudain le brouillard se leva et le soleil le transperça. La vue changea considérablement, ils gagnèrent soudain en visibilité, et au loin, le cœur d'Alistair bondit quand elle vit une terre. Là, à l'horizon, se tenait une île dressée, faite de solides falaises, s'élevant droit vers le ciel. Il ne semblait y avoir aucun endroit pour accoster, aucune plage, aucune entrée. Jusqu'à ce qu'Alistair lève les yeux et voie une arche, une porte taillée dans la montagne elle-même, l'océan faisait des éclaboussures directement contre elle. C'était une entrée grande et imposante, gardée par une herse de fer, un mur de roc massif avec une porte taillée en son milieu. C'était différent de tout ce qu'elle avait vu.

Erec fixait l'horizon, l'examinait, la lumière du soleil frappait la porte comme si elle illuminait l'entrée d'un autre monde.

« La confiance, ma dame », répondit-il finalement, « naît du besoin, pas de la volonté. Et c'est quelque chose de très précaire. »

Darius se tenait sur le champ de bataille, tenant une épée faite d'acier, et regarda tout autour de lui, absorbant le paysage. Ce dernier avait un aspect surréaliste. Même en le voyant de ses propres yeux, il ne pouvait croire ce qu'il venait d'arriver. Ils avaient défait l'Empire. Lui, seul, avec une petite centaine de villageois, sans vraies armes – et avec l'aide des quelques centaines d'hommes de Gwendolyn – avait vaincu cette armée professionnelle composée de centaines de soldats de l'Empire. Ils avaient revêtu leur meilleure armure, avaient brandi les meilleures armes, avaient eu des zertas à leur disposition. Et lui, Darius, à peine armé, avait mené la bataille qui les avait tous battus, la première victoire contre l'Empire de toute l'histoire.

Là, en ce lieu, où il s'était attendu à mourir en défendant l'honneur de Loti, il se tenait à présent victorieux.

Un conquérant.

Pendant qu'il examinait le champ, il vit mêlés aux corps de l'Empire ceux d'un grand nombre de ses propres villageois, des dizaines de morts, et sa joie fut tempérée par le chagrin. Il tendit ses muscles et sentit lui-même des blessures fraîches, ses entailles d'épée à ses biceps et ses cuisses, et sentit encore le picotement des coups de fouet dans son dos. Il pensa aux représailles à venir et sut que leur victoire avait eu un prix.

Mais encore une fois, songea-t-il, toute liberté en avait un.

Darius sentit un mouvement et se tourna pour voir approcher ses amis, Raj et Desmond, blessés mais, fut-il soulagé de le constater, vivants. Il pouvait déceler dans leurs yeux qu'ils le regardaient différemment – que tous les siens le regardaient désormais différemment. Ils le dévisageaient avec respect – plus que du respect, de l'admiration. Comme une légende vivante. Ils avaient tous vu ce qu'il avait fait, tenant tête à l'Empire seul. Et il les avait tous vaincus.

Ils ne le considéraient plus comme un garçon. Ils le considéraient comme un chef. Un guerrier. C'était un regard qu'il ne s'était jamais attendu à voir dans les yeux de ces garçons plus âgés, dans les yeux des villageois. Il avait toujours été celui qui était ignoré, celui duquel personne n'attendait rien.

Des dizaines de ses frères d'armes vinrent à côté de lui, rejoignant Raj

et Desmond, des garçons qu'il avait entraînés et avec lesquels il avait croisé le fer jour après jour, peut-être cinquante d'entre eux, nettoyant leurs blessures, se remettant sur pieds, et se rassemblant autour de lui. Ils regardèrent tous vers lui, là debout, tenant son épée d'acier, couvert de blessures, avec admiration. Et avec espoir.

Raj fit un pas en avant et l'étreignit, puis un à la fois, ses frères d'armes l'étreignirent aussi.

« C'était téméraire », dit Raj avec un sourire. « Je ne pensais pas que tu avais ça en toi. »

« Je pensais vraiment que tu allais te rendre », dit Desmond.

« J'ai du mal à croire que nous nous tenions tous là debout », dit Luzi.

Ils parcoururent tous les alentours du regard, étudiant le paysage, comme s'ils avaient tous atterri sur une nouvelle planète. Darius contempla tous les corps, toutes les belles armures et armes étincelant dans le soleil ; il entendit des oiseaux croasser, et leva les yeux pour voir les vautours décrivant déjà des cercles dans le ciel.

« Rassemblez leurs armes », s'entendit ordonner Darius, prenant la direction. C'était une voix grave, plus grave que celle qu'il avait toujours utilisée, et elle portait un air d'autorité qu'il ne s'était jamais connu. « Et enterrez nos morts. »

Ses hommes écoutèrent, et tous se déployèrent, allant de soldat en soldat, les dépouillant, chacun d'eux choisit les meilleurs armes : certains prirent des épées, d'autres des masses d'arme, fléaux, dagues, haches et marteaux de guerre. Darius leva l'épée qu'il avait en main, celle qu'il avait prise au commandant, et il l'admira dans la lumière du soleil. Il s'émerveilla devant son poids, sa garde et sa lame élaborées. Du vrai acier. Quelque chose qu'il pensait ne jamais avoir la chance de posséder dans sa vie. Darius avait l'intention d'en faire bon usage, de l'employer pour tuer autant d'hommes de l'Empire que possible.

« Darius ! » s'éleva une voix qu'il ne connaissait que trop bien.

Il se tourna et vit Loti jaillir de la foule, larmes aux yeux, se précipitant vers lui en dépassant tous les hommes. Elle s'élança en avant et l'enlaça, le serra dans ses bras, pendant que de chaudes larmes coulaient le long de sa nuque.

Il l'étreignit en retour, tandis qu'elle s'accrochait à lui.

« Je ne l'oublierais jamais », dit-elle, entre ses larmes, se penchant près de lui et murmurant à son oreille. « Je n'oublierais jamais ce que tu as fait aujourd'hui. »

Elle l'embrassa, et il l'embrassa en retour, pendant qu'elle pleurait et riait en même temps. Il était tant soulagé de la voir en vie, elle aussi, de la tenir, de savoir que ce cauchemar, au moins pour le moment, était derrière eux. Se savoir que l'Empire ne pouvait pas la toucher. Alors qu'il la tenait dans ses bras, il sut qu'il le referait mille et une fois pour elle.

« Frère », dit une voix.

Darius se retourna et fut ravi de voir sa sœur, Sandara, s'avancer, rejointe par Gwendolyn et l'homme que Sandara aimait, Kendrick. Darius remarqua le sang qui coulait le long du bras de ce dernier, les ébréchures toutes fraîches sur son armure et son épée, et il ressentit un élan de gratitude. Il savait que s'il n'y avait pas eu Gwendolyn, Kendrick et les leurs, lui et son peuple seraient sûrement morts sur le champ de bataille en ce jour.

Loti recula tandis que Sandara faisait un pas en avant et l'étreignait, et il fit de même.

« Je vous suis grandement redevable », dit Darius, les dévisageant tous. « Moi et tout mon peuple. Vous êtes revenus pour nous quand vous n'en aviez pas l'obligation. Vous êtes de vrais guerriers. »

Kendrick s'avança et posa une main sur l'épaule de Darius.

« C'est toi qui es un véritable guerrier, mon ami. Tu as fait montre d'un grand courage sur le champ de bataille aujourd'hui. Dieu a récompensé ta valeur avec cette victoire. »

Gwendolyn s'approcha, et Darius baissa la tête.

« La justice a triomphé aujourd'hui sur le mal et la brutalité », dit-elle. « Je prends un plaisir personnel, pour bien des raisons, à voir ta victoire et à avoir eu ta permission d'y prendre part. Je sais que mon époux, Thorgrin, l'aurait fait, lui aussi. »

« Merci, ma dame », dit-il, touché. « J'ai entendu bien de grandes choses à propos de Thorgrin, et j'espère le rencontrer un jour. »

Gwendolyn hocha de la tête.

« Et quels sont tes plans pour ton peuple maintenant ? » demanda-t-elle.

Darius réfléchit, et prit conscience qu'il n'avait aucune idée ; il n'avait pas pensé aussi loin dans le temps. Il n'avait même pas imaginé qu'il survivrait.

Avant que Darius ait pu répondre il y eut un soudain tumulte, et un visage qu'il ne connaissait que trop bien jaillit de la foule : Zirk s'approchait, un des entraîneurs de Darius, ensanglanté par la bataille, ne portant aucune chemise sur ses muscles saillants. Il était suivi par une demi-douzaine d'anciens du village et un grand nombre de villageois, et il ne semblait pas satisfait.

Il lança un regard furieux à Darius, avec condescendance.

« Et es-tu fier de toi ? » demanda-t-il avec mépris. « Regarde ce que tu as fait. Regarde combien des nôtres sont morts ici aujourd'hui. Ils sont tous morts pour rien, tous des hommes bons, tous morts à cause de toi. Tout ça à cause de ta fierté, de ton orgueil, de ton amour pour cette fille. »

Darius rougit, sa colère s'embrasa. Zirk avait toujours eu une dent contre lui, depuis le jour où il l'avait rencontré. Pour une raison ou une autre, il avait toujours semblé se sentir menacé par Darius.

« Ils ne sont pas morts à cause de moi », répondit Darius. « Ils avaient une chance de vivre grâce à moi. De vraiment vivre. Ils sont morts par les mains de l'Empire, pas par les miennes. »

Zirk secoua la tête.

« Faux », rétorqua-t-il. « Si tu t'étais rendu, comme nous te l'avions dit de faire, nous n'aurions pas perdu un orteil. À la place, quelques-uns d'entre nous ont perdu la vie. Leur sang est sur tes mains. »

« Vous ne savez rien ! » s'écria Loti, qui le défendait. « Vous étiez tous trop effrayés pour faire ce que Darius a fait pour vous ! »

« Penses-tu que cela va se terminer là ? » poursuivit Zirk. « L'Empire a des millions d'hommes derrière. Vous en avez tué quelques-uns. Et alors ? Quand ils le découvriront, ils reviendront avec cinq fois plus d'hommes. Et la prochaine fois, chacun d'entre nous sera massacré – et torturé d'abord. Vous avez signé notre arrêt de mort, à tous. »

« Vous avez tort ! » s'écria Raj. « Il vous a donné une chance pour

vivre. Une chance pour l'honneur. Une victoire que vous ne méritez pas. »

Zirk se tourna vers Raj en fronçant les sourcils.

« C'étaient les actes d'un jeune garçon insensé et imprudent », répondit-il. « Un groupe de garçons qui aurait dû écouter leurs aînés. Je n'aurais jamais dû vous entraîner, aucun d'entre vous ! »

« Faux ! » hurla Loc, s'avançant à côté de Loti. « C'était les actes intrépides d'un *homme*. Un homme qui amené des garçons à devenir des hommes. Un homme que vous prétendez être, mais que vous n'êtes pas. L'âge ne fait pas l'homme. Le courage si. »

Zirk rougit, le regardant d'un air renfrogné, et raffermi sa prise sur la garde de son épée.

« Ainsi parlent les infirmes », répliqua Zirk, s'avançant vers lui, menaçant.

Bobku émergea de la foule et tendit une main, arrêtant Zirk.

« Ne vois-tu pas ce que l'Empire nous fait ? » dit Bobku. « Ils créent des divisions parmi nous. Mais nous sommes un peuple. Unis pour une cause. Ils sont l'ennemi, pas nous. Maintenant plus que jamais nous voyons que nous devons nous unir. »

Zirk posa ses mains sur ses hanches et lança un regard furieux à Darius.

« Tu n'es qu'un garçon imprudent avec des paroles fantaisistes », dit-il. « Tu ne pourras jamais vaincre l'Empire. Jamais. Et nous ne sommes pas unis. Je désapprouve tes actes d'aujourd'hui – nous le pensons tous », dit-il, désignant d'un geste la moitié des anciens et un grand groupe de villageois. « S'allier à toi signifie s'allier à la mort. Et nous avons l'intention de survivre. »

« Et comment comptez-vous faire cela ? » l'interrogea en retour Desmond, en colère, debout à côté de Darius.

Zirk rougit et demeura silencieux, et il fut clair pour Darius qu'il n'avait pas de plan, tout comme les autres, et qu'il s'exprimait par peur, frustration et impuissance.

Bobku fit finalement un pas en avant, entre eux, apaisant la tension. Tous les yeux se tournèrent vers lui.

« Vous avez tous les deux raison et vous avez tous les deux tort », dit-il. « Ce qui importe maintenant est le futur. Darius, quel est ton plan ? »

Darius sentit tous les yeux se tourner vers lui dans l'épais silence. Il réfléchit, et lentement un plan se forma dans son esprit. Il savait qu'il n'y avait qu'une voie à prendre. Trop de choses étaient arrivées pour qu'il en soit autrement.

« Nous porterons cette guerre aux portes de l'Empire », s'écria-t-il, revigoré. « Avant qu'ils ne puissent se regrouper, nous leur ferons payer. Nous rallierons les autres villages d'esclaves, nous formerons une armée, et nous leur apprendrons ce que signifie souffrir. Nous mourrons peut-être, mais nous mourrons en hommes libres, en nous battant pour notre cause. »

Une grande acclamation s'éleva de derrière Darius, poussée par la majorité des villageois, et il put voir la plupart d'entre se rallier à lui. Un petit groupe d'entre eux, massés derrière Zirk, regarda en arrière, incertain.

Zirk, rendu clairement furieux et en infériorité numérique, rougit, desserra sa prise sur la garde de son épée, pivota et partit comme un ouragan, disparaissant dans la foule. Un petit groupe de villageois partit précipitamment avec lui.

Bobku s'avança et fit solennellement face à Darius, le visage marqué par le souci, l'âge, avec des rides qui en avaient vu trop. Il dévisagea Darius, les yeux emplis de sagesse. Et de peur.

« Notre peuple se tourne vers toi pour le mener à présent », dit-il doucement. « C'est quelque chose d'extrêmement sacré. Ne perds pas leur confiance. Tu es jeune pour mener une armée. Mais la tâche t'a échoué. Tu as commencé cette guerre. Maintenant, tu dois la terminer. »

Gwendolyn s'avança tandis que les villageois commençaient à se dissiper, Kendrick et Sandara à côté d'elle, Steffen, Brandt, Atme, Aberthol, Stara et des dizaines de ses hommes derrière elle. Elle considéra sur Darius avec respect, et elle put voir la reconnaissance dans ses yeux pour avoir décidé de venir à son aide aujourd'hui sur le champ de bataille. Après leur victoire, elle se sentait justifiée ; elle savait qu'elle avait pris la bonne décision, bien que cela ait été dur. Elle avait perdu des dizaines de ses hommes en ce jour, et elle pleurerait leur perte. Mais elle savait aussi que, si elle n'avait pas fait demi-tour, Darius et tous les autres se tenant là seraient certainement morts.

Voit Darius debout là, affrontant si bravement l'Empire, lui avait fait penser à Thorgrin, et son cœur se serra quand elle pensa à lui. Elle se sentait déterminée à récompenser le courage de Darius, quel qu'en soit le prix.

« Nous nous tenons ici prêts à soutenir votre cause », dit Gwendolyn. Elle attira l'attention de Darius, Bobku, et tous les autres, tandis que tous les villageois restants se tournèrent vers elle. « Vous nous avez recueillis quand nous en avons besoin – et nous sommes là, prêts à vous soutenir quand vous en avez besoin. Nous ajoutons nos armes aux vôtres, notre cause à la vôtre. Après tout, c'en est une seule. Nous voulons retourner dans notre terre natale libres – vous voulez libérer votre terre librement. Nous partageons tous le même oppresseur. »

Darius la dévisagea en retour, à l'évidence touché, et Bobku s'avança au milieu du groupe et se tint là, lui faisant face dans l'épais silence, tandis que tous regardaient.

« Nous voyons aujourd'hui quelle grande décision nous avons prise quand nous vous avons accueillis », dit-il fièrement. « Vous nous avez récompensés bien au delà de nos rêves, et nous avons été grandement récompensés. Votre réputation, vous de l'Anneau, en tant que véritables guerriers honorables, est vraie. Et nous sommes pour toujours vos débiteurs. »

Il prit une grande inspiration.

« Nous avons besoin de votre aide », poursuivit-il. « Mais plus d'hommes sur le champ de bataille n'est pas ce qui nous est le plus

nécessaire. Plus de vos hommes ne sera pas assez – pas avec la guerre qui s'annonce. Si vous souhaitez réellement aider notre cause, ce dont nous avons vraiment besoin est que vous nous trouviez des renforts. Si nous voulons avoir une chance, nous aurons besoin que des dizaines de milliers d'hommes viennent à notre aide. »

Gwen le dévisagea, yeux écarquillés.

« Et où sommes-nous censés trouver ces dizaines de milliers de chevaliers ? »

Bobku la regarda en retour d'un air grave.

« S'il existe quelque part une cité d'hommes libres au sein de l'Empire, une cité encline de nous venir en aide – et c'est un grand *si* – alors elle se trouverait à l'intérieur du second Anneau. »

Gwen le regarda, perplexe.

« Que demandez-vous de nous ? » demanda-t-elle.

Bobku la scruta du regard, solennel.

« Su vous voulez véritablement nous aider », dit-il, « je vous demande d'entreprendre une mission impossible. De vous demande de faire quelque chose encore plus difficile et dangereux que de nous rejoindre sur le champ de bataille. Je vous demande de suivre votre plan originel, de vous lancer dans la quête que vous deviez commencer aujourd'hui. Je vous demande de traverser la Grande Désolation ; de chercher le Second Anneau, et si vous y arrivez en vie, si seulement il existe, de convaincre leurs armées de se rallier à notre cause. C'est la seule chance que nous aurions de gagner cette guerre. »

Il la dévisagea, sombre, le silence était si dense que Gwen pouvait entendre le vent bruisser dans le désert.

« Personne n'a jamais traversé la Grande Désolation », poursuivit-il.
« Personne n'a jamais confirmé que le Second Anneau existe. C'est une tâche impossible. Une marche suicidaire. Je déteste vous demander cela. Pourtant c'est ce dont nous avons le plus besoin. »

Gwendolyn étudia Bobku, remarqua le sérieux sur son visage, et elle soupesa longuement ses mots.

« Nous ferons tout ce qui est nécessaire », dit-elle, « n'importe quoi qui serve votre cause. Si des alliés se trouvent de l'autre côté de la Grande

Désolation, alors ainsi soit-il. Nous nous mettrons en route immédiatement. Et nous reviendrons avec une armée à notre disposition. »

Bobku, les larmes aux yeux, fit un pas en avant et étreignit Gwendolyn.

« Vous êtes une véritable reine », dit-il. « Votre peuple a de la chance de vous avoir. »

Gwen se tourna vers les siens, et elle les vit la contempler solennellement, sans peur. Elle savait qu'ils la suivraient n'importe où.

« Préparez-vous à marcher », dit-elle. « Nous traverserons la Grande Désolation. Nous trouverons le Second Anneau. Ou nous mourrons en essayant. »

Sandara se tenait là, se sentant déchirée tandis qu'elle regardait Kendrick et les siens se préparer à entreprendre leur périple vers la Grande Désolation. De l'autre côté se trouvaient Darius et son peuple, les gens avec qui elle avait été élevée, les seules personnes qu'elle ait jamais connues, se préparant à faire demi-tour, à rassembler leurs villages pour combattre l'Empire. Elle se sentait coupée en deux, et ne savait pas de quel côté aller. Elle ne pouvait supporter de voir Kendrick disparaître pour toujours, et pourtant elle ne pouvait non plus supporter d'abandonner les siens.

Kendrick, qui finissait de préparer son armure et rengainait son épée, leva les yeux et rencontra les siens. Il semblait savoir ce qu'elle pensait – il le savait toujours. Elle pouvait aussi voir de la douleur dans son regard, de la circonspection envers elle, elle ne l'en blâmait pas – tout ce temps dans l'Empire elle avait gardé ses distances avec lui, avait vécu au village pendant qu'il vivait dans les grottes. Elle avait été attentive pour honorer ses aînés, ne pas contracter d'alliance avec une autre race.

Et pourtant, réalisa-t-elle, elle n'avait pas honoré l'amour. Qu'est-ce qui était le plus important ? De respecter les lois de sa famille ou son cœur ? Elle s'était angoissée à propos de cela pendant des jours.

Kendrick se fraya un chemin jusqu'à elle.

« J'imagine que tu vas rester en arrière avec ton peuple ? » demanda-t-il, de la méfiance dans la voix.

Elle le dévisagea, écartelée, effrayée, et ne sut pas ce que dire. Elle ne connaissait pas la réponse elle-même. Elle se sentait figée dans l'espace et le temps, sentait ses pieds enracinés dans le sol du désert.

Soudain, Darius s'approcha à côté d'elle.

« Ma sœur », dit-il.

Elle se tourna et hocha de la tête vers lui, reconnaissante pour la distraction, tandis qu'il passait un bras autour de ses épaules et regardait Kendrick.

« Kendrick », dit-il.

Kendrick opina du chef avec respect.

« Tu sais l'amour que je te porte », continua Darius. « Égoïstement, je veux que tu restes. »

Il prit une profonde inspiration.

« Et pourtant, je t'implore de partir avec Kendrick. »

Sandara le dévisagea, surprise.

« Mais pourquoi ? » demanda-t-elle.

« Je vois l'amour que tu lui portes, et le sien. Un amour tel que celui-ci n'apparaît pas deux fois. Tu dois suivre ton cœur, malgré ce que notre peuple pense, malgré nos lois. C'est ce qui compte le plus. »

Sandara regarda son jeune frère, touchée ; elle était impressionnée par sa sagesse.

« Tu as vraiment grandi depuis que je t'ai quitté », dit-elle.

« Je t'interdis d'abandonner ton peuple, et je t'interdis d'aller avec lui » dit une voix sévère.

Sandara se retourna pour voir Zirk, qui avait surpris la conversation et s'avancait, rejoint par plusieurs des anciens.

« Ta place est ici avec nous. Si tu pars avec cet homme, tu ne seras plus la bienvenue ici. »

« Et en quoi cela vous concerne ? » demanda Darius avec colère, la défendant.

« Attention, Darius », dit Zirk. « Tu mènes peut-être cette armée pour le moment, mais tu ne nous diriges pas. Ne prétends pas parler pour notre peuple. »

« Je parle pour ma sœur », dit Zirk, « et je parlerais pour qui je veux. »

Sandara remarqua que Darius serrait son poing sur la garde de son épée tout en fixant Zirk du regard ; elle tendit rapidement le bras et plaça une main rassurante sur son poignet.

« La décision est mienne », dit-elle à Zirk. « Et je l'ai déjà prise », dit-

elle, ressentant un élan d'indignation et décidant soudainement. Elle ne laisserait pas ces gens se prononcer pour elle. Elle avait permis aux anciens de lui dicter sa vie depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvenait, et maintenant, le temps était venu.

« Kendrick est mon bien-aimé », dit-elle en se tournant vers Kendrick, qui la regarda avec étonnement. Alors qu'elle prononçait ces mots, elle sut qu'ils étaient vrais, et ressentit un tel élan d'amour pour lui, une vague de culpabilité pour ne pas l'avoir embrassé plus tôt devant les autres. « Son peuple est mon peuple. Il est à moi et je suis à lui. Et rien, personne, pas vous, personne, ne peut nous séparer. »

Elle se tourna vers Darius.

« Au revoir, mon frère », dit-elle. « Je vais me joindre à Kendrick. »

Darius esquissa un grand sourire, pendant que Zirk lançait des regards furieux.

« Ne pose plus jamais les yeux sur nos visages », cracha-t-il, puis il tourna les talons et l'éloigna, les anciens le suivirent.

Sandara retourna à Kendrick et fit ce qu'elle avait voulu faire depuis que tous deux étaient arrivés ici. Elle l'embrassa ouvertement, sans crainte, devant tout le monde, pouvant finalement exprimer son amour pour lui. À sa grande joie, il l'embrassa en retour, et la prit dans ses bras.

« Sois prudent, mon frère », dit Sandara.

« Et toi aussi, ma sœur. Nous nous reverrons. »

« Dans ce monde ou le suivant », dit-elle.

Sur ce, Sandara se retourna, prit le bras de Kendrick, et ensemble, ils rejoignirent son peuple, se dirigeant vers la Grande Désolation, vers une mort certaine, mais elle était prête à aller n'importe où dans le monde, tant qu'elle était au côté de Kendrick.

Godfrey, Akorth, Fulton, Merek et Ario, vêtus des capes des Finiens, marchaient le long des rues étincelantes de Volusia, tous sur leurs gardes, serrés les uns contre les autres, et très tendus. Le bourdonnement de Godfrey avait disparu depuis longtemps, et il naviguait dans les rues inconnues, les sacs d'or pendus à la taille ; il se maudissait pour s'être porté volontaire pour cette mission et se creusait la tête pour déterminer quoi faire après. Il donnerait n'importe quoi pour un verre là maintenant.

Quelle terrible idée il avait eu de venir ici. Mais pourquoi donc avait-il eu un tel élan chevaleresque stupide ? Qu'était la chevalerie de toute manière ? se demanda-t-il. Un instant de passion, d'abnégation, de folie. Cela lui asséchait juste la gorge, son cœur palpitait, ses mains tremblaient. Il détestait ce sentiment, en détestait chaque seconde. Il aurait voulu ne pas avoir parlé. La chevalerie n'était pas pour lui.

Où l'était-elle ?

Il n'était plus sûr de rien. Tout ce qu'il savait dans l'immédiat était qu'il voulait survivre, vivre, boire, être n'importe où sauf là. Que ne donnerait-il pas pour une bière là maintenant. Il échangerait l'acte le plus héroïque au monde contre une pinte de bière.

« Et qui exactement allons-nous payer ? » demanda Merek, venant à côté de lui tandis qu'ils marchaient ensemble à travers les rues.

Godfrey se creusa la cervelle.

« Nous avons besoin de quelqu'un dans leur armée », dit-il finalement.
« Un commandant. Pas trop élevé. Quelqu'un de juste assez bien placé. Quelqu'un qui s'intéresse plus à l'or qu'à tuer. »

« Et où allons-nous trouver une telle personne ? » demanda Ario.
« Nous ne pouvons pas vraiment pénétrer dans leurs baraquements. »

« D'après mon expérience, il n'y a qu'un endroit fiable pour trouver des personnes à la moralité imparfaite », dit Akorth. « Les tavernes. »

« Maintenant tu parles », dit Fulton. « Maintenant, enfin, quelqu'un dit quelque chose de censé. »

« Cela sonne comme une terrible idée », rétorqua Ario. « On dirait que

tu veux seulement un verre. »

« Eh bien, j'en veux un », dit Akorth. « Quelle honte y a-t-il à ça ? »

« Qu'est-ce que tu penses ? » répliqua Ario. « Que tu vas simplement entrer dans une taverne, trouver un commandant, et le soudoyer ? Que c'est si facile ? »

« Eh bien, le jeune a enfin raison pour quelque chose », intervint Merek. « C'est une mauvaise idée. Ils vont jeter un œil à notre or, nous tuer, et le prendre pour eux-mêmes. »

« C'est pourquoi nous n'amènerons pas notre or », dit Godfrey, prenant une décision.

« Hein ? » demanda Merek, se tournant vers lui. « Qu'allons-nous en faire alors ? »

« Le cacher », dit Godfrey.

« Cacher tout cet or ? » demanda Ario. « Es-tu fou ? Nous en avons apporté bien trop comme ça. Il y en assez pour acheter la moitié de la cité. »

« C'est précisément pourquoi nous allons le cacher », dit Godfrey, qui commençait à apprécier l'idée. « Nous trouvons la bonne personne, pour le bon prix, à qui nous pouvons faire confiance, et nous l'y mènerons. »

Merek haussa les épaules.

« C'est insensé. Cela va de mal en pis. Nous t'avons suivi, Dieu sait pourquoi. Tu nous mènes à notre tombe. »

« Vous m'avez suivi parce que vous croyez en l'honneur, au courage », dit Godfrey. « Vous m'avez suivi parce que, dès le moment où vous l'avez fait, nous sommes devenus des frères. Frères dans la bravoure. Et des frères ne s'abandonnant pas les uns les autres ? »

Les autres firent silence tandis qu'ils marchaient, et Godfrey fut surpris de lui-même. Il ne comprenait pas totalement ce trait en lui qui faisait surface de temps à autre. Était-ce son père qui parlait ? Ou lui ?

Ils passèrent un coin, et la cité se déploya. Godfrey fut une fois encore submergé par sa beauté. Tout brillait, les rues bordées d'or, qui s'entrelaçaient avec les canaux d'eau de mer, de la lumière partout,

réflétant l'or, l'aveuglaient. Les rues étaient très animées ici aussi, et Godfrey embrassa la vue de la foule dense, ahuri. On lui rentra plusieurs fois dans l'épaule, et il fit attention à garder la tête baissée pour que les soldats de l'Empire ne le repèrent pas.

Des soldats, dans toute sorte d'armures, marchaient dans un va et viens dans toutes les directions, ponctués par des nobles de l'Empire et des citoyens, des hommes immenses avec une peau jaune et de petites cornes identifiables, plusieurs avec des stands, vendant des marchandises tout le long des rues de Volusia. Godfrey repéra aussi des femmes de l'Empire, pour la première fois, aussi grandes que les hommes et aussi larges d'épaules, paraissant presque aussi corpulente que les hommes de l'Anneau. Leurs cornes étaient plus longues, plus pointues, et elles luisaient d'un bleu mer. Elles semblaient plus sauvages que les hommes. Godfrey n'aurait pas voulu se retrouver dans un combat face à n'importe laquelle d'entre elles.

« Peut-être coucher avec quelques femmes pendant que nous sommes là », dit Akorth en rotant.

« Je pense qu'elles seraient tout aussi contentes de te trancher la gorge », dit Fulton.

Akorth haussa les épaules.

« Peut-être feraient-elles les deux », dit-il. « Au moins je mourrais en homme heureux. »

Alors que la foule devenait plus dense, jouant des coudes pour se frayer un passage à travers plus de rues de la ville, Godfrey, en sueur, tremblant de peur, s'efforça d'être dort, d'être brave, de penser à tous ceux-là bas au village, à sa sœur, qui avait besoin de son aide. Il considéra contre combien ils étaient. S'il pouvait réussir cette mission, peut-être pourrait-il faire une différence, peut-être pourrait-il vraiment les aider. Ce n'était pas la manière audacieuse et glorieuse de faire de ses frères guerriers ; mais c'était sa manière, et la seule qu'il connaisse.

Alors qu'ils franchissaient un coin, Godfrey regarda au delà et vit exactement ce qu'il cherchait : là, au loin, un groupe d'hommes se déversa d'un édifice en pierre, se battant les uns contre les autres ; une cohue se forma autour d'eux, poussant des acclamations. Ils donnaient des coups de poing et titubaient d'une façon que Godfrey reconnut immédiatement : ivres. Les personnes enivrées, songea-t-il, ressemblaient à la même chose partout dans le monde. C'était une fraternité d'idiots. Il repéra une petite bannière noire flottant au-

dessus de l'établissement, et il sut au premier coup d'œil ce que c'était.

« Là » dit Godfrey, comme s'il contemplait la Mecque. « C'est ce que nous voulons. »

« La taverne la plus propre que j'ai jamais vue », dit Akorth.

Godfrey remarqua la façade élégante, et il fut enclin à être d'accord avec lui.

Merek haussa les épaules.

« Toutes les tavernes sont les mêmes, une fois à l'intérieur. Ils seront aussi ivres et stupides ici qu'ils le seraient n'importe où ailleurs. »

« Mon genre de personnes », dit Fulton, se léchant les lèvres comme s'il dégustait la bière.

« Et comment sommes-nous censés arriver là-bas ? » demanda Ario.

Godfrey baissa les yeux et vit à quoi il faisait référence : la rue se terminait par un canal. Il n'y avait aucun moyen de marcher jusque là bas.

Godfrey vit une petite embarcation dorée s'arrêter à leurs pieds, avec deux hommes de l'Empire à l'intérieur, et il les observa en sauter, attacher le bateau à un poteau à l'aide d'une corde, et le laisser là alors qu'ils marchaient vers la cité, sans jamais regarder en arrière. Godfrey s'avisa de l'armure de l'un d'eux, supposa qu'ils étaient des officiers, et n'avaient nul besoin de s'inquiéter pour leur embarcation. Ils savaient, à l'évidence, que personne ne serait assez insensé pour oser leur voler leur bateau.

Godfrey et Merek échangèrent un regard entendu au même moment. Les grands esprits, réalisa Godfrey, pensaient pareillement ; ou au moins les grands esprits qui avaient tous deux eu leur dose de donjons et de ruelles.

Merek s'avança, sortit sa dague, et trancha la corde épaisse ; un à la fois, ils s'entassèrent tous dans la petite embarcation dorée, qui tangua violemment en même temps. Godfrey se pencha en arrière et avec ses pieds les poussa loin du quai.

Ils glissèrent sur le canal en se balançant ; Merek se saisit de la longue rame et il barra, ramant.

« C'est de la folie », dit Ario, jetant des regards à la recherche des officiers. « Ils pourraient revenir.

Godfrey regarda droit devant et hocha de la tête.

« Alors nous ferions mieux de ramer plus vite », dit-il.

Volusia se tenait au milieu du désert sans fin, dont le sol vert était craquelé et desséché, dur comme de la pierre sous son pied, et elle fixa son regard droit devant, affrontant la suite venant de Dansk. Elle se tenait là fièrement, avec une dizaine de ses conseillers les plus proches derrière elle, et faisait face à deux dizaines de leur hommes, typiques de l'Empire, grands, larges d'épaule, avec une peau jaune luisante, les yeux rouges étincelants et deux petites cornes. La seule différence notable de ces gens de Dansk était que, avec le temps, leurs cornes grandissaient vers l'extérieur sur le côté, ou lieu de droit vers le haut.

Volusia regarda au delà par-dessus leurs épaules, et vit à l'horizon la cité du désert, Dansk, grande, suprêmement imposante, s'élevant d'une trentaine de mètres vers le ciel, ses murs verts de la même teinte que le désert, faits de pierre ou de briques – elle ne pouvait dire lequel. La ville était en forme de cercle parfait, avec des parapets au sommet des murailles, et entre eux, des soldats positionnés tous les trois mètres, faisant face à tous les postes, montant la garde, un œil sur chaque recoin du désert. Elle semblait impénétrable.

Dansk se trouvait directement au sud de Maltolis, à mi-chemin entre la cité du Prince fou et la capitale méridionale, et c'était un bastion, un carrefour crucial. Volusia en avait entendu parler bien des fois par sa mère, mais ne l'avait jamais visitée elle-même. Elle avait toujours dit que personne ne pouvait prendre l'Empire sans conquérir Dansk.

Volusia posa à nouveau les yeux sur leur chef, debout devant elle avec son envoyé, suffisant, lui souriant d'un air narquois, avec arrogance. Il semblait différent des autres, était clairement leur chef, avec un air confiant, plus de cicatrices sur son visage, et deux longues tresses qui allaient de sa tête à sa taille.

Ils étaient restés ainsi debout en silence, chacun attendant que l'autre parle, sans aucun autre bruit que le hurlement du vent dans le désert.

Finalement, il dû être fatigué d'attente, et parla :

« Ainsi vous souhaitez entrer dans notre cité ? » lui demanda-t-il.

« Vous et vos hommes ? »

Volusia le dévisagea en retour, fière, sûre d'elle, et impassible.

« Je ne veux pas y entrer », dit-elle. « Je veux la prendre. Je suis venue

vous offrir les termes de reddition. »

Il la fixa du regard, ébahi, pendant plusieurs secondes, comme s'il essayait de comprendre ses mots, puis finalement ses yeux s'écarquillèrent de surprise. Il se pencha en arrière, éclata d'un rire tonitruant, et Volusia rougit.

« Nous ? » dit-il. « *Nous rendre ?!* »

Il criait de rire, comme s'il avait entendu la plaisanterie la plus drôle du monde. Volusia le dévisagea calmement, et elle remarqua que tous les soldats avec lui ne riaient pas – ils ne souriaient même pas. Ils l'observaient sérieusement.

« Tu n'es qu'une jeune fille », dit-il enfin, l'air amusé. « Vous ne connaissez rien à l'histoire de Dansk, notre désert, notre peuple. Si cela avait été le cas, vous sauriez que nous ne nous sommes *jamais* rendus. Pas *une fois*. Pas durant dix mille ans. À *personne*. Pas même les armées d'Atlow le grand. Pas une fois Dansk n'a été conquise. »

Son sourire se transforma en un froncement de sourcils.

« Et maintenant vous arrivez », dit-il, « une fille stupide, qui sort de nulle part, avec une dizaine de soldats, et qui nous demande de nous rendre ? Pourquoi ne devrais-je pas te tuer maintenant, ou t'emmener dans nos geôles ? Je pense que c'est vous qui devriez négocier les termes de votre reddition. Si je vous repousse, ce désert vous tuera. Mais une fois encore, si je vous laisse entrer, je pourrais vous tuer. »

Volusia le fixa du regard calmement, sans jamais broncher.

« Je ne vous offrirais pas mes conditions deux fois », dit-elle placidement. « Rendez vous maintenant et j'épargnerais toutes vos vies. »

Il la fixa des yeux, sidéré, comme s'il prenait enfin conscience qu'elle était sérieuse.

« Tu te fais des idées, jeune fille. Tu as souffert sous les soleils du désert pendant trop longtemps. »

Elle braquait son regard sur lui, ses yeux s'obscurcirent.

« Je ne suis pas une jeune fille », répondit-elle. « Je suis la grande Volusia de la grande cité de Volusia. Je suis la Déesse Volusia. Et vous, et tous les êtres sur terre, êtes mes subordonnés. »

Il l'examina, son expression changea, la contemplant comme si elle était folle.

« Tu n'es pas Volusia », dit-il. « Volusia est plus vieille. Je l'ai rencontrée moi-même. C'était une expérience très désagréable. Et pourtant je vois la ressemblance. Tu es...sa fille. Oui, je peux le voir à présent. Pourquoi ta mère n'est-elle pas venue ici pour nous parler ? Pourquoi t'envoie-t-elle, sa fille ? »

« Je suis Volusia », répondit-elle. « Ma mère est morte. Je m'en suis assurée. »

Il la fouilla du regard, et son expression devint sérieuse. Pour la première fois, il semblait incertain.

« Tu as peut-être été capable de tuer ta mère », dit-il. « Mais tu es sotté de nous menacer. Nous ne sommes pas une femme sans défense et tes hommes de Volusia sont loin d'ici. Tu as été imprudente de t'aventurer si loin de ton bastion. Penses-tu que tu peux prendre notre cité avec une dizaine de soldats ? » demanda-t-il, relâchant et serrant la garde de son épée comme s'il pensait à la tuer.

Elle sourit lentement.

« Je ne peux pas la conquérir avec une dizaine », dit-elle. « Mais je peux la conquérir avec deux cents milles. »

Volusia leva un poing en l'air, serrant avec force le Sceptre d'Or, le levant encore plus haut, sans jamais le quitter des yeux, et ce faisant, elle contempla le visage de l'émissaire de Dansk regardant derrière elle, et se transformer sous le coup de la panique et du choc. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir ce qu'il voyait : ses deux cent mille soldats Maltolisiens avaient contourné la colline à son signal et s'étiraient à travers l'horizon tout entier. Maintenant le chef de Dansk connaissait la menace qui pesait sur sa cité.

Sa suite tout entière se hérissa, paraissant terrifiée et impatiente de retourner rapidement à la sécurité de leur ville.

« L'armée Maltolisienne », dit leur chef, la voix craintive pour la première fois. « Que font-ils là, avec vous ? »

Volusia sourit en retour.

« Je suis une déesse », dit-elle. « Pourquoi ne me serviraient-ils pas ? »

Il la dévisageait maintenant avec un air d'effroi et de surprise.

« Et pourtant, tu n'oserais pas attaquer Dansk », dit-il, la voix tremblante. « Nous sommes sous la protection directe de la capitale. L'armée de l'Empire se compte en millions. Si tu prenais notre cité, ils seraient obligés de riposter. Vous seriez tous massacrés en temps voulu. Vous ne pourriez pas gagner. Es-tu si téméraire ? Ou aussi stupide ? »

Elle continua à sourire, prenant plaisir à son inconfort.

« Peut-être un peu des deux », dit-elle. « Ou peut-être que cela me démange de tester ma toute nouvelle armée et d'aiguiser leurs compétences sur vous. C'est une grande malchance que vous vous trouviez sur le passage, entre mes hommes et la capitale. Et rien, rien ne se mettra en travers de mon chemin. »

Il la regarda d'un air furieux, son visage tourna au sourire sarcastique. Mais cependant, pour la première fois, elle pouvait voir une réelle panique dans ses yeux.

« Nous sommes venus pour discuter des conditions, et nous ne les acceptons pas. Nous nous préparons pour la guerre, si c'est ce que vous voulez. Souviens-toi juste : tu t'es attiré ça par toi-même. »

Il éperonna soudain son zerta avec un cri, et il pivota, avec les autres, et s'éloigna en galopant, leur convoi souleva un nuage de poussière.

Volusia descendit de sa monture nonchalamment, tendit la main et attrapa une courte lance dorée tandis que son commandant, Soku, tendait la main et la lui donnait.

Elle tendit une main dans le vent, sentit la brise, plissa un œil, et visa.

Puis elle se pencha en arrière et la lança.

Volusia contempla la lance voler dans un grand arc à travers les airs, sur cinquante bons mètres, puis elle entendit enfin un grand cri, et le bruit sourd satisfaisant de la lance frappant la chair. Elle l'observa avec délice se loger dans le dos du chef. Il poussa un cri, tomba de son zerta, et atterrit sur le sol du désert, dégringolant.

Sa suite s'arrêta et regarda par terre, horrifiée. Ils restèrent là sur leurs zertas, comme s'ils débattaient pour savoir si oui ou non ils devaient d'arrêter et le récupérer. Ils jetèrent un œil en arrière et virent tous les hommes de Volusia à l'horizon, à présent en marche, et à l'évidence

changèrent d'opinion. Ils tournèrent bride et s'éloignèrent au galop, en direction des portes de la cité, abandonnant leur chef au sol.

Volusia chevaucha avec sa suite jusqu'à atteindre le chef mourant, et mis pied à terre à côté de lui. Au loin elle entendit le fer claquer, et remarqua son entourage entrant dans Dansk, une immense herse de fer fut abaissée derrière eux, et les énormes doubles portes de fer de la ville furent scellées après eux, créant une forteresse de fer.

Volusia baissa les yeux sur le chef mourant, qui se tourna sur le dos et leva les yeux vers elle avec angoisse et surprise.

« Tu ne peux pas blesser un homme qui vient discuter des conditions », dit-il, outré. « Cela va à l'encontre de toutes les lois de l'Empire ! Jamais une telle chose n'a été commise auparavant ! »

« Je n'avais pas l'intention de te blesser », dit-elle, s'agenouillant à côté de lui, elle tendit la main et toucha la hampe de la lance. Elle poussa cette dernière profondément dans son cœur, ne lâchant pas prise jusqu'à ce qu'il cesse de se tortiller et exhale son dernier souffle.

Elle esquaissa un grand sourire.

« J'avais l'intention de te tuer. »

Thor se tenait à la proue du petit vaisseau, ses frères debout derrière lui, le cœur battant d'impatience tandis que le courant les amenait droit vers une petite île devant eux. Thor leva les yeux, examina les falaises avec étonnement, il n'avait jamais rien vu de tel. Les parois étaient parfaitement lisses, d'un granit blanc et massif, étincelant sous les deux soleils, et elles s'élevaient verticalement, sur des vingtaines de mètres de hauteur. L'île elle-même était en forme de cercle, sa base était encerclée de rochers, et il était difficile de penser au milieu du bruit incessant des vagues qui se brisaient. Elle paraissait imprenable, impossible à escalader pour une armée.

Thor mit une main sur ses yeux et les plissa dans le soleil. Les falaises semblaient s'arrêter à un certain point, s'achever en un plateau à des vingtaines de mètres de hauteur. Qui que ce soit qui vivait là, au sommet, pourrait vivre en sécurité pour toujours, réalisa Thor. En supposant que quelqu'un vivait là-haut.

Tout au sommet, planant sur l'île comme un halo, flottait un anneau de nuages, d'un rose et violet doux, la protégeant des rayons crus du soleil, comme si cet endroit était couronné par Dieu lui-même. Une douce brise soufflait là, l'air était plaisant et léger. Thor pouvait sentir même de là qu'il y avait quelque chose de spécial dans cet endroit. Il semblait magique. Il n'avait pas ressenti cela depuis qu'il avait atteint la terre du château de sa mère.

Tous les autres levaient aussi les yeux, une expression d'étonnement sur leurs visages.

« Qui vit là à ton avis ? » O'Connor posa tout haut la question qui était dans tous leurs esprits.

« Qui—ou quoi ? » demanda Reece.

« Peut-être personne », dit Indra.

« Peut-être devrions-nous poursuivre notre route », dit O'Connor.

« Et laisser passer l'invitation ? » demanda Matus. « Je vois sept cordes, et nous sommes sept. »

Thor scruta les falaises et en regardant de plus près, il vit sept cordes dorées se balançant depuis le sommet jusqu'au rivage, brillantes dans

le soleil. Il s'interrogea.

« Peut-être quelqu'un nous attend-il ? » dit Elden.

« Ou nous tente », dit Indra.

« Mais qui ? » demanda Reece.

Thor leva les yeux vers le sommet, les mêmes idées lui traversant l'esprit. Il se demanda qui pouvait savoir qu'ils arrivaient. Étaient-ils observés d'une manière ou d'une autre ?

Ils se tenaient tous dans le bateau, en silence, dansant sur l'eau, pendant que le courant les emmenait encore plus près.

« La vraie question », interrogea Thor tout haut, brisant finalement le silence, « est de savoir s'ils sont amicaux – ou s'il s'agit d'un piège. »

« Est-ce que cela change quelque chose ? » demanda Matus, venant à côté de lui.

Thor secoua la tête.

« Non », dit-il, raffermissant sa prise sur la garde de son épée. « Nous l'explorerons dans les deux cas. S'ils sont amicaux, nous les embrasserons ; si ce sont des ennemis, nous les tuerons ? »

Le courant reprit, et de grandes vagues déferlantes emportèrent leur bateau jusqu'à l'étroit rivage de sable noir qui entourait le lieu. Leur embarcation s'échoua doucement, se logeant dedans, et en même temps, tous en bondirent immédiatement.

Thor agrippa la garde de son épée, sur le qui-vive, et regarda dans toutes les directions. Il n'y avait aucun mouvement sur la plage, rien hormis les vagues qui se brisaient.

Thor marcha jusqu'à la base des falaises, posa une main dessus, sentit combien elles étaient lisses, sentit la chaleur et l'énergie qui en irradiaient. Il examina les cordes qui grimpaient droit contre la paroi, rengaina son épée et en saisit une.

Il la tira. Elle ne céda pas.

Un à un les autres le rejoignirent, chacun attrapant une corde et tirant dessus.

« Vont-elles tenir ? » se demanda à haute voix O'Connor, les yeux

levés droit vers le sommet.

Ils regardèrent tous vers le haut, se posant à l'évidence la même question.

« Il n'y a qu'un moyen de le savoir », dit Thor.

Thor se saisit d'une des cordes des deux mains, bondit, et commença son ascension. Tout autour de lui les autres firent de même, tous escaladant la paroi comme des chamois.

Thor grimpa et grimpa, se muscles douloureux, brûlant sous le soleil. De la sueur coulait le long de sa nuque, lui piquait les yeux, et tous ses membres tremblaient.

Et pourtant en même temps il y avait quelque chose de magique dans ces cordes, une énergie qui le soutenait lui – et les autres – et le faisait escalader plus vite qu'il ne l'avait jamais fait, comme si les cordes le tiraient vers le haut.

Bien plus tôt qu'il ne l'avait imaginé possible, Thor atteignit le sommet ; il tendit le bras et fut surpris de se retrouver à attraper de l'herbe et de la terre. Il se hissa, roulant sur le côté, sur une herbe douce, épuisé, essoufflé, les membres douloureux. Tout autour de lui, il vit les autres arriver eux aussi. Ils y étaient arrivés. Quelque chose les avait voulu là-haut. Thor ne savait pas si c'était une raison pour être rassuré ou pour s'inquiéter.

Thor se mit sur un genou et tira son épée, immédiatement sur le qui-vive, ne sachant pas à quoi s'attendre là. Tout autour de lui ses frères firent de même, tous se mirent sur pieds et instinctivement en formation semi-circulaire, gardant chacun l'arrière des autres.

Pourtant alors que Thor se tenait là, regardant au loin, il fut stupéfait par ce qu'il vit. Il s'était attendu à voir un ennemi lui faisant face, s'était attendu à voir un lieu rocailleux, aride et désolé.

En lieu et place, il ne vit personne pour les accueillir. Et à la place des rocs, il vit l'endroit le plus beau sur lequel il ait jamais posé les yeux : là, s'étendant devant lui, se trouvaient des collines ondulantes, luxuriantes de fleurs, de feuillages, de fruits, étincelantes dans le soleil matinal. La température là-haut était parfaite, caressée par de douces brises océaniques. Il y avait des vergers, des vignes fournies, des endroits d'une telle abondance et d'une telle beauté que cela chassa immédiatement ses tensions. Il rengaina son épée, tandis que les autres se détendaient, eux aussi, tous contemplant ce lieu de

perfection. Pour la première fois depuis qu'ils avaient appareillé depuis le Pays des Morts, Thor sentit qu'il pouvait réellement se délasser et baisser sa garde. C'était un endroit qu'il n'était pas pressé de quitter.

Thor était déconcerté. Comment un lieu aussi magnifique et tempéré pouvait-il exister au milieu d'un océan sans fin et impitoyable ? Thor regarda autour de lui et vit une douce brume planant sur tout, leva les yeux et vit, haut dans le ciel, l'anneau de nuages violets recouvrant l'endroit, le protégeant, mais aussi permettant au soleil se passer à travers ici et là – et il sut de chaque fibre de son être que cet endroit était magique. C'était un lieu d'une telle beauté que cela éclipsait même l'abondance de l'Anneau.

Thor fut surpris en entendant ce qui semblait être un cri distant ; d'abord il pensa qu'il s'agissait juste de son esprit qui lui jouait des tours. Mais il frissonna en l'entendant à nouveau.

Il mit la main devant ses yeux et les leva, examinant les cieux. Il aurait juré que cela semblait être le cri d'un dragon – et pourtant il savait que c'était impossible. Les derniers dragons, il le savait, s'étaient éteints avec Ralibar et Mycoples. Il en avait été lui-même témoin, le moment fatidique de leurs morts pesant encore sur lui comme un couteau en plein cœur. Pas un jour ne passait sans qu'il ne pense à sa bonne amie Mycoples, sans qu'il ne souhaite qu'elle soit de retour à ses côtés.

Prenait-il ses désirs pour des réalités, en entendant ce cri ? L'écho d'un rêve oublié ?

Le cri s'éleva soudain à nouveau, déchirant les cieux, transperçant la trame même de l'air, et le cœur de Thor bondit, tandis qu'il était paralysé par l'excitation et l'étonnement. Cela pouvait-il être possible ?

Alors qu'il portait la main devant ses yeux et regardait vers les deux soleils, bien au-dessus des falaises, il pensa avoir décelé les faibles contours d'un petit dragon, décrivant des cercles dans les airs. Il se figea, se demandant si ses yeux lui jouaient des tours.

« N'est-ce pas un dragon ? » demanda soudain Reece à haute voix.

« C'est impossible », dit O'Connor. « Il ne reste plus un dragon en vie. »

Mais Thor n'en était pas si certain alors qu'il voyait le contour de la

forme disparaître dans les nuages. Thor baissa les yeux et scruta les environs. Il s'interrogea.

« Qu'est-ce que cet endroit ? » demanda Thor tout haut.

« Un lieu de rêves, un lieu de lumière », dit une voix.

Thor, surpris as la voix étrangère, fit volte-face, tout comme les autres, et fut stupéfait de voir, debout devant eux, un vieil homme, habillé d'une cape jaune, portant un long bâton translucide, incrusté de diamants, avec une amulette noire à son bout. Il étincelait si brillamment que Thor pouvait à peine voir.

L'homme arborait un sourire détendu, marcha vers eux avec un air accommodant et repoussa son capuchon, révélant de longs cheveux dorés et ondulés, et un visage qui semblait intemporel. Thor ne pouvait dire s'il avait dix-huit ans ou cent. Une lumière émanait de son visage, et Thor fut déconcerté par son intensité. Il n'avait rien vu de tel depuis qu'il avait posé les yeux sur Argon.

« Tu as raison », dit-il, alors qu'il plongeait son regard dans celui de Thor et marchait droit vers lui. il se tint à seulement quelques mètres de lui, et ses yeux verts translucides paraissaient brûler droit à travers lui. « De penser à mon frère. »

« Votre frère ? » demanda Thor, confus.

L'homme hocha de la tête.

« Argon. »

Thor resta bouché-bée face à l'homme, surpris.

« Argon ?! », dit Thor. « Votre frère ? » ajouta-t-il, à peine capable de prononcer les mots.

L'homme opina, l'examinant, et Thor eut l'impression qu'il voyait à travers sa propre âme.

« Ragon est mon nom », dit-il. « Je suis le jumeau d'Argon. Bien qu'évidemment, nous ne nous ressemblions pas beaucoup. Je crois que je suis le plus beau », ajouta-t-il avec un sourire.

Thor le fixa du regard, sans voix. Il ne savait pas où commencer ; il n'avait aucune idée qu'Argon avait un frère.

Lentement, tout commença à avoir un sens.

« Vous nous avez amenés ici », dit Thor, qui commençait à tout comprendre. « Ces courants, cette île, ces cordes... Vous avez tout planifié pour que nous venions ici. » Thor rassembla les pièces du puzzle. « Vous nous avez observés. »

Ragon hocha de la tête.

« En effet je l'ai fait », dit-il. « Et je suis très fier de vous. J'ai contrôlé les courants ici – c'était ma façon d'étendre mon hospitalité. Ceux qui arrivent ici, sur cette île, ne peuvent y accéder que parce qu'ils le méritent. Être ici est une récompense : une récompense pour ceux qui ont fait montre d'un grand courage. Et vous – vous *tous* – avez passé le test. »

Thor entendit soudain le cri perçant, irréfutable et fort d'un dragon – il en était certain cette fois-ci. Il leva les yeux et fut émerveillé de voir un bébé dragon, d'une envergure d'à peine trois mètres, plongeant en piqué et volant en cercles. Il poussa un cri, celui d'un jeune dragon, déploya ses ailes en volant en larges cercles ; puis finalement il atterrit, se posant à quelques mètres seulement de Ragon.

Il s'assit là, faisant face à Thor et aux autres, et baissa ses ailes, immobile et calme, les fixant fièrement du regard.

Thor le contempla avec émerveillement.

« Cela ne se peut », murmura-t-il, le souffle coupé, l'examinant. C'était la créature la plus belle qu'il ait jamais vue. Elle paraissait vraiment ancienne. « J'ai vu les derniers dragons mourir. Je l'ai vu moi-même. »

« Mais tu n'as pas vu l'œuf », dit Ragon.

Thor le regarda, perplexe.

« L'œuf ? »

Ragon hocha de la tête.

« Celui de Mycoples et Ralibar. Leur petit. Une femelle. »

La bouche de Thor s'entrouvrit sous le choc, et des larmes lui montèrent aux yeux tandis qu'il examinait le dragon sous un jour nouveau, tandis qu'il réalisait, pour la première fois, combien elle ressemblait à Mycoples. Il savait qu'il y avait quelque chose de familier en elle.

« Elle est magnifique », dit Thorgrin.

« Tu peux la caresser », dit Ragon. « En fait, elle a attendu avec impatience de te rencontrer, beaucoup. Elle sait pour ce que tu as fait pour sa mère. Elle a attendu ce jour. »

Thorgrin s'avança, un pied après l'autre, circonspect face à elle, mais en même temps il tenait beaucoup à la rencontrer. Elle le dévisagea avec fierté, sans ciller, avec des écailles d'un rouge clair et des yeux vers étincelants, et mesurait peut-être trois mètres de haut. Il ne pouvait dire si elle l'appréciait ou non, et il sentait une énergie intense irradier d'elle.

Alors qu'il approchait, Thor leva une main et caressa doucement le côté de sa tête, sa paume touchait ses longues écailles. Elle ronronna quand il le fit, leva son menton comme pour le saluer en retour, puis soudain baissa la tête et, pour le plus grand plaisir de Thor, la frotta contre son torse. Avec sa longue langue râpeuse, elle lécha le visage de Thor.

Cela râpa la joue de Thor, mais il ne s'en soucia pas. Il savait qu'il s'agissait d'un signe d'affection, il se pencha en avant et l'embrassa sur la tête. Ses écailles étaient dures et lisses, jeunes, avaient encore besoin d'être formées, elles étaient plus tendres que celles de ses parents. La voir lui rappela tous ses souvenirs, lui fit prendre conscience combien Mycoples lui manquait – et lui donnait l'impression qu'elle était à nouveau de retour.

« J'aimais ta mère », lui dit doucement Thor. « Et je t'aimerais tout autant. »

Le dragon ronronna à nouveau.

« Tu l'as rendue plutôt heureuse, Thorgrin », dit Ragon. « La seule chose dont elle ait besoin maintenant est un prénom. »

Thor le regarda d'un air interrogateur.

« Me demandez-vous de la nommer ? »

Ragon acquiesça.

« Elle est jeune, après tout », répondit-il. « Et personne ne s'est montré pour la nommer. J'aurais pu le faire. Mais cette tâche, je le savais, t'attendait. »

Thor ferma les yeux, essayant de laisser un nom venir à lui. Ce faisant, il pensa à Mycoples et Ralibar, et se demanda quel nom ils auraient souhaité, quel nom honorerait le mieux ses parents.

« Lycoples », s'entendit Thor dire à brûle-pourpoint. « Nous l'appellerons Lycoples. »

Lycoples étira son cou et poussa un cri, cracha du feu droit vers le ciel, une petite flamme, encore nouvelle, et Thor bondit en arrière, surpris. Elle déploya ses ailes, baissa la tête, et elle s'élança soudain dans les airs, volant en hauteur, de plus en plus haut, jusqu'à ce que Thor la voie disparaître hors de sa vue, avec émerveillement.

« L'ai-je offensée ? » demanda Thor.

Ragon sourit et secoua la tête.

« Au contraire », dit-il. « Elle approuve tout à fait. »

Ragon tendit le bras, posa une main sur l'épaule de Thor et commença à l'entraîner avec lui en marchant.

« Viens, jeune Thorgrin », dit-il. « Nous avons beaucoup à dire, et cette île est bien plus grande qu'elle ne le paraît. »

Thor et les autres suivirent Ragon, serpentant à travers l'île, embrassant tout du regard en chemin. Thor ne pouvait croire à quel point il se sentait réconforté d'être là, par la présence de Ragon, en particulier après leur long séjour à travers l'océan interminable et impitoyable, après tant de journées sans espoir ou de terre en vue, et avec leurs provisions se faisant si réduites. Et en particulier après être ressorti du Pays des Morts. Il avait le sentiment d'être né à nouveau, comme s'il avait émergé des niveaux les plus profonds de l'enfer jusqu'au plus haut cercle du paradis.

Mais il y avait plus que ça. Thor se sentait profondément chez lui avec Ragon, se sentait réconforté par sa présence, de la même manière qu'il s'était toujours senti autour d'Argon. D'une façon ou d'une autre il avait l'impression qu'avoir Ragon était comme avoir à nouveau Argon.

Thor se sentait aussi incroyablement réconforté à la vue de Lycoples, qui volait en cercles en altitude, poussant de temps à autre un cri pour faire savoir sa présence. Il leva les yeux, la repéra et fut ravi de la voir. Cela lui donnait le sentiment que Mycoples était à nouveau avec lui, comme si une partie de lui-même lui avait été rendue.

Et pourtant, même avec tout cela, il y avait quelque chose de plus dans cet endroit, quelque chose d'autre que Thor ne pouvait vraiment déceler, subsistant juste sous la surface. Il sentait quelque chose ici, une présence, une chose sur laquelle il ne pouvait pas réellement mettre le doigt dessus. Il avait l'impression qu'il y avait quelque chose ici qui l'attendait, quelque chose qui le ferait se sentir un à nouveau. Il ne comprenait pas ce que cela pouvait être, ici dans ce lieu vide au milieu de nulle part, mais cela continuait à le ronger, ses sens lui hurlaient qu'il y avait ici quelque chose de crucial, quelque part sur cette île.

Ils marchèrent pendant des heures, et pourtant assez étrangement, Thor découvrit que ses jambes n'étaient pas fatiguées dans cet endroit. C'était le lieu le plus idyllique qu'il ait jamais vu, et ils se promenèrent à travers des collines ondulantes, à travers de luxuriants champs verdoyants, et Thor eut le sentiment d'être bercés dans les bras mêmes du paradis.

Ils gravirent la crête d'une colline, et ce faisant, Ragon s'arrêta ; Thor

fit de même à côté de lui. Il regarda au delà, et fut stupéfait par la vue : là, au loin, se tenait un château fait de lumière. Il brillait dans le soleil, étincelant, ressemblant à un nuage doré, mais en forme de château. Il avait un air translucide, et Thor prit conscience que le château était entièrement fait de lumière.

Il se tourna vers Ragon avec étonnement.

« Le Château de Lumière », expliqua Ragon.

Ils le fixèrent tous du regard, silencieux, Thor ne savait pas quoi dire.

« Est-il réel ? » demanda Thor, brisant finalement le silence.

« Autant que toi et moi » répondit Ragon.

« Mais il semble être fait de lumière », dit Reece, faisant un pas en avant. « Peut-on y entrer ? »

« Aussi sûrement que tu pourrais pénétrer dans n'importe quel château », répondit Ragon. « C'est le château le plus fort qui soit. Mais ses murs sont faits de lumière. »

« Je ne comprends pas comment c'est possible », dit Thor. « Comment un château peut-il être en même temps si léger, et pourtant si fort ? »

Ragon sourit.

« Vous découvrirez que bien des choses ici, sur l'Île de Lumière, ne sont pas ce qu'elles semblent être. Comme je l'ai dit, c'est un lieu où seuls ceux qui le méritent sont autorisés à entrer. »

« Et qu'est-ce que cela ? » demanda Matus.

Matus fit un geste vers un autre édifice, Thor se tourna avec les autres et vit un autre bâtiment de lumière, à l'opposé du château, construit en un arc surbaissé.

« Ah », dit Ragon. « Je suis heureux que vous l'ayez montré. C'est là que je prévois de vous emmener ensuite : l'armurerie. »

« Armurerie ? » demanda Elden, plein d'espoir.

Ragon acquiesça.

« Elle recèle toute sorte d'armements, qui ne peuvent être trouvés nulle part ailleurs sur terre », dit Ragon. « Des armes destinées

seulement aux méritants. »

Ragon se tourna et les regarda tous d'un air éloquent.

« Dieu sourit à votre courage », dit-il, « et il est temps que vous receviez votre récompense. Certaines sont réservées à la vie suivante – et d'autres à celle-ci. Ce ne sont pas seulement les morts qui peuvent s'amuser », dit-il avec un clin d'œil.

Les autres le regardèrent avec étonnement.

« Voulez-vous dire qu'il y a des armes là-dedans qui nous sont destinées— » commença O'Connor.

Mais Ragon était déjà parti, descendant la colline avec son bâton, mystérieusement rapide, déjà cinquante mètres devant, bien qu'il sembla marcher en prenant son temps.

Thor et les autres se dévisagèrent avec étonnement, puis ils se détournèrent tous et marchèrent vers le bas de la colline, se hâtant pour le rattraper.

Ils le suivirent jusqu'aux doubles portes dorées qui s'élançaient vers le ciel, et ils observèrent tandis que Ragon tendait son bâton et les tapotait.

Comme il le faisait, un formidable fracas s'éleva, résonnant comme s'il heurtait les portes avec un bélier. Thor ne pouvait comprendre comment c'était possible ; son bâton avait à peine effleuré les portes de lumière.

Lentement, les portes s'ouvrirent en grand, une lumière brillait depuis l'intérieur, aveuglant temporairement Thor, et l'obligea à lever ses mains. La lueur se calma et Ragon entra, un à un ils le suivirent tous.

Thor regarda le plafond, les hautes voûtes en marchant, la pièce vertigineuse, profonde d'une trentaine de mètres, embrassant tout cela du regard avec admiration. Un étalage interminable d'armes était aligné le long des murs, des rangs et des rangs, des armes forgées d'or, d'argent, d'acier, de bronze, de cuivre et de métaux que Thor ne reconnaissait pas. À côté de cela se trouvaient toutes sortes d'armures, toutes neuves, étincelantes, forgées dans les formes les plus inhabituelles et complexes que Thor ait jamais vu.

« Vous avez tous été au Pays des Morts et en êtes revenus », dit Ragon.
« Vous avez tous fait vos preuves. Vous avez laissé vos amis derrière ;

vous avez laissé vos familles derrière ; vous avez laissé votre confort derrière vous. Vous vous êtes aventurés plus avant seulement les uns pour les autres, vos frères. Vous avez respecté votre serment solennel. Un serment fraternel est plus fort qu'aucune autre arme dans ce monde. Et c'est quelque chose que vous avez appris. »

Ragon se tourna et désigna d'un geste les murs, les rangées d'armes.

« Vous êtes des hommes désormais. Autant – sinon plus – que tout autre homme, malgré votre âge. Il est temps pour vous d'avoir des armes d'hommes, des armures d'hommes. Cette armurerie est vôtre, un cadeau de Dieu. Un présent de la part de Celui qui veille sur vous. »

« Choisissez », dit-il, se tournant en souriant, agitant son bâton.
« Choisissez vos armes et votre armure. Ce sera l'arme que vous serez destinés à brandir pour toute une vie. Chacune a un destin particulier, et l'arme que vous choisirez est faite seulement pour vous. Elle ne peut être maniée par aucun autre. Vous ne pouvez en choisir une autre. Fermez les yeux et laissez votre arme vous appeler. »

Thorgrin regarda autour de lui dans l'armurerie, et ce faisant, il sentit son épée, l'Épée de Mort, vibrer dans sa main. Il la tira de son fourreau et la leva, l'examina avec étonnement, et fut stupéfait de voir les têtes de mort autour de la garde commencer à bouger, la bouche d'ivoire s'ouvrir comme si elle criait. Tandis qu'il l'observait, il entendit un son en émaner, et la bouche commença à émettre un gémissement.

Thor baissa les yeux sur sa main comme s'il tenait créature qui s'y tortillait, il ne savait pas s'il devait la jeter au loin ou la serrer plus fermement. Il n'avait jamais rencontré une telle arme ; elle était vraiment vivante. Cela l'intimidait et le rendait plus fort à la fois.

Ragon vint à côté de lui.

« Tu tiens une des plus grandes armes connues par l'homme », dit Ragon. « Une épée que même les démons ont peur de manier. Tu ne fais pas erreur : elle est vivante. »

« On dirait qu'elle pleure », dit Thor en la fixant des yeux.

« Elle est aussi vivante que toi », dit Ragon. « Ce gémissement que tu entends est celui des âmes qu'elle a prises ; ces larmes sont celles des morts. C'est une arme difficile à manier, une arme avec son propre esprit, sa propre histoire. Une arme qui doit être domptée. Mais c'est

aussi une arme qui choisit, et elle t'a choisi. Tu ne la brandirais pas si elle ne le voulait pas. »

« Il n'y a pas d'armes ici pour rivaliser avec elle. Apprends à la manier, et à la manier correctement. Les armes ici sont pour les autres, pas pour toi. »

Thor hocha de la tête, compréhensif.

« Je ne souhaiterais pas en avoir une autre », répondit-il, la remettant dans son fourreau, déterminé à apprendre comment la maîtriser.

Ragon acquiesça.

« Bien », dit-il. « Il y a, cependant, une armure pour toi ici. Laisse-la t'appeler, et tu la trouveras. »

Thor ferma les yeux et quand il l'eut fait, il sentit une force invisible s'emparer de lui. Il ouvrit les paupières et laissa la force le mener vers le mur le plus éloigné, chacun de ses frères se dispersant à travers la vaste pièce, tandis que chacun était entraîné dans une direction différente. »

Thor s'arrêta devant un jeu d'armure dorée. Il leva les yeux et vit deux longues et fines plaques d'armure circulaires, et il se demanda à quoi elles servaient.

Ragon vint à côté de lui.

« Vas-y », l'encouragea-t-il. « Elles ne mordent pas. Descends-les. »

Thor les décrocha du mur avec précaution et les examina.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

« Des brassards », répondit Ragon. « Faits d'un méta que tu ne connaîtras jamais. »

« Ils sont si légers », fit remarquer Thor, sceptique.

« Ne sois pas déçu, jeune Thorgrin », dit Ragon. « Ils arrêteront un coup puissant mieux que la plus épaisse des armures. »

Thor l'examina avec émerveillement.

Ragon s'avança et les pria des mains de Thor, et alors que ce dernier tendait les bras, il en serra un autour de chacun de ses poignets. Ils

étaient si longs qu'ils allaient du poignet de Thor et recouvraient son avant-bras. Thor leva ses bras, les testant, et il ne put croire combien ils étaient légers. Ils lui allaient parfaitement, comme s'ils avaient été faits spécialement pour lui.

« Utilise-les pour bloquer le coup d'un ennemi », dit Ragon. « Comme tu le ferais avec un bouclier ou une épée. Mais ils sont encore plus solides que le meilleur des aciers – et quand tu seras au cœur de la bataille, ils anticiperont ton ennemi, et te surprendront avec des qualités qui leurs sont propres. »

« Je ne sais comment vous remercier », répondit Thor, se sentant prêt à affronter une armée à lui tout seul.

O'Connor s'avança, les yeux brillants d'excitation tandis qu'il décrochait un arc et un carquois du mur. Le carquois contenait les flèches les plus longues, lisses et brillantes que Thor ait jamais vues, et dessus était posé un gant d'archer doré. O'Connor le tint avec émerveillement et l'enfila. Il était fait d'une cotte de mailles légère et dorée, conçue pour s'enrouler autour de son majeur puis le long de son poignet et de son avant-bras. Il ferma et ouvrit son poing, l'étudiant avec admiration.

Il leva ensuite l'arc et le banda jusqu'à son menton.

« Cet arc est différent de tout autre », expliqua Ragon. « Les flèches tirées par lui voleront deux fois plus vite, et transperceront n'importe quelle armure connue. Tu peux les décocher plus rapidement, et cet arc est le plus léger qu'il soit. »

O'Connor le testa, tirant la corde, le soulevant, et l'étudia avec ravissement.

« Il est magnifique », dit-il.

Ragon sourit.

« C'est ta récompense, pas la mienne », dit-il. « La meilleure des grâces est d'en faire bon usage au combat. Protège ceux qui sont trop faibles pour se protéger eux-mêmes. Et protège tes frères. »

O'Connor le glissa sur son dos et il s'y adapta parfaitement, comme s'il était prédestiné.

Matus, à côté de lui, s'avança, tendit le bras, et posa ses deux mains sur un manche doré et incrusté, au bout duquel pendait une longue

chaîne et trois boules à piques dorées. C'était le fléau le plus beau que Thor ait jamais vu, et Matus le souleva, ses chaînes cliquetèrent, et lentement il le balança au-dessus de sa tête. Il s'émerveilla quant à son poids, et regarda Ragon avec étonnement.

« L'arme d'un héros », dit Ragon. « Ce n'est pas un fléau ordinaire. Ses chaînes s'allongent et se contractent selon le besoin, sentent à quelle distance se trouve les ennemis, te gardent hors de leur portée, et ses boules détectent leur maître, et ne te frapperont pas, ou quiconque de ton groupe. »

Matus les balança et elles étaient éblouissantes dans la lumière, émettant un doux souffle tandis qu'il les faisait tourner, si silencieux que c'était comme s'il n'était même pas là.

Elden tendit la main et retira du mur un long manche – aussi grand que lui – avec une petite tête de hache luisante et dorée à son extrémité, dont la lame était en forme de croissant aiguisé. Il la souleva et la fit tourner, reflétant la lumière, incertain de ce qu'en faire.

« Elle est si légère », dit Elden. « Et si aiguisée. »

Ragon acquiesça.

« Assez longue pour tuer un homme à trois mètres », dit-il. « Tes ennemis ne seront pas capables de t'approcher, et tu peux frapper un homme à cheval avant que sa lance ne puisse te toucher. Comme hache de guerre, elle est sans égal, plus longue, plus lisse, plus brillante et plus solide que toutes autres. Tu peux cisailer un homme ou fendre un arbre – toujours, en un coup. Cette hache ne faillit jamais – et sa lame ne s'émousse jamais. »

Elden la fit tourner au-dessus de sa tête, et Thor sentit son courant d'air même depuis là où il était tandis qu'Elden semblait la manier sans effort, la hache la plus longue qu'il ait jamais vue.

Indra tendit le bras et attrapa une longue lance, reposant horizontalement sur le mur, et la descendit avec précaution. Elle la tint dans la lumière, sa hampe était comprise dans un matériau doré et translucide, incrustée de diamants, et se terminait en une longue pointe en diamant. Elle le fit tourner dans ses mains, l'examinant avec émerveillement.

« Il n'existe pas de lance plus aiguisée », dit Ragon. « C'est une lance qui peut voler plus loin qu'aucune autre, qui peut transpercer

n'importe quel homme ou armure. Elle te sied à toi, une femme dont les compétences rivalisent avec n'importe quel homme de la Légion. »

« Elle est magique », dit-elle sur un ton étouffé.

« Et loyale », répondit-il. « Tu ne peux jamais la perdre. À chaque lancé, elle reviendra à toi. »

Indra l'examina, encore plus impressionnée, à l'évidence sans voix.

Reece s'avança et se saisit de la plus belle hallebarde que Thor ait jamais vue, ses trois dents dorées étincelant dans la lumière, logées à l'extrémité d'une hampe d'or.

« Une hallebarde sans aucune autre rivale » expliqua Ragon. « Certains l'appellent la fourche du diable – toutefois dans les mains d'un véritable guerrier c'est une arme honorable. Elle est aussi incomparable au combat au corps à corps. Elle est aussi mortelle dans les airs : lance là, et sa hampe de diamant éblouira et aveuglera ton ennemi, l'étourdira. Vise, et elle transpercera n'importe quoi sur ton chemin. Et elle reviendra toujours à toi. »

Avec seulement Selese restant parmi le groupe, Ragon se tourna vers elle.

« Pour toi, ma chère », dit-il en lui tendant un petit sac.

Selese tendit la main et il l'y déposa ; elle baissa les yeux et le souleva. Elle l'ouvrit et le versa dans son autre main, Thor put voir que c'était du sable fin et doré. Il s'écoula à travers ses doigts dans le sac.

« Tu n'es pas une guerrière », expliqua Ragon, « mais une guérisseuse. Ce sable soignera n'importe quel homme pour n'importe quelle blessure. Utilise-le sagement : il y en a moins dans ce sac que tu le penses. »

Selese inclina la tête, les yeux pleins de larmes.

« Un grand présent, mon seigneur », dit-elle. « Le seul cadeau plus grand que le cadeau de la mort et celui de la vie. »

Thor dévisagea tous ses frères, Indra et Selese, tous parés de nouveaux armements, et il ne les reconnut presque pas. Ils ressemblaient tous, avec leurs armes luisantes et magiques, à de formidables guerriers. Ils ressemblaient à sept titans, à un groupe de guerriers duquel n'importe quel ennemi serait sage de rester à distance. En particulier après avoir

émergé des enfers les plus sombres, Thor avait l'impression qu'ils étaient tous nés à nouveau, prêts à affronter le monde.

Et ils n'avaient même pas encore approché le mur d'armures neuves.

Ragon les contempla avec approbation.

« Ce sont des armes qui vous aideront à trouver votre voie dans un monde violent », dit-il. « Des armes à manier avec honneur, ses armes de lumière dans une mer d'obscurité, ses armes assez puissantes pour affronter les démons. Honorez Dieu et combattez en Son nom, pour la cause des justes, la cause des opprimés, et vous l'emporterez. Battez-vous pour le pouvoir, des richesses, ou par avidité, par désir, ou pour conquérir, et vous perdrez. Éloignez-vous de la lumière, et aucune arme ne vous sauvera. Vous brandirez ces armes seulement tant que vous les mériterez. »

Ragon se tourna vers le mur d'armures.

« Maintenant allez choisir votre armure, une armure splendide, une armure qui sera assortie à ces armes glorieuses. »

Un à un ils se déployèrent à travers la pièce, chacun les yeux fixés sur les rangées d'armures dorées. Thor était sur le point de les rejoindre, quand soudain il fut frappé par quelque chose. Un sixième sens.

Il se tourna vers Ragon.

« Je sens qu'il y a quelque chose d'autre », dit-il. « Quelque chose que vous dissimulez. Un grand secret. »

Ragon esquissa un grand sourire.

« Mon frère avait raison », dit-il. « Le pouvoir est en effet fort en toi. »

Il soupira.

« Oui, jeune Thorgrin. J'ai une surprise supplémentaire pour vous. La plus grande des surprises, et le plus grand cadeau. Au matin. Vous passerez la nuit ici, vous tous, dans mon château. Et au matin, vous ne croirez pas la joie qui vient à vous. »

Godfrey, sur ses gardes, garda les yeux ouverts tandis qu'ils ramaient sur leur petite embarcation dorée le long des canaux de Volusia, le courant les emportant doucement, slalomant entre les ruelles de Volusia. Partout, il cherchait un endroit où cacher l'or. Il avait besoin d'un endroit fiable, d'un endroit discret, un endroit où ils ne seraient pas observés, un endroit dont il se souviendrait. Ils ne pouvaient pas le dissimuler dans le bateau, et alors que la taverne se profilait devant eux, il savait que leur temps venait à manquer.

Finalement, quelque chose brilla et attira son regard.

« Arrête de ramer ! » cria-t-il à Merek.

Merek, debout à l'arrière, utilisa sa longue rame pour ralentir l'embarcation puis l'arrêter, et pendant qu'il le faisait, Godfrey pointa du doigt.

« Là ! » dit Godfrey, toujours la main tendue.

Godfrey baissa les yeux et vit, au-devant, quelque chose sous l'eau. La lumière du soleil transperçait l'eau, et peut-être à deux mètres de profondeur Godfrey pouvait voir la coque d'un bateau, qui avait chavirait il y a longtemps, reposant au fond du canal. Il était juste assez peu profond pour être repéré, mais aussi juste assez profond pour être discret. Même mieux, à côté de lui, sur le bord, se trouvait une petite statue de bœuf dorée – marquant un endroit qu'il ne pouvait pas oublier.

« Là-dessous », dit Godfrey, « sous l'eau. »

Ils regardèrent tous par-dessus bord.

« Je vois un bateau qui a chaviré », dit Akorth. « Coincé au fond. »

« Exactement », dit Godfrey. « C'est là que nous laisserons notre or. »

« *Sous l'eau ?!* » demanda Akorth, sidéré.

« Es-tu devenu fou ? » demanda Fulton.

« Et si le courant l'emporte ? » dit Merek.

« Et si quelqu'un d'autre le trouve ? » intervint Ario.

Godfrey secoua la tête et souleva un sac d'or, si lourd que ses bras tremblèrent, s'assura qu'il était bien fermé, et le lâcha dans l'eau. Ils le regardèrent tous couler rapidement, et se poser confortablement dans le fond de la coque.

« Il n'ira nulle part », dit Godfrey, « et personne ne va le trouver. Pouvez-vous le voir depuis ici ? »

Ils scrutèrent tous l'eau, et effectivement ils ne le pouvaient pas. Godfrey lui-même pouvait à peine en distinguer les contours.

« En plus, qui va passer l'eau au peigne fin à la recherche d'or ? » demanda-t-il. « Surtout quand les rues en sont pavées ? »

« Personne ne touche l'or des rues », dit Merek, « car les soldats les tueraient. Mais un butin libre est une autre histoire. »

Godfrey tendit le bras et lâcha un second sac.

« Les courants ne l'emporteront nulle part », dit-il, « et personne ne saura jamais qu'il est là – à part nous. Préféreriez-vous l'amener dans la taverne ? »

Ils jetèrent tous un regard à la taverne qui se profilait au loin, puis à nouveau sous l'eau, et finalement, tous semblèrent être d'accord.

Un à un, ils se penchèrent tous en avant, tendirent un sac, et le lâchèrent.

Godfrey les regarda couler. Puis soudain, la brillante lumière du soleil changea, cachée derrière un nuage, et les eaux devinrent à nouveau troubles. Il n'y avait plus aucune visibilité.

« Et si *nous* ne pouvons pas le trouver ? » demanda Akorth, subitement paniqué.

Godfrey se tourna et regarda au delà, et ils suivirent tous son regard vers la statue imposante du bœuf dans la rue à côté d'eux.

« Cherchez le bœuf », répondit-il.

Godfrey fit un signe de la tête à Merek, et ils continuèrent à ramer, rapidement ils passèrent un tournant, et les eaux les emmenèrent droit vers la taverne, droit devant, le bruit des clients audible même depuis leur position.

« Gardez la tête basse et vos capuchons baissés », ordonna Godfrey.

« Restez proches les uns des autres. Faites ce que je dis. »

« Et pour boire ? demanda Akorth, paniqué. « Nous venons tout juste de cacher tout notre or. Comment sommes-nous censés nous payer un verre ? »

Godfrey sourit et sortit une pièce.

« Je ne suis pas stupide », dit-il. « J'en ai gardé une. »

Le bateau arriva à quai, ils en sautèrent tous, l'abandonnant rapidement, et se fondirent dans la foule qui s'affairait. Le bruit augmenta alors qu'ils se rapprochaient du bar, les hommes étaient là plus rudes, des soldats de l'Empire et des clients indubitablement ivres, des tas d'entre eux s'agitant à l'extérieur, rien et se poussant les uns les autres. Quelques-uns d'entre eux fumaient une étrange pipe que Godfrey n'avait pas vue auparavant, et l'odeur lourde planait dans l'air.

Godfrey se sentait à l'aise, enfin, comme il le serait à l'extérieur de n'importe quel bar au monde. Ces gens étaient peut-être des mécréants, ils avaient peut-être une peau à la couleur différente de la sienne, mais ils étaient soûls, insoucients, et ils étaient *ses* gens.

Godfrey montra le chemin, ses hommes suivants tandis qu'il se frayait un passage dans la foule, baissant la tête, et entra dans la taverne.

Il fut accueilli par un afflux de sons et d'odeurs, similaires à ce qu'il pourrait trouver dans n'importe quelle taverne : bière éventée, vieux vin, des hommes évacuant la sueur de la journée. C'était une odeur familière et étrangement réconfortante. C'était plus bruyant à l'intérieur, les voix se mélangeaient, les gens parlaient plusieurs langues qu'il ne reconnaissait pas. Les clients semblaient être une foule fruste, un mélange de soldats délinquants et des couches plus basses de la population. Aucun d'eux, Godfrey fut soulagé de la voir, ne se tourna dans sa direction quand il entra ; ils étaient tous occupés à boire.

Godfrey garda la tête baissée et se fraya un passage à travers la cohue, les autres sur ses talons, jusqu'à ce qu'il arrive au bar. C'était un vieux bar usé, du genre qu'il aurait pu trouver dans l'Anneau.

Il appuya un coude contre lui, se glissant entre plusieurs clients, tendit la main, et posa la pièce d'or sur le bar, espérant que le barman l'accepterait. Il était possible qu'elle soit frappée différemment, mais après tout de l'or était de l'or. En voyant des pintes de bière être

servies, il commença à saliver ; il n'avait pas réalisé combien il mourait d'envie de boire.

« J'en prendrais cinq », dit Godfrey, tandis que le barman, un imposant homme de l'Empire, sans humour, approchait.

« Je ne bois pas », dit Merek.

Godfrey dévisagea ce dernier avec surprise.

« Alors quatre », corrigea Godfrey.

« Disons cinq », intervint Fulton. « Je boirais la tienne. »

« Pas pour moi non plus », dit Ario. « Je n'ai jamais bu auparavant. »

Godfrey, Akorth et Fulton le regardèrent avec stupéfaction.

« Jamais bu ?! » dit Fulton.

« Alors aujourd'hui est ton jour de chance », dit Akorth. « Tu boiras avec nous. Laissez en cinq », dit-il au barman ? « En fait, six. J'en veux deux, moi aussi. »

Le barman se tint là, embêté, puis ramassa la pièce d'or et l'étudia, suspicieux. Le cœur de Godfrey battait la chamade tandis qu'il baissait les yeux sur lui, l'examinant minutieusement.

« Qu'est-ce que c'est comme or ? » demanda-t-il.

Godfrey se sentit transpirer sous son capuchon. Il réfléchit rapidement, et décida de jouer l'indignation.

« Devrais-je reprendre mon or ? » demanda Godfrey, jouant à pile ou face.

Le barman le fixa des yeux, puis finalement, au grand soulagement de Godfrey, il dut décider que de l'or était de l'or. Il la mit dans sa poche, et rapidement après produisit six pintes de bière. Godfrey prit la sienne, Akorth et Futon en attrapèrent chacun deux.

Godfrey engloutit la sienne, réalisant combien il en avait eu terriblement envie. Il savoura chaque gorgée, se rendant compte tout en buvant à quel point cette bière avait un goût différent de celui qu'il connaissait alors dans l'Anneau ; elle était brunâtre, avec un arrière-goût de noisette et épicé, avait la saveur de quelque chose comme de la terre, des cendres et du feu. Elle avait aussi un allant, un arrière-

goût qui brûlait le fond de sa gorge.

Au premier abord Godfrey ne savait pas s'il l'aimait ou pas ; mais alors qu'il la finissait et la reposait, après lui avoir donné quelques instants pour passer, il décida qu'il s'agissait de la meilleure bière qu'il ait jamais eue. Il ne savait si c'était seulement parce qu'il était desséché, nerveux, ou avait le mal du pays – mais il était certain de ne jamais avoir connu quelque chose de tel. Il réalisa aussi, très rapidement, qu'il s'agissait de la bière la plus forte qu'il ait jamais eue, se sentant déjà la tête légère après seulement une.

Il se tourna et remarqua les yeux enchantés d'Akorth et de Fulton, et se rendit compte qu'ils l'adoraient eux aussi.

« Maintenant je peux mourir », dit Fulton.

« Je peux vivre dans cette cité », dit Akorth.

« Vous ne me ferez jamais partir », ajouta Fulton. « L'Anneau ? Où est-ce que c'est ? »

« Qui s'en soucie ? » dit Akorth. « Donnez-moi un ravitaillement de ça et je me convertis. Je me ferais pousser des cornes. »

Ils se tournèrent et regardèrent la sixième et dernière pinte de bière, posée là sur le comptoir, intacte, attendant Ario. Akorth tendit la main et le fit glisser vers lui.

« Bois tant que tu le peux », dit Akorth. « Il se peut que tu n'aies pas de seconde chance. Quelle terrible chose, que de mourir sans jamais avoir bu un verre. »

« Et sois rapide », ajouta Fulton. « Ne laisse pas un verre plein devant moi en pensant que je ne le boirais pas. »

Ario, incertain, tendit timidement la main et prit le verre. Il but lentement, goûta, et esquissa une grimace.

« Beurk », dit-il. « C'est horrible. »

Akorth rit, tendit le bras et la prit de ses mains, la mousse se déversa par-dessus le bord sur son poignet.

« Je ne te le demanderais pas deux fois », dit-il, « et je ne la laisserais pas être gâchée. Essaie à nouveau quand tu auras des poils sur le torse. »

Akorth leva la pinte vers sa bouche, mais soudain, inopinément, Ario tendit le bras et l'arracha des mains d'Akorth. Ce dernier le dévisagea, surpris, tandis qu'Ario levait calmement la pinte et, lentement, sans ciller, la but entièrement, sa gorge déglutissant pendant qu'il le faisait.

Il ne grimaça même pas tandis qu'il la reposait doucement, regardant Akorth droit dans les yeux.

Akorth et Fulton le fixèrent des yeux, sans conteste surpris. Godfrey l'était, lui aussi.

« Où as-tu appris à boire comme ça, mon garçon ? » demanda Godfrey, impressionné.

« Je pensais que tu n'avais jamais pris un verre » le pressa Fulton.

« Je n'en ai jamais pris », répondit calmement Ario.

Godfrey l'examina et s'interrogea encore plus à propos de ce garçon, si calme, impassible, mais qui le surprenait toujours. C'était un garçon de peu de mots, mais beaucoup dans l'action ; il était si discret qu'il était toujours sous-estimé – et c'était son grand avantage.

Godfrey commanda une autre tournée, et quand elle arriva, il prit une autre longue gorgée ; gardant la tête baissée, il se tourna discrètement et étudia son environnement. Des tas de soldats de l'Empire occupaient la pièce, et il scruta la foule, à la recherche du signe quelconque d'un officier, de quelqu'un d'important. Quelqu'un qui pouvait être acheté. Il chercha un visage qui exsudait la corruption, l'avidité – une expression que Godfrey, durant toutes ses années dans les tavernes, avait fini par bien reconnaître.

Soudain, Godfrey fut bousculé, une épaule le frappa durement dans le dos. Il trébucha vers l'avant, renversant le reste de sa bière.

Énervé, Godfrey se retourna pour voir qui était le coupable, et il vit un grand soldat de l'Empire, trente centimètres plus grand que lui, des épaules aussi larges que les siennes, le regardant d'un air menaçant. Sa peau jeune tourna à l'orange, et Godfrey se demanda si c'était ce qui arrivait quand ils étaient ivres – ou furieux.

« Ne te remet plus en travers de mon chemin », siffla-t-il à Godfrey, « ou ce sera la dernière fois que tu le feras. »

« Je suis désolé— » commença Godfrey, voulant détourner son attention, sur le point de se retourner – mais soudain Merek s'avança.

« Il n'était pas sur ton passage », dit brusquement Merek, fronçant les sourcils, intrépide. « Tu lui es rentré dedans. »

Le cœur de Godfrey s'arrêta en voyant Merek confronter l'homme. Merek, Godfrey commençait à en prendre conscience, était bien trop impétueux. Peut-être avait-ce été une erreur de l'amener. Il était trop imprévisible, trop versatile – et il portait un poids bien trop lourd sur ses épaules.

« En fait », ajouta Merek, « je pense que tu dois des excuses à mon ami. »

Le soldat de l'Empire, après s'être remis de la surprise initiale, fit un large sourire à Merek, tandis qu'il détendait sa nuque et faisait craquer ses articulations. C'était un bruit de mauvais augure.

Il fixa Merek des yeux comme s'il était de la nourriture ou une proie qui avait marché droit dans un piège.

« Que dirais-tu si je t'arrachais le cœur et le donnait à manger à ton ami. Est-ce que cela équivaldrait à une excuse ? »

Merek, intrépide, ricana, déterminé, même si l'homme mesurait deux fois sa taille. Godfrey ne savait pas ce qu'il pouvait penser.

« Tu peux essayer », répondit Merek, tendant furtivement la main vers le bas et la posant sur sa dague. « Mais tes mains ont intérêt d'être bien plus rapides que ton esprit. »

Le soldat de l'Empire ne semblait maintenant plus amusé ; son visage s'assombrit.

« Merek, ça va », dit Godfrey, tendant le bras et posant une main sur son torse. Godfrey entendit ses propres mots mal articulés, et se demanda à quel point la bière était forte. Maintenant il la regrettait ; il souhaitait tant que son esprit fût plus aiguisé.

« Tu aurais dû prendre ce verre », dit Akorth, secouant la tête. « C'est ce qui arrive quand tu ne bois pas. Tu cherches la querelle. »

« Eh bien, tu cherches à te battre quand tu bois aussi », ajouta Fulton.

Le soldat de l'Empire, énervé, porta son regard de Merek à Akorth, puis Fulton, et ce faisant, il plissa les yeux, comme s'il se rendait compte de quelque chose. Il leva le bras et baissa brusquement le capuchon de Godfrey, révélant son visage.

« Les premiers Finiens que je vois sans cheveux rouges », observa le soldat. Il regarda Godfrey de bas en haut, suspicieux – puis il les dévisagea tous. « En fait, ces capes ne vont pas du tout, n'est-ce pas ? Et votre peau : elle n'est pas à moitié aussi pâle qu'elle devrait l'être. »

Le soldat de l'Empire, prenant conscience, esquissa un large sourire, et Godfrey déglutit, la situation allait de mal en pis.

« Vous n'êtes pas du tout des Finiens, n'est-ce pas ? » poursuivit-il. Puis il se tourna et cria par-dessus son épaule. « Eh, les gars ! »

La taverne devint silencieuse tandis qu'une dizaine de soldats marchaient tranquillement vers eux. Godfrey remarqua avec horreur que, si cela était possible, ils étaient tous plus gros que lui.

Ils vinrent à côté de lui.

« Maintenant regarde ce que tu as fait avec ta grande gueule », siffla Godfrey à Merek.

« Plutôt avoir une grande gueule que de trembler de peur », répondit Merek d'un ton sec.

« Regardez ce que nous avons là ! » dit tout haut le soldat de l'Empire, alors qu'ils regardaient tous. « Une bande d'humains déguisés ! »

Godfrey déglutit difficilement, se la sueur coulait le long de sa nuque, tandis qu'une autre dizaine de soldats se rassemblait autour. Godfrey regarda vers la sortie, mais les soldats s'entassaient tous si densément qu'ils étaient complètement encerclés.

Merek essaya soudain de se saisir de sa dague, mais deux soldats s'avancèrent, agrippèrent son poignet, et le tirèrent sèchement en arrière avant qu'il ne puisse faire quoi que ce soit. Puis ils attrapèrent ses bras, et il se débattit inutilement pour se libérer.

Godfrey était trop effrayé pour bouger. Le soldat se pencha près de lui, à seulement quelques centimètres, tout en lui souriant.

« Maintenant que fait un gros petit gars blanc comme toi dans notre taverne ? Déguisé en Finien ? »

« J'ai de l'or ! » laissa échapper Godfrey, sachant que c'était la mauvaise chose à dire au mauvais moment, mais il se sentait désespéré et ne savait ce que dire d'autre.

Les yeux du soldat s'écarquillèrent, amusés.

« Il a de l'or, n'est-ce pas ?! » s'écria-t-il en riant, et tous les autres éclatèrent de rire. « Je suis sûr que tu en as, mon gros. Je suis sûr que tu en as. »

« Attendez, je peux expliquer— » commença Godfrey.

Mais avant qu'il n'ait pu achever ses mots, Godfrey entrevit un poing, allant droit vers le haut, si rapidement, sortant de nulle part. Puis il le sentit percuter son menton, sentit ses dents s'entrechoquer, sentit la réverbération à travers son crâne, et il sut qu'il était fini, que sa vie était terminée. Il se sentit tomber en arrière, et ce faisant, il leva les yeux et vit le plafond de cette taverne miteuse, déformé, taché, et il eut une dernière pensée : *si seulement j'avais pu avoir une autre pinte de bière.*

Erec se tenait à la proue du navire, Alistair d'un côté, Strom de l'autre, des centaines de ses hommes derrière lui, travaillant sur le bateau, abaissant les voiles, et à côté d'eux sa flotte, d'une demi-douzaine de navires, voguait vers l'Île du Rocher. Erec regarda au loin, droit devant, l'île qui se rapprochait rapidement, le bruit des vagues se brisant tout autour de lui, et il s'interrogea.

C'était une paroi rocheuse abrupte, cette île, comme un rocher géant lâché dans la mer, s'élevant d'une trentaine de mètres et mesurant un bon kilomètre et demi de diamètre. Il n'y avait aucun rivage d'aucune sorte, aucun moyen d'aborder, de débarquer. Pour le voyageur de passage elle aurait même pu ne pas ressembler à une île – juste un caillou géant dans la mer. Mais Erec en savait plus. En regardant de plus près il vit l'entrée, camouflée dans le roc, une arche unique, ciselée dans la roche, et derrière une herse de fer. C'était une île construite dans une montagne taillée.

Debout devant l'entrée, sur une étroite saillie rocheuse, se tenait une dizaine d'archers avec des arbalètes prêtes, visant le navire, le visage sérieux, la visière abaissée. Au centre se tenait leur commandant, un homme endurci qu'Erec connaissait bien : Krov. Il se tenait là fièrement, un homme râblé avec une tête complètement chauve, couvert de cicatrices, le visage buriné par le soleil et l'air salé, une barbe trop longue, et il observait sévèrement Erec comme s'il ne l'avait jamais rencontré une fois dans sa vie.

Le navire d'Erec approcha de l'entrée, Erec se tint là et leva les yeux vers Krov, s'interrogeant à propos de l'accueil hostile.

Les deux armées se faisaient face dans un silence tendu, le seul bruit était celui des vagues se brisant sur les rochers.

« Pointerai-tu des flèches vers un ami ? » cria Erec par-dessus le son de l'océan.

Krov sourit d'un air suffisant.

« Et depuis quand es-tu un ami pour moi ? » répondit froidement Krov, mains sur les hanches.

Erec fut pris au dépourvu par sa réponse.

« Sais-tu qui je suis ? Je suis Erec, fils du défunt Roi des Îles Méridionales, ami et allié de toi et tes pères depuis quatre générations. »

« Oui, je sais qui tu es », répondit-il froidement. « Que trop bien. *Alliés* est exagéré. »

Erec le dévisagea, perplexe.

« Vous vous êtes battu avec mon père, vous avez versé le sang pour mon père », cria Erec. « Notre cause a toujours été votre cause. Je me suis battu moi-même à vos côtés durant assez de batailles en mer. Et nous vous avons sauvé plus d'une fois d'une capture par l'Empire. Pourquoi gardez-vous vos flèches braquées sur nous ? »

Krov tendit la main et frotta sa tête chauve.

« Ce ne sont que des demi-vérités », cria-t-il en retour. « Tu arrives avec des navires de guerre. Peut-être viens-tu pour prendre cette île. »

Erec secoua la tête.

« Et pourquoi voudrais-je de ce gros tas d'ordures que tu appelles île ? »

Krov le fixa des yeux, paraissant surpris, puis lentement, il esquaissa un large sourire.

Soudain, Krov renversa sa tête en arrière dans un rire énergique, et la tension se dissipa des deux côtés. Ses hommes baissèrent leurs flèches, et ceux d'Erec firent de même.

« Erec, vieux salaud ! » s'écria Krov, jovial. « Cela me réchauffe le cœur de te voir à nouveau ! »

Krov tendit le bras, lança un énorme grappin dans les airs, et la corde se déroula tandis qu'il volait en décrivant un arc et atterrit à la poupe du navire d'Erec.

« Qu'attendez-vous ? » Krov sermonna ses hommes. « Vous l'avez entendu ! C'est un ami ! Tirez-les à l'intérieur ! »

Les hommes de Krov lâchèrent leurs arbalètes et se précipitèrent tous en avant, tirant d'un coup sec les cordages à la main, faisant rentrer le navire d'Erec. Krov sauta ensuite en bas de la saillie rocheuse, et, tandis qu'Erec débarquait, il se précipita en avant et l'étreignit

puissamment. Erec, comme toujours, fut pris au dépourvu par les manières imprévisibles de Krov ; il semblait pouvoir aussi aisément vous tuer que vous prendre dans ses bras. En partie pirate, en partie mercenaire et en partie soldat – Erec, comme son père, n'avait jamais su où placer Krov et son île d'hommes du Rocher.

Krov se pencha en arrière et examina le visage d'Erec.

« J'ai rarement vu ton père et toi encore moins », dit Krov. « Tu as grandi. Tu es un homme à présent. Toi et ton frère », dit-il, hochant de la tête vers Strom alors que celui-ci débarquait, et lui fit aussi un signe du chef. « Pourquoi n'es-tu pas venu me voir plus tôt ? »

Erec le dévisagea, lui aussi, et vit qu'il avait vieilli durant ces années. Sa barbe était maintenant zébrée de gris, ses joues avaient rougi, sa tête chauve était ridée, et il avait un petit ventre. Toutefois il était aussi fort qu'Erec s'en souvenait, sa poigne paraissait être de fer avec ses mains calleuses.

« Notre père est mort », annonça Strom.

Krov regarda Erec pour avoir la confirmation, et Erec acquiesça. Les yeux de Krov se troublèrent de tristesse.

« Quel dommage », dit-il. « C'était un homme bien. Un bon roi. Aussi dur que le roc, mais juste. J'aimais ce vieux salaud. »

« Merci », dit Erec. « Nous aussi. »

« Et qui est-ce ? » demanda Krov.

Erec suivit son regard, se tourna et vit Alistair s'approcher ; ils s'écartèrent tous pour elle tandis qu'Erec prenait sa main et l'aidait à monter sur la saillie de pierre.

« Ma bien-aimée », répondit Erec. « Mon épouse, Alistair. »

Krov prit sa main et l'embrassa.

« Tu as bon goût », dit Krov, puis il se tourna vers elle. « Mais que fais-tu avec un vieux salaud moche comme celui-là ? » demanda-t-il avec un clin d'œil et un sourire.

Alistair sourit.

« Il n'est aucun des deux », répondit-elle, « et même s'il était vieux et moche, je l'aimerais quand même profondément. »

Krov sourit.

« Une femme de grande classe », dit-il à Erec avec un sourire. « Je suis surpris qu'elle soit avec toi. »

« Et pourquoi ne le serait-elle pas ? » demanda Strom. « Erec est Roi désormais. »

Krov leva les sourcils.

« Roi, vraiment ? » dit-il. « J'avais supposé que tu le serais », dit-il. « Et un bon roi tu feras », dit-il, serrant son épaule fermement.

Krov fit soudain volte-face et hurla à ses hommes.

« Eh bien, qu'attendez-vous ? » le réprimanda-t-il. « Ouvrez la porte ! Vous l'avez entendu – un Roi vient d'arriver ! »

La lourde herse de fer fut levée, avec un fort grincement, révélant la cité derrière elle, une ville massive qui ressemblait à un stade.

Ils suivirent tous Krov tandis qu'il les menait sous l'arche et à travers le seuil vers la cité, et ce faisant, Krov, dit un pas en avant, prit la main d'Alistair, et l'écarta sur le côté.

« Ma dame, restez là, voulez-vous ? »

« Mais pourquoi ? » demanda-t-elle, confuse.

« Parce que je ne veux pas que vous soyez tuée, vous aussi. »

Erec, désorienté, leva soudain les yeux alors qu'il franchissait le seuil de la ville, et du coin de l'œil repéra un chevalier monté, brandissant une lance, chargeant sur lui

Erec, dont les réflexes se mirent en branle, bondit hors de la trajectoire à la dernière seconde, et la lance transperça les airs, le manquant de peu. Au même moment, un chevalier chargea Strom depuis une autre direction, et Strom, lui aussi, réagit, roulant et sautant hors de son passage juste avant d'être touché.

Erec fut surpris de se retrouver debout dans la cour d'entrée de la ville, un stade en quelque sorte, avec plusieurs chevaliers en armure montés, tous chargeant vers lui.

Il leva les yeux vers Krov, qui se tenait à plusieurs mètres de là, souriant diaboliquement.

« Tu as bien rapidement oublié les manières des Hommes du Rocher », dit-il. « Personne n'entre ici à moins de l'avoir gagné. Ce n'est pas une île de faibles, comme les Îles Méridionales. C'est une île de guerriers ! Il faut se battre pour son entrée ici ! »

« Et qu'en est-il d'un cheval et d'une lance ? » s'écria Strom, indigné.

Krov esquissa un grand sourire.

« C'est l'Île du Rocher », dit-il. « Ici, vous devez les gagner, aussi. »

Erec bondit hors du passage tandis qu'un autre chevalier chargeait vers lui, le ratant de peu, et il roula sur le sol poussiéreux et dur. Une dizaine d'autres chevaliers chargea, Erec jeta un regard à Strom et tous deux décidèrent en silence d'un plan d'action.

Alors que le chevalier suivant fonçait, Erec l'esquiva, attrapa sa lance, et en un seul mouvement, sans à-coups, il la tira brusquement de ses mains, envoyant le soldat vers l'avant et le faisant chuter de son cheval.

Erec se saisit immédiatement des rênes et enfourcha le cheval du chevalier puis, brandissant sa lance, l'éperonna et s'élança au galop.

Erec chevauchait à pleine vitesse, visant un chevalier sur le point de prendre Strom par surprise par le côté. Erec l'atteignit à temps, lui donna un coup dans les côtes avec sa lance émoussée, à l'évidence utilisée pour les entraînements. Le chevalier fut désarçonné et Strom, ne perdant pas de temps, monta sur son cheval, se saisissant de sa lance.

Enfin sur un pied d'égalité, Erec fit ce qu'il savait le mieux, abaissa sa lance et se prépara à jouter avec les chevaliers ennemis. Il s'élança droit vers eux, sans attendre, slalomant et les éliminant les uns après les autres, laissant un sillage d'armures cliquetantes derrière lui tandis que chacun d'eux heurtait le sol. Ces Hommes du Rocher étaient peut-être des guerriers endurcis, mais aucun d'eux n'avait la capacité d'égaliser Erec, le champion des Îles Méridionales et un chevalier sans égal dans les royaumes.

Derrière lui, Strom causait des dégâts équivalents, laissant sa propre trace dans son sillage.

Erec entendit un soudain grondement derrière lui, et il jeta un coup d'œil pour voir un autre chevalier charger depuis l'arrière, maniant un fléau de bois, sur le point de le frapper à la tête ; avant qu'Erec ait pu

réagir, Strom chargea latéralement, brandit sa lance et le fit tomber en arrière de son cheval avant qu'il n'ait pu finir de faire tourner son fléau.

« Maintenant nous sommes quittes ! » cria Strom à Erec.

Erec et Strom s'élancèrent l'un devant l'autre, tournant en de larges cercles, puis chargèrent ensemble, se dirigèrent vers les chevaliers restants qui venaient dans leur direction. Erec abaissa sa visière et sa lance, et renversa un chevalier de son cheval en même temps que Strom. Ensemble ils séparèrent le groupe, les prenant un à la fois, décrivant des cercles encore et encore jusqu'à qu'ils en aient terminé avec eux.

La foule grandissante qui entourait la cour rugit de plaisir. Erec et Strom leur firent face, levèrent leur visière et leur lance dans un dernier tour, victorieux.

Krov s'avança pour les accueillir, un large sourire sur le visage, et Erec ne sut pas s'il devait le remercier ou le tuer.

« Voilà l'Erec dont je me souvenais ! » s'écria Krov, et la foule poussa à nouveau une acclamation. « Vous avez gagné votre séjour ici – tous les deux. »

Krov se tourna et fit un signe de la main vers la porte en plein cintre suivante, et lentement une herse massive fut levée, révélant la cour d'une cité derrière elle.

« Bienvenue, mes amis, à l'Île du Rocher ! »

Darius galopait à travers le désert, allant à toute vitesse sous les deux soleils, rejoint par Raj, Desmond, Kaz, Luzi et des dizaines d'autres de ses frères d'armes, le bruit de leurs zertas grondant dans le silence de midi. Ils se ruaient à travers le paysage aride, utilisant les zertas qu'ils avaient pillés après la bataille contre l'Empire, brandissant les armes qu'ils avaient récupérées sur les soldats, et menaient des centaines de villageois, qui couraient derrière eux, à pied. C'était un groupe de guerriers chaotique, tous rassemblés par une cause commune, tous à la poursuite de sang, de liberté, et tous unis seulement par le commandement de Darius, son sacrifice, son exemple. Darius était déterminé à ne plus rester tranquillement assis, mais à amener le combat aux portes de l'Empire – et les siens étaient décidés à suivre.

Darius ne savait pas s'il les avait stimulés par son commandement ou si les siens n'avaient simplement plus rien à perdre. Peut-être avaient-ils enfin compris que l'Empire les encerclerait et les détruirait ; peut-être avaient-ils réalisé qu'ils ne pouvaient plus attendre passivement d'être massacrés ou mutilés. Acculés, ils étaient forcés d'attaquer. Enfin, Darius et les siens étaient d'accord : ils étaient, tout comme lui, prêts et heureux de trépasser sur leurs pieds, en se battant.

Encouragés par l'exemple de Darius, en fin de compte, ils avaient récupéré leur virilité, l'avaient réclamée pour eux-mêmes. En fin de compte, ils avaient fini par voir que leur virilité ne pouvait leur être prise – mais elle ne pouvait pas non plus être donnée. C'était quelque chose qui devait être revendiqué, sur laquelle on devait insister, qui devait être exigé, et qui devait être pris avec ses deux mains.

Chacun d'entre eux était enhardi et plus puissant, aussi, par le fait d'avoir de vraies armes d'acier, de tenir le métal froid dans leurs mains pour la première fois de leur vie, de ressentir quelle impression procurait un vrai poids – pas le poids du bambou. Ils étaient enhardis, aussi, par le tonnerre et la vitesse des zertas, de magnifiques animaux de guerre qui donnait le sentiment que l'on était le guerrier que l'on devrait être. Ils chargeaient et chargeaient, suivant aveuglément Darius dans le désert. Darius sentait qu'il pouvait les mener n'importe où.

Mais pas tous. Il y avait encore une faction de son village, menée par Zirk, qui tenait Darius pour responsable, l'enviait, et n'approuvait pas son plan d'action. Ces gens, eux aussi, le suivaient à présent, n'ayant

pas le choix, car ils ne voulaient pas être laissés derrière. Pour autant qu'ils soient en désaccord avec lui, ou étaient absorbés par une lutte de pouvoir avec lui, néanmoins, ils avaient été esclaves eux aussi et, comme eux tous, profitaient de leur premier goût de liberté.

Darius éperonna son zerta et ils accélérèrent tous, de la sueur coulait le long du dos de Darius, piquait ses blessures, tandis qu'il s'accrochait, plissant les yeux vers l'horizon. C'était si libérateur d'être simplement là dehors, seul, libre de faire tout ce qu'il voulait, d'aller où il le souhaitait, durant la journée, qu'il sentait à peine ses blessures. Tous les autres jours de sa vie, Darius avait dû se présenter au travail, avait eu du temps libre seulement après que les soleils se soient couchés. Et tous les deux jours, il n'aurait certainement pas osé s'aventurer hors des limites de son village.

Il était *libre* – vraiment libre. Ce mot aurait été inimaginable juste quelques jours auparavant.

Darius chevaucha et chevaucha jusqu'à ce qu'il repère, au loin, ce qu'il avait attendu. C'était son premier objectif : les champs d'esclaves du village voisin, à peut-être vingt kilomètres. Tous les villages d'esclaves environnants, séparés par le désert, étaient des points interconnectés dans le paysage, tous sous la coupe de l'Empire tous encerclant le périmètre de Volusia. Aucun d'entre eux, évidemment, n'était autorisé à se rassembler, à s'unir, à se voir. C'était sur le point de changer.

Darius sentait que les autres esclaves éprouveraient le même sentiment que lui. Il sentait que quand les autres esclaves le verraient lui et les siens, libres, libérés, eux aussi rejoindraient la cause. Et de village en village, un homme à la fois, il pouvait construire une armée.

Darius savait aussi qu'il ne pouvait pas attaquer Volusia directement, pas avec son petit nombre, leur grande armée et leurs vastes fortifications. Il savait que s'il avait une quelconque chance de gagner, il devait attaquer l'armée de l'Empire dans ses points les plus faibles et vulnérables, où ils s'y attendraient le moins : dans les champs, petit à petit, un village à la fois, où les contremaîtres étaient rares, dispersés, vulnérables. Chaque champ d'esclaves, Darius le savait, n'avait qu'une petite dizaine de contremaîtres pour surveiller des centaines d'esclaves. Par le passé, ils avaient maintenu à leur place, et personne n'avait osé se révolter, donc quelques hommes pouvaient en surveiller beaucoup.

Mais tout cela, si Darius pouvait l'encourager, était sur le point de changer. Désormais ces contremaîtres brutaux étaient en passe de

découvrir le pouvoir de l'homme ordinaire.

Darius savait qu'ils pouvaient gagner – en particulier s'ils leur tombaient dessus rapidement, au dépourvu, s'ils libéraient les esclaves et les intégraient dans leur armée disparate grandissante.

Alors qu'ils approchaient, Darius poussa un grand cri, éperonna son zerta, et chargea plus rapidement, réduisant leur distance entre le champ d'esclaves et eux. Il pouvait voir de là, des points sur le paysage, des centaines d'esclaves, tous enchaînés, éclatant de la pierre, aucun d'entre eux ne s'attendant à leur arrivée. Debout au-dessus d'eux, mélangés un peu partout, marchant le long des rangs, se trouvaient les contremaîtres, levant leurs fouets, frappant sous le soleil matinal. Darius tressaillit à la vue, la douleur encore fraîche sur son propre dos après les coups de fouet, la vue lui rappelait des souvenirs récents, un nouveau désir de vengeance.

Darius se renfrogna, éperonna et chargea encore plus vite. Tout autour de lui ses hommes firent de même, voyant la même chose, éprouvant les mêmes sentiments que lui, n'ayant nullement besoin d'être encouragés pour faire justice.

Alors que Darius les atteignait, il vit le premier rang d'esclaves se tourner le lever les yeux vers lui, se ruant vers eux sur son zerta, et il vit leurs yeux s'écarquiller sous le choc. À l'évidence, ces esclaves n'avaient jamais vu des esclaves libérés chevaucher des zertas, brandissant des armes d'acier – n'avaient jamais vu quiconque comme eux, avec leur peau de couleur, chevaucher, chevaucher librement, triomphants, sous le soleil.

Darius se concentra sur un contremaître particulièrement imposant, qui était en train de fouetter un jeune garçon ; il leva la lance courte qu'il avait récupérée de l'Empire, visa, et la lança.

Le contremaître se tourna finalement au son des zertas tonnants vers eux, et Darius contempla avec satisfaction ses yeux, eux aussi, s'écarquiller de surprise – puis d'agonie, alors que la lance transperçait son cœur.

Le contremaître la saisit de ses deux mains, comme s'il tentait de la retirer, et leva les yeux vers Darius, confus, avant de s'effondrer sur le dos. Mort.

Darius et les autres poussèrent une grande acclamation, et leur cri de bataille s'éleva vers les cieux tandis qu'ils faisaient irruption, tonitruants, dans les champs, de rang à rang, un grand mur de

destruction soulevant une vague de poussière. Les villageois se tinrent là, figés de peur, enracinés sur place, tandis que Darius et ses hommes s'élançaient à côté d'eux, tuant des contremaîtres de tous côtés.

Darius et les autres s'arrêtèrent devant un groupe d'esclaves, qui se tenaient là recroquevillés.

Les esclaves levèrent les yeux vers eux avec étonnement, ne bougeant toujours pas. Un grand esclave à la peau noire et les yeux écarquillés de peur, de la sueur coulant le long de son front, posa son marteau et baissa le regard sur Darius.

« Qu'avez-vous fait ? » demanda l'homme, de la panique dans les yeux. « Vous avez tué les maîtres ! Maintenant nous allons tous mourir ! Nous tous esclaves mourrons ! »

Darius secoua la tête, s'avança et leva son épée ; l'esclave eut un mouvement de recul. Darius l'abattit et sectionna ses entraves.

L'esclave baissa les yeux sous le choc. Un à la fois, tous les frères d'armes de Darius, Raj, Desmond, Kaz, Luzi et d'autres s'avancèrent, levèrent leurs épées, et tranchèrent les fers des esclaves. Le cliquetis satisfaisant des chaînes brisées heurtant le sol désertique s'éleva tout autour d'eux.

Ils levèrent tous les yeux vers Darius avec stupéfaction, trop choqués pour bouger.

« Ne vous appelez pas *esclaves* une fois de plus », répondit Darius.

« Mais nos chaînes ! » cria un autre esclave. « Vous devez les remettre, vite ! Nous mourrons tous pour ça ! »

Darius secoua la tête, il avait de la peine à croire à quel point ces pauvres hommes étaient devenus conditionnés.

« Vous ne comprenez pas », répondit Raj. « Les jours passés à craindre l'Empire sont terminés. C'est nous désormais qui leur apportons la peur. »

« Vous pouvez mourir en vous battant avec nous », s'adressa Darius à la foule grandissante d'esclaves libérés, « ou vous pouvez mourir ici dans ces champs, en vous recroquevillant comme des couards ! Qui parmi vous souhaite mourir en esclave – et qui parmi vous souhaite mourir en homme libre ? »

Une acclamation s'éleva parmi la foule d'esclaves, alors qu'ils commençaient tous à prendre conscience que la libération était arrivée.

« Je ne peux pas vous donner votre liberté, mes frères ! » s'écria Darius. « Vous devez vous battre pour elle ! Chacun d'entre vous – rejoignez-nous maintenant ! »

Un cor sonna, et Darius se tourna pour voir les dizaines de soldats de l'Empire en train de se rallier et foncer sur eux. Soudain, un cri jaillit de derrière Darius, il jeta un œil par-dessus son épaule pour voir des centaines de ses villageois, à pied, apparaître à l'horizon, se hâtant en renfort, et sur le point de le rattraper.

Les soldats de l'Empire les repérèrent soudainement, eux aussi, et ce faisant, ils s'arrêtèrent net. Ils ne faisaient plus face à une dizaine d'esclaves libres – maintenant ils en affrontaient plusieurs centaines. Ils fixèrent l'horizon des yeux avec surprise et peur – et soudain, pour la première fois de sa vie, Darius vit les hommes de l'Empire tourner les talons et fuir.

Darius poussa un grand cri de guerre et mena la charge, et cette fois-ci, tous les esclaves libérés, comme une seule et même personne, le rejoignirent. Il entraîna son armée grandissante, s'élançant à travers les champs, à la poursuite des soldats de l'Empire. Ils les rattrapèrent rapidement tandis qu'ils fuyaient, les massacrant de tous côtés. Darius ressentit une satisfaction toute particulière en regardant un contremaître lâcher son fouet pour courir plus vite, alors que Raj projetait une lance droit dans son dos.

Darius remonta sur son zerta et chargea, se précipitant à la rencontre de la demi-douzaine de contremaîtres qui s'étaient regroupés et s'élançaient vers lui. Ses frères d'armes se remirent en selle à côté de lui. Derrière eux, tous les esclaves se mirent en rang, affluant pour le rejoindre.

Les esclaves libérés se joignirent au combat, se jetant sur les contremaîtres, les plaquant au sol, s'empilant sur eux et les rouant de coups jusqu'à la mort.

« C'est pour mon garçon ! » hurla l'un d'eux.

Plus d'esclaves se précipitèrent en avant, utilisant leurs chaînes, qui pendaient encore à leurs poignets, bondirent sur des soldats par-derrière et enroulèrent leurs entraves autour de leurs cous, encore et encore, les étouffant jusqu'à la mort.

Finalement, un groupe d'une dizaine de soldats de l'Empire, réalisant qu'ils étaient en sous-nombre et allaient mourir s'ils continuaient à fuir, s'arrêtèrent, firent demi-tour, se regroupa en un mur professionnel, et prit position. Ils formaient un groupe imposant, avec de grands guerriers, surplombant les esclaves, avec des armes et armures épaisses, et une mentalité brutale, voulant tuer tout sur leur passage.

Darius lança une lance sur eux, et ils la bloquèrent aisément avec leurs boucliers, se battant comme une unité, et il sut que cela ne serait pas facile.

Darius chevaucha jusqu'à eux et mit pied à terre, Raj, Desmond, Kaz et Luzi à sa suite, avec plusieurs de ses frères d'armes. Il bondit énergiquement, brandit son épée et l'abattit sur l'épaule d'un soldat, trouvant les failles dans son armure, et l'élimina.

Les autres soldats attaquèrent immédiatement.

Darius rendit coup pour coup avec eux, surpris par leur rapidité et leur force, leurs épées s'entrechoquaient et faisaient des étincelles sous le soleil de midi tandis qu'ils s'affrontaient, se repoussant mutuellement. À côté de lui, Raj et Desmond étaient engagés dans des combats échauffés, eux aussi, aucun d'eux n'étant capable de prendre l'avantage. Ses autres hommes et villageois commencèrent à les rattraper, à les rejoindre, et Darius entendit leurs cris alors qu'ils étaient abattus par ces soldats professionnels.

Darius rendait coup pour coup contre un soldat entraîné, les épées s'entrechoquaient, la plupart de ses coups étaient défaits par son grand bouclier de cuivre. Un autre soldat de l'Empire se précipita vers lui et frappa Darius sur le côté du crâne avec son bouclier, lui faisant mettre un genou à terre.

Darius, ne perdant pas un instant, pivota, même avec la tête bourdonnante, et frappa le soldat au genou ; avec un cri il tomba en avant au sol.

Darius roula hors de la trajectoire tandis que l'autre soldat visait son dos, essayant de le couper en deux.

Darius se remit sur pieds et bloqua le coup – mais il ne put se tourner à temps quand il vit un autre coup d'épée venir dans son dos.

Darius entendit le bruit soudain des chaînes se balançant dans les airs et vit un des esclaves libérés tendre le bras, enrouler ses entraves

autour du poignet du soldat et le tirer brusquement en arrière, sauvant Darius de ce coup fatal.

Darius pivota et poignarda le soldat juste avant qu'il ne puisse se libérer et attaquer l'esclave.

Deux autres soldats se précipitèrent sur Darius, et ce dernier plongea hors du passage tandis que son zerta s'élançait et les piétinait, les renversant.

De plus en plus d'esclaves libérés les rejoignaient, chargeaient, balançant leurs chaînes, fouettant les soldats de l'Empire, en représailles pour avoir eux-mêmes subi le même traitement. En effet, des esclaves avaient récupéré les fouets au sol et les utilisaient comme des armes féroces, cinglant les soldats de l'Empire de tous côtés. Bien des coups furent bloqués par les boucliers, mais au fil de temps assez de villageois arrivèrent, assez de chaînes et de fouets les assaillirent, assez de coups réussirent à passer. La ligne de l'Empire commença à faiblir.

Bientôt il ne resta debout plus qu'un soldat de l'Empire, qui jeta ses armes, son bouclier, son heaume à terre, et leur fit face, mains levées.

« Pitié ! » s'écria-t-il, tandis que tous les villageois l'encerclaient.
« Laissez-moi vivre, et je parlerais à l'Empire pour vous ! Je demanderais la clémence pour votre compte. »

La foule fit silence alors que Darius s'avavançait, à court de souffle, serrant la garde son épée, sourcils froncés.

« Ce que tu échoues à comprendre », siffla Darius en retour, « c'est que nous n'avons pas besoin de demander grâce. Nous ne sommes plus des esclaves. Ce dont nous avons besoin, nous le prenons par la force. »

Darius fit un pas en avant et poignarda le soldat au cœur, le regardant mourir tandis qu'il s'effondrait à ses pieds, teintant le sol désertique de rouge.

« Voilà ta pitié », dit-il. « La même pitié que tu nous as accordée à tous. »

Tout autour de Darius l'air fut soudain rempli des cris joyeux et victorieux des siens, esclaves libérés, tous jubilant, se ralliant à lui, des centaines d'entre eux, son armée avait déjà doublé. Darius brandit haut son épée, se tournant et leur faisant face, et tous, à l'unisson, poussèrent des hourras et scandèrent son nom.

« Darius ! » s'écrièrent-ils. « Darius ! Darius ! »

Indra était assise avec les autres à l'intérieur du château doré de Ragon, émerveillée par ce qui l'entourait, se demandant si tout cela était réel. Ils étaient tous assis sur des tas de fourrures luxueuses, sur un sol lisse et brillant, presque translucide, devant une énorme cheminée décorée, au manteau fait de marbre blanc éclatant, haute de six mètres, encadrant un feu rugissant. À côté d'elle se trouvait Elden d'un côté et Selese de l'autre, à côté d'elle Reece, puis Thorgrin, O'Connor et Matus. Ils étaient tous en demi-cercle, étalés devant le feu, tous détendus en compagnie les uns des autres, un silence confortable s'était installé sur eux.

Indra regardait fixement les flammes, perdant la notion du temps tandis que la nuit tombait à l'extérieur. Elle jeta un regard par la fenêtre en plein cintre ouverte et à travers elle pouvait voir le crépuscule s'étendre, les étoiles hautes dans le ciel, scintillant de rouge. Elle sentait les douces brises de l'océan, entendait les vagues qui se brisaient au loin, et elle sut que l'océan s'étendait quelque part en contrebas.

Indra regarda autour d'elle et vit que ses amis étaient plus détendus qu'elle n'en ai jamais été témoin ; pour la première fois depuis aussi longtemps qu'elle pouvait s'en souvenir, ils conservaient leur garde baissée, et elle sentit qu'elle pouvait faire la même chose. Elle relâcha doucement sa prise sur sa nouvelle lance, ne réalisant même pas qu'elle était encore en train de la serrer par réflexe, et la posa à côté d'elle, une partie d'elle ne voulait pas la laisser partir, l'arme semblait déjà être une extension d'elle. Elle se pencha en arrière dans les fourrures, à côté d'Elden, et regarda dans les flammes. Elden essaya de passer un bras autour d'elle, de se rapprocher, mais elle le repoussa ; elle n'aimait pas que les gens soient trop près d'elle.

« Est-elle lourde ? » dit une voix.

Indra se tourna et vit Selese assise à côté d'elle, les yeux posés sur la lance. Elle ne savait pas quoi penser de Selese. D'un côté, elle était la seule autre fille du groupe, dans ce périple avec eux, et dans ce sens, elles avaient créé des liens ; mais en même temps, Indra devait admettre qu'elle était un peu méfiante envers elle, étant donné qu'elle venait juste d'émerger du Pays des Morts, de l'autre côté de la mort. Elle ne savait pas vraiment ce que faire d'elle. Était-elle en vie ? Était-elle toujours morte ? Elle lui semblait réelle, aussi réelle que n'importe

qui d'autre. Et d'une certaine manière, Indra devait l'admettre, cela l'effrayait.

De plus, Indra ne comprenait pas complètement Selese, et ne l'avait jamais fait. Toutes deux étaient des personnes si différentes, elles n'étaient pas taillées dans la même étoffe. Indra était une guerrière, Selese une guérisseuse, et serait plus féminine qu'Indra ne voudrait jamais l'être. Indra ne pouvait pas comprendre les femmes qui ne voulaient pas manier une arme.

« Non », répondit finalement Indra. « Elle est étonnamment légère. »

Elles tombèrent dans le silence, et Indra sentit qu'elle devrait lui retourner la politesse ; après tout, Selese avait essayé d'entamer la conversation.

« Et ton sable ? » demanda Indra. « Est-ce que tu aimes l'avoir ? »

Selese sourit gentiment et acquiesça.

« J'aime tout ce qui peut m'aider à soigner les autres », répondit-elle. « Je ne pourrais souhaiter de meilleur cadeau. »

« Alors tu es une meilleure personne que moi », répondit Indra. « J'aime tuer des gens – pas les soigner. »

« Il y a un temps pour les deux », répondit Selese, « et je ne me considère pas comme étant meilleure que les autres. En fait, je t'admire. »

« Moi ?! » demanda Indra, surprise. C'était la dernière chose à laquelle elle s'était attendue venant de la bouche de Selese.

Selese hocha de la tête.

« Oui, je peux difficilement croire que tu peux manier une arme comme ça. N'importe quelle arme vraiment. »

Indra, sur la défensive comme toujours, se demanda d'abord si Selese n'était pas en train de se moquer d'elle. Mais ensuite elle examina ses yeux doux et compatissants, et elle s'adoucit, en réalisant qu'elle était sincère. Elle prit conscience qu'elle avait jugé Selese trop durement, simplement car elle était différente d'elle. Elle avait été froide, gardant ses distances, ne l'avait pas accueillie à son retour. Elle se rendait compte à présent, en voyant à quel point Selese était une personne bonne et sincère, qu'elle avait eu tort. C'était juste sa manière de faire,

elle le savait, la manière dont elle s'était toujours comportée, trop défensive avec tout le monde. C'était un mécanisme de défense, réalisa-t-elle, pour l'aider à survivre dans un monde cruel et acerbe – en particulier en tant que femme maniant les armes.

« Ce n'est pas si dur, vraiment », répondit Indra. « Je pourrais t'apprendre. »

Selese sourit et leva une main.

« Je te remercie », dit-elle, « mais je suis contente avec mes potions de guérison. »

« Tu es douée pour guérir les hommes », fit remarquer Indra. « Et je suis douée pour les tuer. »

Selese rit.

« Je suppose, alors, que nous ferons une bonne équipe. »

Indra sourit en retour, se sentant étonnamment à l'aide avec Selese.

« Je dois l'admettre », dit Selese, « qu'au début j'avais peur de toi. Une femme qui peut se battre comme tu le fais, qui n'est pas effrayée par les hommes. »

« Et qui a-t-il à craindre ? » répondit Indra. « Soit tu tues un homme, ou ils te tuent. La peur ne fera pas de différence. »

Indra secoua la tête.

« Je dois admettre », ajouta-t-elle, « que j'avais peur de toi, moi aussi. »

« Toi—effrayée par *moi* ?! » demanda Selese, médusée.

Indra hocha de la tête.

« Après tout, c'est toi qui es sortie du Pays des Morts. De l'autre côté. C'est toi qui as non seulement fait face à la mort, mais l'a connue. Et de ta propre main, rien de moins. Je crains la mort. J'essaie de n'avoir peur de personne. Mais je crains la mort. Et je crains quiconque en a été trop proche. »

Le visage de Selese se fit sérieux, et elle poussa un long soupir tout en fixant les flammes du regard, comme si elle se souvenait.

« Comment était-ce ? » demanda Indra, incapable de résister. Elle savait qu'elle ne devrait pas demander, ne devrait pas la presser, mais elle devait savoir. « Est-ce insupportable là-bas ? »

Alors qu'un long silence suivait, une partie d'Indra espérait qu'elle ne répondrait pas, ne voulait pas écouter la réponse. Mais une autre partie mourait d'envie de savoir.

Selese, finalement, soupira.

« C'est difficile à décrire », dit-elle. « C'est comme entrer dans un autre endroit. C'est comme pénétrer dans une autre partie de soi-même – une part de soi plus profonde, et parfois sombre. Tout revient à la surface, tout ce que tu as fait dans ta vie – tous ceux que tu aimais, tous ceux que tu haïssais, tout ce que tu as fait ou non. L'amour donné et l'amour perdu. Tout revient bouillonner devant toi, comme si tout se produisait encore une fois. C'est un état étrange, une rétrospection de ta vie qui ne s'achève jamais. C'est un lieu de souvenirs, de rêves et d'espoirs. Un lieu, plus que tout, de désirs insatisfaits. »

Selese soupira.

« Pour moi, plus que pour la plupart, car j'ai pris ma propre vie, j'ai été envoyée dans un lieu différent en bas. C'était un endroit où j'ai été envoyée pour réfléchir, comprendre ce que j'ai fait et pourquoi. Les souvenirs se rejouent, se répètent et ne finissent jamais. D'un côté, c'était cathartique ; de l'autre, c'était de la torture. En raison de la façon dont ma vie s'était achevée, tout paraissait incomplet. Je me sentais brûler d'envie pour une chance supplémentaire, juste une autre chance de réparer les erreurs, obtenir les bonnes réponses. »

Indra pouvait voir à quel point Selese ressentait cela profondément, le revivant dans ses yeux, égarée dans un autre endroit. Elle sentit qu'il y avait un aspect translucide chez Selese, comme si une part d'elle était ici, et une autre toujours en bas.

Selese se tourna et posa les yeux sur elle.

« Et qu'en est-il de toi ? » demanda-t-elle. « Qu'est-ce qui t'a menée ici ? Ta vie était-elle parfaite ? »

Indra réfléchit longuement à la question ; elle ne l'avait jamais pris en considération auparavant.

Indra secoua la tête.

« Bien loin d'être parfaite », dit-elle. « Tout sauf ça. J'ai été élevée dans l'Empire. Dans l'Empire, on vit la vie en tant qu'esclave. Je vivais dans une grande ville d'esclaves, et la servitude était ma vie. J'ai vu tous ceux que j'aimais et connaissais être tués. »

Indra soupira, se sentant mal à cette pensée, tous lui revenant à l'esprit comme si c'était hier.

« Je pouvais vivre avec l'asservissement », dit-elle. « Je pouvais vivre avec le travail. Je pouvais vivre avec les raclées. Mais ce avec quoi je ne pouvais pas vivre était de voir ma famille asservie, les voir être des esclaves. C'était trop. »

Indra tomba dans le silence, pensant à eux, se remémorant ses parents, ses sœurs, ses frères.

« Et où sont-ils maintenant ? » demanda Selese. « Qu'est-il advenu d'eux ? »

Il y eut un long silence, sans rien d'autre que les craquements du feu, tandis qu'Indra sentait que tous les autres écoutaient, attendant sa réponse.

Indra secoua la tête en la baissant, sentant les larmes lui monter aux yeux. Elle ne pouvait pas se résoudre à prononcer les mots, donc elle demeura simplement silencieuse.

Selese tendit le bras et posa une main réconfortante sur son épaule.

Finalement, après un long moment, Indra reprit son souffle.

« Je les ai regardés mourir », dit-elle, les mots restant bloqués dans sa gorge. « Chacun d'entre eux. Et il n'y avait rien que je puisse faire. J'étais enchaînée aux autres. J'étais impuissante. »

Elle soupira.

« J'ai juré de survivre. J'ai juré de devenir une combattante. J'ai juré vengeance. Le besoin de vengeance est quelque chose de très puissant, plus puissant même que le besoin de nourriture, d'eau, du besoin de vivre. C'est ce qui m'a permis de tenir. C'est ce m'a fait continuer. J'ai juré de faire tout ce qu'il fallait pour tuer tous ceux qui m'avaient pris ma famille. »

Elden se rapprocha, glissant vers elle, et passa un bras autour d'elle.

« Je suis désolé », dit-il. C'était la première fois qu'il parlait depuis un moment, et la première fois depuis aussi longtemps qu'elle pouvait s'en rappeler que lui, toujours si silencieux, exprimait ses émotions.

Mais Indra repoussa son bras d'un haussement d'épaules, et malgré elle, se sentit énervée. Elle ne pouvait s'en empêcher – c'était son côté défensif qui la submergeait.

« Je ne veux pas de ta sympathie », dit-elle brusquement, la voix grave et emplie de colère. « Je ne veux de la sympathie de personne. »

Indra se mit brusquement debout, traversa la pièce, et s'assit de l'autre côté, tournant le dos à tous les autres, emportant sa lance avec elle. Elle s'assit là, face au mur, regardant par la fenêtre dans la nuit, et elle tint la lance sous la lumière de la lune. Elle essuya une larme, rapidement, pour qu'aucun des autres ne la voie ainsi ; elle leva la hampe sous la lumière et l'examina. Elle regarda tous les diamants étinceler, et elle fut réconfortée par sa nouvelle arme. Elle les tuerait tous, jusqu'au dernier de l'Empire.

Si c'était la dernière chose qu'elle devait faire, elle tuerait chacun d'entre eux.

Thor faisait des rêves rapides et troublés. Il se vit lui-même voguant à la proue d'un navire magnifique et long, des voiles toutes neuves au-dessus de lui ondulaient, l'océan scintillait sous lui tandis qu'ils filaient sur l'eau comme un poisson. Ils se dirigeaient, lui et ses frères de la Légion, vers une petite île au-devant, une île marquée par trois falaises distinctes, comme les bosses d'un chameau, mais blanches de neige. C'était une vue que Thor ne pouvait pas oublier.

Tandis qu'ils se rapprochaient, au-dessus, sur le plus haut sommet, quelque chose attira son regard, était réfléchi par le soleil. Il plissa les yeux et distingua un petit berceau étincelant. Il savait, il le savait tout simplement, qu'à l'intérieur était couché un bébé.

Son enfant.

Guwayne.

Le courant les transportait si vite que cela coupa presque le souffle de Thor, et tandis qu'ils approchaient, naviguant comme s'ils étaient sur les ailes du vent, Thor fut empli d'une joie et d'une excitation qu'il n'avait jamais connues. Il se tint au bastingage, prêt à bondir, à courir en haut des falaises au moment où leur bateau arriverait dans le sable.

Ils touchèrent soudain le fond et Thor sauta avec grâce par-dessus le bastingage, et se précipita en courant vers la jungle dense qui bordait l'île.

Thor courut et courut, les branches l'éraflaient, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin une clairière. Et là, en haut d'un rocher, se trouvait le berceau doré.

Les cris d'un bébé emplissaient l'air de la jungle, et Thor se précipita en avant, gravit le rocher, et s'arrêta sur son plateau, excité de voir Guwayne.

Guwayne, Thor fut ravi de le voir, était là. Il était vraiment là. Il tendit les bras vers lui, pleurant, et Thor l'attrapa en pleurant. Il tint son enfant contre lui, le serrant contre son torse, le berça, et des larmes de joie coulèrent sur son visage.

Père, entendit-il dire Guwayne, la voix résonnant d'une manière ou d'une autre dans sa tête. *Trouve-moi. Sauve-moi, Père.*

Thor se réveilla en sursaut, se redressa, le cœur battant violemment, et regarda frénétiquement autour de lui. Il ne savait pas où il était, tendit le bras, cherchant Guwayne, ne comprenant pas où il pouvait être. Il lui fallut quelques instants pour se rendre compte qu'il n'était pas là, mais ailleurs. À l'intérieur.

Dans un château. Celui de Ragon.

Désorienté, Thor regarda autour de lui et vit les autres profondément endormis à côté de la cheminée. Il jeta un œil à travers les fenêtres en plein cintre et vit l'aube qui commençait juste à se lever dans le ciel nocturne. Il secoua la tête, se frotta les yeux, réalisant que cela n'avait été qu'un rêve. Il n'avait pas vu Guwayne. Il n'avait pas été en mer.

Et pourtant cela avait paru si réel. Cela avait semblé être plus qu'un rêve : comme un message. Un message destiné seulement à lui. Guwayne, il s'en sentit soudain certain, l'attendait sur une île, un endroit avec trois falaises blanches, proches de là. Thor devait le sauver. Il ne pouvait pas attendre.

Thor sauta soudain sur ses pieds et réveilla chacun de ses frères, les tirants de leur sommeil.

Ils sautèrent tous sur leurs pieds, agrippant leurs armes, en alerte.

« Nous devons partir ! » dit Thorgrin. « Maintenant ! »

« Aller où ? » demanda O'Connor.

« Guwayne » dit Thorgrin. « Je l'ai vu. Je sais où il est. Nous devons aller à lui immédiatement ! »

Ils le dévisagèrent, confus.

« Es-tu fou ? » demanda Reece. « Partir maintenant ? Ce n'est pas encore l'aube. »

« Qu'en est-il de Ragon ? » demanda Indra. « Nous ne pouvons pas juste partir en courant ! »

Thor secoua la tête.

« Vous ne comprenez pas. Je l'ai vu. Nous n'avons pas le temps. Mon fils attend. Je sais où il est. Nous devons partir immédiatement ! »

Thor sentit une détresse soudaine l'envahir, une détresse plus grande qu'aucune autre qu'il ait jamais ressentie dans sa vie. Il sentit qu'il n'avait pas le choix.

Thor pivota soudain, incapable d'attendre plus longtemps, et sortit en courant de la pièce.

Il s'élança le long des couloirs du château, en bas des escaliers, et hors de la porte principale, courant seul à toute vitesse à travers les champs, sous la première lumière de l'aube, une des lunes encore haut dans le ciel.

« Attends ! » s'écria une voix.

Thor jeta un regard en arrière pour voir les autres courir après lui.

« Es-tu devenu fou ? » cria Matus. « Qu'est-ce qui te prend ? »

Mais Thor n'avait pas le temps de répondre. Il courut et courut jusqu'à ce que ses poumons soient sur le point d'exploser, ne pensant pas clairement, il savait juste qu'il devait atteindre son bateau.

Il atteignit rapidement la falaise, et ce faisant, il s'arrêta et se tint là, regardant en bas.

Leur bateau était encore là, visible dans la lumière de la lune, exactement pareil à celui qu'ils avaient laissé. Les sept cordes étaient là, elles aussi, pendant encore par-dessus le bord.

Thor se tourna, saisit l'une d'elles, et commença à descendre. Il regarda par-dessus son épaule et vit les autres descendre à côté de lui, tous quittant avec hâte cet endroit. Il ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait – et il ne s'en souciait pas.

Bientôt, il serait avec son fils.

Ragon sortit de son château, réveillé par une sensation inhabituelle à l'aube naissante, et il marcha à travers les collines, perturbé, utilisant son bâton, et examina l'horizon. Au-dessus, Lycopes poussa un cri perçant, volant en de larges cercles.

Ragon atteignit le bord des falaises et contempla l'océan, scintillant dans l'aube. Tandis qu'il examinait les eaux, il commença à distinguer une forme : en contrebas, au loin, Ragon pouvait voir l'embarcation de Thor, mettant les voiles, les courants l'emportaient déjà.

Ragon, angoissé, leva son bâton et tenta de contrôler le courant pour le ramener. Il fut stupéfait de voir qu'il ne le pouvait pas. Pour la première fois de sa vie, il était impuissant à la maîtriser, était contre un pouvoir plus grand que le sien.

Décontenancé, Ragon examina les cieux, et ce faisant, il remarqua, pour la première fois, une forme. Une ombre. Il entendit un cri surnaturel, un cri qui n'avait pas sa place quelque part au-dessus de la surface de la terre, et il sentit un frisson parcourir son échine. L'ombre disparut dans les nuages tout aussi rapidement, et Ragon se tint là, figé, prenant conscience de ce que c'était : un démon. Libéré de l'enfer.

Soudain, Ragon comprit. Un démon était passé au-dessus de son île, avait jeté un sort de confusion sur ses occupants, avait attiré Thor au loin sous son enchantement. Dieu savait ce qu'il avait fait croire à Thor, s'interrogea Ragon, tandis qu'il observait l'embarcation s'éloigner, se faisant de plus en plus petite, s'écartant de Guwayne, de son fils unique – et se dirigeant vers un danger plus grand, probablement, que Ragon ne pourrait l'imaginer.

Gwendolyn marchait à travers la Grande Désolation sous les deux soleils implacables dans le ciel désertique, Krohn à côté d'elle, comme elle l'avait fait jour après jour, posant un pied après l'autre, soulevant de la poussière, les jambes douloureuses en raison de la monotonie sans fin de la marche. Ils ne s'étaient pas arrêtés de marcher depuis qu'ils avaient quitté le peuple de Darius, tous déterminés à traverser ce désert, à trouver le Second Anneau, à trouver de l'aide.

Cependant en regardant au-devant, comme elle l'avait fait pendant des jours, tout ce qu'elle vit devant elle était plus de monotonie, un paysage vide, rien à l'horizon, seulement plus de cette étendue désolée et rouge. Le dur sol du désert était craquelé, rigide, s'étendait à l'infini vers le néant, et rien ne venait briser la monotonie hormis le passage occasionnel d'un nuage de poussière ou un buisson épineux roulant dans le vent. C'était le paysage le plus vide qu'elle ait jamais vu, un endroit sans espoir, stérile. Elle avait le sentiment de marcher vers le bout du monde.

Krohn haletait fortement, geignait, et tout en marchant son appréhension augmentait, Gwendolyn se demandait dans quoi elle avait attiré son peuple. Ils avaient cheminé pendant des jours maintenant, commençaient déjà à manquer de provisions, en particulier d'eau, et il n'y avait aucun espoir en vue. Il n'y avait aucun abri de visible non plus, et elle ignorait combien d'autres nuits supplémentaires elle pourrait faire dormir les siens en plein air, exposés, sur le sol désertique, avec le sable froid et cinglant, et les créatures innombrables qui rampaient sur eux la nuit. Elle était déjà recouverte de morsures, éveillée toutes les heures, écrasant des insectes exotiques qui grouillaient près de son oreille. La nuit passée un de ses hommes était mort d'une pique de scorpion – et ce matin Gwen avait elle-même écrasé la plus grosse araignée qu'elle ait jamais vue, juste avant qu'elle ne monte sur sa botte. C'est une étendue de poisons et de mort cachée, un endroit traître, abritant seulement des reptiles et des scorpions – et les ossements de ceux qui avaient été assez fous pour tenter la traversée du désert.

« Pensait-elle vraiment que ça nous mènerait quelque part ? » dit une voix.

Gwen entendit un murmure, elle se retourna et vit son groupe hétéroclite, ce qu'il restait de l'Anneau, des centaines de survivants, et

elle eut de la peine pour eux. Ils avaient enduré tant de choses – batailles, voyages, maladie, famine, la perte d'êtres chers, de leurs possessions, de leur terre natale – leur souffrance semblait ne jamais se terminer – et ils étaient là, cheminant encore, pour encore une autre destination qui pourrait ne jamais exister. Ils étaient exténués, cyniques, et commençaient à perdre espoir. Elle pouvait difficilement les en blâmer. Son cœur se brisait plus que tout pour le bébé, qui pleurait, ses cris stridents toujours avec eux tandis qu'Illepra la portait avec précaution, toute couverte pour la protéger du soleil, ne faillant jamais à se devoirs envers elle. Gwen aurait aimé pouvoir lui donner de l'eau, de l'ombre, un endroit confortable où dormir.

« Si cette Grande Désolation menait vraiment à quelque chose », répondit une autre personne, « ne pensez-vous pas que les esclaves l'auraient déjà tenté ? Ne pensez-vous pas qu'ils auraient essayé de s'échapper ? »

« C'est parce que ça ne mène nulle part ! » dit l'autre, « et ils le savent. Ils n'étaient pas assez insensés pour tenter de la traverser. »

Gwendolyn vit les visages des siens, en colère, brûlés par le soleil, desséchés, désespérés – et tandis qu'ils levaient les yeux et lui lançaient des regards furieux, leurs yeux emplis de haine, rendus fous par le soleil implacable – elle dut détourner le regard. Malgré tous leurs mots durs, elle ne pouvait supporter de les voir souffrir ainsi.

Elle reconnut aussi le visage de celui qui était à l'instigation de tout cela – Aslin ; il avait été un des artisans derrière la rébellion au moment où ils étaient dans la grotte. Elle pensait qu'il avait été humilié, mais apparemment pas. Elle avait été clément de lui avoir alors laissé la vie sauve ; peut-être, réalisa-t-elle, avait-ce été une erreur.

« Où pensez-vous que ce désert va nous mener de toute façon ? » entendit-elle Aslin s'écrier soudain, dans une voix forte qui s'élevait au-dessus du vacarme.

Gwendolyn fut surprise de l'entendre être si enhardi, comme s'il gagnait en puissance, appelant à une révolte ouverte.

« Vous prétendez vraiment que vous croyez qu'il existe un Second Anneau ? » ajouta-t-il. « Pourquoi ne dites-vous pas simplement ce dont il s'agit : vous nous menez tous à la tombe. »

Un grondement s'éleva de quelques-uns des siens, qui commençaient être d'accord avec lui, et Gwendolyn sentit ses cheveux se dresser sur

sa tête, sentit la tension s'élever dans l'air derrière elle. Elle était peinée d'être condamnée si durement par eux, en particulier après tout ce qu'elle avait sacrifié pour eux. Était-ce cela qu'impliquait d'être reine ?

À côté d'elle, Krohn commença à grogner.

« Ça va, Krohn, » dit-elle, rassurante.

« Nous n'aurions jamais dû nous battre pour ces villageois ! » hurla un autre des siens. « Nous n'aurions jamais dû rester là pour commencer ! »

Un autre grondement de mécontentement se fit entendre.

« Nous n'aurions jamais dû brûler nos navires ! » cria un autre.

« Nous n'aurions jamais dû voguer vers l'Empire ! » cria un autre.

Le marmonnement se fit plus fort, et il fut suivi par le son caractéristique d'une épée en train d'être dégainée, fendant l'air. Krohn se retourna, se tenant devant Gwen.

La foule arrêta subitement de marcher, et Gwen se tourna pour voir Steffen là debout, épée au clair, faisant face aux rebelles.

« Si vous souhaitez vous plaindre », siffla-t-il, « alors ayez le courage de faire face à la Reine et de vous plaindre directement à elle. Arrêtez de ricaner derrière son dos comme de petits enfants effrayés. C'est considéré comme trahison d'inciter les autres, et si vous continuez à parler ainsi, vous apprendrez ce qu'une vraie mort signifie. »

Gwen était impressionnée par la force de Steffen, par l'autorité dans sa voix, par sa profonde et inébranlable loyauté envers elle, et elle se sentit submergée de reconnaissance pour sa présence. Elle prit conscience qu'elle s'était sentie trop coupable pour ce qu'il était advenu de son peuple pour se défendre elle-même.

Aslin jeta un regard noir à Steffen.

À côté de ce dernier, Kendrick se tourna et tira son épée, lui aussi.

« Vous devrez passer par moi aussi. »

Le grondement de Krohn s'intensifia, tandis qu'il commençait à marcher lentement vers Aslin, et le regard de ce dernier alla de Krohn à Steffen, puis vers Kendrick, puis il baissa enfin la tête.

« Je disais juste », marmonna-t-il en reculant.

Gwendolyn s'avança et posa une main apaisante sur les épées de Steffen et Kendrick, et ils les remirent dans leurs fourreaux. Elle fit un geste à Krohn, qui se calma et revint vers elle, tandis qu'elle se tournait et faisait face à son peuple.

« Je sais que ce périple est dur », dit-elle. « Tous ceux qui en valent la peine le sont. Je sais que notre exil tout entier n'a pas été facile. Mais nous sommes le peuple de l'Anneau. Nous avons enduré pire, et nous traverserons tout cela. Nous sommes d'un esprit indomptable. Nous nous battons non seulement pour les esclaves, mais aussi pour nous même, car nous sommes tous esclaves de l'Empire – nous l'avons toujours été, tout comme tous ceux sous le ciel. Nous nous battons enfin pour la vraie liberté, pour rejeter le joug de l'Empire, une fois pour toutes. »

Gwendolyn prit une grande inspiration, voyant son peuple pendu à ses mots, captivés.

« Je sais que vous avez peur », s'écria-t-elle. « J'ai peur, moi aussi. Nous sommes en mission pour nos propres vies, pour notre liberté, et pour la liberté d'autres. Personne n'a dit que cela serait aisé – la liberté n'a *jamais* été aisée. Et s'affronter entre nous ne rendra pas les choses plus faciles. »

« Je vous le promets, un meilleur futur nous attend. Nous devons tenir jusqu'au bout, être forts. Je ne vous mènerais nulle part où je n'irais pas moi-même – et si nous devons tous mourir, je serais la première à tomber. »

Gwendolyn vit sur les visages de bien des personnes que beaucoup étaient apaisées par ses mots, elle tourna les talons et reprit sa marche, Kendrick et Steffen se mirent en rang à côté d'elle.

« Belles paroles, ma dame », dit Steffen.

« Père n'aurait pas pu dire mieux », dit Kendrick.

« Merci », dit-elle, rassurée par leur présence et toujours secouée par le comportement de son peuple.

« Ils ne parlent pas à tous », dit Kendrick. « Seulement les quelques mécontents. »

« Et il y aura *toujours* quelques mécontents », ajouta Steffen. « Peu

importe que vous soyez une grande reine. »

« Je vous remercie tous les deux pour votre loyauté », dit Gwen.
« Mais je dois y prêter attention, et je comprends leur frustration. Je crains que notre plus grand danger ne soit pas devant nous – mais ici, parmi nous. »

« S'il doit en être ainsi », dit Steffen, raffermissant sa prise sur son épée, « alors je serais le premier à tuer les assaillants. »

« Il y a d'autres dangers, ma dame », intervint faiblement Aberthol, marchant à côté d'eux. « Le principal d'entre eux, le manque de nourriture et d'eau. Nous n'avons pas trouvé une seule source, et si nous n'en trouvons pas une bientôt, je crains que le soleil soit notre pire ennemi de tous. »

Gwen avait pensé aux mêmes choses. Elle regarda en arrière vers l'horizon tandis qu'ils continuaient leur progression, espérant voir un signe, n'importe quoi. Mais il n'y avait rien.

Elle se tourna et observa Aberthol, marchant à côté d'elle, utilisant son bâton, il paraissait plus faible qu'elle ne l'ait jamais vu.

« Vous avez étudié toutes les histoires », dit-elle doucement. « Vous connaissez non seulement l'histoire de l'Anneau mais aussi celle de l'Empire. Vous connaissez toutes les légendes, toutes les cartes. Dites-moi », dit-elle, se tournant vers lui, « est-ce vrai ? Un Second Anneau peut-il exister ? »

Aberthol soupira.

« Je dirais que ses chances d'exister sont aussi bonnes que mauvaises », répondit-il. « Le Second Anneau était déjà considéré dans la littérature comme étant en partie un mythe, en partie un fait. Vous trouverez de nombreuses références dans les premières histoires de l'Anneau, mais peu dans les derniers volumes. Il est complètement abandonné dans les histoires récentes. »

« Peut-être est-ce seulement car il n'a jamais été trouvé », dit Gwendolyn avec espoir.

Aberthol haussa les épaules.

« Peut-être », répondit-il. « Ou peut-être parce qu'il n'a jamais existé. »

Elle mesura ses mots tandis qu'ils marchaient en silence. Finalement, il

se tourna et la dévisagea.

« Avez-vous envisagé, ma dame », lui demanda-t-il, sur un ton qui en disait long, « ce que vous ferez s'il n'existe pas ? Si cette Grande Désolation ne nous mène nulle part hormis une cité d'esclaves hostile ? Ou pire, vers plus de désert ? »

« Je l'ai », répondit-elle. « À chaque instant. Quel choix avons-nous ? Une mort certaine nous attend là-bas au village. C'est le chemin de l'espoir. Le chemin le plus dur est toujours celui de l'espoir. »

Ils retombèrent dans un silence lugubre tout en poursuivant leur marche.

Pendant qu'elle cheminait, heure après heure, le soleil devenant de plus en plus chaud, Gwen se demanda comment sa vie en était arrivée là, comment cela pouvait être tout ce qu'il lui restait de l'Anneau, autrefois grand et magnifique. Cette petite centaine d'hommes, avec quelques dizaines d'Argent, tout ce qui représentait le lieu et la nation qu'elle aimait. Elle repensa au mariage qu'elle avait organisé avec Thor, à l'enfant qu'elle avait naguère tenu dans ses bras, aux richesses infinies de l'Anneau – et elle ravala ses larmes. Comment en étaient-ils arrivés là ?

Que ne donnerait-elle pas maintenant pour tenir Guwayne à nouveau ; que ne donnerait-elle pas pour revoir Thor, l'avoir côté d'elle. D'avoir Ralibar et Mycoples. Elle se sentait complètement seule, et se demanda comment les choses pourraient être pires.

Elle songea à sa famille, encore récemment toute ensemble, à présent éclatée, brisée de tant de manières. Son père et sa mère, morts ; Luanda, morte ; Gareth, mort ; Godfrey, en train de pénétrer dans Volusia dans une mission suicide ; Reece, avec Thor à l'autre bout du monde, certainement mort ; et Kendrick, le dernier parent à ses côtés, dans une marche futile dans le désert où il mourrait probablement rapidement. Elle se demanda pourquoi le destin avait été décidé à déchirer tout le monde.

Un vent chaud et poussiéreux soufflait sur son visage, et Gwen protégea ses yeux alors qu'un autre nuage de sable passait, ravageur. Elle s'étrangla avec, toussant comme les autres, tentant de retrouver la vue.

Cette fois-ci, cependant, le vent ne passa pas ; au contraire, la poussière rouge donnait le sentiment qu'elle griffait son visage, l'éraflait, et cela devint de plus en plus fort. Gwen entendit un cri

soudain, un bruit étrange qui envoya des frissons le long de son dos, différent de tout ce qu'elle avait pu entendre, et alors qu'elle levait les yeux dans la poussière, elle fut choquée de voir, devant elle, émergeant du nuage de poussière, une meute de créatures.

Ces êtres exotiques étaient grands, maigres et tournoyaient dans le sable, leur corps rouge, de la même couleur que la poussière, avec de longues mâchoires et des visages étirés, macabres. Il y en avait des dizaines, portés par le vent, virevoltant dans le nuage, et ils laissèrent échapper un hurlement terrifiant en apparaissant, tournant parmi la poussière, et soudain ils attaquèrent les siens.

« Des Marcheurs des Sables ! » s'écria Sandara. « Défendez-vous ! »

Kendrick, Steffen, Brandt, Atme et tous les autres tirèrent leurs épées, Gwendolyn dégaina la sienne et tournoya avec eux, tandis que les Marcheurs des Sables les assaillaient dans toutes les directions. Gwen frappa, manqua, et une créature érafla le côté de son visage, l'égratignant avec ses griffes. Elle poussa un cri de douleur quand cela arriva, ses mains aussi rudes que du papier de verre.

Un autre vint vers elle et entailla son bras avec ses trois griffes, la faisant à nouveau crier de douleur.

Un autre l'assaillit – et un autre, Gwen avait l'impression qu'elle trébuchait dans un champ d'épines.

Steffen s'avança et frappa violemment, tout comme Kendrick et les autres – et tous manquèrent leur cible. Les Marcheurs des Sables étaient simplement trop rapides.

Les Marcheurs des Sables passaient dans la foule comme des flèches, griffant et entaillant, les cris du peuple de Gwen s'élevaient tandis qu'ils infligeaient des milliers de petites coupures.

Gwen, désespérée, attrapa une dague à sa taille, pivota, et en taillada un à la gorge. Il tomba au sol, hurlant, et disparut en un tas de poussière.

« Baissez-vous ! » s'écria Sandara. « Mettez-vous à genoux ! Couvrez vos têtes ! »

Gwen entendit les pleurs du bébé déchirer les airs ; elle leva les yeux pour voir Illepra serrant l'enfant, tous deux se faisant attaquer. Elle lâcha sa dague et se précipita en avant, les protégeant, couvrant le bébé de son corps, et les fit se mettre au sol.

Gwen était étendue au-dessus d'elles, recouvrant l'enfant de ses mains, bras et coudes, sentait les éraflures et griffures sur tout son corps, tandis que le nuage continuait à souffler. Elle avait l'impression d'être égratignée à mort, et ignorait combien de temps elle pourrait encore le supporter. Au moins, toutefois, protégeait-elle l'enfant.

Gwen s'agenouilla ainsi, comme le firent les autres, pour ce qui parut être une éternité, le bourdonnement, le hurlement et les cris horribles de ces créatures emplissaient ses oreilles.

Enfin, le nuage commença à s'éloigner, soufflant à travers le désert, droit derrière eux, jusqu'à ce que les égratignures se fassent plus légères, que le bruit se calme, puis tout s'arrêta.

Le désert fut soudain immobile, silencieux, juste comme il l'avait été avant qu'ils arrivent, Gwen s'agenouilla, regarda derrière elle et contempla le nuage, qui continuait à souffler, disparaissant à l'horizon.

Tremblante, Gwen se mit à quatre pattes et examina les siens. Ils étaient tous encore au sol, éraflés et coupés, semblaient traumatisés. Elle se tourna de l'autre côté et porta le regard vers la grande étendue les attendant toujours devant eux, et elle s'interrogea : quelles autres horreurs les attendaient-ils ?

Godfrey ouvrit les yeux en sursaut, serrant son ventre, tandis que quelqu'un de deux fois sa taille lui donnait un coup de pied, dans la cellule de la prison. Étendu sur le sol boueux de la cellule, il leva les yeux pour voir un grand crétin mal rasé, avec un gros ventre, allant de prisonnier en prisonnier et donnant un coup de pied à chacun, apparemment juste pour le plaisir. Alors que Godfrey titubait pour se remettre sur pieds, il ne sut pas ce qui était le pire : les coudes de cet homme dans ses côtes, ou son odeur corporelle.

Cette cellule entière, en fait, empestait, et tandis que Godfrey regardait autour de lui son ramassis de ratés, il eut peine à croire qu'il ait atterri dans un tel endroit. Tout autour de lui se trouvaient des hommes de toutes les races et de toutes les couleurs, venant des quatre coins de l'Empire, tous des esclaves, aucun de la race de l'Empire. Ils étaient entassés dans cette cellule, peut-être large de quinze mètres, tous faisaient la tête ou les cent pas, sachant que de rien bon ne les attendait.

Godfrey jeta un coup d'œil pour voir Akorth, Fulton, Merek et Ario, tous éveillés, certains marchant, d'autres assis, aucun ne semblait très content. Quel virage leur sort avait pris. Il n'y a pas si longtemps ils étaient tous dans les rues de Volusia, tous chargés de richesses et sur le point de conclure un accord pour sauver les siens. Maintenant, ils étaient tous là, des prisonniers du commun, incapable même de dormir sur un sol boueux sans être agressé.

Godfrey se gratta le bras, vit des marques rouges et réalisa qu'il avait été piqué par un insecte de quelque sorte sur le sol boueux. Il gratta et gratta, énervé. Probablement des puces, pensa-t-il. Ou peut-être des punaises.

Akorth et Fulton paraissaient encore plus déconcertés que lui, les cheveux en bataille, mal rasés, des cernes sous les yeux, tous deux semblaient avoir sérieusement besoin d'un verre. Merek et Ario, cependant, malgré leur plus petite taille et leur plus jeune âge, malgré le fait qu'ils étaient entourés par de tels criminels endurcis, apparaissaient calmes et sans peur, résolus, comme s'ils acceptaient tout cela sans sourciller et préparaient leur prochaine action. En fait, ils semblaient se maîtriser bien plus qu'Akorth et Fulton.

« Ne te remet plus en travers de mon chemin, mon garçon » dit

soudain une voix rue et gutturale.

Godfrey se retourna pour voir ce même crétin, qui avait fini son tour, et lui faisait maintenant face, avec le plus gros ventre qu'il ait jamais vu, se rapprochant et le regardant de travers.

« Je n'étais pas sur votre passage ! » protesta Godfrey. « Je dormais ! C'est vous qui m'avez frappé ! »

« Qu'est-ce que tu as dit ? » L'homme lui lança un regard noir et commença à marcher vers lui d'un air menaçant.

Godfrey commença à reculer, et ce faisant il glissa sur la boue et atterrit sur son derrière – sous les rires de tous les prisonniers dans la cellule.

« Tue-le ! » s'écria l'un d'eux, encourageant le crétin.

Le cœur de Godfrey palpita violemment en voyant l'homme esquisser un grand sourire et se rapprocher, comme prêt à dévorer sa proie. Il savait que s'il ne faisait rien bientôt l'homme l'écraserait avec son poids seul.

Godfrey se sauva dans la boue, glissant, le souffle court, tentant de se distancer de lui.

Mais le crétin grogna soudain et chargea ; Godfrey pouvait voir qu'il allait bondir sur lui, et l'écraser de tout son poids. Godfrey essaya de reculer plus, mais se cogna la tête contre le mur de pierre. Il n'y avait nulle autre part où aller.

Soudain, Ario s'avança, tendit un pied, et fit trébucher l'imbécile.

L'homme tomba à plat sur son visage dans la boue, et Godfrey dérapa hors de sa trajectoire avant qu'il le fasse, s'épargnant d'être écrasé.

Tous les prisonniers dans la pièce se tournèrent et regardèrent, braillant, éclatant d'un rire tonitruant. Le crétin se retourna, essuya la boue de son visage, et braqua ses yeux sur Ario avec un regard meurtrier.

Ario se tint là, le dévisageant en retour, stoïque, calme et intrépide. Godfrey, incroyablement reconnaissant envers lui, avait peine à croire combien il était calme, étant donné que cet idiot mesurait cinq fois sa taille et qu'il n'avait nulle part où fuir.

« Espèce de petit voyou », dit le crétin. « Tu es fini. Avant que je te tue, je vais t'arracher les membres un à un. Je vais t'apprendre ce que veut dire être en prison. »

L'imbécile commença à se remettre sur pieds et foncer sur Ario, quand Merek fit soudain deux pas en avant, leva son coude et lui brisa la mâchoire, le touchant parfaitement juste au moment où il se levait, et le renvoya au sol, inconscient.

« J'ai passé la plus grande partie de ma vie en prison », dit Merek à l'homme inconscient, « et je n'ai pas besoin que tu me l'apprennes. Là d'où je viens, ils l'appellent un boulot de démolissage. Ça fait taire des grandes gueules comme la tienne. »

Merek parla assez fort pour que tous les prisonniers entendent, et il les regarda lentement tous autour de lui, les provoquant, les défiant de s'approcher trop près.

« L'Empire a pris ma dague », continua-t-il. « Mais je n'en ai pas besoin. J'ai mes mains. Avec ces pouces et ces doigts je peux faire bien plus de dégâts. Quelqu'un d'autre voudrait tester ? » cria-t-il fort.

Il se tourna lentement, croisant les yeux de chacun, jusqu'à ce que finalement, les autres détournent le regard et que la tension se dissipe. À l'évidence, ils avaient tout saisi l'idée : Merek et ses amis ne devaient pas être importunés.

Ario marcha jusqu'à Merek.

« Je l'avais exactement là où je voulais qu'il soit », dit Ario fièrement. « Je n'avais pas besoin de ton aide. La prochaine fois, ne te met pas en travers de mon chemin. »

Merek esquissa un sourire narquois et secoua la tête.

« Je suis sûr que c'était le cas », répondit-il.

Godfrey leva les yeux, regardant tout cela se dérouler avec stupéfaction, tandis que Merek venait vers lui, tendit une main et l'aida à se relever.

« Où as-tu appris à te battre comme ça ? » demanda Godfrey.

« Pas dans la Légion du Roi », dit Merek avec un sourire sarcastique, « et pas dans un baraquement huppé du roi. Je me bats sournoisement. Je me bats pour faire mal, pour mutiler ou tuer. Je me

bats pour gagner, pas pour l'honneur. Et j'ai appris ce que j'ai appris dans les ruelles de la Cour du Roi. »

« Je t'en dois une », dit Godfrey. Il se tourna et regarda le gros crétin, inconscient, immobile, tête dans la boue. « Je déteste penser à ce qui se serait produit s'il m'avait eu. »

« Tu serais un sandwich à la boue », intervint Akorth, arrivant avec Fulton.

« Fais nous sortir de cette cité et de retour à notre campement », dit Merek, « et ce sera assez bien payé. »

« Vœux pieux », dit Fulton lugubrement.

Godfrey se tourna et vit les formidables gardes de l'Empire alignés à l'extérieur de la cellule, vit les épais barreaux de fer, et il sut qu'il avait raison. Ils n'iraient nulle part.

« Il semblerait que ton plan aille de mal en pis », dit Merek. « Non pas qu'il ait été si génial pour commencer. »

« Moi, pour ma part, je ne prévois pas de finir ma vie dans cette cellule », dit Ario.

« Qui a dit quoi que ce soit à propos de terminer ta vie ? demanda Godfrey.

« Je les regardais pendant que tu étais évanoui », dit Ario. « Ils en ont déjà emporté trois. Ils ouvrent les cellules chaque heure, en prennent un autre. Ils ne reviennent pas. Et ils ne les emmènent pas prendre le thé. »

Soudain, un cor sonna et trois hommes de l'Empire arrivèrent avec une démarche fière, les clefs cliquetantes, déverrouillèrent la porte, entrèrent dans la cellule, et regardèrent autour d'eux, menaçants, comme s'ils essayaient de décider qui prendre. Ils portaient d'imposantes armures, visières baissées sur leur visage, et ressemblaient à des messagers de la mort.

Ils se décidèrent pour un prisonnier avachi contre le mur, le tirèrent brusquement sur ses pieds, et le trainèrent hors de la cellule.

« Non ! » cria l'homme en résistant. « Tout ce que j'ai fait c'était voler un chou ! Je n'avais rien à manger. Je ne mérite pas ça ! »

« Dis ça à la déesse Volusia », grommela le garde sombrement. « Je suis sûr qu'elle adorera l'entendre. »

« Non ! » cria-t-il, la voix s'atténuant tandis que la porte de la cellule claquait derrière lui et qu'il était emporté.

Godfrey et ses hommes échangèrent un regard nerveux.

« Nous n'avons pas beaucoup de temps », dit Merek.

« Quel est ton plan maintenant ? » demanda-t-il à Godfrey. « Tu nous as mis dans ce pétrin – maintenant sors-nous-en. »

Godfrey se tint là, se tirant les cheveux, essayant de reprendre ses esprits. C'en était trop à la fois, avait été trop vite pour lui pour à analyser. Même lui, qui avait toujours trouvé une issue à tout, était coincé. Il regarda les barreaux de fer, les puissants murs de pierre, et il ne vit aucune sortie. Il décida de tenter ce pour quoi il était le meilleur : bavarder pour s'en sortir.

Godfrey marcha jusqu'aux barreaux de la cellule et fit signe à un garde, debout non loin, pour qu'il se rapproche. Il murmura assez fort pour être entendu.

« Tu veux être riche ? » demanda Godfrey, le cœur battant, priant pour qu'il marche.

Mais le garde continua à se tenir là, dos à lui, l'ignorant.

« Pas juste riche », ajouta Godfrey, « mais riche au-delà de tes plus grands rêves. J'ai de l'or – plus que tu ne peux l'imaginer. Fais nous sortir d'ici, moi et mes amis, et tu seras assez riche pour être Roi toi-même. »

Le garde lui ricana au nez à travers sa visière.

« Et pourquoi un criminel comme toi aurait-il autant d'or ? »

Godfrey plongea la main dans sa poche intérieure, et du fond, où elle était cachée, il tira une petite pièce d'or. Elle étincela dans la lumière. C'était la dernière qu'il avait sur lui, une qu'il avait gardée en cas d'urgence. Si ça n'en était pas une, il ne savait ce qui l'était.

Godfrey plaça la pièce dans la paume jaune et charnue du garde.

Ce dernier la leva et l'examina, semblant impressionné.

« Je ne suis pas votre prisonnier typique », dit Godfrey. « Je suis le fils d'un Roi. J'ai assez d'or pour faire de toi un homme riche. Tout ce que tu dois faire et de nous laisser sortir, mes amis et moi. »

Le garde releva soudain sa visière, pivota et sourit à Godfrey.

« Donc tu as plus d'or ? » demanda-t-il, son sourire cupide ressemblant plus à un ricanement sur son visage grotesque.

Godfrey hocha de la tête avec enthousiasme.

« Me mèneras-tu à lui ? » demanda le garde.

Godfrey acquiesça.

« Oui ! Laisse-nous juste sortir d'ici. »

Le garde opina, satisfait.

« D'accord, tourne-toi. »

Godfrey se retourna, le cœur battant d'excitation, s'attendant à ce que le garde le libère de la cellule.

Soudain, Godfrey sentit une main sur l'arrière de sa chemise, sentit le garde l'agripper sans ménagement, puis, en un geste rapide, le tirer brusquement en arrière de toutes des forces.

Godfrey sentit l'arrière de sa tête percuter les barreaux de fer, entendit un grand bruit sourd, et soudain, le monde tournoya. Il se sentit étourdi et tomba à genoux.

Avant qu'il ne s'effondre dans la boue, il vit le garde, les yeux baissés, éclater d'un rire cruel et guttural.

« Merci pour l'or », dit-il. « Maintenant, fiche le camp. »

Volusia marchait lentement à travers la cité de Dansk, avec en toile de fond un magnifique coucher de soleil rouge écarlate, les feux rugissants encore de tous côtés tandis qu'elle inspectait la cité, qui s'éclairait dans le début de la nuit. Elle se sentait victorieuse. Elle passait tous les rochers qu'elle avait catapultés dans la cité, toujours en feu, passait des tas de décombres, de ruine, les murs de la cité qui avaient tenu pendant des siècles n'étaient désormais plus que des vestiges. Elle passa des piles de corps, de gens toujours coincés dans leur agonie fatale, d'autres s'accrochant encore à la vie, gémissant, brûlant encore vif. Elle passa un grand nombre de soldats, rien d'autre que des corps carbonisés, leurs armes liquéfiées dans leurs mains.

Et elle arbora un grand sourire.

Le sac de la cité par Volusia avait été impitoyable, cruel, même d'après ses critères. Elle avait envoyé sans fin des rochers enflammés par-dessus les murs, tuant sans discrimination soldat et citoyen, homme et femme, chevalier et enfant. Après avoir abattu leur chef, elle avait déchaîné sur eux un barrage soudain et intense, trop rapidement pour qu'ils se préparent, pour qu'ils fassent quoi que ce soit hormis souffrir. La cité avait été assez insensée de tenter de lui résister, de penser que leurs murs immenses pouvaient la garder à l'extérieur, pouvaient l'empêcher d'obtenir ce qu'elle voulait. Combien cette cité avait été sotte de penser qu'elle n'utiliserait pas tous les moyens à sa disposition pour tuer chaque homme, femme et enfant – quiconque se mettait en travers de son chemin. Mais encore une fois, songea-t-elle, même s'ils n'avaient pas résisté, elle les aurait probablement massacrés tous de toute manière. C'était plus utile, réalisa-t-elle, d'instiller sa réputation pour être cruelle que d'avoir une cité pleine de prisonniers.

Tout autour d'elle, parfaitement alignés le long des murs de la cité, au garde-à-vous, se tenaient ses centaines de milliers de soldats, en formations irréprochables, tous attendant son plus petit ordre, son signal pour ce que faire après. Elle était là, sa première cité, son premier test, rasée jusqu'aux fondations en seulement quelques heures. Elle était là, la première preuve de son pouvoir déchaîné.

« Les voilà, ma Déesse », dit une voix.

Soku marchait à côté d'elle, parmi son énorme suite de soldats et de

conseillers, faisant un geste devant elle.

Volusia s'arrêta et regarda devant elle, sa suite fit halte derrière, et elle vit des rangs de prisonniers, en vie, blessés, les visages noirs de sue, toussant et enchaînés les uns aux autres.

« Les restes de leur armée », dit Soku. « Cinq mille hommes. Ils ont abandonné la cité et souhaitent rejoindre nos rangs. »

Volusia les examina attentivement de la tête aux pieds, une mer interminable de visages, s'étendant jusqu'aux murs de la cité, et les vit tous la fixer des yeux avec espoir.

« Et ces hommes ont-ils essayé de résister ? » demanda-t-elle.

Soku secoua la tête.

« Non, Déesse », répondit-il. « Ce sont les soldats qui se sont rendus sans tuer aucun de nos hommes. Il n'y a pas du sang des nôtres sur leurs mains. »

Volusia jeta un coup d'œil aux rangs et rangs de bons soldats, des hommes honorables, qui avaient seulement commis l'erreur de se mettre sur son chemin.

« Quel dommage », dit-elle, et elle se tourna vers Soku.

« Tuez-les tous. »

Soku la dévisagea, choqué.

« Déesse ? » demanda-t-il.

« Je ne garderais personne qui n'a pas essayé de me tuer d'abord. »

Soku la scruta, s'efforçant de la comprendre, et ouvrit la bouche comme pour objecter – mais ensuite il la ferma, voyant clairement le regard dans ses yeux. Lui, comme les autres, n'était pas assez bête pour remettre en question son ordre.

Il se tourna vers les commandants.

« Vous avez entendu la Déesse », dit-il. « Tuez-les tous. »

Volusia observa avec satisfaction tandis que ses milliers d'hommes s'avançaient, lances tenues haut, et chargeaient dans la mêlée des captifs de la cité – tous qui, enchaînés, sans défense, levèrent leurs

mains vers leurs visages surpris.

« Non ! » hurlèrent-ils.

Mais il était trop tard. Un homme à la fois, ceux de Volusia les abattirent, les massacrant de tous côtés.

Volusia se tint là et contempla la boucherie, le sourire grandissant. Du sang gicla sur elle tandis que le soleil commençait à passer derrière l'horizon, et elle se délecta de chaque goutte, pensant :

Quel jour parfait cela s'est avéré être.

Alors que la nuit commençait à tomber, Volusia s'éloignait de plus en plus de la périphérie de Dansk, flanquée de sa suite, et avec son armée marchant un peu en retrait derrière eux. Sous les deux lunes se levant, les étoiles rouges scintillantes apparaissant dans le ciel, elle faisait son chemin le long du sol désertique vers le Passage des Cercles. C'était un moment qu'elle avait attendu avec impatience depuis aussi longtemps qu'elle pouvait se le rappeler.

Le Passage des Cercles était, en effet, la véritable raison pour laquelle elle avait décidé de mettre Dansk à sac d'abord. Malgré leur nombre et leurs fortifications, Volusia ne se souciait pas tant de l'armée, ou de leur peuple, ou même de leur cité. Le vrai joyau, la vraie conquête, était ce qui se trouvait juste derrière : ce site sacré de pouvoir, un vaste cercle creusé dans le dur sol désertique. Personne ne connaissait avec certitude son origine, ou la source de son pouvoir, pourtant Volusia avait entendu parler toute sa vie des dieux et déesses vivants qui avaient été consacrés là. C'était un rite de passage. Si elle voulait que son peuple la voie comme un vrai Dieu, elle savait qu'il n'y aurait pas plus grand sceau de légitimité que son initiation dans le cercle.

Tout aussi important, Volusia voulait conclure un pacte avec les protecteurs du cercle, le village du désert de Voks. Une race tabou de petits hommes verts, plus créatures qu'humaines, pratiquant une ancienne sorte de sorcellerie, si ténébreuse et interdite qu'elle était même hors-la-loi du temps de la mère de sa mère. Volusia savait qu'il n'y avait aucune tribu de l'Empire pour égaler leur pure malfaisance. D'autres sorciers avaient des limites à ce qu'ils pouvaient faire – mais les Voks n'avaient aucune limite pour leur cruauté.

Bien sûr, il y avait une raison pour laquelle le pouvoir des Voks et leur cercle sacré n'avait pas été maîtrisé par tous les souverains avant elle : ils étaient considérés comme trop dangereux, trop indigne de confiance, leur sorcellerie trop volatile, trop difficile à contrôler. Tous ceux qui avaient essayé, Volusia le savait d'après les livres d'histoire, étaient morts en le faisant.

Mais elle était différente. Elle était Volusia, déesse de la cité de Volusia, future Impératrice du Royaume, et c'était son *destin*, elle le savait, de régner. Rien ni personne ne pouvait se tenir sur sa route. Ses

généraux de province ne se souciaient que des nombres, d'armement, d'armure. Ils pensaient qu'une armée gagnait en se basant sur leurs chiffres.

Mais Volusia savait que les nombres n'étaient qu'une petite partie de la conquête. Elle savait qu'elle pouvait vaincre les millions de l'Empire avec bien moins d'hommes. Ce dont elle avait réellement besoin était les Voks – et l'ancienne sorcellerie qu'ils gardaient.

« Déesse », dit Soku, marchant à côté d'elle. « Puis-je vous persuader de faire demi-tour ? C'est une mauvaise idée. »

Volusia soupira, énervée. Soku lui avait rebattu les oreilles depuis qu'ils avaient quitté la cité, spéculant sur tout ce qu'elle faisait.

« Votre décision de tuer ces soldats prisonniers là-bas, aussi, Déesse, était une erreur, si je puis parler franchement », ajouta-t-il. « Nous avons besoin de ces hommes. Nous avons besoin de tous les hommes que nous pouvons obtenir. C'étaient cinq mille bons hommes. Maintenant ils sont morts, et pour aucune raison du tout. Ils ne nous ont même pas résisté. »

« C'est précisément ce pour quoi je les ai tués », répondit-elle.

Il soupira.

« Parfois j'ai le sentiment que je ne vous comprends pas du tout », dit-il, omettant clairement le "*Déesse*". « Vous êtes encore jeune. Vous devriez apprendre d'après les manières d'un commandant endurci tel que moi. »

Volusia s'arrêta brusquement, en ayant assez, et lui fit face.

« Vous êtes le même commandant qui a permis que ma mère soit assassinée, n'est-ce pas ? »

Il déglutit, semblant pris au dépourvu.

« C'est *vous* qui avez tué votre mère », répondit-il. « Je n'aurais pas pu prévoir cela. »

« Alors peut-être devrais-je trouver moi-même un commandant qui l'aurait anticipé », dit-elle.

Il la dévisagea, semblant contrarié et incertain.

« Et si j'ai tué ma propre mère, pensez-vous que j'aurais une

quelconque hésitation pour tuer mon commandant ? » ajouta-t-elle.

Il baissa les yeux, humilié, et elle se retourna, reprenant sa marche.

« Déesse », dit Aksan, se présentant de l'autre côté, « il dit la vérité. Cette rencontre avec les Voks est une terrible idée. Ils ne sont pas dignes de confiance. Leur sorcellerie ne peut être contenue ou contrôlée. Ils ont peut-être du pouvoir – mais certainement pas un pouvoir que vous pouvez maîtriser. Ils ont été bannis par toutes les races et tous les souverains de l'Empire, et pour une bonne raison. Ce sont des parias. »

« Parle-moi encore », dit-elle, sans même se donner la peine de se tourner vers lui tandis qu'elle continuait à marcher droit devant, « et je te ferais couper la langue. »

Il arrêta de parler, de la panique dans les yeux.

Volusia contourna finalement la colline, et ce faisant, elle s'immobilisa, en admiration devant la vue à couper le souffle devant elle : là, étalé en contrebas dans la vallée désertique, se trouvait le cercle dont elle avait toujours entendu parler. Elle n'aurait pu le confondre avec aucun autre. Peut-être de cent mètres de diamètre, il était évident d'après la façon dont il était creusé, sa forme parfaite, son labyrinthe de cercles, gravés dans un dédale les uns dans les autres, qu'il s'agissait de quelque chose créé par autre chose que l'espèce humaine. Elle pouvait sentir l'énergie pulser dans le sol du désert, même de là. C'était un lieu qui semblait vivant, plus vivant qu'aucun autre où elle ait jamais été.

Montant la garde autour du cercle, également source d'effroi et d'admiration, se tenaient les Voks – des centaines d'entre eux, penchés dans leurs capes vertes et émettant un doux jacasement, audible même de là, un bruit sinistre, comme des pattes de crabes s'agitant sur le sol du désert. Elle pouvait voir d'après ce qui était révélé sous leurs capes qu'ils étaient des hommes petits et verts, à la peau d'aspect visqueux. Ils étaient blottis autour du cercle comme s'ils faisaient un avec lui.

Comme un, les Voks se retournèrent tous vers elle et levèrent les yeux sur ses hommes. Sans attendre, ils commencèrent immédiatement à marcher vers elle, comme un million de crabes sortant de l'océan.

Volusia se hâta vers le bas du versant de la montagne pour les rencontrer à mi-chemin, impatiente de se voir insuffler le pouvoir du cercle. En supposant qu'ils la laissent entrer.

Une des Voks, un peu plus petit que les autres, à l'évidence leur chef, âgé, marchant avec un petit bâton émeraude, se détacha devant eux et s'arrêta devant elle.

Debout à seulement quelques dizaines de centimètres, il leva lentement le regard sur elle, les yeux complètement blancs. Vokin. Elle le connaissait – c'était une légende. Il semblait l'examiner, et c'était une sensation profondément désagréable. Elle pouvait déjà comprendre pourquoi les autres ne voulaient pas interagir avec eux. Juste en la regardant, elle avait l'impression qu'il lui volait son âme.

Mais Volusia se força à fixer en retour ses yeux blancs et à ne pas détourner le regard. Elle était déterminée à ne montrer de la peur pour personne.

« Ainsi », dit enfin Vokin, la voix sonnante comme du vieux bois craquant, « la Déesse est arrivée. »

Les yeux de Volusia s'écarquillèrent à ses mots, se demandant combien il en savait.

« Je suis venue pour— » commença-t-elle.

« Je sais pourquoi tu es venue », l'interrompit-il. « La question est – en es-tu digne ? »

Volusia le dévisagea, surprise ; personne ne lui avait jamais parlé ainsi auparavant.

« Je suis la grande Déesse Volusia », répondit-elle, hautaine, levant le menton. « Je suis digne de conquérir des cités. Je suis digne de l'Empire tout entier. »

Vokin la scruta silencieusement.

« J'ai vu ton futur », répondit-il. « Il y réside beaucoup de mort et de destruction. Beaucoup de pouvoir. Tu es bien plus grande que ta mère. Bien plus grande que tous les souverains de l'Empire qui ont été avant toi, même Andronicus, même Romulus. Mais tu ne peux avoir de pouvoir sans nous. Et il y aura un prix pour ton pouvoir. »

« Un prix ? » dit-elle, indignée mais encouragée par sa prophétie. « Je vous offre déjà un grand cadeau. J'épargne vos vies. Regardez derrière moi : n'avez-vous pas vu mes hommes, emplissant l'horizon ? »

Vokin rit de bon cœur, ne se donnant même pas la peine de regarder,

la voix perçant les airs, la mettant sur les nerfs. Il ne craignait absolument rien.

« Penses-tu que tous les hommes du monde ont une chance contre notre ancien art ? »

Volusia réfléchit longuement et se rendit compte qu'il avait raison ; il n'était pas un simple commandant militaire qu'elle pouvait convaincre par la peur ou les menaces.

« Dites votre prix », dit-elle enfin, déterminée. « Quoi que ce soit, vous l'aurez. »

« Nous serons associés », dit-il. « Nous dirigerons l'Empire ensemble. Tu gouverneras, mais nous serons toujours en arrière-plan, et dès que nous ferons appel à toi, tu nous donneras ce que nous demandons. »

« D'accord », dit-elle, impatiente de poursuivre et d'assumer le pouvoir.

« Les Voks ne seront plus des parias », ajouta-t-il. « Nous deviendrons une part de la classe principale de l'Empire. Tu nous redonneras l'honneur et le respect que nous avons autrefois en tant que race. Il y aura un cercle Vok dans toutes les cités. Les autres races s'en remettront à nous. »

« D'accord », dit-elle, ne s'en souciant pas, tant qu'elle avait du pouvoir.

Il l'examina tandis que le vent du désert les fouettait, à l'évidence hésitant.

« Il y a une dernière chose », dit-il.

Elle l'étudia, se demandant à quel point il était cupide, quand cela se terminerait. Elle ne lui faisait déjà pas confiance.

« Dites-le et finissons-en. »

« Je ne vais pas te dire ce que c'est aujourd'hui », dit-il. « Mais un jour, je m'adresserais à toi pour cette requête spéciale. Et tu devras me le donner. Quoi que ce soit. »

Volusia réfléchit longuement, s'interrogeant.

« Est-ce que ce sera ma vie que tu demanderas ? » demanda-t-elle.

Il secoua la tête et rit.

« Non, ma chère », dit-il. « Ce sera quelque chose de bien plus précieux que cela. »

Plus précieux ? se demanda-t-elle. Elle s'en fichait, tant qu'elle pouvait accéder au pouvoir. Une fois au pouvoir de toute manière, elle pourrait faire ce qu'elle voulait ; il n'y avait aucun moyen qu'ils puissent l'arrêter.

« Et j'entrerais dans le cercle ? », demanda-t-elle. « Et deviendrais une Déesse ? »

Il acquiesça.

« Une Déesse telle qu'il n'y en a jamais eu », répondit-il.

Elle opina.

« Bien », dit-elle. « Quoi que ce soit, vous l'aurez. »

Il hocha la tête avec satisfaction, elle vit quelque chose comme un sourire sous sa capuche, et son visage se fripa d'une manière grotesque.

Volusia tendit le bras pour serrer sa main et sceller leur pacte, il tendit le sien et serra sa main, trois longs doigts verts s'enroulant autour de son poignet et de son avant-bras. Elle voulait retirer sa main, mais elle savait qu'elle ne le pouvait pas.

Finalement, heureusement, il retira sa main.

« La nuit s'épaissit et le cercle attend », dit-il. « Suis-moi. »

Volusia marcha sur ses talons alors qu'il se retournait et passait à travers des rangs de Voks, tous s'écartant pour lui. Les Voks créaient un passage, juste assez large pour qu'elle puisse l'emprunter, et elle le suivit, ses hommes derrière elle, marchant en une file unique, tandis qu'ils pénétraient dans la nation des Voks. Leur clameur s'intensifia au fur et à mesure qu'elle avançait, et elle eut l'impression d'entrer dans un royaume de crabes. Elle pouvait sentir l'énergie maléfique émanant d'eux tandis qu'ils se massaient autour d'elle, la regardant passer. Ils émettaient un étrange claquement pendant qu'elle marchait, et ils roulaient des yeux, les retournaient dans leur tête, leur blanc luisait dans la nuit. Elle ne pouvait traverser assez vite.

Volusia entra finalement dans le cercle, suivant le chef, seulement tous les deux, laissant tous les autres derrière. Il marcha dans le cercle dans un étrange motif, tournant et tournant, dans des tours et détours, suivant un chemin que lui seul connaissait. C'était labyrinthe, et elle avait l'impression que cela ne se finirait jamais.

Mais elle se sentait aussi chargée d'un étrange pouvoir au fur et à mesure qu'elle avançait ; plus elle marchait, plus elle sentait ses jambes brûler, sentait une chaleur s'élever à travers son corps. Elle avait l'impression qu'elle était en train de changer, comme si leurs cercles la transformaient.

Volusia atteignit enfin le centre du cercle, et ce faisant, il s'écarta et la guida là où elle devrait se tenir. Puis il se retourna et sortit du cercle, la laissant seule au milieu.

Volusia se tint là, seule, face à tous ses hommes, son armée qui s'étirait jusqu'à l'horizon, tous se massant autour du cercle et la regardant.

« Volusia ! » s'écria le Vok, la voix tonnant, magiquement puissante, assez forte pour que tous entendent, résonnant sur le sol du désert, dans les collines et vallées. « Tiens-toi là et sois insufflée par plus de pouvoir qu'aucun homme n'en a sur cette terre. Tiens-toi là et reçois le titre d'Impératrice Suprême de l'Empire. Tiens-toi là et à partir de ce jour et à jamais, sois connue en tant que Déesse Volusia, la grande Déesse de l'Empire, Reine des Six Cornes et Destructrice de Cités. Aujourd'hui, une Déesse se tient parmi nous ! »

Les Voks s'avancèrent avec leurs torches, touchèrent le sol avec, et ce faisant, un feu se propagea, ses flammes emplirent le cercle, s'étendant lentement, tournant autour du motif. Le feu se fraya un chemin autour des cercles, de plus en plus vite, et tandis que tous autour d'elle s'éclairaient, des centaines de cercles de toutes formes et tailles, la nuit dans le désert était aussi lumineuse que le jour.

Volusia se tenait au centre de tout cela, et elle se sentait glorieuse. Elle tendit les mains sur le côté, levant ses bras, et elle perçut la chaleur – mais elle ne brûlait pas. Elle avait le sentiment qu'elle était infusée avec une énergie, un pouvoir qu'elle pouvait difficilement comprendre. Elle se sentait invincible.

Elle se sentait comme une Déesse.

Volusia rejeta la tête en arrière, leva les bras haut vers le ciel, et elle poussa un hurlement à chaque pouvoir qu'elle ait jamais connu.

Tout autour d'elle, dans toutes les directions, ses hommes tombèrent à terre, s'inclinant bas devant elle tandis qu'elle illuminait la nuit.

« Volusia ! » crièrent-ils, scandant son nom encore et encore.

« Volusia ! Volusia ! »

Erec était assis à la longue table de banquet, Alistair d'un côté, Strom de l'autre, et ses centaines d'hommes des Îles Méridionales occupant les bancs, faisant face, de l'autre côté des tables, à Krov et ses centaines d'Hommes du Rocher. Cela avait été une longue journée passée à festoyer et qui s'était transformée en une salle de banquet bruyante, ici à l'intérieur du château de Krov, perché en hauteur sur les falaises au bord de la mer. Un mur entier était percé de grandes fenêtres en plein cintre, faisant face à l'océan, de la lumière affluait, la salle était inondée d'air océanique frais, et du bruit des vagues en contrebas. C'était différent de tous les châteaux où Erec avait été auparavant, tous les autres étaient habituellement bâtis avec peu ou pas de fenêtres, par crainte des attaques. Mais à, sur l'Île du Rocher, il n'y avait nulle attaque à craindre : perché au sommet de falaises insurmontables au milieu d'un océan désolé et rude, aucun ennemi ne pouvait atteindre ce château sans escalader les parois pendant des jours ou d'une quelconque manière marcher droit à travers les montagnes. Ils pouvaient se permettre le luxe ici de la lumière et de l'air, personne ne pouvait les attaquer de cette hauteur.

Cela s'annonçait comme un jour et une après-midi relaxants, alors qu'Erec et ses hommes commençaient enfin à se détendre, à trouver un peu de répit ici, accueillis par l'hospitalité de Krov, festoyant sur son excellente viande et des outres de vin affluant sans fin. Erec était soulagé de voir tous ses hommes de bonne humeur après leur long voyage, et content d'avoir saisi la chance de s'arrêter là. Il savait qu'il avait fait le bon choix, aussi imprédictibles que puissent être Krov et ses hommes. Il tendit le bras et prit la main d'Alistair, heureux de la voir détendue, elle aussi, et elle lui sourit en retour, de l'amour dans les yeux.

Erec était content et pourtant il n'était pas un homme à gâcher du temps inoccupé, et il n'avait pas encore atteint son objectif principal en venant là : recruter Krov et ses armées pour sa cause, les convaincre de les rejoindre dans la traversée de la mer, la libération de Gwendolyn et des autres de l'emprise de l'Empire. Erec avait essayé d'aborder le sujet plusieurs fois, mais Krov avait été trop occupé à festoyer dans ce hall de plus en plus bruyant. En effet, même si Erec voulait que ses hommes relâchent la pression, il s'inquiétait que ce hall devienne trop bruyant, trop ivre ; il pouvait détecter cette tension particulière dans l'air qui surgissait quand les hommes passaient d'une outre de vin à bien trop. Cela laissait les hommes s'ennuyant et

désœuvrés chercher un moyen de se défouler, et trop souvent cela signifiait de la violence.

Un autre cri s'éleva, Erec se tourna et vit plusieurs des hommes de Krov luttant de bon cœur au centre du hall de pierre, s'agrippant de tous côtés entre les tables. Tous les hommes se retournèrent et regardèrent, les encourageant, frappant leurs verres sur le bois, poussant des acclamations. Tandis qu'Erec étudiait leurs visages, il pouvait voir que les hommes de Krov étaient moins raffinés que les siens ; la plupart n'étaient pas rasés, avaient perdu bien trop de dents, avaient de petits ventres, et avaient bu bien trop de vin. Ils jouaient des coudes entre eux bien trop rudement, riaient trop fort, et tous avaient une femme nue sur leurs genoux. La plupart portaient aussi des bijoux – sans aucun doute un butin qu'ils avaient volé en mer – enroulés autour de leur cou.

Ces hommes n'étaient pas des chevaliers, pas des guerriers professionnels qui suivaient un strict code moral, comme ses hommes l'étaient. Ils étaient des mercenaires. Erec savait qu'il ne devrait pas être surpris : après tout, ces Hommes du Rocher étaient des pirates, et l'avaient été pendant des générations.

« Je ne les aime pas », murmura Alistair à l'oreille d'Erec, tendant le bras et serrant sa main sous la table.

Il lui jeta un coup d'œil et vit l'inquiétude sur son visage.

« Personne ne les apprécie », murmura-t-il en réponse, « mais tout le monde a affaire avec eux à un moment ou un autre. Ils ont des hommes et des navires, et ils connaissent ces mers mieux que quiconque. Il y a une raison pour laquelle l'Empire n'a pas été capable de les maîtriser en mille ans. Ils étaient des alliés cruciaux pour notre père quand il en avait besoin. »

« Ils sont un moyen de parvenir à nos fins », intervint doucement Strom en se penchant. « Notre père a fait appel à eux plusieurs fois. »

« C'est la vérité », dit Erec. « Notre père a fait appel à eux bien des fois, mais il ne s'est jamais fié à eux. »

« Comment pourriez-vous vous associer à quelqu'un en qui vous ne pouvez avoir confiance ? » demanda Alistair. « Et s'ils vous trahissent ? »

Erec regarda attentivement la pièce autour de lui, vers Krov, qui riait et observait le match de lutte, une fille nue dans chaque bras, une

outre de vin dans les deux mains.

« Confiance est un bien grand mot », répondit-il. « Parfois ceux en qui tu n'as pas confiance t'aident le plus – et parfois ceux à qui tu te fies te trahissent. D'après mon expérience, un homme contenté par la nourriture, le vin et la richesse a plus à perdre, et peu à gagner dans la trahison. »

Un groupe de musiciens passa, emplissant le hall de la musique de harpes, lyres et tambours, sous les acclamations des hommes, qui se mirent à entonner une chanson qu'Erec ne reconnut pas – puis disparurent tout aussi rapidement.

Comme ils pouvaient s'entendre à nouveau, Erec remarqua que Krov se tournait vers lui et lui faisait face.

« Erec ! » s'écria Krov, lui portant totalement son attention. « Pourquoi aucune boisson ? »

« Je bois, mon seigneur », répondit Erec, levant une outre de vin.

Krov éclata d'un rire grossier.

« Seigneur ! » s'écria-t-il. « Je ne suis pas un *seigneur* ! Contrairement à toi, je ne suis seigneur de rien du tout. À Dieu ne plaise que je sois un seigneur ! Je perdrais le peu de classe qu'il me reste ! »

Les hommes de Krov rirent avec lui, jusqu'à ce que finalement Krov reporte son attention sur Erec.

« Mais pourquoi pas de boisson ? » demanda-t-il à nouveau. « Tu ne bois que d'une main. Les deux devraient être pleines ! »

Erec sourit en retour.

« Une main suffira, mon seigneur », s'écria-t-il. « J'aime garder l'autre libre. Après tout, qui sait quand un de tes hommes pourrait me trancher la gorge. »

Krov le fixa des yeux, puis éclata d'un rire hystérique, frappant la table de la main.

« Tu es bon », dit-il. « Tu n'as pas perdu ton tranchant. J'aime ce que j'ai vu ici aujourd'hui – exactement comme le garçon dont je me souviens. Excepté, tu es trop sérieux. Bien trop de temps perdu sur le champ de bataille. Tu devrais boire plus, profiter des femmes. »

« Il a une femme » le corrigea Alistair sèchement, en lui lançant un regard furieux, à l'évidence mécontente.

Krov gloussa, hocha de la tête vers elle et leva son outre.

« Comme vous dites, ma dame », dit-il. « Mais j'ai une femme aussi. Et je suis là ! » dit-il, empoignant la poitrine de chacune des femmes nues sur ses genoux.

« Alors je suis désolée pour vous », répondit Alistair, « et désolée pour votre épouse. Ce ne sont que de bas plaisirs. Vous ne connaîtrez jamais le vrai plaisir de la loyauté et de la dévotion. »

Krov secoua la tête en riant.

« Ne vous sentez pas désolée pour moi », dit-il. « Ou pour elle. Au moins elle est protégée ici – pas libre d'être vendue comme toutes ces autres femmes. »

Ses hommes rirent tout en se saisissant des femmes sur leurs genoux, et Alistair détourna les yeux, dégoûtée.

Krov arrêta son regard sur Erec, et finalement ce dernier put voir son expression devenir sérieuse, même si troublée par ses yeux cerclés de rouge, débordant de vin.

« Je suppose que tu n'as pas fait tout ce chemin seulement pour me voir », dit Krov à Erec, « ou pour discuter de femmes ! »

Erec secoua la tête.

« Hélas, mon ami », répondit-il. « En effet. »

Krov opina.

« Je comprends. Personne ne vient voir Krov par hasard. Krov, Roi des Hommes du Rocher, l'homme dont personne ne se soucie, l'homme avec qui personne ne veut frayer, l'homme pour lequel tous pensent être trop bien – jusqu'à ce qu'ils aient besoin de lui. J'aurais aimé pouvoir avoir des amis qui préféreraient s'arrêter et me voir juste pour notre amitié. Mais mon amitié semble toujours avoir un but. C'est triste, mais c'est mon sort. »

Erec rougit, prenant conscience de la susceptibilité de Krov, et voulant avancer avec précaution.

« Vous étiez ami avec mon père », intervint Strom.

Krov se tourna vers lui.

« Votre père », répondit Krov. « Là c'était un homme bon. Un homme excellent. Un Roi encore mieux. Toutes les Îles Méridionales l'aimaient. Je ne sais pas si je l'aimais », dit-il, se grattant la barbe, semblant y réfléchir. « Je le respectais. Il était un bon guerrier, avait un esprit subtil. Mais encore une fois, il n'était pas un ami pour moi. Tout comme mes autres amis, il faisait appel à moi seulement quand il en avait besoin. Combien de fois ai-je été invité à un de vos magnifiques mariages dans les Îles Méridionales ? À une de vos fêtes royales ? À une de vos vacances ? Vous Insulaires du Sud avaient toujours pensé que vous étiez trop bien pour nous. Ce n'est pas être ami. »

Erec rougit, en se rendant compte qu'il disait quelque vérité. Il aurait aussi aimé que Strom soit silencieux, et lui fit un geste pour qu'il cesse, mais Strom poursuivit.

« Notre père vous payait bien », ajouta-t-il.

L'expression de Krov s'assombrit.

« Oui, il me payait bien », répondit-il. « Mais ce n'était pas l'argent que je voulais ou dont j'avais besoin. Il ne m'a jamais payé avec de l'amitié. Comme tous les autres, il me voulait à distance, à portée de main. »

« Il vous laissait patrouiller dans nos eaux », dit Strom. « Pêcher dans nos mers. »

« Oui, il le faisait. Mais il ne m'a jamais invité dans son hall des banquets. Pourquoi pensez-vous que ça ait été ainsi ? »

Erec demeura silencieux. Il connaissait la raison. C'était parce que Krov était un pirate, un meurtrier et un violeur sans loyauté ni morale. Il savait que son père ne le respectait pas. Il l'utilisait quand il en avait besoin, et c'était tout. »

Soudain, Krov, l'humeur changeant en un éclair, abattit inopinément sa main sur la table de bois. Son visage lancer des regards noirs, et la musique dans le hall fit silence.

« J'ai dit pourquoi pensez-vous que ça ait été ainsi ? », cria-t-il, rejetant les femmes nues de ses genoux, se mettant debout, la voix s'élevant, lançant un regard furieux vers Erec. « Réponds-moi ! »

Tout le monde dans la pièce s'arrêta et les fixa des yeux, observant l'échange échauffé, sur les nerfs.

Erec croisa le regard de Krov avec fermeté, resta calme, ne montrant pas ses émotions, comme son père lui avait toujours appris, et il prit conscience d'à quel point Krov était imprévisible.

« Mon père », répondit Erec calmement, « n'a jamais parlé de vous en mal. »

« Il n'a pas dit un mot gentil sur moi non plus. »

« Mon père n'éprouvait aucune ressentiment envers vous », répéta Erec.
« Il vous considérait comme un partenaire. »

« Un partenaire mais pas un ami. Je le demande encore : pourquoi ? »

La colère de Krov semblait augmenter, tout comme la tension dans la pièce, et Erec sut qu'il devait prendre une décision rapide sur la manière de répondre. S'il ne le faisait pas correctement, il sentait que la pièce éclaterait bientôt en un bain de sang.

« Voulez-vous la réponse honnête ? » demanda Erec, prenant une décision.

« Je ne le demanderais pas à nouveau », dit Krov, la voix dure et froide, serrant maintenant la garde de son épée. Comme il le faisait, Erec vit plusieurs de ses hommes faire de même, eux aussi.

Erec s'éclaircit la gorge, lâcha la main d'Alistair, se leva lentement et fit face à Krov, se tenant fier et droit, inébranlable.

« Mon père honorait la chevalerie par-dessus tout », dit-il, la voix forte et claire, digne, honnête. « Il révérait *l'honneur*, et ceux qui luttèrent pour lui. Il n'approuvait pas le vol, ou de prendre des femmes qui n'avaient pas choisi d'être avec vous, de tuer des hommes pour de l'argent ou ce que leurs navires contenaient en cale. Mon père vivait pour l'honneur. Si vous voulez la réponse honnête, je vais vous la donner : à ses yeux, vous manquiez d'honneur. Et il ne voulait pas s'associer avec ceux qui en manquaient. »

Krov le dévisagea, les yeux éclatants, froids et sombres, le fixant droit à travers lui, et Erec pouvait les voir changer, voir l'agitation derrière eux, voir qu'il débattait s'il allait le tuer.

Erec baissa le bras nonchalamment, et posa lentement la main sur la

garde de son épée, juste au cas où Krov se jette sur lui.

Soudain, à la surprise d'Erec, le visage de Krov se détendit, puis il esquissa un sourire.

« Honneur ! » s'écria-t-il, et il rit. « Et qu'est-ce que l'honneur ? Où tout ton honneur t'a-t-il mené ? Regarde tout l'honneur qu'ils avaient dans l'Anneau. Où cela les a-t-il menés ? Maintenant il est détruit. Maintenant il n'est plus. Tout cela à cause d'une armée déshonorable. Vendus par ceux sans honneur. Je choiserais la vie plutôt que l'honneur n'importe quel jour – et je choiserais le vin et les femmes plutôt que vos visages sévères, votre vie solennelle, votre code de chevalerie. »

Krov baissa soudain le bras et attrapa une chope, souriant.

« Tu m'as donné une réponse honnête », dit-il. « Aucun autre homme n'aurait été assez brave pour le faire. Ceci, monsieur, est de l'honneur ! »

Il leva son verre.

« À l'honneur ! »

Tous ses hommes dans le hall se mirent debout, levèrent leurs verres et poussèrent une acclamation avec lui.

« À l'honneur ! » applaudirent-ils.

Krov rit, comme les autres, tandis qu'il prenait une longue lampée de son outre, et toute la tension dans la pièce se dissipa.

Erec, toujours à vif, toujours méfiant, hocha lentement de la tête, but dans son verre, et s'assit lui aussi.

« Tu es intrépide », dit Krov à Erec, « et c'est ce que j'aime en toi. Il se pourrait même que je t'aime plus que ton père. Il reste à voir si nous serons amis, mais je pense que nous le pourrions. »

« Je peux toujours trouver une utilité pour de nouveaux amis », dit Erec, hochant de la tête avec respect.

« Maintenant dis-moi », dit Krov, sérieux, passant aux choses sérieuses, « pourquoi es-tu venu ici ? »

Erec soupira.

« J'ai besoin de votre aide. *Nous* avons besoin de votre aide. Ce qu'il reste de mon peuple, les exilés de l'Anneau, menés par Gwendolyn, ont trouvé refuge dans l'Empire. »

« L'Empire ?! » demanda Krov, de toute évidence stupéfait. « Pourquoi fuiraient-ils là ? »

Erec haussa les épaules.

« Peut-être cela semblait-il être l'endroit le plus contre-intuitif où aller. Après tout, votre ennemi vous chercherait-il dans son propre jardin ? »

Krov opina, commençant lentement à se faire à l'idée.

« Cette Gwendolyn », dit-il. « Toujours trop intelligente pour son propre bien. Comme son père. Je suis étonné d'entendre qu'elle est toujours en vie – qu'aucun d'eux ne soit encore en vie – après ce que Romulus leur a fait. Elle doit être une meilleure reine que ce à quoi tous s'attendaient. »

Erec acquiesça.

« J'ai reçu un faucon », dit-il. « Ils ont besoin de notre aide, et je voudrais les libérer. Ma flotte, comme tu le sais, fera face à un bien plus grand nombre. Personne ne connaît ces eaux mieux que toi. J'ai besoin que vous nous rejoigniez, nous aidiez dans notre guerre contre l'Empire. »

Krov secoua la tête.

« Toujours l'idéaliste », dit-il. « Tout comme ton père. J'ai passé ma vie entière à éviter l'Empire, et maintenant tu me demanderais de combattre de front. » Il secoua lentement la tête. « Folie. Affronter l'Empire serait du suicide. »

« Vous n'avez pas besoin de vous battre contre eux », dit Erec. « Juste de naviguer pour nous, nous aider à aller où nous en avons besoin. Accompagnez-nous à travers ces eaux, et à travers l'Épine du Dragon. »

Krov le regarda, et Erec put voir son visage se figer de peur à ces mots.

« L'Épine du Dragon ? » demanda-t-il. « Ne me dis pas que tu comptes passer à travers ? » dit-il, une peur réelle dans la voix.

Erec opina calmement.

« C'est la route la plus directe », dit Erec, « et la moins susceptible d'être repérée. Nous n'avons pas le temps pour d'autres alternatives. »

Krov secoua la tête.

« Mieux vaut passer par la Corne d'Azul », dit Krov.

« Cela rajouterait des lunes à notre périple », dit Erec. « Comme je l'ai dit, il n'y a pas le temps. »

« Il n'y a pas le temps pour mourir, tu veux dire ? » dit Krov. « Mieux vaut prendre des lunes et être en vie que des jours et être mort. Personne ne passe l'Épine du Dragon et ne vit ensuite. »

« Toi si », dit Erec, le dévisageant avec un air qui en disait long.

Krov croisa son regard et soupira lentement, ses yeux prirent un air absent en se remémorant.

« C'était il y a des années, quand j'étais jeune, mes cheveux épais et blonds », dit Krov. « Maintenant ils sont clairsemés et chauves, j'ai du ventre, et je ne suis pas aussi fou que je l'ai été autrefois. Maintenant j'aime ma vie. J'ai juré de ne plus la traverser à nouveau – et je ne le ferais pas. »

« Tu connais l'Épine mieux que quiconque », dit Erec. « Où se trouvent les rochers, où les vagues se brisent, dans quel sens vont les courants, où l'Empire patrouille – et où les monstres rodent. Nous irons à travers l'Épine », dit-il, déterminé, de la force et de l'autorité dans la voix. « Tu peux rester là, te recroqueviller de peur et être pauvre, ou tu peux nous rejoindre et être riche. »

Krov rencontra son regard, son visage sérieux, en affaire.

« Riche comment ? » demanda-t-il.

Erec sourit, s'attendant à cela.

« Un navire rempli de l'or le plus fin », intervint Strom. « Et un pacte renouvelé de la loyauté de notre île. »

Erec rougit, souhaitant que Strom ne l'ait pas interrompu. Son jeune frère parlait toujours quand il aurait dû écouter.

« *Loyauté* », répéta Krov, le visage acerbe. « Et que suis-je censé faire

avec de la loyauté ? Cela va-t-il me payer des prostituées ? Cela va-t-il me payer du vin ? »

« Si vous êtes attaqués, nous viendrons à votre aide », dit Strom. « Cela vaut votre vie. »

Krov s'assombrit, secouant la tête.

« Je n'ai pas besoin de votre aide, ou de votre protection, mon garçon », dit-il à Strom. « Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, notre peuple s'en sort très bien. En effet, comme je le vois maintenant, il semblerait que ce soit vous qui ayez besoin de notre aide. »

Strom rougit, et Erec tendit finalement une main pour lui faire signe d'être silencieux.

Erec regarda Krov.

« C'est de l'or de qualité », dit-il doucement, souriant, d'homme à homme, « et une mission audacieuse. Juste assez dangereuse pour tu sois incapable de l'ignorer. »

Krov se pencha en arrière et se frotta la barbe, tournant à nouveau son attention vers Erec. Finalement, après un long silence, il but d'un trait le reste de son outre de vin, essuya le coin de sa bouche, et la jeta au sol. Il se leva et fit face à Erec.

« Disons deux navires d'or », dit-il. « Et nous appareillerons aux premières lueurs du jour, pendant que je suis encore assez stupide pour dire oui. »

Erec se leva, et sourit lentement.

« J'avais le pressentiment que tu dirais ça », dit-il. « C'est pourquoi les deux navires sont déjà en train d'attendre. »

Krov le dévisagea, puis lentement esquissa un sourire immense.

Il fit le tour de la table, et étreignit Erec.

Il se pencha en arrière, le tint par les épaules, et le regarda dans les yeux.

« Tu feras un excellent Roi, Erec fils de Nor », dit-il. « Un excellent Roi, en effet. »

Darius marchait à travers le camp de son armée grandissante, accompagné par Raj, Desmond, Kaz et Luzi pendant qu'il passait d'homme à homme dans l'étendue des villageois, passant voir les blessés, rencontrant chacun des nouveaux visages face à face, aidant à retirer des entraves, regardant dans leurs yeux et serrant leur main. Il vit l'espoir monter dans chacun de leurs yeux quand ils le dévisageaient, chacun serrant sa main et ne voulant pas la lâcher, tous le considérant comme s'il était leur sauveur.

Personne n'avait jamais regardé Darius de cette manière dans sa vie, et cela semblait surréel. À ses yeux, il n'était qu'un garçon, juste un garçon qui aspirait à devenir un guerrier, seulement un garçon qui avait un pouvoir caché qu'il ne pourrait jamais utiliser, ne voulait pas utiliser, et qu'il ne pourrait jamais révéler aux autres. C'était tout. Darius ne s'était jamais attendu à devenir un chef des hommes, à devenir quelqu'un pour lequel les autres avaient du respect, quelqu'un vers qui ils se tournaient pour être à leur tête et les diriger. Sa vie entière, les autres lui avaient dit qu'il n'équivaudrait à rien, qu'il était le moins important du groupe ; son grand-père l'avait toujours rabaisé, lui avait dit qu'il ne valait pas grand-chose, que c'était ce pour quoi son père l'avait laissé. Tous les anciens du village, tous ses entraîneurs, en particulier Zirk, le commandant de la troupe des garçons, lui avaient dit que ses compétences étaient moyennes, au mieux, et que sa taille était trop petite. Ils lui avaient dit de ne jamais rêver trop grand.

Darius avait toujours su qu'il n'était pas le plus massif du groupe, ou le plus fort. Il savait qu'il n'était pas le plus beau, qu'il n'avait aucune richesse, et qu'il ne venait pas d'une famille noble et illustre. Et pourtant Darius avait toujours eu courage, conviction, passion et une détermination qu'il sentait plus forte que celle des autres. D'une certaine manière, il avait toujours senti que cela l'aiderait à passer à travers, et même lui permettrait de s'élever au-dessus des autres garçons et hommes, même ceux supposément meilleurs que lui. Il ressentait les choses plus profondément, et il refusait de se voir tel que les autres le voyaient. Il avait insisté dans son esprit pour dépeindre une image mentale de lui-même forte, en héros, en meneur des hommes, et pour s'y accrocher, indépendamment de la façon dont les autres tentaient de le rabaisser. Ils pouvaient briser son corps, mais ils ne pourraient jamais briser son esprit – et ils ne pourraient jamais toucher à son imagination. Et son imagination, il le sentait, était ce

qui était le plus précieux de tout. C'était la capacité à se voir comme quelqu'un d'autre, à se voir en train de s'élever au-dessus de sa position. Et c'était cette *vue* – pas la taille, pas la force, pas la richesse, pas le pouvoir – qui lui permettait de le faire.

Maintenant, tandis qu'il marchait à travers les rangs de sa nouvelle et toujours grandissante armée, Darius pouvait voir comment ils le scrutaient tous, et c'était comme regarder sa propre imagination prendre vie, se dérouler sous ses yeux. Il savait, il la savait simplement, que c'était sa ténacité à s'accrocher à son imagination, sa vision, qui avait été la cause de cela. C'était sa capacité à noyer toutes ces voix négatives autour de lui qui avaient tenté de le maintenir au plus bas, avaient insisté pour lui dire ce qu'il ne serait jamais. S'élever au pouvoir, il le savait, il le sentait, dépendait d'une chose : avec quelle force tu peux refouler les voix des autres, refouler la mer de négativité qui essaie de te dire qui tu es, essaie de te dire ce que tu ne pourras jamais faire durant cette vie. C'est une mer qui s'abat sur toi tous les jours, depuis tous les angles, réalisa Darius, comme de nouvelles vagues s'échouant sur le sable. Ceux qui pouvaient les bloquer à l'extérieur, qui pouvaient s'accrocher à leur propre vision d'eux même, pouvaient, Darius le savait, s'élever au-dessus de tout.

Pendant que Darius cheminait, regardant tous les nouveaux visages, ses propres amis le suivant en tant que chef, il vit qu'il était important, pour leur bien, qu'ils pensent à lui en tant que meneur. Ils avaient tout besoin et désiraient un chef, quelqu'un pour les guider à travers ces temps incertains. Il leur avait donné de l'espoir, de la confiance, une direction, malgré le fait que le tableau puisse paraître peu prometteur. Il savait qu'il était tenu de leur donner. Il le leur devait, même s'il ne le sentait pas lui-même complètement encore en lui.

« Merci, Zambuti », dit un des hommes libérés, se précipitant en avant et attrapant la main de Darius avec les siennes. « Tu nous as tous libérés. Tu nous as donné la vie. »

Darius fut choqué par cette expression de révérence. *Zambuti* était seulement réservé au plus haut égard possible, un terme qui signifiait *chef bien aimé*, d'une telle affection que même les anciens du village ne le recevaient pas. Pour aussi longtemps qu'il l'ait su, les esclaves n'avaient pas eu de véritable chef. Pas un vrai.

Darius secoua la tête.

« Vous vous êtes donné *vous-même* la vie », dit Darius. « Et je ne suis pas votre Zambuti. »

« Tu l'es ! » cria un autre homme libéré, se précipitant en avant, serrant la main de Darius, lui aussi.

« C'est un devoir ! » fit écho un autre homme, tandis que plus d'hommes se rassemblaient autour de lui. « Tu es notre chef maintenant ! Le seul véritable chef que nous ayons jamais eu. Le seul qui leur a tenu tête. Tu nous as rendu nos vies. Maintenant c'est à toi de nous mener nous esclaves ! »

Il y eut une acclamation approbatrice.

« Vous n'êtes plus des esclaves ! » Darius s'adressa à la foule grandissante. « Ne vous appelez plus encore ainsi ! Vous êtes des hommes libres. Vous avez choisi votre destin, vous avez choisi votre liberté, et pour cela je suis très fier de vous. Je vous mènerais – si vous vous dirigez vous-mêmes ! »

Il y eut une autre acclamation approbatrice.

Un tumulte soudain s'éleva, le bruit d'hommes applaudissant, agités, et Darius, curieux, se tourna et marcha à travers la foule, dense, tous s'écartant pour lui.

Alors qu'il atteignait la fin de la cohue, Darius repéra une petite clairière, le centre du vacarme, et à l'intérieur il vit les anciens de village en train de se réunir, s'adressant aux nouveaux esclaves.

« Nous avons gagné une victoire ici aujourd'hui », s'écria un ancien. « Nous avons été bénis par les dieux. Et pourtant, ne soyez pas enhardis de penser que cela devrait mener à d'autres victoires. À présent ce n'est pas le moment de se battre plus. Maintenant il est temps d'essayer de négocier la paix avec l'Empire. »

« Il n'y aura pas de paix ! » hurla un des villageois.

« Les jours pour parler de paix sont révolus ! » hurla un autre.

« Comment osez-vous défier vos anciens ? » cria un des anciens du village, un homme maigre et sévère que Darius reconnut de son village.

« Vous n'êtes pas nos anciens ! » cria un homme libre du nouveau village. « Nous n'avons pas survécu ici aujourd'hui pour écouter vos commandements. Nous ne nous sommes pas libérés d'un contremaître pour en placer un autre sur nos têtes ! »

Le village applaudit.

Zirk se fraya soudain un passage à travers le cercle, sauta sur un gros rocher au centre, et leur fit face à tous, réclamant l'attention.

« Je suis le commandant de notre force ! » cria Zirk. « C'est *moi* qui ai entraîné tous les guerriers ici aujourd'hui ! Et je suis le plus âgé parmi ces guerriers ! C'est *moi* qui vous dirigerais vers notre prochain combat, où que cela soit. Vous êtes à présent tous sous *mon* commandement ! »

Darius se tint là, observant tout, furieux. Zirk s'était toujours senti menacé par lui. Et maintenant il était là, le même homme qui avait essayé de le rabaisser, d'arrêter l'insurrection, revendiquant tous les crédits pour cela.

Darius regarda tandis qu'un silence tendu s'installait parmi la foule. Il voulait crier, réparer les torts – mais il réalisa que ce n'était pas à lui de prendre le pouvoir. C'était à ces hommes de décider s'ils le voulaient.

Lentement, le silence fut brisé quand un groupe d'esclaves s'avança vers le cercle, et ignora ostensiblement Zirk, lui tournant le dos. À la place, ils se tournèrent et firent face à Darius.

Ce dernier fut surpris de les voir tous regarder dans cette direction, pointant droit vers lui.

« Tu n'es pas notre chef », dirent-ils à Zirk. « Darius l'est. »

Une acclamation parcourut les villageois.

« Darius est celui qui a mené la bataille ici aujourd'hui. Darius est celui qui nous a libérés, nous et nos familles. C'est à Darius que nous devons allégeance. Zambuti »

« Zambuti ! » firent écho les autres.

Darius ressentit un élan de gratitude tandis qu'il se tenait là – mais soudain, Zirk, indigné, sauta du rocher et se précipita entre eux.

« Vous ne pouvez pas le prendre en tant que chef ! » hurla Zirk, désespéré, regardant Darius avec envie et jalousie. « C'est juste un garçon. Un Garçon que j'ai entraîné. Il n'est même pas le meilleur de nos combattants. Il ne peut diriger personne. »

Un des villageois s'avança et secoua la tête.

« Ce n'est pas l'âge d'un homme qui fait le chef », répondit l'homme, « mais le cœur qui est en lui. C'est lui qui nous conduira. »

Les villageois éclatèrent dans une grande clameur.

« Zambuti ! » crièrent-ils, encore et encore.

Zirk, outré, se renfrogna et partit comme un ouragan, se frayant un passage à travers la foule, et disparut.

Plusieurs esclaves se précipitèrent en avant, empoignent Darius, et à sa surprise, le placèrent sur le rocher. Pendant qu'ils le faisaient, les autres esclaves applaudissaient, et ils levèrent tous les yeux vers lui en se réjouissant.

Darius contempla la mer de visages, tous regardant vers lui avec adulation, et prit conscience de combien il comptait pour eux. Combien ils avaient besoin de lui. Combien ils avaient besoin de quelqu'un en qui croire. Quelqu'un pour les diriger. Il pouvait voir dans tous leurs yeux qu'ils iraient n'importe où dans le monde où il les mènerait.

« C'était l'honneur de ma vie de me battre à vos côtés aujourd'hui », s'écria Darius. « C'était un honneur que d'être témoin de votre bravoure. Vous êtes des hommes libres maintenant, et les choix sont les vôtres. Si vous souhaitez me rejoindre, je ne peux vous promettre la vie – mais je peux vous promettre la liberté. Si vous souhaitez me rejoindre, nous ne nous assiérons pas ici et ne nous recroquerons pas dans le désert, mais adviennent que pourra, nous porterons ce combat complètement jusqu'aux cités de l'Empire ! »

Les hommes applaudirent violemment, se précipitant en avant et l'étreignant, le faisant descendre du rocher, et Darius sut que la grande guerre ne faisait que commencer. Il savait qu'il avait désormais son armée.

« Zambuti ! » criaient-ils. « Zambuti ! »

Darius marchait à travers le camp, inquiet, mené par Loti. Elle tenait sa main tandis qu'ils slalomaient, et il ne pouvait arrêter de penser aux nouvelles qu'elle venait juste de lui donner.

« Est-il mourant ? » lui demanda Darius.

Loti secoua tristement la tête.

« Je ne sais pas, mon amour », dit-elle. « Mais il vaut mieux se dépêcher. »

Le cœur de Darius palpitait tandis qu'ils serpentaient dans le camp, se demandant si ça y était. Son grand-père, l'avait-elle informé, gisait grièvement blessé. Il avait été touché dans le dernier accrochage, même s'il ne se battait pas, une lance perdue envoyée à travers la colonne vertébrale, et il gisait immobile. Loti était tombée sur lui, s'occupant de lui quand elle avait fait ses rondes auprès des blessés, et était allée directement à Darius.

Les émotions de Darius tourbillonnaient de sentiments partagés tandis qu'ils marchaient vers lui. Il pensa à la manière dont son grand-père l'avait traité si durement durant toute sa vie, se rappela tous le ressentiment qu'il avait contre lui. Mais en même temps, il était aussi son grand-père, avait été présent quand son père était absent, l'avait élevé et lui avait donné un endroit où vivre. Il était aussi son seul parent, hormis Sandara. Cela comptait pour quelque chose. Tout aussi fâché qu'il soit avec son grand-père, il devait aussi admettre qu'il ressentait un peu d'amour pour lui, ce composant de sa vie. Et Darius ne pouvait s'empêcher d'avoir le sentiment que sa blessure au cours de l'escarmouche était de sa faute.

Ils atteignirent enfin la clairière, remplie des blessés et malades ; le cœur de Darius chavira quand il en repéra son grand-père parmi les corps, étendu là, une grande plaie à travers sa colonne vertébrale et dans son ventre, couvert de bandages, d'où suintait déjà du sang. Son grand-père paraissait plus faible qu'il l'avait jamais vu. Il semblait aux portes de la mort.

Darius se sentit envahi de chagrin, et il ne voulait pas que Loti le voie ainsi.

« J'aimerais le voir seul », dit Darius.

Loti hocha de la tête, elle parut triste mais aussi compréhensive, elle se détourna et s'éloigna, leur donnant de l'intimité.

Darius se hâta vers son grand-père, s'agenouilla, et prit sa main.

« Potti », dit Darius, utilisant le terme affectueux qu'il avait toujours employé pour son grand-père.

Ce dernier ouvrit faiblement les yeux et les leva vers Darius. Darius pouvait voir la lumière en eux s'éteindre.

« Darius », dit-il, avec un ténu. Darius pouvait voir combien cela comptait pour lui qu'il soit là.

« J'ai attendu pour toi », poursuivit son grand-père, éteint, la voix rauque. « Je t'ai attendu avant de mourir. »

Darius serra sa main, refoulant des larmes tandis qu'il s'y accrochait, détestant l'idée de sa mort. Il y avait eu tant de tension entre eux toute leur vie, une telle bataille pour le contrôle – et pourtant il y avait aussi eu, Darius devait l'admettre, beaucoup d'amour. Son grand-père était un homme sévère, mais au moins il avait pu compter sur lui, il avait toujours été là pour lui. Il se sentait accablé par la culpabilité, avait le sentiment que peut-être lui, en débit de la manière dont il avait été traité, aurait dû être plus respectueux envers lui, moins rebelle.

« Je suis désolé », dit Darius. « Je suis désolé de ne pas avoir été là pour prendre ce coup pour toi. Je suis désolé que tu sois mourant. »

Son grand-père secoua lentement la tête, les yeux emplis de larmes.

« Tu n'as commis aucun acte pour lequel t'excuser », répondit-il finalement, sa respiration superficielle. « Tu es comme un fils pour moi. Tu as toujours été comme un fils pour moi. J'étais dur avec toi parce que je voulais que tu sois fort. Je voulais que tu apprennes. Je ne voulais pas que tu comptes sur quiconque à part toi. »

Darius essuya des larmes.

« Je sais, Potti », dit-il. « Je l'ai toujours su. »

« Je ne voulais pas que tu finisses comme ton père », dit-il. « Et pourtant, au plus profond de moi, je savais que c'était ton destin.

Darius le dévisagea, confus.

« Que veux-tu dire ? » demanda-t-il.

Son grand-père toussa, du sang sortit, et Darius pouvait le sentir mourant dans ses bras. Il brûlait de savoir ce qu'il voulait dire, ce qu'il avait à dire à propos de son père. La disparition de ce dernier avait été un mystère qui l'avait rongé toute sa vie durant. Il mourait d'envie de savoir qui il était, quand il était parti, où, et ce qu'il était advenu de lui. Mais son grand-père avait toujours refusé d'en parler.

Son grand-père secoua la tête et fit silence pour un long moment, si long que Darius ne pensait pas qu'il répondrait.

En fin de compte, il parla, la voix éraillée.

« Ton père n'était pas un esclave ordinaire », dit-il, la voix presque un murmure. « Il n'était pas comme les autres. Il tenait de mon père. »

« *Ton* père ? » demanda Darius, confus.

Il acquiesça.

« Un grand guerrier », dit-il. « L'homme d'après qui tu as été nommé. »

Le cœur de Darius s'arrêta à cette nouvelle.

« Un guerrier ? »

Son grand-père opina.

« Et bien plus. Il n'était pas seulement un grand guerrier. Vois-tu, le sang en toi— »

Il fut soudain pris d'une longue quinte de toux, incapable de parler. Darius le regarda, au supplice d'en savoir plus, il avait le sentiment que tous les mystères de sa vie étaient enfin en train d'éclater au grand jour.

Finalement, il arrêta de tousser, et cette fois-ci, sa voix était encore plus faible.

« Ton père, il te dira tout », murmura-t-il, haletant. « Il vit. Tu dois le trouver. »

« Il *vit* ? ! » demanda Darius, sidéré. Il avait toujours été si sûr qu'il était mort. « Mais où ? Le trouver où ? »

Son grand-père ferma soudain les yeux et lâcha sa main ; Darius le

sentit partir.

« Potti ! » s'écria Darius.

Mais il n'y avait rien de plus que Darius puisse faire. Il s'agenouilla et regarda sa tête retomber mollement, le regarda mourir, tant de questions sans réponses tourbillonnant toujours dans son esprit, sentant son destin suspendu devant lui pour la première fois de sa vie.

Il se pencha en arrière et poussa un hurlement de chagrin.

« Potti ! »

Loti se tenait à l'opposé de la clairière et observait Darius au côté de son grand-père, tenant sa main, en pleurs, et elle se détournait, incapable de supporter la vue. Elle ne pouvait supporter de voir Darius autant bouleversé par la douleur, et elle voulait lui donner son intimité. Elle regarda l'expression de Darius changer tandis que son grand-père parlait et, bien évidemment, brûlait de curiosité, de savoir ce qu'il lui disait, de savoir ce qui pouvait tant l'affecter. Pour autant qu'elle le sache, ils ne s'étaient jamais vraiment entendus.

Tout en pensant à Darius, Loti prit conscience qu'elle en était venue à l'aimer de tout son cœur – et même plus, à le respecter. Elle ne pouvait toujours pas comprendre comment il l'avait sauvée, comment il s'était sacrifié ainsi pour elle, comment il avait subi tous ces coups de fouet pour son compte, avait été prêt à se soumettre lui-même à une torture atroce et à la mort pour elle. À certains égards elle avait le sentiment que cette guerre tout entière avait commencé suite à ses actes, après avoir tué le contremaître qui fouettait son frère, et même si elle était fière de ses actions, elle ressentait de la culpabilité. Elle ressentait aussi une intense gratitude : elle savait que s'il n'y avait pas eu Darius elle serait morte à présent, comme le seraient les siens, et elle éprouvait plus d'amour pour lui qu'elle ne pouvait l'exprimer.

« Te voilà », dit une voix.

Loti se tourna pour voir Loc venir à côté d'elle, un sourire sur le visage.

Elle baissa les yeux et vit une blessure sur son bras ; son visage reflétait son inquiétude.

« Ne t'inquiète pas », dit-il, « ce n'est qu'une égratignure. »

Elle examina l'entaille dans son biceps gauche, son bras valide, musculeux, et maintenant couvert de sang séché.

« Comment t'es-tu fait ça ? » demanda-t-elle.

Il sourit.

« Je suis peut-être boiteux », répondit-il, « mais je peux aussi me

battre, sœur. Je ne suis peut-être pas aussi rapide ou fort que les autres, mais mon bras valide est bien plus puissant que les bras normaux de bien des gens. Avec la lance, masse ou fléau approprié, je peux atteindre un ennemi à dix pas. Plus d'un contremaître git mort sur le terrain à cause de cet homme boiteux – et j'ai juste payé un petit prix pour cela. »

Loti, si fière de lui, était néanmoins inquiète par la blessure, qui semblait profonde ; elle prit rapidement un bandage qu'il lui restait à sa taille et l'enroula à son bras, encore et encore.

« Tu es courageux », dit-elle. « Je ne connais personne d'autre dans ton état qui prendrait le risque d'aller au combat. »

Il sourit.

« Je n'ai aucune condition, sœur », dit-il. « Je suis aussi heureux et libre qu'aucun homme sur cette terre. Conditions et limitations n'existent que dans l'esprit. Et ils n'existent pas dans le mien. Je suis fier de l'état dans lequel je suis né. »

Elle sourit en retour, tellement édifiée par lui, comme toujours.

« Bien sûr », dit-elle. « Je suis fière de toi, moi aussi. Je ne voulais pas dire— »

Il leva une main rassurante.

« Je sais, ma sœur. Je sais ce que tu voulais dire. Tu as toujours de bonnes intentions à mon égard. Tu en as toujours eu. Tu ne pourrais jamais m'offenser. »

« Loti ! » hurla une voix.

Loti tressaillit au son strident, une voix qu'elle connaissait bien, une qui envoyait un frisson le long de sa colonne vertébrale, si désapprobatrice, réprobatrice. Elle n'eut pas besoin de se tourner pour savoir qu'il s'agissait de sa mère, approchant rapidement.

Elle les atteignit, lança un regard furieux et désapprobateur allant de sa fille à son fils.

« Arrêtez ces bêtises, quoi que vous fassiez, et venez avec moi immédiatement », exigea-t-elle. « Votre peuple a besoin de vous. »

Elle la dévisagea, confuse.

« Mon peuple a besoin de moi ? » répéta-t-elle. « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Sa mère lui lança un regard menaçant, elle détestait être mise en question.

« Ne pose pas de questions à ta mère ! » dit-elle sèchement. « Viens avec moi immédiatement – tous les deux. »

Loti et Loc échangèrent un regard perplexe.

« Venir avec toi où ? » demanda Loc.

Sa mère mit ses mains sur les hanches et poussa un gros soupir.

« Un grand groupe d'esclaves devenus guerriers, venant d'un autre village, pourrait vouloir rejoindre notre cause. Ils veulent seulement parler avec toi, car tu es la celle qui est célèbre à leurs yeux, celle qui a tout commencé, qui a tué le premier contremaître. Ils ne nous rejoindront pas sinon. Viens maintenant, vite, et rends un service à ton peuple. »

Loti regarda sa mère en retour, confuse.

« Et pourquoi te soucies-tu tant de notre cause ? » lui demanda-t-elle.
« Toi, qui est opposée au combat ? »

Sa mère siffla, faisant un pas en avant.

« C'est à cause de *toi* que cette guerre a commencé », gronda-t-elle.
« Nous ne nous battrions pas sinon. Mais à présent que nous la menons, nous devons gagner. Et si tu peux aider, ainsi soit-il. Maintenant tu viens ou non ? »

Leur mère se tint là, lançant un regard furieux à tous les deux, et Loti put voir qu'elle n'accepterait pas un non comme réponse. La dernière chose qu'elle voulait faire était d'aller quelque part avec sa mère ; mais pour Darius, pour la cause, pour les siens, elle ferait n'importe quoi.

Sa mère pivota et partit comme un ouragan, et ils lui emboîtèrent le pas, slalomant dans la foule, la suivant pendant qu'elle les menait. Dieu savait où.

Gwendolyn était allongée, roulée en boule, sur le sol dur de la Grande Désolation, éveillée, comme elle l'avait été la plus grande partie de la nuit, et contempla un autre matin dans le désert. Le ciel se fit rouge écarlate, le premier des soleils se levant, invraisemblablement large, semblant emplir l'univers tout entier. Il projetait une lumière sombre sur tout, cet endroit désolé, et déjà elle sentit la chaleur commencer à augmenter.

Krohn, en boule à ses genoux, bougea et gémit, se pelotonnant contre elle, dormant profondément, la seule chose qui l'ait gardée au chaud dans la nuit glaciale. Gwen changea de position, elle aussi, mais eut mal en le faisant, son corps encore égratigné après leur rencontre avec les Marcheurs des Sables.

Non loin, au sol, dormaient Steffen et Arliss, Kendrick et Sandara, Illepra et le bébé – tout le monde, semblait-il, avait quelqu'un avec qui être hormis elle. Dans de tels moments Thor lui manquait plus que tout, elle aurait donné sa vie pour pouvoir tenir Guwayne dans ses bras. Mais tout ce qui était bon dans ce monde, avait-elle le sentiment, lui avait été arraché.

Gwen ouvrit les yeux, essuyant la poussière rouge durcie sur ses paupières, pourtant elle n'avait pas vraiment dormi. Elle était restée éveillée toute la nuit, comme elle l'avait été durant la plupart des nuits ici dans la Désolation, tournant et se retournant d'inquiétude pour son peuple, pour Thorgrin, pour Guwayne. Elle repoussa des larmes en clignant des yeux, les essuyant rapidement pour que personne ne les voie, même si la plupart des siens étaient endormis. C'était dans des moments comme ça, dans le calme de l'aube, qu'elle se permettait de pleurer, de déplorer tout ce qu'elle avait perdu, pour l'avenir peu prometteur qui semblait être à venir. Hors de la vue des autres, elle pouvait s'autoriser à méditer sur tout ce qu'elle avait et se sentir désolée pour elle-même.

Mais Gwen ne se le permettait que pour un moment ; elle le balayait rapidement et s'asseyait, sachant que s'apitoyer sur son sort était seulement nuisible et ne changerait rien. Elle devait être forte ; si pas pour elle-même, alors pour les autres.

Gwen regarda aux alentours, ses centaines de gens éparpillés autour d'elle, parmi eux Kendrick, Steffen, Brandt et Atme portant Argon,

Illepra le bébé, Aberthol, Stara, des dizaines de membres de l'Argent, et elle se demanda combien de jours ils avaient passés là dehors. Elle avait perdu la notion du temps. Elle avait été prévenue que la Grande Désolation pouvait faire cet effet-là.

Cela avait été une marche interminable, ils cheminaient de plus en plus profondément dans le désert sans aucun point de repère en vue. Cela avait été une monotonie cruelle. Ses provisions s'amenuisaient encore plus, si c'était possible, et les siens devenaient plus faibles, plus malades à chaque instant – et encore plus mécontents. Juste un jour auparavant – ou était-ce deux jours ? Gwen ne pouvait plus se le rappeler – ils avaient perdu leur première victime, un vieil homme qui avait simplement cessé de marcher et s'était effondré sur lui-même. Ils avaient tous essayé de le réveiller, mais il gisait là, déjà mort. Personne ne savait s'il était mort à cause de la chaleur, de maladie, de faim, de déshydratation, une crise cardiaque, une piqure d'insecte, ou d'une maladie inconnue là-bas.

Gwendolyn entendit un bruit de rampement, et elle, toujours assise là, leva les yeux pour voir un gros insecte au dos cuirassé, avec une longue queue, et une tête encore plus longue, rampant vers elle. Il s'arrêta, leva ses pattes avant, et siffla.

Figée de terreur, Gwen resta parfaitement immobile. Il tourna le cou, ses yeux luisants fixés sur elle, et une longue langue se glissa hors de sa bouche. Elle sentit qu'il était sur le point de frapper. Elle avait vu un des siens mourir d'une de ces choses avant, et ce n'était pas joli. Si elle avait été debout, elle aurait pu l'écraser avec sa botte – mais il l'avait surprise là, au petit matin, assise, vulnérable. Et maintenant elle n'avait nulle part où aller.

Gwen regarda autour d'elle et vit que tous les autres étaient endormis, et elle commença à transpirer, pensant à l'horrible manière que ce serait de mourir. Elle recula lentement, mais comme elle le faisait, la créature rampa de plus en plus près d'elle. Soudain, elle vit les plaques de sa carapace se soulever, et elle sut qu'il était sur le point de se lancer.

Un grondement s'éleva, un bruit de pattes, et alors que l'insecte bondissait dans les airs, Krohn, qui apparemment regardait et attendait pendant tout ce temps, bondit soudain en avant, grondant, et attrapa la créature en plein vol dans sa gueule, juste avant qu'il n'atteigne Gwendolyn. Elle se tortilla dans sa bouche jusqu'à ce que Krohn resserre son étau sur elle. Avec un cri haut perché, elle mourut enfin, un liquide vert suintant de son corps, flasque dans la gueule de

Krohn.

Ce dernier lâcha la carcasse inanimée au sol ; Gwendolyn se précipita en avant et l'enlaça, le caressa et l'embrassa sur la tête. Krohn gémit, frottant sa tête contre elle.

« Je te suis redevable, Krohn », dit-elle en l'étreignant, si reconnaissante envers lui. « Je te dois la vie. »

Gwen entendit le cri d'un bébé, regarda plus loin et vit Illepra assise avec la petite fille que Gwen avait sauvée dans les Isles Boréales. Illepra leva les yeux et sourit d'un air fatigué à Gwendolyn.

« Et je pensais être la seule réveillée », dit Illepra en souriant.

Gwen secoua la tête.

« Elle m'a gardée debout », ajouta Illepra, baissant les yeux sur le bébé. « Elle ne dort pas. Pauvre chose – elle a tellement faim. Cela me brise le cœur. »

Gwen examina l'enfant, la petite fille qu'elle avait sauvée dans les Isles Boréales, et se sentit angoissée, submergée par la culpabilité.

« Je lui aurais donné ma nourriture » dit Gwen. « Si j'en avais. »

« Je sais, ma Reine », dit Illepra. « Mais il y a toujours quelque chose que vous pouvez lui donner. »

Gwen la regarda, surprise.

« Un nom », ajouta Illepra.

Gwendolyn acquiesça, ses yeux s'illuminèrent. Elle avait pensé à lui donner un nom plusieurs fois, et à chaque tentative elle avait été incapable d'arrêter son choix sur un.

« Je peux la prendre ? » demanda Gwen.

Illepra sourit, s'avança, et plaça l'enfant dans les bras de Gwen tandis que cette dernière se tenait debout. Gwen la serra bien fort, la berça. Ce faisant, le bébé se calma enfin, regard levé vers Gwen avec ses magnifiques yeux bleus. Elle semblait trouver un sentiment de paix, et Gwen, elle aussi, fut apaisée en la tenant ; elle avait presque l'impression de tenir Guwayne. Ils avaient presque le même âge.

Cela la fit pleurer – elle se détourna rapidement et essuya ses larmes.

Gwen voulait tellement lui donner un nom, mais tandis qu'elle la fixait dans les yeux, elle ne trouvait rien. Pour autant qu'elle essaye, cela ne voulait pas lui venir.

Elle tendit l'enfant, tristement, à Illepra.

« Quand ce sera le bon moment », dit Illepra, compréhensive.

« Un jour », dit Gwen au bébé, avant de la laisser repartir, « quand nous en aurons fini avec tout ceci, nous aurons beaucoup de temps ensemble. Tu feras connaissance de mon fils Guwayne. Vous serez élevés ensemble. Vous serez inséparables. »

Dans l'esprit de Gwen, elle se résolut calmement à élever cet enfant comme s'il était le sien ; mais au plus profond d'elle, elle savait qu'ils pourraient ne pas survivre jusqu'à ce jour-là.

Gwen souhaitait plus que tout pouvoir donner au bébé de la nourriture, de l'eau – n'importe quoi. Mais il ne lui restait rien à donner. Tous les siens étaient lentement en train de dépérir, et elle-même n'avait pas eu un bon repas depuis des jours, donnant la plupart de ses rations au bébé et à Krohn. Elle se demanda si son peuple aurait même la force de marcher un autre jour. Elle avait la désagréable impression qu'ils ne le pourraient pas.

Le soleil se leva encore plus haut et tous ses hommes commencèrent à se remettre sur pieds, son camp rapidement vivant et éveillé, se préparant à affronter un autre jour. Elle montra la voie sans un mot, ne perdant pas plus de temps tandis que la chaleur augmentait minute après minute, la procession hétéroclite commençant à se remettre en branle, à marcher, tous se dirigeant plus loin dans le néant.

« Et vers où maintenant, ma dame ? » s'écria Aslin, la voix haute et railleuse, enhardi une fois encore, assez fort pour que les autres l'entendent. « Quelle superbe destination avez-vous en magasin pour aujourd'hui ? »

Steffen, à côté d'elle, s'assombrit, posa une main sur son épée, se retourna et fit face à Aslin.

« Tu ferais mieux de surveiller ta langue », dit-il sèchement. « C'est à ta Reine que tu t'adresses. »

Aslin pouffa.

« Elle n'est pas ma Reine », cracha-t-il. « Plus maintenant. Une Reine

mène un peuple, et elle ne nous a menés à rien hormis la mort. »

Steffen fit un geste pour dégainer son épée, mais Gwen tendit le bras et posa une main rassurante sur son poignet.

« Épargne-toi l'effort », lui dit-elle doucement ; il relâcha à contrecœur sa prise et continua à marcher avec elle.

« Ne leur prêtez pas attention, ma dame », dit Kendrick, venant à côté d'elle. « Vous êtes une Reine bien meilleure que ce qu'ils auraient pu espérer. Une Reine bien meilleure que ce qu'ils méritent. »

« Je te remercie », dit Gwen. « Mais ils ont raison. Je ne les ai menés nulle part. Je ne sais pas si Père avait prévu cela quand il m'a choisie pour lui succéder. »

« C'est exactement pour des temps comme cela que Père vous a choisie », insista Kendrick. « Il n'y a jamais eu de temps comme celui-ci, et il savait que vous auriez la fermeté pour guider votre peuple à travers. Regardez jusqu'où vous nous avez déjà emmenés. Vous nous avez déjà sauvés d'une mort certaine dans l'Anneau. C'était seulement à cause de votre prévoyance que nous nous sommes échappés. Nous vivons tous sur un temps emprunté. Du temps que nous n'étions pas supposés avoir. Du temps que nous avons uniquement à cause de vous. »

Gwen l'aimait pour ses mots, qui l'apaisaient toujours, et elle posa une main reconnaissante sur son poignet, puis la retira.

Ils marchèrent encore et encore, tous s'enfonçant de plus en plus dans la Grande Désolation, les soleils grimpant plus haut au-dessus de leurs têtes ; Gwen se sentait déjà couverte de sueur. Elle tremblait, trémulait tout en avançant, et elle ne savait plus si c'était en raison du changement brutal de température, l'épuisement, ou le manque de nourriture et d'eau. Sa bouche était si desséchée, qu'il était difficile d'avaler ; même parler devenait un effort.

Les heures se succédèrent, plus avant dans la Grande Désolation, et Gwen se retrouva à regarder par terre, suivant les lignes sur le sol désertique, perdant toute notion de l'espace et du temps. Elle commençait à avoir des vertiges.

« Droit devant ! » cria soudain une voix.

Gwendolyn, brusquement arrachée à ses pensées, s'arrêta et leva les yeux, entendant le ton frénétique de la voix, et sut que cela devait être

réel. Ce faisant, elle fut stupéfaite par la vue qui s'offrait devant elle.

Là, au loin, quelque chose surgissait de l'horizon, et au premier abord elle se demanda si c'était un mirage. Cela ressemblait à un gros monticule, peut-être de trente mètres de haut, sans rien autour. C'était le premier objet qu'ils aient rencontré dans ce désert sans fin.

Ils accélérèrent tous le pas tandis qu'ils marchaient de plus en plus vite, encouragés, se rapprochant du tas. Ils marchaient comme un, avec une énergie renouvelée, les querelles s'arrêtèrent enfin, le cœur de Gwen battait d'excitation alors qu'ils s'approchaient de la structure. Elle s'élevait vers le ciel, était d'une couleur brun foncé, faite d'un matériau étrange que Gwen ne pouvait vraiment saisir. Au début elle pensa qu'il s'agissait d'un gigantesque rocher, mais quand elle fut plus près elle réalisa que non. Cela semblait être fait d'argile.

Ils marchèrent plus près, jusqu'à ce qu'ils soient à peine à vingt mètres.

« Que pensez-vous ? » demanda Kendrick, juste à côté d'elle.

Gwen l'examina, incertaine.

« Ce n'est pas une formation rocheuse », intervint Aberthol. « Ni une structure. »

« Sandara ? » demanda Gwen, et elle vint à côté d'elle. « C'est ta terre natale. Qu'est-ce que c'est ? »

Sandara plissa les yeux, et lentement elle secoua la tête.

« J'aimerais savoir, ma dame. Je ne suis jamais allée aussi loin dans la Grande Désolation. Aucun des miens ne l'a fait. Je n'ai rien vu ou entendu à propos de cela auparavant. Ce n'est rien que je reconnaisse. »

« De la nourriture ! » hurla l'un des siens.

Soudain, il y eut une ruée de gens, tous foncèrent vers l'énorme monticule. Menés par Aslin, ils se précipitèrent vers le tas et alors qu'ils arrivaient plus près, Gwen vit ce qu'ils regardaient : un matériau semblable à de la sève en suintait, coulait sur les côtés, et était collecté dans une flaque à sa base.

« C'est sucré ! » hurla Aslin, tendant le bras et léchant la sève avec ses doigts. « Ça a le goût du miel ! »

Gwen saliva à l'idée, mais quelque chose à propos de cela ne semblait pas aller.

« Je ne sais pas ce que ce monticule est ! » cria Gwen, par-dessus le vacarme. « Il se peut que ce ne soit pas sûr ! Vous tous, revenez ici ! Écartez-vous jusqu'à ce que nous l'ayons examiné de plus près ! »

À la surprise de Gwen, cependant, aucun des siens, déjà assemblés autour du monticule, ne l'écouta. Seuls son entourage et l'Argent restèrent derrière, lui obéissant.

« Et pourquoi devrions-nous vous écouter ? » s'écria Aslin. « Nous en avons fini de vous écouter, vous et vos conseils ! »

La foule poussa une acclamation, à la consternation de Gwen, et ils continuèrent à manger, attrapant la sève à pleines mains et l'engouffrant dans leurs bouches.

« C'est une montagne de miel ! » hurla une autre personne. « Nous sommes sauvés ! »

Gwen les regarda, levant les yeux vers le soleil et examinant le monticule, avec une profonde appréhension.

« Ma dame ? » demanda Kendrick en se tournant vers elle. « Cela semble être assez sûr. Allons-nous manger ? »

Gwendolyn resta où elle était, à une bonne trentaine de mètres, examinant le tas, incertaine. Tout cela semblait trop beau pour être vrai. Elle sentait que quelque chose n'allait simplement pas.

Gwen commença à ressentir un léger tremblement dans le sol du désert sous ses pieds, et commença à entendre un léger bourdonnement.

« Vous entendez ça ? » demanda-t-elle.

« Entendre quoi ? » demanda Steffen.

« Ce son... »

Soudain, les yeux de Gwen s'écarquillèrent de peur, et elle prit conscience de ce qui était en train d'arriver.

« Revenez ! » hurla-t-elle. « Vous tous ! Éloignez-vous du monticule ! Maintenant ! »

Soudain, avant qu'aucun des siens n'ait pu réagir, les murs du tas explosèrent, envoyant de l'argile partout, et à l'intérieur apparut un énorme monstre, jaillissant hors de sa coquille.

Gwendolyn leva les yeux, choquée de voir une créature gigantesque, de trente mètres de haut, avec une peau bleu vert, des muscles saillants, et des bras invraisemblablement longs. Elle avait une tête ressemblant à celle d'un bœuf, mais avec de longues dents aiguisées, des cornes dentelées le long de sa mâchoire. Des épines dépassaient partout sur elle, dans tous les sens, comme un porc-épic. Elle paraissait féroce, enragée – comme réveillée d'un profond sommeil.

Elle se pencha en arrière, poussa un grognement, et tous les gens de Gwendolyn, à présent debout à ses pieds, s'arrêtèrent, figés, du miel coulant de leurs mains, trop terrifiés pour bouger.

Ils n'eurent pas le temps de régir de toute manière. La créature frappa brusquement à toute volée avec ses griffes, plus vite que Gwen l'aurait imaginé, et en un coup, elle tua des dizaines des siens. Ils volèrent dans les airs, hurlant, plus retombèrent avec un floc sur le sol, la nuque brisée. Puis elle s'avança et les piétina jusqu'à la mort.

« Flèches ! » ordonna Gwen.

Les soldats et l'Argent qui étaient restés derrière avec elle obéirent immédiatement à son commandement, s'avancèrent, tirèrent leurs arcs et décochèrent leurs flèches, visant tous la tête de la créature, Steffen et Kendrick en envoyant plus que les autres.

Des dizaines de flèches transpercèrent le visage et la tête de la créature, qui poussa un hurlement, puis tendit un bras et arracha de sa peau, comme si elles n'étaient qu'une simple contrariété. Le monstre bondit ensuite en avant, leva un bras, ferma le poing, et l'abattit comme un marteau droit sur une dizaine de personnes de plus, les épines les empalèrent sur place.

Kendrick, Brandt, Atme et Steffen formèrent un cercle protecteur autour de Gwen, avec des dizaines d'Argent, tous brandissant leurs épées, se tenant près alors que la créature approchait.

Gwendolyn savait qu'elle devait entreprendre une action spectaculaire ; si elle ne faisait rien, tous les siens, le savait-elle, seraient morts dans quelques instants. Elle se tourna et regarda partout, désespérée de trouver une solution, et elle eut soudain une idée : elle repéra Argon, toujours immobile, porté sur les épaules des guérisseurs sur une civière, et, en grand désarroi, elle courut vers lui.

« Argon ! » s'écria-t-elle, le secouant encore et encore.

Elle était certaine qu'il allait se lever, allait trouver une manière de l'aider ; il avait toujours été là pour elle en temps de crise.

Mais même lui ne répondit pas.

Gwen se sentait accablée, sans espoir, tandis que la bête dévastait son peuple, les tuait comme des fourmis, leurs cris emplissant ses oreilles. Cette fois-ci, elle était vraiment seule.

« Ma dame ! » dit une voix affolée.

Gwen se tourna et vit Sandara debout à côté d'elle, de la panique dans les yeux.

« Je connais cette bête », dit-elle. « Elle a attaqué mon peuple autrefois. C'est un Trappeur de Monticules. Il n'y a qu'une manière de le faire mourir : le sang d'un souverain. »

« Je le ferais », dit Gwen sans hésiter. « Je donnerais ma vie pour sauver mon peuple. »

Sandara secoua la tête.

« Vous ne comprenez pas », dit-elle. « Il n'y a pas besoin de votre vie. Juste de votre sang. Donnez-moi votre main. »

Gwen tendit le bras, ouvrit sa paume, et Sandara l'entaille rapidement avec sa dague. Gwen poussa un cri de douleur, l'entaille rapide et nette, et sentit le sang chaud s'écouler de sa paume.

Sandara se baissa rapidement et le recueillit dans une fiole vide. Puis elle la donna à Gwen.

« C'est à vous de le faire, ma dame. Vous devez tremper la bête ! »

Gwendolyn se saisit de la fiole de sang, la bouchant avec son pouce, et courut, se précipitant à travers les siens, évitant les pattes du monstre et ses épines. Le sol tremblait tandis que la bête grognait et tapait du pied, écrasant des gens tout autour d'elle.

« Ici ! » lui hurla Gwendolyn, agitant les bras, tentant d'obtenir son attention.

« Le monstre se tourna enfin et jeta son dévolu sur elle, baissa la tête, la regardant droit dans les yeux comme s'il l'examinait.

« Prends-moi ! » hurla Gwendolyn.

Le monstre gronda, ouvrit grand la bouche, et s'élança vers elle, comme pour la gober.

Gwen tendit le bras en arrière et lança la fiole de sang de toutes ses forces ; elle la regarda avec étonnement atterrir dans la bouche ouverte de la créature.

Le monstre s'arrêta au vol juste avant que pouvoir l'atteindre, et se figea. Il commença à s'ossifier, se transformant en pierre de haut en bas, tout en craquant.

Puis il y eut une explosion, et le Trappeur de Monticule vola en éclats, retombant tout autour d'elle en de petits fragments de pierre et de poussière.

Soudain, tout fut silencieux. Gwen regarda autour d'elle dans le chaos, le carnage, et vit que certains des siens, au moins, avaient survécu. Une horreur de plus dans ce désert, au moins, était derrière eux.

Soku, commandant des armées de Volusia, ne pouvait croire les tours et détours que le destin avait pris. Il y avait seulement une lune, il avait été à la tête de quelques milliers d'hommes, gardant la cité bien fortifiée de Volusia, avec peu à faire. C'était un poste stable et sûr qui n'avait pas beaucoup changé depuis le temps de sa mère.

Combien, et à quelle vitesse, les choses avaient changé. Maintenant, depuis la capture de Maltolis par Volusia, son gain de deux cent mille soldats, le nombre d'hommes sous son commandement s'était accru au delà de ce qu'il aurait pu attendre. Leurs missions étaient devenues de plus en plus audacieuses, leurs conquêtes de plus en plus grandes. À chaque instant Volusia lui avait donné tort, l'avait surpris, avait fait montre de plus d'astuce et de cruauté que n'importe quel général qu'il avait connu.

Et pourtant, il n'était aussi pas satisfait par l'état actuel des affaires. Volusia était trop imprévisible, trop imprudente, trop intrépide ; il ne savait pas ce qu'elle ferait d'un instant à l'autre, et il n'aimait pas recevoir des ordres de la part de personnes qu'il ne comprenait pas. Elle avait gagné jusque-là, et pourtant il était possible que cela n'ait été que par chance.

Plus dangereux de tout, elle croyait trop en elle-même, était trop imbue de son propre pouvoir. Au début il avait pensé que se revendiquer comme étant elle-même une déesse était simplement une intrigue, un stratagème rusé pour garder le pouvoir sur les masses. Il l'avait admiré.

Cependant maintenant, plus il passait de temps avec elle, plus il en venait à voir qu'elle le croyait réellement. Elle se considérait vraiment comme une déesse. Elle devenait dangereusement déconnectée de la réalité à chaque jour qui passait.

Et maintenant c'en était arrivé à ça : un pacte avec les Voks, la plus ténébreuse, la plus mauvaise, la moins digne de confiance de toutes les races. Cela avait été, de son point de vue, un choix terrible et catastrophique. Elle était passée de mégalomaniacale à délirante : elle était vraiment convaincue qu'elle et ses deux cent mille hommes pouvaient prendre la capitale et conquérir les millions de l'Empire.

Soku savait que ce n'était qu'une question de temps avant sa chute – et il ne prévoyait pas d'être du mauvais côté.

« Et quel passage conseilles-tu ? » lui demanda Volusia.

Soku reprit ses esprits, leva les yeux et vit Volusia le dévisageant. Il se tenait là avec son grand entourage d'hommes autour d'elle, Aksan, son assassin personnel, et plus troublant Koolian, son sorcier, qui la regardait bouche bée avec son visage couvert de verrues et ses yeux verts luisants. Elle était aussi rejointe par ses autres généraux, tous tournants encore et encore, comme ils l'avaient fait pendant des heures, débattant de la meilleure stratégie.

Soku baissa les yeux sur les dessins rudimentaires esquissés au sol à leurs pieds, trois passages divergents, chacun menant à trois cercles différents, chacun représentant une division de l'Empire différente. Ils avaient tous débattu quant à la première à attaquer. Soku savait que la meilleure approche serait d'attaquer le cercle à l'extrême droite, le second flanc de l'Empire. Ce passage menait par-dessus les montagnes, leur donnerait la hauteur, et l'avantage de la surprise. S'ils prenaient cette route, ils pourraient même avoir assez d'élan pour continuer vers la capitale.

Mais Soku ne voulait pas que Volusia gagne. Il ne voulait pas la conseiller dans son meilleur intérêt ; il voulait que cette guerre s'achève. Il voulait la chasser du pouvoir. Et il le voulait pour lui-même.

Volusia ne le savait pas encore, mais Soku avait conclu un accord avec l'Empire. Il l'avait vendue, et on lui donnerait le pouvoir à sa place. Il avait coordonné où leurs armées se rencontreraient, avait organisé une procession de cessez-le-feu qui mènerait à sa mort. Tout ce qu'il devait faire maintenant était de lui vendre – et son chemin vers la victoire serait complet. Elle lui avait toujours fait confiance ; cela avait toujours été son point faible. Comme sa mère avant elle. Volusia serait prise en embuscade, encerclée, puis vaincue, et on lui donnerait la position de commandement des millions de l'Empire.

Soku s'éclaircit la gorge et arbora son expression la plus sincère.

« Déesse », dit-il. « Si vous souhaitez gagner, il n'y a qu'une voie à prendre. Droit au milieu », dit-il, traçant le contour du passage dans la poussière avec un bâton tout en parlant. « Vous devez approcher et frapper la capitale ouvertement, dans la Vallée des Crânes. »

« Une idée insensée ! » dit Aksan.

« Un suicide ! » ajouta un général. « Personne d'autre ne donne ce conseil. C'est la route la plus évidente. »

« Laissez-le parler ! » dit Volusia, la voix pleine d'autorité.

Les autres firent silence et elle se tourna vers lui.

« Pourquoi recommander cela, Soku ? demanda-t-elle.

« Parce que c'est la voie à laquelle l'Empire s'attendrait le moins », mentit-il. « Ils ont de plus grands nombres, et ne s'attendraient jamais que nous attaquions de front. Ils mettront toutes leurs forces sur leurs flancs. Vous les prendrez par surprise, et diviserez leurs flancs. Plus important, si vous approchez leur cité de front, ils vous verront arriver. Ils enverront des messagers. Ils enverront des offres de trêve. Vous devez leur donner une chance pour un cessez-le-feu, Déesse. Après tout, il ne reste désormais plus de Commandant Suprême de l'Empire. Ils ont besoin d'un commandant. Ils pourraient en choisir volontairement un en vous. Pourquoi se battre pour la victoire quand une pourrait vous être donnée ? »

Soku fut impressionné par sa performance ; il avait dit cela avec une telle autorité, il s'était presque cru.

« Une proposition imprudente », contra un autre général. « La Vallée des Crânes est là où l'Empire est le plus fort. C'est la porte d'entrée même de la capitale. Cela nous laisserait vulnérables aux embuscades. Et l'Empire ne négociera jamais une trêve. »

« Autant de raisons pour lesquelles l'Empire ne s'y attendrait pas », répondit Soku. « Autant de raisons supplémentaires pour lesquelles ils pourraient l'offrir. Quand vous approcherez depuis une position de force, Déesse, ils seront plus enclins à vous adopter en tant que souveraine. »

Elle croisa ses yeux, et le fixa longuement, comme si elle le jugeait ; il sentit ses paumes transpirer, se demandant si elle perceait à travers sa mascarade. Si elle savait qu'il était en train de mentir, il savait qu'elle le ferait exécuter sur-le-champ.

Il se tint là, le cœur battant dans le silence pesant, attendant.

Finalement, Volusia hocha de la tête, et il put voir dans ses yeux qu'elle lui faisait complètement confiance.

« C'est un plan audacieux, Commandant Soku », dit-elle. « Et j'admire le courage. Je le suivrais. Préparez les troupes. »

Elle se tourna pour partir et comme une seule et même personne ses

conseillers s'inclinèrent.

Soku, ravi, se retournait pour partir, quand il sentit une main froide sur son épaule.

Il pivota pour voir Volusia se tenant là, le fixant du regard, les yeux brillants comme s'ils étaient emplis de feu.

« Obtiens-moi la victoire, Commandant », dit-elle. « Je crois en la victoire. Et je ne pardonne pas la défaite. »

Volusia se tourna et s'éloigna ; tandis qu'il se tenait là, la regardant partir, il eut un creux à l'estomac. Elle paraissait toute puissante, intouchable.

Serait-il vraiment capable de la renverser ?

Godfrey se sentit être étouffé par une pile de corps, un sur l'autre, tandis qu'il était allongé visage vers le haut au fond d'un trou. Un corps de l'Empire après l'autre y était jeté, atterrissant sur lui, l'écrasant jusqu'à ce qu'il ne puisse plus voir le ciel.

Godfrey se réveilla en sursaut, incapable de reprendre son souffle. Il avait l'impression que ses côtes étaient comprimées, et ouvrit les yeux dans la noirceur, confus. Il se retrouva en train d'être véritablement asphyxié, et il lui fallut un instant pour se rendre compte qu'il ne rêvait plus. Il était allongé sur le sol boueux de la prison, sur le dos, et il ne pouvait saisir le sens de l'image devant lui : le regardant en face, à quelques centimètres, se trouvait le visage énorme et grotesque de ce prisonnier obèse, la brute, celui qui l'avait attaqué plus tôt. Il lui jetait un regard mauvais, leurs nez se touchaient, et Godfrey réalisa enfin ce qui se passait : l'homme était étendu sur lui. Il avait dû lui sauter dessus pendant qu'il dormait. Il l'avait enserré et tentait de l'écraser jusqu'à la mort.

Le poids de l'homme était plus que ce que Godfrey pouvait supporter – il devait peser deux cent vingt kilos – et il empoignait Godfrey, serrait et serrait, enroulant ses bras autour de Godfrey, ses jambes autour de Godfrey, à l'évidence essayant de briser chaque os de son corps. Godfrey sentait ses os commencer à se casser, se sentait suffoquer, et savait que dans quelques instants, il serait mort.

Quelle horrible manière de mourir, pensa-t-il. Étouffé par un homme obèse sur un sol boueux, dans une cellule de prison puante, à l'autre bout du monde dans les profondeurs de l'Empire.

Même pour lui, habitué à des lieux sordides, c'était plus que ce qu'il pouvait supporter. Il n'avait jamais imaginé mourir ainsi. Il avait toujours pensé qu'il trouverait la mort dans un combat à la taverne, ou dans un lit de bordel, ou après avoir bu un verre de trop. Toutes qu'il pouvait accepter. Il ne s'était pas attendu à une mort noble de guerrier, n'avait pas escompté à ce que les bardes chantent des chansons pour lui, ou que les bannières royales soient hissées à ses funérailles.

Mais il ne voulait pas mourir ainsi. Pas avec le visage dans l'aisselle puante d'un homme obèse, ses côtes écrasées comme s'il était un vulgaire animal.

« Dis bonne nuit, petit homme », siffla l'homme dans son oreille tandis qu'il serrait plus fort.

Et plus fort.

Godfrey avait été appelé par bien des choses dans sa vie, mais avec sa grande carrure et son gros ventre, il n'avait jamais été qualifié de "petit". D'une certaine manière, cela le choqua encore plus qu'être étouffé à mort. Puis encore une fois, réalisa-t-il, tout était relatif : cet homme était un monstre, un géant.

Les yeux de Godfrey lui sortaient de la tête. Il luttait pour respirer, et sentit qu'il ne pouvait tenir une seconde de plus. Il se tordit, essayant de se libérer, mais c'était inutile. Il commençait à voir des étoiles.

Soudain, l'homme se figea sur lui, relâchant son emprise. Ses yeux s'écarquillèrent, il tira la langue, et pour une raison quelconque, il arrêta de serrer. En fait, il devint flasque, ses yeux louchant dans l'agonie, luttant lui-même pour respirer.

Puis soudain il s'effondra, mort.

Godfrey lutta immédiatement pour repousser le poids mort de l'homme, encore plus lourd maintenant que quand il était en vie. Avec un grand effort, il réussit à rouler sur le côté et se dégager de sous lui.

Godfrey se mit à quatre pattes, toussant, ayant des haut-le-cœur, le souffle coupé, essayant de reprendre son souffle. Ce faisant, il jeta un coup d'œil, toujours sur ses gardes, le regard fixé sur l'homme mort et ne comprenant pas ce qu'il s'était passé.

Ensuite Godfrey remarqua quelque chose d'étincelant du coin de l'œil ; il leva les yeux et vit Ario, tenant une petite dague, essuyant le sang à sa pointe.

Ario se tenait là, un garçon calme et inexpressif, et d'une manière détachée dissimula à nouveau la dague à sa taille. Godfrey le dévisagea, impressionné qu'un si petit garçon puisse tuer un homme aussi immense – et même plus impressionné qu'il ait l'air si calme, comme s'il n'avait rien fait.

« Merci », lança Godfrey, ressentant un élan de gratitude envers lui.
« Tu m'as sauvé la vie. J'aurais été mort. »

Ario haussa les épaules.

« J'aimais cet homme nettement moins que toi. »

Godfrey examina rapidement la cellule et vit Akorth et Fulton endormis avec tous les autres prisonniers, adossés contre le mur, ronflant. Godfrey les regarda, énervé. Ils étaient inutiles. Sans ce garçon, d'une fraction leur âge et leur taille, il aurait été écrasé à mort.

« Psst ! »

Un sifflement soudain résonna dans l'air, Godfrey regarda à travers la cellule sombre, encore noire dans la nuit, allumée par une seule torche, et il réussit à peine à distinguer la silhouette de Merek près de la porte, seul.

Godfrey porta son regard au delà de Merek et vit un seul garde à l'extérieur, assis affalé contre les barreaux, endormi. Les torches étaient faibles, brillant à peine, à peine assez allumées pour voir.

Godfrey entendit le bruit métallique de clefs, et il observa, stupéfait, tandis que Merek déverrouillait la cellule discrètement. Ce faisant, Merek leur fit signe frénétiquement.

Godfrey et Ario se précipitèrent et donnèrent un coup de pied à Akorth et Fulton, couvrant leur bouche en même temps pour les empêcher de faire du bruit. Puis ils les remirent sur pieds et les tirèrent vers Merek.

Ils rejoignirent rapidement ce dernier tandis qu'il ouvrait la cellule et les menait à l'extérieur, la refermant derrière lui. Godfrey vit le garde encore assis là, affalé contre les barreaux – et il réalisa à présent, en regardant attentivement, qu'il n'était pas endormi, mais mort. La gorge tranchée d'une oreille à l'autre.

Godfrey leva les yeux sur Merek, et se prit conscience de ce qu'il avait fait.

« Mais comment as-tu eu les clefs ? » demanda Godfrey.

Merek ne fit que sourire.

« Tu demandes ça à un voleur ? » répondit-il avec un sourire en coin.

Godfrey était ravi que Merek les ait rejoints pour cette mission ; il valait plus que cent guerriers. Il se rendit compte que n'importe quand il choisirait un voleur plutôt qu'un chevalier.

Ils suivirent Merek alors qu'il partait, s'élançant comme une flèche à travers les couloirs, slalomant de-ci de-là.

« J'espère que tu sais où tu vas », s'écria Godfrey dans un murmure.

« J'ai été dans une prison ou une autre presque toute ma vie », dit-il.
« J'ai un sixième sens pour ces choses-là. »

Tandis qu'ils le suivaient d'une manière vertigineuse, Godfrey vérifiant continuellement par-dessus son épaule par peur d'être pris, il regarda finalement vers l'avant et fut surpris de les voir tous émerger des donjons. Merek les mena le long d'une rampe et vers une dernière porte. Au-delà, Godfrey pouvait voir les rues étincelantes de Volusia, luisant dans la nuit.

Merek sortit le trousseau de clefs, trouva immédiatement la bonne, et la déverrouilla. Il ouvrit la dernière porte et fit un pas de côté avec un sourire faussement modeste.

Godfrey le dévisagea en retour, ébahi.

« Ce ne sont pas seulement les guerriers qui gagent les guerres », dit Merek.

Godfrey serra l'épaule de Merek, fier de lui tandis qu'ils se tenaient là à contempler leur liberté.

« Tu as plus de valeur qu'un million de chevaliers, mon ami », dit-il.
« Je ne retournerais jamais en prison sans toi. »

Merek sourit et se rua à travers la porte, tandis que Godfrey et les autres suivaient.

Ils bondirent tous sur les rues vides et nocturnes de Volusia, Godfrey surpris par le contraste, le calme, étant donné combien bruyantes et affairées cela avait été durant le jour. Il baissa les yeux, surpris, ses rues dorées étaient plutôt un contraste comparé au sol boueux de la prison. Godfrey s'émerveilla de voir à quel point la cité semblait cristalline même de nuit. Elle était déserte, pourtant sereine. Des torches bordaient les rues, se reflétant sur l'or, et les rues étaient immaculées, pas remplies de vagabonds, comme l'étaient toutes les ruelles de toutes les cités que Godfrey avait visitées. Godfrey ne vit même pas un garde de l'Empire ; il supposa qu'il n'y avait pas besoin de patrouilles, car la cité était sûre.

Devant eux, reflétant la lumière des torches, Godfrey pouvait voir tous

les canaux s'entrelacer avec les rues de Volusia, leur doux clapotis ajoutant à la tranquillité.

« Vers où maintenant ? » demanda Ario.

« Vers l'or », répondit Godfrey. « Nous devons le récupérer et sortir d'ici. »

Ils suivirent tous Godfrey tandis qu'il s'élançait le long des rues ; au début il fut désorienté, mais rapidement il reconnut quelques intersections, des points de repère, des statues, et retrouva son chemin. S'il y avait quelque chose dont il ne pouvait jamais perdre la trace, c'était son or.

Godfrey atteignit enfin l'endroit qu'il reconnut, vit, à un pâté de maisons, la statue du bœuf d'or à côté de l'eau.

Il s'arrêta et s'accroupit derrière un mur, l'examinant depuis le bas de la rue.

« Qu'attendons-nous ? » demanda Fulton, à l'évidence impatient de partir.

Godfrey hésitait, se tenant là, reprenant son souffle.

« Je ne suis pas sûr », dit-il.

Tout semblait dégagé, toutefois Godfrey était hésitant de sortir à découvert et de le récupérer.

« Je veux m'assurer que personne n'est en train d'observer », ajouta-t-il.

« Tu veux dire, comme un soldat de l'Empire ? » dit une voix sombre et menaçante.

Les cheveux de Godfrey se dressèrent sur sa nuque tandis qu'il se retournait lentement, avec les autres, et vit debout devant eux, au coin de l'allée sombre, un soldat de l'Empire.

Il sortit des ténèbres, mais à quelques mètres, une épée à la main, un sourire sinistre sur le visage.

« Pensiez-vous vraiment que vous étiez assez intelligents pour ne pas être suivis ? » demanda-t-il. « Pensiez-vous vraiment que j'étais assez stupide pour vous laisser vous échapper ? »

Ils le dévisagèrent tous, sans voix.

« Vous nous avez laissé nous échapper », dit Ario, réalisant. « Vous nous avez fait penser que nous l'avions fait seuls. Mais vous observiez tout du long. C'était un piège. »

Le soldat esquissa un grand sourire.

« La seule manière pour que vous me meniez à l'or », dit-il. « Sans que vous mentiez. Maintenant je sais où il est, à coup sûr, et à présent je vais le prendre avec joie. Puis je prendrais vos vies. Il n'y a pas d'urgence, vous voyez ? Quel mal à vous laisser vivre une heure supplémentaire ? »

Son expression s'assombrit.

« Maintenant bougez », ordonna-t-il.

Godfrey marcha avec les autres le long de la rue, échangeant un regard troublé avec Merek et Ario, et sachant qu'il ne pouvait pas faire grand-chose. Il sentait la pointe de l'épée du soldat à l'arrière de sa nuque, l'aiguillonnant tout le long, et il transpirait à chaque pas tandis qu'ils marchaient vers le canal. Il espérait que Merek et Ario ne tenteraient rien de stupide. Ce n'était pas un détenu ; c'était un soldat professionnel de l'Empire, de deux fois leur taille, avec une véritable armure, de vraies armes, et un désir évident de tuer. Tout en progressant, Godfrey se creusa la tête pour trouver une issue, une idée, mais il ne put aboutir à rien. Ils avaient été dupés.

Godfrey fut conduit par l'épée du soldat tout le long du chemin jusqu'au bord de l'eau et se tint là, sous la statue du bœuf doré, débattant de ce que faire. Il savait que ses options étaient limitées. Le soldat était énorme, l'épée sur sa nuque, et si un d'entre eux bougeait trop précipitamment, ils seraient probablement tués.

« Pourquoi t'es-tu arrêté ? » demanda le soldat.

« L'or repose dans l'eau, mon seigneur », dit Godfrey.

« Alors vous feriez mieux de vous mettre à nager », ordonna-t-il.

« Vous tous ! » dit-il, se tournant vers les autres.

Godfrey déglutit, ne sachant pas quoi faire d'autre, tandis qu'il allait au bord de l'eau et se mettait à quatre pattes.

« N'importe lequel de tes amis tente quoi que ce soit », ajouta-t-il, « et

vous tâterez de mon épée d'abord. Et si un d'entre vous remonte dans or, vous ne remonterez pas du tout. »

Un à la fois, les autres se mirent à genoux, eux aussi. Ils regardèrent tous Godfrey, et il put voir l'hésitation dans leur expression. Il hocha la tête vers eux pour qu'ils y aillent, ne sachant pas quoi faire d'autre. Ce n'était pas le moment pour des actes de bravoure.

Godfrey se glissa dans l'eau, et elle était froide, lui donnant un choc. Il plongea en dessous, et réfléchit longuement.

Godfrey attrapa l'or, soulagé qu'il soit encore là où il l'avait laissé, et les autres, eux aussi, attrapèrent un sac. Il refit surface, haletant, dégoulinant, et le déposa dans la rue avec un cliquetis. Tous les autres firent de même.

Le soldat regarda au sol, impressionné. Godfrey pouvait voir la cupidité dans ses yeux.

« Ouvre-le ! » ordonna l'officier.

Godfrey commença à sortir hors de l'eau, mais l'homme mis la pointe de son épée contre sa gorge.

« Je ne t'ai pas dit de sortir », dit-il.

Godfrey, encore dans l'eau, tendit le bras et dénoua le sac d'or. Là, brillant sous la lumière des torches, se trouvait assez d'or pour engager une armée.

Les yeux du soldat de l'Empire s'écarquillèrent. Godfrey savait que son temps était compté ; il réfléchit rapidement.

'Il y en a plus », dit-il. « Bien plus. »

Le soldat le regarda, surpris.

« Alors qu'attends-tu ? Va nager ! »

Godfrey fit un signe de la tête aux autres, et ils plongèrent tous à nouveau sous l'eau ; cette fois-ci, cependant, il avait un plan : il prit délibérément un plus petit sac d'or, un assez gros pour tenir dans sa paume.

Godfrey fit surface, tandis que les autres ramenaient chacun un gros sac, cette fois-ci il s'attarda au bord de l'eau, prétendant avoir du mal.

« J'ai besoin d'aide, mon seigneur », dit-il. « C'est trop lourd. Je ne peux pas le remonter. »

Le soldat fronça les sourcils.

« Je ne suis pas stupide », répondit le soldat. « Monte-le toi-même, ou meurs où tu es. »

Godfrey déglutit, réalisant que cet homme n'était pas un idiot.

« D'accord, mon seigneur », dit-il. « Je vais le faire. Mais dans ce cas, s'il vous plaît laissez-moi juste grimper sur la pierre pour que j'aie assez de levier pour le tirer. »

Le soldat hésita.

« Bien, grimpe », dit-il. « Reste à quatre pattes et garde ton dos face à moi pendant que tu te penches pour le récupérer. Et il vaudrait mieux que ce soit le plus gros sac d'or de ta vie, ou sinon tu vas couler avec lui. »

Godfrey, le cœur battant, priant pour que son plan marche, grimpa sur la pierre. Il se retourna, dos au soldat, à quatre pattes, se pencha sur l'eau et se saisit du petit sac d'or. Il fit un gros effort pour peiner et lutter pendant qu'il était penché, tendant les bras vers lui.

S'il vous plaît, Dieu. Je sais que j'ai été une personne terrible. Je sais que je suis probablement au delà de la rédemption. Mais je suis sûr que ce soldat est bien pire. Au moins je n'ai blessé personne, ou du moins personne qui ne l'ait pas mérité. Faites que ça marche. Laissez-moi gagner. Juste pour cette fois.

Godfrey savait que c'était maintenant ou jamais.

Il prit une grande inspiration, tendit le bras, attrapa le sac, et le saisit fermement. Il sentit l'épée du soldat lui donner un coup dans le dos.

« Allez ! » l'aiguillonna-t-il.

« Le voilà, mon seigneur » s'écria Godfrey.

Godfrey attendit jusqu'à ce qu'il sente le soldat baisser son épée, puis soudain hissa le sac et pivota dans le même mouvement, visant l'épée du soldat.

Il tourna, emporté par son élan, et le sac d'or tournoya dans les airs, et à sa grande surprise ce fut un coup parfait. Le sac entra en contact

avec l'épée du soldat, la fit tomber de sa main et l'envoya avec fracas par terre.

Dans le même mouvement, Godfrey bondit sur ses pieds, fit un pas en avant, et utilisant ses deux mains, balança le sac d'or dans le visage du soldat. Tout cela arriva trop vite pour que le soldat abasourdi puisse réagir, et le sac toucha sa mâchoire – encore, un coup parfait. Le poids de toutes ces pièces le gifla au visage, l'envoyant chanceler en arrière, tombant à quatre pattes.

Avant qu'il n'ait pu se relever, Godfrey se précipita en avant et abattit le sac d'or sur son visage, écrasa son nez et le brisa. Enhardi, il le frappa encore et encore, si durement que le sac finit par se déchirer.

Des pièces d'or volèrent partout, roulant de haut en bas des rues. Godfrey, enragé, se sentant bien de pouvoir finalement se venger de l'Empire, s'avança de toutes ses forces, et donna un coup de pied à l'homme entre les jambes, le mettant enfin k.-o.

Godfrey était debout, tenant le sac vide, tremblant, choqué de ce qu'il venait tout juste de réussir à faire. Il ne savait pas ce qui lui avait pris – et il n'avait pas réalisé qu'il avait ça en lui.

Les autres le dévisageaient tous avec stupéfaction.

« Je ne savais pas que tu avais ça en toi », dit Merek, de toute évidence impressionné.

Godfrey haussa les épaules.

« Moi non plus. »

« Tu vois ce que le fait de ne pas prendre quelques verres peut faire à un homme ? » intervint Akorth, lui donnant une petite tape sur l'épaule.

« On dirait que nous avons perdu un sac d'or parfaitement bon », dit Fulton, montrant d'un geste les pièces éparpillées.

Fulton haussa les épaules.

« J'imagine que ça valait la vie de Godfrey », dit-il.

Godfrey se tenait là, dégoulinant, secoué par toute cette épreuve, il avait du mal à croire ce qui venait juste de se passer, ce qu'il venait de faire. Il regarda ses amis debout là, tous également surpris, les sacs

d'or reposant à leurs pieds.

Godfrey se tourna et jeta un œil aux pièces éparpillées, certaines d'entre elles roulaient encore dans les rues, s'arrêtaient encore dans un cliquetis.

« Ramassons notre or et sortons d'ici », dit-il.

Il commença à partir mais fut stoppé par une voix sinistre, s'élevant dans la nuit.

« Je pense que vous n'irez nulle part. »

Godfrey fit volte-face, cheveux hérissés, et fut stupéfait de voir un groupe de Finiens à quelques mètres, se tenant là silencieusement, patiemment, dans leurs capes rouges, le capuchon repoussé, leurs cheveux rouge vif luisant sous la lumière des torches. Ils étaient humains, mais trop pâles, trop maigres, le visage creusé, et ils fixaient tous Godfrey des yeux, souriant comme s'ils avaient tout leur temps.

« Vous êtes vêtus de nos habits », dit l'un d'eux, faisant un pas en avant, de toute évidence leur chef, « et pourtant vous les portez avec médiocrité. La prochaine fois que vous dépouillerez des Finiens, vous devriez être plus discrets. »

Il esquissa un grand sourire, les examina, secoua la tête, et Godfrey le dévisagea, ne sachant ce que dire. Il échangea un regard perplexe avec les autres, mais ils semblaient médusés, eux aussi.

« Vous êtes un lot pitoyable », poursuivit le chef. « Vous allez venir avec nous maintenant. Avec votre or. Non pas que nous en ayons besoin. Mais j'aimerais entendre votre histoire. Et rappelez-vous : nous ne sommes pas aussi stupides que les soldats de l'Empire. Si vous regardez mes amis avec attention vous verrez de petites arbalètes dirigées vers vous. Faites un geste et vous serez tous morts, flottant dans l'eau. »

Godfrey jeta un coup d'œil et vit les autres Finiens tenant en effet de petites arbalètes sous leurs capes, toutes dirigées vers eux. Il déglutit.

« En fait, j'ai envie de simplement vous tuer immédiatement. », ajouta le chef. « Mais je suis d'abord curieux d'entendre comment un groupe pitoyable comme le vôtre s'est retrouvé à l'intérieur de Volusia, comment vous avez eu vos capes, comment vous avez autant d'or. Puis il se pourrait que je vous tue. Ou peut-être pas – selon la qualité de votre histoire. »

Il arbora un grand sourire.

« Vous avez eu votre combat à l'épée », ajouta le chef. « Maintenant vous aurez votre joute verbale. Êtes-vous assez intelligents pour vous montrer plus malins que nous ? »

Godfrey se retourna pour les regarder, redoutant l'idée d'un autre emprisonnement, mais sachant qu'il n'avait pas le choix. Il y avait quelque chose chez ces gens qu'il n'aimait pas, en laquelle il n'avait pas confiance. Ils paraissaient si calmes, si amicaux, pourtant en son for intérieur, sous leurs sourires, il avait le sentiment qu'ils étaient encore plus mortels que l'Empire.

Ils le poussèrent, et il commença à marcher avec les autres, tous avec les mains levées au-dessus de la tête, menés par les Finiens le long de rues inconnues, vers Dieu savait où.

Thor se tenait à la proue de sa petite embarcation à voile, tandis qu'ils s'éloignaient de l'île de Ragon dans l'aube naissante, en direction de l'horizon, celle vers laquelle son rêve l'avait forcé à aller, celle vers laquelle il se sentait certain que Guwayne l'attendait. Le rêve avait paru si réel, comme s'il l'avait vraiment vécu. Il sentait avec certitude que Guwayne se trouvait juste devant, qu'il avait urgemment besoin de lui. Thor se tenait debout au bord et scrutait le brouillard, impatient qu'il se lève, qu'il révèle l'emplacement de son fils ; il observait les courants, et voulait qu'ils portent son bateau plus vite.

Ton enfant t'attend sur l'île.

La voix du rêve de Thor résonnait dans son esprit, encore et encore ; Thor regarda au loin et serra le bastingage, ne tenant plus en place, impatient. Il pouvait difficilement attendre de tenir Guwayne dans ses bras ; il se sentait terriblement mal pour l'avoir laissé partir, et cette fois-ci il ne laisserait rien se mettre en travers de son chemin jusqu'à ce qu'il ait trouvé son garçon.

« Es-tu certain que nous voguions dans la bonne direction ? » demanda Matus, sceptique, venant à côté de lui.

Thor se retourna et vit tous les autres – Reece, Selese, Indra, O'Connor – tous là debout, vêtus de leurs nouvelles armures, avec leurs nouvelles armes, étincelants dans la lumière – et tous le contemplant avec scepticisme.

« C'est la direction vers laquelle mon rêve m'a mené », répondit-il.

« Et si ton rêve est faux ? » demanda O'Connor.

Thor secoua la tête.

« C'est impossible », dit-il. « Vous ne comprenez pas. C'était plus qu'un rêve : c'était une vision. Je l'ai vu. J'ai vu mon garçon. »

Reece soupira.

« Nous étions tous à l'aise sur l'île de Ragon », dit-il. « Nous avons des provisions, un abri – nous avons enfin une pause dans nos labeurs. Nous sommes partis si abruptement. »

« Et il semblait que Ragon était sur le point de nous révéler une autre surprise – peut-être plus d'armes, ou quelque chose d'autre d'important », intervint Elden.

Thor pouvait voir la déception dans leurs yeux, et il réfléchit à leurs mots ; lui aussi avait ressenti une forte connexion avec Ragon, avait ressenti le grand pouvoir de l'homme, et avait été à l'aise sur cette île. Son île avait véritablement été un endroit magique, un lieu idyllique, et, lui aussi, avait voulu passer plus de temps là-bas.

Il médita, fronçant les sourcils, et ne put pas tout à fait comprendre pourquoi il était parti si rapidement. Avaient-ils raison ? Avait-il eu tort de partir ? Thor se sentait confus.

Pourtant la vision de ce rêve ne voulait pas quitter son esprit, comme si elle était juste devant lui, le tirant loin de cette île et vers l'horizon.

« Je ne peux pas exactement l'expliquer », dit Thorgrin. « C'était différent de tous les rêves que j'ai pu avoir. C'était comme un commandement. Cela me montrait Guwayne en danger, ayant besoin de moi d'urgence. Je ne pouvais simplement pas me permettre de rester assis là pour une seconde de plus. »

Selese soupira.

« J'ai été une guérisseuse toute ma vie », intervint Selese, la voix tendre et douce, mais demandant l'attention. « Je connais presque tout sur le corps humain. Pourtant j'en sais peu à propos des rêves. J'ignore d'où ils viennent, s'ils viennent pour aider ou nous rendre confus. Je ne sais pas s'ils viennent de l'intérieur de nous ou d'ailleurs. »

Le bateau fit silence, et Thor prit ses mots en considération. Son rêve avait-il pu lui être envoyé pour le déboussoler ? Pour le piéger ? Mais pourquoi ? Et comment ?

« Je ne pense pas que quiconque sache cela, ma dame », dit O'Connor. « Et quiconque prétend le savoir est un menteur. »

« Une chose que je sais », intervint Reece. « Nous nous rapprochons terriblement de l'Épine du Dragon – et c'est un endroit où nous ne voulons pas aller. »

Reece se tourna et pointa du doigt vers l'horizon, ils se retournèrent tous et suivirent son regard. Dans l'horizon distant, partiellement obscurci par le brouillard, se dressait une paire de falaises escarpées, déchiquetées, comme une épine dorsale, s'élevant de plusieurs

vingtaines de mètres dans les airs, avec peut-être une petite centaine de mètres entre elles. Des rochers traîtres s'étiraient le long d'elles, forçant tous les navires à naviguer dans l'étroit canal entre elles.

« Que sais-tu à son propos ? » demanda Thor.

« C'est un lieu de légende », ajouta Reece, la voix emplie d'admiration. « En grandissant j'ai été y faire des manœuvres. L'endroit le plus dangereux des Mers Méridionales. Un lieu d'horribles orages, de bêtes – un lieu que peu traversent en vie. »

« Au-devant nous avons la fourche », dit Elden. « Vous voyez les courants ? Si nous voulons les éviter, notre chance est maintenant. »

Thor se tenait là, mains sur les hanches, scrutant l'océan, s'interrogeant. Reece vint à côté de lui.

« Quelle direction, mon ami ? » demanda-t-il. « Bifurquons-nous vers le nord, vers un océan vide, ou vers le sud, vers l'Épine du Dragon ? Nous te suivrons quelle que soit la voie que tu choisis. »

Thor ferma les yeux et essaya d'être à l'écoute, de laisser ses sens le guider. Il se tint là, silencieux, écoutant le vent, le clapotis des vagues contre le bateau, puis soudain ressentit une certitude.

« Nous allons vers le nord, mon frère », dit Thor, se tournant vers Reece. « Loin de l'Épine. »

Reece parut bien soulagé, tout comme les autres.

Ils entrèrent tous en action, ajustant immédiatement les voiles, se saisirent des rames, Thor les aidant. Il en attrapa et rama avec les autres, les tirants dans une autre direction. Ils commencèrent à se détendre sur les rames, et laissèrent les voiles faire le travail.

Soudain un grand cri s'éleva, depuis les hauteurs dans le ciel ; Thor leva les yeux et son cœur bondit en voyant Lycoples, décrivant des cercles. Lycoples battait furieusement des ailes, volant en cercles bas, comme si elle essayait de signaler quelque chose à Thor. Elle plongea, droit vers le visage de Thorgrin, le forçant lui et les autres à s'accroupir, et Thor se demandait ce qu'elle essayait de leur dire.

Lycoples continua à décrire des cercles vers l'île d'où elle était venue, presque comme si elle essayait de les pousser à faire demi-tour vers l'île de Ragon.

« Que penses-tu qu'elle est en train d'essayer de nous dire ? » demanda Indra.

« On dirait qu'elle veut que nous fassions demi-tour », répondit Elden.

« Mais pourquoi ? » demanda Matus.

Thor examina les cieux, incertain. Après plusieurs tentatives, Lycoples finit par abandonner, tourna, et repartit en volant d'où elle était venue.

Thor observa les cieux, dérouté, comme il l'avait toujours été, par les manières des dragons. Pourquoi Lycoples voudrait-elle qu'ils fassent demi-tour, quand Guwayne se trouvait quelque part dans les mers au-devant ? »

Heure après heure passèrent, tous tombèrent dans le silence, couverts par le brouillard. Thor se retrouva perdu dans ses pensées, tandis qu'il songeait à Gwendolyn, à ce qu'elle devait traverser. Son cœur se brisa pour elle, et cela l'angoissait de ne pas pouvoir être à ses côtés.

Il se trouva aussi à penser à Lycoples, à son fils devant eux, et il fut empli d'un espoir renouvelé. Thor tendit le cou, scruta les cieux et s'interrogea : ne reverrait-il jamais Gwendolyn ? Il pouvait s'imaginer retournant vers elle avec leur fils, avec un nouveau dragon, recommençant une vie depuis le début. Était-ce trop tard ? se demanda-t-il avec effroi. Était-elle même encore en vie ?

Thor commença à entendre un son faible, un qui le tira de ses rêveries. C'était le son de vagues éclaboussant des rochers, contre un rivage distant. Il en était certain.

Thor jeta un coup d'œil et vit les autres, eux aussi, debout, scrutant le brouillard. Ils avaient dû l'entendre, eux aussi. Ils se dévisagèrent tous les uns les autres avec un air interrogatif, leurs yeux exprimant la même question : *terre* ?

Alors que Thor fouillait la brume du regard, le vent se leva, et il commença à se lever, révélant ce qui se trouvait derrière. Le son des vagues se brisant contre des rochers se fit plus fort, et quand Thor regarda au loin, il fut surpris de voir une île insolite apparaître sous ses yeux.

La petite île était bordée par une plage blanche, du blanc le plus brillant que Thor ait jamais vu, et tous les rochers autour d'elle – tout – était blanc. Ses arbres étaient eux aussi blancs, une jungle dense

s'étirait presque jusqu'au rivage, tout rayonnait de blanc. Même l'océan, alors qu'ils se rapprochaient de l'île, tourna entièrement au blanc.

Au-dessus de l'île volaient des nuées d'oiseaux blancs, poussant des cris stridents, volant en cercles, des oiseaux inhabituels que Thor ne reconnut pas, de toutes les formes et tailles.

Selese s'avança devant Thor, observa et eut le souffle coupé.

« L'Île des Lépreux », dit-elle, la voix basse avec révérence.

« Tu la connais ? » demanda-t-il.

« Seulement ce que j'en ai entendu », dit-elle. « C'est un endroit connu de tous les guérisseurs. C'est un refuge pour tous ceux qui sont affligés. Un endroit où les lépreux peuvent vivre librement. Un endroit pour tous ceux qui n'ont pas l'espoir de guérir. Un endroit dont il faut rester éloigné – à moins que l'on ne veuille attraper la maladie. »

Thor ressentit de l'effroi. Guwayne pouvait-il être dans un tel endroit ?

Il ferma les yeux et ainsi, il sentit que cette île était là où il avait besoin d'aller – que c'était là que son fils était.

Thor ouvrit les yeux et secoua lentement la tête.

« Je ne comprends pas », dit-il. « Je le sens. C'est là où je suis mené. C'est là qu'est mon enfant. »

« Si ça l'est », répondit Selese, « ce serait un triste jour pour lui. Personne visitant ce lieu ne peut s'en échapper indemne. C'est une affliction pour laquelle il n'y a pas de remèdes. »

« Nous devons faire demi-tour ! » dit Reece. « Nous ne pouvons pas toucher le sol là-bas, de peur que le reste d'entre nous ne l'attrape. Ne vois-tu pas ? Même l'eau est infectée. »

Thor examina l'île tandis qu'ils s'en approchaient encore plus, maintenant à peine à cent mètres, l'embarcation se soulevant et retombant avec les vagues se brisant dans ses oreilles.

« Je ne prendrais pas le risque de nuire à aucun d'entre vous », dit-il. « C'est un périple qu'il me faut entendre, et moi seul. Vous pouvez tous rester sur le bateau. Je le trouverais et le ramènerais. »

« Tu reviendras en lépreux », dit gravement Matus.

Thor haussa les épaules.

« J'ai été en enfer et j'en suis revenu, pour mon fils », dit-il. « Penses-tu que je laisserais une maladie fatale se mettre en travers de mon chemin ? »

Ils détournèrent tous les yeux, silencieux, aucun capable d'offrir une réponse.

Les vagues reprirent et les portèrent plus près du rivage, les embruns frappaient Thor au visage. Plus ils se rapprochaient, plus son cœur battait. Il pouvait sentir son destin se précipiter vers lui. Il savait que son enfant était là dehors.

Leur bateau s'échoua sur la rive, et à la seconde où il toucha le sable, Thor débarqua, ses bottes crissant sur le gravier blanc.

Il se tint là et balaya du regard l'île devant lui avec étonnement, plissant les yeux contre la lumière éblouissante. Tout était couvert de blanc, comme badigeonné par le sel. Même la brume dans l'air qui planait avait une teinte blanche. L'air sentait différemment aussi ; il avait une odeur non seulement d'océan, mais aussi de mort.

L'île, sentit Thor, avait un aspect solennel et abandonné, comme si c'était un lieu oublié par les autres, un endroit de grande paix et de solitude – mais aussi de tristesse et de tragédie. Thor examina les arbres qui se balançaient, les immenses feuilles miroitant dans le vent, et il se demanda si son rêve était vrai. Son enfant pouvait-il être là ?

Thor se retourna et vit les garçons dans le bateau, et pour la première fois, il pouvait voir une peur réelle sur leurs visages. Ils l'avaient suivi dans l'Empire, à travers les mers, en enfer, en étaient revenus, et l'avaient fait si intrépidement. Pourtant ce lieu de maladie mortelle les avait à l'évidence frappés de terreur. Aucun d'eux ne voulait vivre une mort lente et de toute une vie.

Ils étaient tous assis dans le bateau, immobiles.

Thor hocha de la tête solennellement vers eux. Il pouvait voir dans leurs yeux qu'ils voulaient le rejoindre, mais étaient effrayés. Il comprenait. Après tout, poser le pied sur cette île serait une condamnation à mort.

Thor se tourna et commença à marcher vers l'intérieur des terres, vers la dense jungle blanche, ses bottes crissant sur le gravier, faisant un pas à la fois, le son des vagues de l'océan diminuant. Il pénétra dans la

jungle, les grandes feuilles le frôlaient, une nouvelle sensation sous ses pieds, laissant le rivage derrière lui – et il sut qu’il avait passé le point de non-retour :

Il n’y avait pas de demi-tour possible désormais.

Thor marchait à travers la jungle, égratigné par les branches mais ne s'en souciait pas, et il scrutait partout, essayant de voir à travers la dense canopée, à la recherche de Guwayne. Il laissait ses sens le guider, tournant à gauche et à droite, se laissant être mené à travers l'épais feuillage, vers l'endroit où son instinct l'emmenait.

« Guwayne ! » s'écria-t-il, la voix résonnant dans ce lieu vide.

« Guwayne ! »

Le cri de Thor fut relevé par celui d'un oiseau étrange, quelque part en hauteur, piaillant vers lui comme pour se moquer.

Thor marcha plus profondément dans la jungle, et rapidement il en sortit quand elle laissa la place à un nouveau paysage. Devant lui se trouvaient des collines ondulantes d'herbe blanche, de grands arbres se balançant dans le vent.

Thor ne perdit pas de temps en quittant la jungle et se lança dans les collines, regardant tout autour de lui, partout à la recherche d'un signe de Guwayne.

Mais cette île semblait désertée. Il n'y avait aucun signe de quiconque ou n'importe quoi – seulement les oiseaux au-dessus de sa tête, dont les cris punctuaient l'air.

Y avait-il réellement des lépreux ici ? s'interrogea Thor. Ou tout cela était-ce un mythe ?

Thor marcha encore et encore, finalement gravit la crête d'une colline, et ce faisant, il baissa les yeux et vit un nouveau paysage, et toutes ses questions trouvèrent leur réponse devant lui. Là, logé dans une petite vallée, niché parmi les collines et de grands arbres, avec une petite rivière qui courait non loin, se trouvait un bâtiment circulaire et bas, fait de pierres toutes blanches, qui paraissait ancien, comme s'il était un avec le paysage. Il mesurait peut-être seulement cent mètres de diamètre, avec un toit plat et blanc, et aucune fenêtre qu'il puisse voir. Il n'avait qu'une porte.

Dans le paysage qui l'entourait, Thor vit des signes de vie : il y avait

des chaudrons suspendus au-dessus de feus, des poulets vadrouillant, des signes de personnes vivant là – des personnes qui ne craignaient pas de laisser leurs bétail, nourriture et cuisine dehors en plein air, qui n'avaient aucune raison d'être gardés. Des gens qui ne s'attendaient pas à avoir des visiteurs. Jamais.

Thor prit une grande inspiration et s'arma de courage tout en descendant la colline, vers le bâtiment, ne sachant à quoi s'attendre. Un sentiment puissant s'élevait en lui, une voix intérieure qui lui disait que son enfant était dedans. Comment, se demanda-t-il, était-ce possible ? Comment Guwayne s'était-il retrouvé à l'intérieur ? Quelqu'un l'avait-il enlevé ?

Thor savait que, à chaque pas qu'il faisait, il se rapprochait de sa condamnation à mort. Il savait que la lèpre était une affection terrible et qu'il l'attraperait certainement ; cela resterait avec lui pour le restant de sa vie, rendant sa peau blanche, et finalement résulterait en une mort de bonne heure, affaibli. Il deviendrait un paria, une personne dont nul ne voudrait s'approcher.

Pourtant il ne s'en souciait pas. Son fils était tout ce qui comptait pour lui à présent. Plus que sa propre vie.

Thor atteignit la porte et hésita devant. Finalement, il franchit le point de non-retour – il tendit la main et saisit la poignée, la même poignée que tous les lépreux, une tête de mort, et il la tourna. Il sut en la touchant qu'il n'y avait pas de demi-tour possible.

Thor rentra à l'intérieur et éprouva immédiatement une lourde sensation dans l'air : ça sentait la mort. C'était solennel ici, calme. Ses yeux s'ajustèrent à une longue pièce sombre, mais ce n'était pas aussi sombre qu'il s'y était attendu. Dans le mur opposé s'alignait une série de fenêtres en plein cintre ouvertes, laissant entrer la lumière réfractée du soleil et la brise océanique, avec des draps blancs gonflés par le vent.

Thor s'arrêta et examina la vue qui s'offrait devant lui, le cœur battant, assimilant tout cela, regardant à travers la pénombre à la recherche d'un signe de son fils. Il vit une série de lits en paille, espacés de trois mètres, alignés contre le mur. Sur chacun d'eux était allongé un lépreux, leur peau toute blanche, quelques-uns avec un bandage autour de la tête, quelques-uns sur d'autres parties de leur corps. La plupart gisaient là, silencieux et immobile, peut-être deux douzaines. Thor s'émerveilla que tant de personnes puissent coexister dans une pièce ne pas faire un bruit.

Alors qu'il entraînait, ils se tournèrent soudain et regardèrent dans sa direction, et il put voir la surprise sur leurs visages. Assurément, ils n'avaient jamais eu un visiteur auparavant.

« Je suis à la recherche de mon enfant », s'écria Thorgrin, tandis qu'ils le dévisageaient tous. « Guwayne. Un petit garçon. Je crois qu'il est là. »

Ils le regardèrent tous en silence, aucun ne bougeait, aucun ne dit un mot. Thor se demanda quand était la dernière fois qu'un d'eux avait même parlé à un étranger. Il se rendit compte que cette vie de solitude, de paria, avait probablement émoussé leur psyché.

Réalisant après un long silence que personne n'allait répondre, Thor commença lentement à marcher le long de l'aile entre les lits. Il vérifia leurs visages tout en avançant, et ils restèrent allongés là où ils étaient, le fixaient avec des visages tristes, des visages qui avaient perdu espoir depuis longtemps, et l'observaient avec interrogation.

Thor chercha partout un signe de Guwayne, n'importe qu'elle preuve qu'un enfant ait été là – mais il ne put en trouver aucune. Il n'entendit pas les pleurs d'un bébé ; ni ne vit un quelconque signe d'un lit qui aurait pu en contenir un.

Mais alors que Thor atteignait le dernier lit, une sensation s'éleva en lui, une brûlure, et son cœur palpita quand il sentit soudain que son enfant était là, derrière ce rideau, dans ce dernier lit. Il se tourna pour regarder, repoussant le tissu, s'attendant à voir Guwayne.

À la place, il fut déconcerté de voir un enfant étendu là, le fixant en retour. Elle semblait avoir à peu près dix ans. Elle paraissait aussi surprise de la voir qu'il l'était face à elle. Elle avait de grands yeux bleus cristallins, de la couleur de la mer, hypnotisant, des yeux emplis d'amour, d'espoir – de vie. Elle avait de longs cheveux blonds, beaux, emmêlés, semblant ne jamais avoir été lavés. La peau sur son visage était remarquablement claire, exempte de toute tache, et Thor se demanda si elle était au mauvais endroit. Elle ne semblait pas présenter de signes de la maladie.

Puis Thor baissa les yeux et vit son bras droit et son épaule, d'un blanc étincelant, la peau mangée par la maladie.

Elle s'assit immédiatement dans le lit, alerte, remplie de vie et d'énergie, contrairement aux autres. Elle paraissait être la seule du groupe à ne pas avoir été brisée par cet endroit.

Thor était perplexe. Il avait senti son enfant derrière ce rideau – et pourtant elle était la seule à être là. Guwayne n'était nulle part.

« Qui es-tu ? » demanda la fille, la voix curieuse, pleine de vie et d'intelligence. « Pourquoi es-tu venu ici ? Es-tu venu pour me rendre visite ? Es-tu mon père ? Est-ce que tu sais où est ma mère ? Sais-tu quelque chose sur ma famille ? Pourquoi ils m'ont laissée ici ? Où est ma maison ? Je veux rentrer chez moi ? Je déteste cet endroit. S'il te plaît. Ne me laisse pas là. Je ne veux plus rester ici. Qui que tu sois, s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît emmène-moi avec toi. »

Avant que Thor ne puisse répondre, essayant encore d'enregistrer tout cela, elle sauta soudain du lit et passa ses bras autour de ses jambes, le tenant serré.

Thor baissa les yeux sur elle avec surprise, ne sachant pas comment réagir. Elle était agenouillée là, en pleurs, le serrant dans ses bras, et son cœur se brisa.

Il se baissa et posa gentiment sa main sur ses cheveux.

Elle sanglota.

« S'il te plaît » dit-elle entre ses pleurs, « s'il te plaît ne pars pas. S'il te plaît ne me laisse pas ici. *S'il te plaît*. Je te donnerais n'importe quoi. Je ne peux pas rester ici une minute de plus. Je vais mourir ici ! »

Thor caressa ses cheveux, tentant de la consoler pendant qu'elle pleurait.

« Chut », dit-il, essayant de la calmer, mais elle ne voulait pas arrêter de pleurer.

« Je suis désolé », dit-il finalement. « Mais je suis venu ici à la recherche de mon fils. Un bébé. L'as-tu vu ? »

Elle secoua la tête, le serrant encore plus fort.

« Il n'y a pas de bébé ici. Je l'aurais su. Il n'y a pas de bébé nulle part sur cette île. »

L'estomac de Thor se serra tandis que les mots pénétraient son esprit. Guwayne n'était pas ici. D'une manière ou d'une autre il avait été induit en erreur. Pour la première fois de sa vie, ses sens l'avaient égaré.

Et pourtant, pourquoi avait-il senti son enfant dans ce lit, juste avant de tirer le rideau ? Qui était cette fille ?

« Je prie Dieu toutes les nuits pour que quelqu'un vienne et me sauve », dit-elle entre ses larmes, la voix étouffée contre ses jambes. « Pour qu'il m'emmène loin de cet endroit. J'ai prié pour quelqu'un exactement comme toi. Et puis tu es arrivé. S'il te plaît. Tu ne peux pas m'abandonner ici. Tu *ne peux pas* ! »

Elle étreignait ses jambes, tremblante, et Thor essaya d'intégrer tout cela. Il ne s'était pas attendu à ça, mais tandis qu'elle se cramponnait à lui, il pouvait sentir sa détresse, et son cœur se brisa pour elle. Après tout, elle n'avait pas demandé sa maladie, et de toute évidence ses parents l'avaient laissée là dans cet endroit. Cette pensée le mit en colère. Quel genre de parents abandonnerait leur enfant, quelle que soit son affliction ? Il était là, à l'autre bout du monde, prêt à traverser le monde, à aller en enfer, à accepter lui-même n'importe quel mal pour retrouver son propre enfant.

Cela le déchira aussi car, lui aussi, réalisa-t-il, avait été abandonné par ses propres parents. Il détestait que les choses soient abandonnées. Cela le frappait droit au cœur.

« Tu ne veux pas venir avec moi, mon enfant », dit Thorgrin. « Quand je quitterais cet endroit, je serais engagé dans une quête dangereuse. Je ne sais même pas exactement où je vais, mais ce ne serait pas sûr. J'affronterais des ennemis hostiles, des terres étrangères, irait au combat. Je ne serais pas capable de faire cela et de te protéger. Tes chances de vie sont plus grandes ici. Ici, au moins, tu seras en sécurité et on s'occupera de toi. »

Mais elle secoua la tête avec insistance, des larmes ruisselaient de ses yeux.

« Ce n'est pas vivre », dit-elle. « Ici il n'y a pas de vie. Seulement l'attente de la mort. Je préférerais mourir en essayant de vivre plutôt que vivre en attendant de mourir. »

Thor la regarda dans les yeux tandis qu'elle levait le regard vers lui, ses yeux cristallins luisants, et il put voir l'esprit guerrier en elle, étincelant vers lui. Il était bouleversé par sa volonté acharnée de vivre, de vraiment vivre. De surmonter sa situation. Il admirait son esprit. C'était un esprit combattif. Il pouvait aussi voir que rien ne la découragerait. Et c'était un esprit duquel, malgré ses efforts, il ne pouvait simplement pas se détourner.

Il savait qu'il ne pouvait prendre aucune autre décision ; son esprit guerrier ne l'y autoriserait pas.

« D'accord », lui dit-il.

Elle s'arrêta soudain de pleurer, se figea, et leva les yeux vers lui, les yeux écarquillés sous le choc.

« Vraiment ? » demanda-t-elle, médusée.

Thor acquiesça, et s'agenouilla, la regardant droit dans les yeux.

« Je ne te laisserais pas ici », dit-il. « Je ne le peux pas. Prends tes affaires. Nous partirons ensemble. »

Elle le dévisagea, les yeux emplis d'espoir et de joie, une joie plus grande qu'il ne l'avait vu chez quiconque, une joie qui faisait que tout cela, tous les risques qu'il prenait en valaient la peine. Elle bondit dans ses bras, entourant ses bras autour de lui, l'enlaçant si fort qu'il pouvait à peine respirer.

« Merci », dit-elle en pleurant. « Merci, merci, merci. »

Thor l'étreignit en retour, et ce faisant, cela lui parut être la bonne chose à faire. Cela faisait du bien d'avoir la possibilité de tenir, protéger et élever un enfant, même si ce n'était pas Guwayne. Il savait que le tenir dans ses bras était s'infecter, même maintenant, et pourtant il savait qu'il ne pouvait faire d'autre choix. Après tout, quel était le but de la vie, si ce n'est aider ceux qui sont dans le besoin ? »

Thor se tourna pour partir, et brusquement elle s'arrêta, fit demi-tour et courut vers son lit, attrapa quelque chose avant de revenir vers lui et de prendre sa main. Il baissa les yeux pour voir qu'elle serrait une petite poupée blanche, grossière, faite de bâtonnets de bois et de feuilles de l'île, et enveloppée dans un morceau de bandage.

Elle agrippa sa main, le tira et le mena rapidement hors de l'endroit, sous les yeux ébahis de tous les autres étendus là, apathiques, les regardant partir.

Ils marchèrent à l'extérieur, sortant du bâtiment, et Thor fut momentanément aveuglé par la lumière éblouissante. Il leva une main, et alors que ses yeux s'ajustaient, il fut surpris par la vue devant lui.

Debout là se trouvaient tous ses frères – Reece et Selese, Elden et

Indra, O'Connor, Matus – tous à l'extérieur du bâtiment, l'attendant patiemment, tous vêtus de leur nouvelle armure, portant leurs nouvelles armes. Ils étaient venus après tout. Ils avaient traversé l'île, avaient risqué leur vie, pour lui.

Thor était touché au delà des mots, prenant conscience de ce qu'ils avaient sacrifié pour lui.

« Nous avons prêté serment », dit Reece. « Ce premier jour où nous nous sommes rencontrés, à la Légion. Nous tous. C'était un serment sacré. Un serment fraternel. Un serment plus fort que la famille. C'était la promesse de garder les arrières des uns les autres – *où que nous allions*. »

« *Où que nous allions* », répétèrent les autres à l'unisson.

Thor les dévisagea tous, chacun d'eux, face à face, les larmes lui montèrent aux yeux tandis qu'il réalisait qu'ils étaient ses véritables frères, le sang plus épais que la famille.

« Nous ne pouvions pas te laisser », dit Matus. « Pas même pour un endroit comme celui-ci. »

La fille s'avança, levant les yeux vers eux avec curiosité, et tous les regards se tournèrent vers elle, puis d'un air interrogateur vers Thor.

« Nous avons un nouveau compagnon », leur dit Thorgrin. « Je vous présente... »

Thor, perplexe, se rendit compte qu'il ignorait son nom. Il se tourna vers elle.

« Quel est ton prénom ? » lui demanda-t-il.

« Ici, nous n'avons jamais connu nos parents », dit-elle. « Nous avons tous été abandonnés à la naissance. Aucun de nous n'a de nom. Nos véritables noms. Donc nous nous nommons les uns les autres. Ici, ils m'appellent tous Ange. »

Thor hocha de la tête.

« Ange », répéta-t-il. « C'est un très beau prénom. Et tu es en effet aussi pure que la neige. »

Thor se tourna vers tous ses frères et sœurs.

« Guwayne n'est pas ici », annonça-t-il. « Mais Ange va nous rejoindre.

Je la prends de cet endroit. »

Ils le dévisagèrent tous, et il put voir l'incertitude passer en un éclair dans leurs yeux, put voir ce qu'ils pensaient tous : la prendre les infecterait.

Pourtant, à leur honneur, aucun d'entre n'objecta. Tous, pouvait le voir Thor, étaient prêts à risquer leur vie pour Ange.

« Ange », dit doucement Selese en souriant et en s'avancant, s'adressant à elle. « C'est un très joli prénom, pour une très gentille fille. »

Elle caressa ses cheveux, et Ange esquissa un large sourire.

« Personne ne m'a jamais touché les cheveux avant », dit Ange en retour.

Selese arbora un grand sourire.

« Alors tu devras t'y habituer. »

Thor se tint là, se demanda ce que tout cela signifiait. Il avait été certain que Guwayne se trouvait là. Il se remémora son rêve : *Ton enfant attend sur l'île*. Il regarda Ange, souriant à Selese si gentiment, tellement pleine de vie, de joie, et il s'interrogea : est-elle mon enfant ? Peut-être l'était-elle. Pas au sens littéral du mot – mais peut-être était-il censé l'élever, comme la sienne. Un enfant adopté ?

Thor ne comprenait pas, mais il savait qu'il était temps de se remettre en route. Guwayne était toujours là dehors, et il n'avait pas de temps à perdre.

Comme une seule personne, ils commencèrent tous à marcher – Thor, Reece, Selese, Elden, Indra, Matus, O'Connor, et désormais Ange, tenant la main de Selese – un groupe improbable, cependant d'une manière ou d'une autre tous allaient parfaitement ensemble. Thor ne savait pas où cela pourrait les mener, et pourtant il savait que d'une certaine façon, tout cela semblait bien.

Erec se tenait à la proue de son navire, mains sur les hanches, étudiant la vue devant lui avec stupeur et émerveillement. Là, s'élevant de la mer, se tenaient deux anciennes formations rocheuses – l'Épine du Dragon – des rocs en dents de scie qui s'élevaient en un ensemble déchiqueté, d'une centaine de mètres de haut, avec des rives rocheuses éparpillées tout le long, forçant tous les bateaux à naviguer entre elles. Erec leva les yeux vers elles, menaçantes, tandis qu'ils se rapprochaient de plus en plus, bouche bée devant leur immensité. Il n'avait jamais rien vu de tel. Deux ensembles de falaises rouges, des rochers tranchants, en forme de pointe, en rangées, comme l'épine dorsale courbée d'un dragon. Les courants faisaient rage, se renforçant à chaque instant, et ils aspiraient le navire vers le centre, comme une bête en colère aspirant des proies vers sa bouche ouverte.

Aggravant les choses, les vagues et la marée étaient vicieux ici, devenant de plus en plus intenses plus ils s'approchaient, les vents plus forts, les nuages plus noirs. Au milieu de l'Épine, Erec pouvait le voir, les vagues mesuraient bien neuf mètres de hauteur, puis s'écrasaient sur les rochers déchiquetés de chaque côté, le canal tout entier entre les épines était comme un violent tourbillon dans une baignoire. Cela ressemblait à une mort certaine.

L'Épine du Dragon était à la hauteur de sa réputation ; en effet, alors qu'ils s'en approchaient, leur navire dansant furieusement sur l'eau, Erec put commencer à voir les restes de dizaines d'autres navires, échoués sur ses rocs, des morceaux s'accrochant encore aux rochers comme s'ils s'accrochaient à la vie, un vestige de ce qui fut autrefois. Ces morceaux, Erec le savait, représentaient la mort d'innombrables marins. Même maintenant, dans la mort, des vagues s'écrasaient sans pitié sur eux, martelant les fragments en des pièces encore plus petites. C'était un violent testament pour tous les navires qui avaient sottement tenté d'aborder l'Épine.

Erec s'agrippa au bastingage, l'estomac se soulevant tandis que leur navire tombait soudain de six mètres dans une vague, et s'accrocha à la taille Alistair de son autre côté, pour s'assurer qu'elle allait bien. De l'autre côté se tenait Strom, le visage mouillé par les embruns, glissant sur le point mais se tenant au bastingage.

« Ne t'avais-je pas dit d'aller en bas ? » implora à nouveau Erec auprès d'Alistair, hurlant par-dessus le vent pour être entendu.

Alistair secoua la tête, s'agrippant au garde-corps.

« Je vais où tu vas », répondit-elle.

Erec regarda en arrière et vit la flotte derrière lui, jeta un regard au delà et vit les navires tout noirs de Krov le long des siens, arborant le pavillon noir des Hommes du Rocher. Il repéra Krov, mains sur les hanches, se tenant à a proue, regardant vers lui, à clairement mécontent. Krov, cependant, d'une manière ou d'une autre, arrivait à se tenir debout avec des jambes stables, tenant en équilibre sur son navire pendant que les vagues se brisaient tout autour de lui, l'air imperturbable, comme si c'était seulement une autre journée ensoleillé en mer.

Il secoua la tête vers Erec.

« Tu ne pouvais pas faire le tour, n'est-ce pas ? » hurla-t-il, énervé.

Erec se tourna et regarda droit devant vers les vagues et rochers menaçants. Il se retourna et vit beaucoup de ses hommes aller sous le pont.

Il se tourna à nouveau vers Alistair.

« Descends », dit-il. « Je t'en supplie. »

Elle secoua la tête.

« Je n'irais pas », dit-elle. « Pour rien au monde. »

Erec se tourna et regarda Strom, qui haussa les épaules en retour comme pour dire : *Je ne peux pas la contrôler.*

« Elle est une épouse digne d'un Roi », dit Strom. « À quoi t'attends-tu ? »

Une imposante vague déferlante s'écrasa soudain sur le pont, les faisant tous tomber en arrière, glissant à travers. Erec, le nez rempli d'eau de mer, fut momentanément aveuglé, tandis que la proue était entièrement sous l'eau, submergé.

Tout aussi rapidement le navire se redressa, et ils arrêterent de glisser, chacun d'eux se cogna le dos contre le bastingage.

« Tous les navires en une seule file derrière nous ! » ordonna Erec, se remettant précipitamment sur ses pieds. « Maintenant ! »

Plusieurs de ses soldats se hâtent pour exécuter son commandement, criant des ordres le long des rangs. Erec entendit un cor sonner, et il regarda en arrière pour voir sa flotte se rassembler en file indienne. Erec savait que c'était leur seule chance de tous y arriver, de passer à travers le chas de l'Épine du Dragon sans difficulté.

« Barrez vers le milieu ! » hurla Erec. « Restez aussi loin que possible des rochers ! Le courant pousse vers la gauche, donc barrez à droite pour compenser. Abaissez les voiles, et préparez-vous à jeter les ancres si besoin est ! »

Les hommes se précipitaient dans toutes les directions, exécutant ses ordres, et Erec avait à peine terminé de les donner quand il se tourna et leva les yeux. Il se prépara en voyant une autre vague immense sur le point de s'écraser.

Erec attrapa Alistair par la taille, s'accrochant à elle tandis que leur navire était rejeté de gauche à droite, tanguant aussi bien que plongeant. Alistair tendit la main et agrippa une corde épaisse, et alors qu'Erec glissait, ce fut elle qui s'accrochait à lui, entourant la corde autour de son poignet juste avant qu'il ne passe par-dessus bord et qu'une autre vague les submerge. Grâce à cette corde, il demeura à bord, dans son étreinte.

Ils se redressèrent et Erec, si reconnaissant envers Alistair, parcourut les alentours du regard. Ils étaient à présent au milieu de l'Épine, juste entre les deux énormes rochers, et leur navire était secoué dans toutes les directions. Il vira soudainement quand un fort courant le prit et le fracassa presque sur un rocher tranchant sur la gauche. Au dernier moment, le courant les arracha brusquement vers l'autre côté et d'une manière ou d'une autre, par la grâce de Dieu, les éloigna du désastre. Mais pas indemnes : alors qu'ils frôlaient le rivage déchiqueté, Erec entendit un craquement qui lui fit un nœud à l'estomac, et jeta un coup d'œil pour voir la moitié du bastingage de son navire emporté, balayé par les rochers. Il déglutit difficilement, prenant conscience combien il s'en était fallu de peu, comment ils avaient été épargnés de dégâts bien pires.

À moitié engagés dans l'Épine du Dragon, Erec savait qu'il n'y avait pas de demi-tour possible. Les courants qui faisaient rage les conduisaient à travers, et au-devant, au loin, il pouvait voir la lumière. Il voyait où l'Épine du Dragon se terminait. C'était incroyable. À peut-être deux cent mètres devant eux, quand on émergeait de l'Épine du Dragon, l'océan était parfaitement calme, immobile, le soleil brillait, un jour parfaitement beau. C'était surréel, comme passer une porte.

Tout ce qu'ils avaient à faire était d'arriver à passer les deux cents mètres suivants. Pourtant, se rendit compte Erec, c'était probablement ce que des dizaines d'autres marins, leurs navires fracassés, bordant les rochers, avaient pensé aussi tout en essayant d'arriver à traverser.

S'il vous plaît, Dieu, pensa Erec. Juste deux cents mètres.

À peine avait-il prié qu'Erec entendit un son terrifiant, comme si un démon avait répondu à sa prière. Il l'entendit s'élever, au-dessus même du vent qui faisait rage et des vagues quoi se brisaient, et tandis que le navire se haussait sur une vague haute, il leva les yeux et fut horrifié de voir la source du bruit.

Là, surgissant des eaux, gardant la sortie de l'Épine du Dragon, se tenait un immense monstre primitif. Avec un cou plus long que son navire, des nageoires et des écailles, des bras et des jambes, des griffes au bout de chacun de ses membres, et une mâchoire plus grande que celle d'un dragon, c'était une vision verte de la mort.

Il se tourna droit vers son navire, ouvrit la gueule, et poussa un rugissement si fort qu'il brisa le mat d'Erec. Ce dernier porta les mains à ses oreilles, essayant de noyer le son, tandis que la bête leva haut sa tête et commençait à l'abattre. Elle ouvrit grand sa mandibule comme pour avaler le navire d'un seul coup, la tête si large qu'elle bloquait le soleil, et Erec sut qu'il était trop tard.

Il savait, sans aucun doute, que c'était ainsi qu'il allait mourir.

Darius se tenait dans la nuit du désert, le visage éclairé par la lumière des torches, et balaya fièrement du regard la mer de visages. Là, étalés devant lui, se trouvaient des milliers d'anciens esclaves, à présent des hommes libres, pas seulement de son village mais issus de tous ceux avoisinants. Dans toutes les directions, l'entourant, il y avait plus de visages qu'il ne pouvait en compter, le regardant tous avec espoir. Sa révolution s'était propagée comme un feu de brousse, d'un village d'esclaves au suivant, désormais hors de son contrôle et se répandant d'elle-même. Maintenant il n'aurait même pas pu la contrôler s'il l'avait voulu. Des esclaves libéraient des esclaves, des villages libéraient des villages, et ceux-là, à leur tour, en libéraient d'autres. Ils massacraient les contremaîtres, se soulevaient pour leur liberté, ralliant de plus en plus de gens à sa cause. Ils le cherchaient tous, se rassemblaient devant lui, formant tous une seule armée. Ils étaient à court d'armes et d'armures – ils ne possédaient que ce qu'ils avaient réussi à récupérer de l'Empire – mais ils avaient du courage. Tout leur ressentiment ancré avait finalement été relâché, quelque chose au plus profond de leurs cœurs et âmes libérés, et Darius était ravi que d'autres aient les mêmes sentiments que lui.

Darius se tenait là, Dray à ses pieds, près de lui comme toujours, mâchant avec contentement un os que Darius avait trouvé pour lui – et grognant à ceux qui s'approchaient trop de Darius – et il étudia la mer de nouveau visages inconnus. Tous avaient une chose en commun : l'espoir débordait de leurs yeux. Et ils avaient une autre chose en commun : ils comptaient tous sur lui. Ils le considéraient tous à l'évidence comme un chef, et il sentait ce poids sur ses épaules, le prenant très sérieusement. Il ne voulait pas commettre un faux pas.

« Zambuti », dit un esclave tout en passant, inclinant la tête vers Darius. C'était un refrain familial que Darius entendait partout où il passait ces jours-ci, des hommes se rassemblaient par milliers juste pour le voir. Certains tendaient le bras et le touchaient, comme s'ils ne croyaient pas qu'il était réel. Darius savait à peine ce que faire de tout cela. C'était comme un rêve étrange.

Son peuple, Darius était ravi de le voir, n'avait plus l'attitude craintive, servile qu'ils arboraient autrefois. Désormais ils marchaient au grand jour, fièrement, bombant le torse, épaules en arrière, comme des hommes libres, des hommes avec une dignité. La nuit tout entière était emplie de leurs torches, Darius tournait et en voyait aussi loin

que son regard portait, et plus arrivaient à chaque instant. La dynamique était en train de tourner, sentait Darius, peut-être même de leur côté. Il y avait une impression dans l'air qu'il n'avait jamais ressentie avant, comme si de grandes choses capitales avaient lieu, que toutes leurs vies étaient sur le point de changer, et qu'il était en plein milieu.

« Tu as amorcé quelque chose de grand, mon ami », dit Desmond, venant à côté de lui, Raj de l'autre, tous trois debout et regardant au loin tandis que les vents frais du désert soufflaient dans la nuit.
« Quelque chose que je crois même toi ne peut contrôler. »

« Quelque chose que est devenu encore plus grand que toi », ajouta fièrement Raj, regardant au loin.

Darius acquiesça.

« C'est bien », répondit-il. « Ce sont des hommes libres à présent. Ils ne devraient pas être contrôlés par quiconque. Les hommes libres devraient se contrôler eux-mêmes et leur propre destinée. »

« Et pourtant ils se tournent vers toi », ajouta Kaz, qui les rejoignit, « et tous les hommes doivent avoir leur chef. Vers quelle destinée les mèneras-tu ? »

Darius se tint là, contemplant la nuit, se demandant la même chose. Diriger des hommes, pensait-il, était une responsabilité sacrée. Il regarda autour de lui et vit qu'un cercle intérieur se formait autour de lui, incluant Raj, Desmond, Kaz, Luzi et des dizaines d'autres garçons avec lesquels il s'était entraîné alors au village. Ils affluaient tous près, avec beaucoup d'autres, qui fixaient intensément Darius, pendus à chacun de ses mots.

« Nomme notre prochaine conquête ! » s'écria un brave guerrier d'un autre village, « et nous te suivrons n'importe où ! »

Une acclamation approbatrice s'éleva.

« Il y a un autre village attendant d'être libéré ! », s'écria l'un d'eux.
« Il est à un jour de chevauchée au nord d'ici. Nous pouvons l'atteindre au lever du soleil, si nous nous levons pendant la nuit, et libérer plusieurs centaines d'hommes supplémentaires ! »

Une autre acclamation approbatrice s'éleva, Darius regarda au loin dans la nuit du désert, et réfléchit. Il y avait tant de villages à libérer là-bas ; c'était une tâche qui pouvait occuper une vie.

Darius prit son épée, s'avança dans le groupe d'hommes, et commença à dessiner dans le sable. Ils formèrent rapidement un cercle autour de lui, lui laissant de l'espace pour dessiner, et se pressèrent autour pour voir ce qu'il faisait.

« Nous sommes ici », dit-il, marquant un point, grattant une ligne sur le sol dur du désert avec la pointe de son épée. Il dessina un large cercle autour, et de là plusieurs passages, bifurquant tous dans différentes directions.

« Nous devons oublier toutes ces directions », dit-il, la voix pleine d'autorité. « Nous avons déjà libéré assez de villages, rallié assez d'hommes. Plus nous tardons, plus cela laisse de temps à l'Empire pour rassembler tout le pouvoir de son armée et contrattaquer. Nous pouvons libérer une petite centaine d'hommes supplémentaires – peut-être même quelques milliers – mais malgré tout cela ne nous donnera jamais un nombre plus grand que les leurs. »

Il prit une grande inspiration.

« Ce dont nous avons besoin maintenant n'est pas une force numérique. Ce dont nous avons besoin est la vitesse. La surprise. Je dis que le temps pour libérer, le temps pour rallier, est terminé. Maintenant, il est temps d'attaquer. »

Ils fixèrent tous le sol du désert, puis regardèrent à nouveau vers lui, confus.

« Attaquer où, Zambuti ? » demanda l'un d'eux.

Darius croisa leur regard.

« Volkara », dit-il.

Ils eurent tous le souffle coupé à ces mots, et il ne fut pas étonné.

« Volkara ! » s'écria un homme ? « Le bastion Volusien ? »

Darius acquiesça en retour.

« Attaquer Volkara ? » demanda Zirk, indignée, s'avançant tout en se frayant un passage à travers la foule. Il entra dans le cercle, marcha sur les dessins de Darius et, mains sur les hanches, lui lança un regard furieux. « Es-tu fou ? Volkara n'est pas un simple village, mon garçon – c'est un bastion de l'Empire. C'est la principale cité gardant la périphérie de Volusia, et la seule entre nous et eux. Ce n'est pas un

village d'argile mais un vrai fort, avec de vrais murs, faits de pierres épaisses, et de vrais soldats, avec de vraies armes. C'est une cité en elle-même, avec au moins deux mille esclaves à l'intérieur. Même si notre armée faisait trois fois la taille, nous ne pourrions pas la prendre. »

Darius lança un regard courroucé à Zirk, furieux qu'il puisse paraître là et le défier à tout moment. Avant qu'il ne puisse répondre, d'autres intervinrent.

« Volkara est un endroit cruel », dit Desmond. « C'est bien connu que c'est là qu'ils amènent les esclaves pour les torturer. »

« Elle est aussi bien gardée », ajouta Raj. « Au moins mille soldats de l'Empire gardent ses murs. Et ces murs sont imprenables, ils n'ont même pas besoin de mettre en place une défense. »

Darius regarda dans la nuit, au delà des torches étincelantes, dans la noirceur du désert, sachant que Volkara était quelque par là-bas.

« Et c'est exactement pourquoi nous l'attaquerons », dit-il, la confiance s'élevant en lui tandis même qu'il prononçait les mots.

Tous les hommes le scrutèrent, perplexes.

« Ils ne s'attendent jamais à une attaque », continua-t-il. « Ils ne sont pas sur leurs gardes pour ça. Et même plus important : si nous gagnons, nous montrerons à l'Empire qu'ils sont vulnérables. Nous ébranlerons les fondations mêmes de la confiance. Ils commenceront à douter d'eux-mêmes. Ils commenceront à nous craindre. »

Darius regarda autour de lui.

« Et nos hommes, en retour, commenceront à croire en eux-mêmes – à savoir que tout est possible. »

Tous les autres le regardèrent avec révérence, un lourd silence dans l'air, même Zirk ne répondit pas.

« Quand, Zambuti ? » demanda l'un d'eux.

« Maintenant », répondit-il.

« *Maintenant ?!* » demanda Zirk.

« Personne n'attaque de nuit ! » s'écria un homme. « Ça ne se fait pas ! »

Darius acquiesça.

« C'est exactement pourquoi nous allons le faire. Préparez-vous », ordonna Darius, se tournant vers les autres. « Nous attaquons cette nuit. Le temps qu'ils sachent ce qui s'est passé, Volkara sera à nous. Et de là, nous serons au seuil de Volusia, et prêts à attaquer la cité elle-même. »

« Attaquer *Volusia* ? » s'écria Zirk. « Tu es vraiment fou. C'est une mission suicide, dénuée de toute raison. »

« Les guerres sont toujours gagnées par des hommes qui ont ignoré la raison », répondit Darius.

Zirk, vexé, se tourna et fit face aux autres hommes.

« Ignorez ce que ce garçon dit et suivez-moi à la place ! » s'écria-t-il. « Je vous conduirais sur un chemin plus sûr. Nous ne prendrons pas de tels risques ! »

Darius se prépara mentalement alors que les autres villageois se tournaient et regardaient vers Zirk, un silence tendu dans l'air, mais sans hésitation ils l'ignorèrent soudain tous, se tournant au lieu de cela à nouveau vers Darius

« Zambuti est notre chef maintenant », dit l'un d'eux, « Et c'est Zambuti que nous suivrons. Où qu'il nous mène. »

Zirk, le visage rouge, pivota et partit dans la nuit comme un ouragan.

Les hommes étaient tous silencieux, se dévisageant tous les uns les autres, et Darius put apercevoir la peur, l'incertitude dans leurs yeux.

« Comment parviendrons-nous à passer ces portes, à passer ces murs ? » demanda Desmond. « Nous n'avons aucun équipement de siège, d'aucune sorte. »

« Nous ne passerons pas à travers les murs », répondit Darius tandis que les autres se rassemblaient autour et écoutaient. « Nous passerons par-dessus. »

« Par-dessus ? »

Darius hocha de la tête.

« Nous pouvons escalader », dit-il. « Nous façonnerons les pointes de nos lances en grappins, et les attacherons à des cordes. Nous entrerons

furtivement à l'arrière de la cité, où personne ne nous cherchera, et grimperons par-dessus le mur. Une fois que nous nous serons glissés à l'intérieur, nous nous approcherons d'eux à pas de loup et les assassinerons tous. Silence et rapidité seront nos amis, pas la force. Parfois la surprise est plus puissante que la force. »

Darius vit le regard incertain dans les yeux des hommes, ces hommes courageux qui avaient souffert leur vie entière, qui avaient vu des parents mourir, dont les vies même dépendaient de sa stratégie. Il comprendrait s'ils disaient non.

Mais à sa surprise, chaque homme, un à la fois, s'avança, et lui serra la main.

« Nos vies sont à toi maintenant », dit l'un d'eux. « C'est toi qui nous as sauvés. Toi qui nous les as données. »

« Nous te suivrions n'importe où », dit l'un d'eux, « même jusqu'aux portes de l'enfer. »

Darius s'élançait à travers la nuit, des centaines d'hommes derrière lui, Dray à côté, tous suivant de près tandis qu'ils couraient pieds nus sur le sol du désert. Darius essayait d'être aussi silencieux qu'il le pouvait – tous essayaient – et ils se pressaient à travers la nuit, une armée silencieuse et létale. Tout ce qui pouvait être entendu était le léger trottement de leurs pieds pendant qu'ils glissaient sur le sol du désert, des centaines d'hommes oubliant toute prudence alors qu'ils se battaient pour leur liberté dans l'obscurité.

Le cœur de Darius battait dans sa gorge tandis qu'ils approchaient du bastion de Volkara, ses paumes transpiraient tout en serrant son grappin et son rouleau de corde enroulé autour de son épaule. Il courait de toutes ses forces, genoux hauts dans les airs, les poumons proches de l'explosion, déterminé à arriver là-bas avant qu'ils ne soient repérés. Par chance il n'y avait pas de lune ce soir-là et ils avaient la couverture de l'obscurité de leur côté.

Au loin commença finalement à apparaître une faible lueur, ponctuant la nuit, et alors qu'ils se rapprochaient, Darius vit une série de torches vacillantes, éclairant l'entrée de la cité. C'était une entrée imposante, encadrée par une porte en plein cintre, de quinze mètres de haut – et elle avait l'entrée la plus inhabituelle que Darius ait jamais vue. Il n'y avait pas de route menant à la ville, pas même une porte – en lieu et place, il y avait un canal, commençant une centaine de mètres dans le désert, et coulant droit à travers l'entrée. Il n'y avait aucun moyen de pénétrer dans la cité à pied ou à cheval – il fallait se déplacer sur ce canal. Darius put voir d'emblée que cela rendait la ville impenable.

En outre, des rangs de soldats de l'Empire se tenaient à l'extérieur, et plus à l'intérieur.

Toutefois Darius n'était pas découragé. Il n'avait pas prévu d'entrer à travers la porte principale de la cité de toute manière, ou même d'entrer à pied. Ils pouvaient avoir leur canal. Il trouverait sa propre façon de rentrer, une façon qu'ils n'auraient jamais pu avoir éventuellement anticipée.

Darius commença décrire un large cercle autour la cité, assez loin pour être hors de la vue des gardes, et ce fut le signal : derrière lui, ses hommes bifurquèrent, la moitié le suivant et l'autre contournant la

ville le long de l'autre côté.

Finalement, Darius tourna brusquement à l'angle, courant le long du mur arrière. Construit pour résister à n'importe quelle attaque, le mur arrière de cette cité n'avait pas de fenêtres ou de portes d'aucune sorte, ce qui était parfait pour les intentions de Darius.

Malgré tout, alors que Darius passait un angle et courait, il vit des gardes debout là, surgissant au-devant.

« Va Dray ! » ordonna Darius.

Dray n'avait pas besoin d'encouragement : il s'élança en avant, devant l'armée, et fit la première victime de la nuit, bondissant sur un garde juste au moment où il se retournait et refermant ses puissantes mâchoires sur sa gorge.

Darius n'était pas loin derrière ; sans perdre un instant, il tira la dague de sa taille et ne ralentit pas quand il trancha la gorge du premier garde et poignarda le second dans le cœur. À côté de lui, Desmond et Raj frappèrent chacun les deux autres, les tuant ainsi en silence.

Du côté opposé du château, Darius pouvait voir ses hommes passer l'angle et trancher la gorge des autres gardes, tous tombant rapidement, avant de réaliser ce qu'il se passait. Les deux groupes se réunirent au milieu, selon le plan. Darius était encouragé : jusque-là tout allait bien. Ils étaient arrivés jusqu'aux murs arrières de la cité sans être détectés, tous les gardes gisaient morts et aucun cor ne sonnait pour annoncer leur arrivée.

Darius donna immédiatement le signal, et sans perdre de temps tous ses hommes prirent leurs grappins, tendirent le bras et les lancèrent avec force vers le sommet des murs de la cité.

Darius observa avec satisfaction les cordes se dérouler, s'élevant d'une bonne quinzaine de mètres dans un grand arc, puis s'enrouler de l'autre côté du mur de pierre. Il tira sur la sienne et sentit son grappin s'accrocher de l'autre côté, comme il l'avait espéré. Il regarda ses rangs de haut en bas, et les vit faire de même.

Darius se hissa sans tarder, attrapa la corde avec ses deux mains et grimpa, ses pieds à plat contre le mur, le cœur battant tandis qu'il allait aussi vite que ses mains et pieds pouvaient le porter et pria pour qu'ils restent cachés. Si des soldats de l'Empire apparaissaient au sommet, il n'y aurait aucun moyen de se défendre.

La corde grossière brûlait ses paumes tandis que Darius escaladait le mur rapidement, à court de souffle, ses pieds nus raclant contre la pierre, sachant que sa vie dépendait de sa vitesse. Tout autour de lui ses hommes faisaient la même chose escaladant tous les murs pour leur vie, comme un millier de fourmis gravissant une cité.

Dray resta en arrière, grognant, gardant le mur arrière pour eux.

Enfin, les poumons brûlants, les paumes en feu, Darius atteignit le sommet dans une dernière traction et s'effondra sur la large plateforme de pierre. Ce faisant il secoua sa corde, signalant que la voie était libre et que les autres pouvaient tous grimper – comme le faisaient tous ses hommes le long de ses rangs. En contrebas ses homes, alignés, se saisirent tous d'une corde et montèrent, à seulement quelques mètres les uns des autres, des dizaines utilisant une corde en même temps.

Darius s'agenouilla, et tourna et contempla Volkara, ayant une vue d'ensemble de là où il était. Il pouvait voir le fort tout entier s'étendre en dessous, faiblement éclairé par des torches alignées contre les murs. C'était un lieu incroyablement bien armé, des centaines de soldats y patrouillaient.

Et pourtant, alors qu'il observait attentivement, Darius vit que l'ambiance ici était détendue – trop détendue. La moitié des soldats semblait être endormie pendant leur garde, pendant que le reste flânait et se parlait entre eux, ou jouait à des jeux. Et tous faisaient face à l'avant de la cité. Aucun vers l'arrière. Manifestement, aucun de ces hommes, heaumes et armures enlevés, armes à quelques mètres d'eux, ne se préparait à une attaque cette nuit. Après tout, pourquoi le feraient-ils ? Quel ennemi y avait-il qui soit assez fou pour attaquer l'Empire ? Aucun.

Darius savait que c'était le bon moment pour donner le signal. Il prit son grappin supplémentaire, se pencha en arrière, enflamma sa corde, et le lança haut dans les airs, une bonne quinzaine de mètres au-dessus de sa tête, le laissant voler dans un arc en arrière, vers le désert, son feu visible dans le ciel.

Immédiatement, à l'horizon, il vit ses hommes mettre le feu à une torche en retour, celle qu'il leur avait ordonné d'allumer.

« Bougez ! » murmura durement Darius.

Comme un, tous ses hommes retournèrent leurs grappins et cordes et descendirent rapidement en rappel de l'autre côté du mur. Darius

enroula un tissu autour de sa paume et descendit en glissant si rapidement qu'il put la sentir brûler sa main même à travers. L'univers se précipita autour de lui tandis qu'il tombait presque en chute libre, et en quelques secondes, il touchait le sol avec légèreté, en silence, ses pieds nus le heurtant.

Tout autour de lui, ses hommes atterrirent aussi.

Sans perdre une seconde, Darius tourna et s'élança dans la cité, tous ses hommes couraient avec lui, se précipitant sur le groupe de soldats le plus proche. Darius accourut jusqu'à un soldat qui ne se doutait de rien et juste quand il se retournait, juste quand il commencer à réaliser, Darius le frappa au cœur avec sa dague.

Darius alla à un autre, maintint sa bouche, et lui trancha la gorge. Puis un autre. Et un autre.

Ils s'éparpillèrent tous, slalomant, chacun choisissant un homme, comme Darius l'avait ordonné. Ses hommes recouvraient la ville comme des fourmis, tuant des gardes de tous les côtés, des corps s'empilant silencieusement alors que l'Empire ne savait pas ce qui les attaquait. Ils ne savaient même toujours pas qu'ils avaient un intrus dans leur sein.

Darius courait à toute vitesse à travers la cité, visant l'entrée principale ; il voulait en prendre le contrôle de l'arrière à l'avant. Il fit signe à ses hommes, qui s'arrêtèrent tous et prirent position, cachés derrière de massifs piliers de pierre, attendant tous son ordre avant d'attaquer l'avant.

Darius était agenouillé là, essoufflé, regardant au delà vers l'avant de la ville. Des centaines de soldats étaient éparpillés entre ici et là-bas, et il les voulait tous rassemblés, pour être plus faciles à tuer, et qu'ils soient dos à lui. Il resta agenouillé là et observa, attendant le signal, pour le dernier acte de son plan.

Finalement, Darius ressentit un élan de soulagement en voyant exactement ce qu'il avait espéré : une petite embarcation apparut soudain, flottant le long du canal, à travers les portes de la cité, en feu.

Darius regarda tous les gardes sortir de leur sommeil, se regrouper tous autour, se rassemblant près de l'avant de la cité, tous regardant avec étonnement. Ils convergèrent tous vers l'entrée, et regardèrent dehors dans la nuit, se demandant à l'évidence qui était là dehors. Il attendit encore et encore, jusqu'à ce que la foule soit la plus dense.

« Chargez ! » hurla Darius.

Comme un, lui et les siens chargèrent, épée au clair, et attaquèrent les soldats de l'Empire, qui ne soupçonnaient rien, par derrière, tous étant distraits par le bateau en flamme. Ils attaquèrent par derrière, les frappant et poignardant alors qu'ils se retournaient. Ils arrivèrent à en tuer des dizaines avant qu'ils ne soient alertés.

Les soldats de l'Empire restant se retournèrent tous, comprenant enfin qu'il y avait invasion. Des cors sonnèrent à travers la cité, et l'appréhension de Darius augmenta, il savait que la vraie bataille avait commencé.

Des centaines de soldats de l'Empire, en armure complète et avec un armement professionnel, se tournèrent et se défendirent. Les hommes de Darius commencèrent à tomber.

Darius esquiva un coup d'épée, un autre écorcha son bras, et il poussa un cri de douleur, son épée tomba de sa main. Mais il sortit rapidement sa dague et poignarda le soldat à la gorge alors que l'homme chargeait pour le tuer.

Darius se baissa et reprit son épée, ce faisant il pivota et trancha la gorge d'un autre soldat. Deux autres l'attaquèrent, et Darius utilisa son bouclier pour bloquer un coup après l'autre. Finalement, Desmond arriva et tua un de ses assaillants – et Darius utilisa le changement de dynamique pour faire une fente vers l'avant, frapper l'autre soldat à la tête avec son bouclier, puis le poignarder au cœur. Il pensa à tous ses frères que l'Empire avait tués en même temps.

Beaucoup de ceux de Darius tombèrent – mais des soldats de l'Empire tombaient eux aussi, et avec des corps s'empilant des deux côtés, Darius eut l'impression qu'ils gagnaient en impulsion. Au moins réussissaient-ils à réellement attaquer une cité de l'Empire, et à protéger les leurs avec leurs forces – et cela seul, il le savait, était une prouesse incroyable.

Avec l'avant de la cité exposé, tous les soldats de l'Empire se tournèrent pour affronter Darius. Le troisième et dernier groupe de soldats de Darius apparut enfin, comme prévu, et attaqua par devant. Ils pataugèrent à travers les eaux du canal, éclaboussant violemment tandis qu'ils se hissaient sur à l'intérieur des murs de la cité, puis attaquèrent les soldats de l'Empire par derrière.

À présent les soldats de l'Empire se retrouvaient pris en étau entre les forces de Darius des deux côtés – et ainsi, la dynamique changea. Les

soldats de l'Empire tombèrent rapidement dans toutes les directions tandis que les hommes de Darius les submergeaient par leur rapidité et leur agilité.

Le combat se poursuivit, les épées émettant un fracas métallique dans les oreilles de Darius, des étincelles jaillissant dans la nuit, le bruit des hommes criant transperçant le fort. Tout autour de lui, des hommes tombaient. Mais pourtant ils se battaient encore et encore, rattrapant constamment l'écart.

En fin de compte, Darius tua un soldat de l'Empire, après un échange particulièrement brutal de coups d'épée et de bouclier, et quand il l'eut fait, il leva son épée et son bouclier pour tuer le suivant.

Mais à sa grande surprise, il ne restait personne derrière lui : les soldats de l'Empire étaient tous morts.

Darius pouvait à peine le croire, alors qu'il se tenait près des portes principales et se tournait pour regarder en arrière, examinant la cité. Il vit ses hommes s'affairer, debout sur les corps de l'Empire. Il vit une cité emplie de cadavres frais, à la fois des siens et de l'Empire, étincelant sous la lune. Une cité qui était finalement devenue silencieuse.

Les hommes réalisèrent, eux aussi. Ils éclatèrent soudain dans un cri de victoire, brandissant leurs poings et leurs torches haut dans les airs.

Ils se précipitèrent en avant et étreignirent Darius, le soulevèrent sur leurs épaules. Darius s'en délecta, poussa des acclamations avec eux, croyant à peine que cela soit réellement arrivé.

Une cité de l'Empire était entre leurs mains.

Ils avaient gagné. Ils avaient vraiment gagné.

Gwendolyn marchait à travers la Grande Désolation, affaiblie par la faim, les jambes tremblantes, la peau brûlée sous la chaleur implacable des soleils matinaux. Cela avait été encore un autre jour, d'une manière ou d'une autre, à marcher pendant des heures, s'accrochant tant bien que mal à la vie. Krohn boitait sur ses talons, trop épuisé pour gémir, et ceux le plus près d'elle – Kendrick, Sandara, Steffen, Arliss, Brandt et Atme portant Argon, Aberthol, Illepra, et Stara – tous marchaient encore, eux aussi. Cependant beaucoup des siens – trop – s'étaient écroulés le long du chemin, leurs carcasses jonchaient le sol du désert, Gwen et les autres trop faibles pour les enterrer – trop faible pour même s'arrêter. Gwen tressaillait à chaque fois qu'un autre tombait, et les insectes apparaissaient soudain, sortant d'on ne savait où, et recouvraient le corps en quelques instants, le dévorant jusqu'à l'os. C'était comme si le désert tout entier attendait juste qu'ils s'effondrent tous.

Gwen leva les yeux vers l'horizon, vit la perpétuelle poussière rouge s'attardant là, chercha dans toutes les directions un signe de quelque chose.

Il n'y avait rien.

La chose la plus impitoyable, la plus cruelle au monde, réalisa-t-elle, n'était pas la vue d'un ennemi, ou d'un monstre, ou n'importe quoi d'autre – mais la vue de rien. Le vide. L'absence de vie.

C'était sans merci. Pour elle, cela signifiait la mort. La mort non pas seulement pour elle, mais pour tout son peuple, qu'elle avait mené là.

Gwendolyn continuait à marcher, forçant tant bien que mal un pied devant l'autre. Elle faisait appel à une force plus profonde que ce qu'elle pensait avoir et s'obligeait à marcher, à être forte, devant, menant son peuple, comme le berger d'un troupeau dont elle savait qu'il ne trouverait jamais de foyer. Leurs provisions s'étaient épuisées il y avait bien longtemps, leurs outres s'étaient asséchées, et leur gorge était si desséchée qu'elle pouvait à peine respirer. Sans rien à l'horizon, elle savait qu'il ne restait aucune alternative à la mort.

Gwen savait que si elle avait été seule ici, elle se serait peut-être depuis longtemps étendue et se serait permis de mourir. Cela aurait plus clément que ceci. Mais l'orgueil la forçait à poursuivre. Elle pensait aux autres, pensait à son père, et elle s'obligeait à rester forte.

Elle pensait à ce que son père aurait fait. Ce qu'il aurait attendu d'elle.

Pendant qu'ils marchaient et marchaient, elle commença à avoir des visions. Elle avait des flashbacks d'autres temps, d'autres endroits. Elle cligna des yeux et en sortit confuse, ne sachant plus ce qui était réel, où elle était. Les images dans son esprit commençaient à devenir plus réelles que ce qui se trouvait sous ses yeux.

Gwen eut un flashback de son père. Elle le vit assis si fièrement à la tête de la table, jeune, au sommet de son pouvoir, portant sa couronne, son manteau, la barbe encore dénuée de gris, riant de son rire chaleureux qui la mettait toujours à l'aise. Autour de la table était assise sa mère, à sa droite, en bonne santé et heureuse, comme Gwendolyn se le rappelait avant sa maladie. Assis là, aussi, se tenaient ses frères et sœurs – Kendrick, Gareth, Godfrey, Reece, Luanda – tous les six encore jeunes, réussissant encore à s'entendre, tout autour de la table avec leurs parents les considérant tous.

« À votre mère bien aimée ! » dit son père, levant sa coupe, riant, buvant son vin, sa mère souriante, se penchant pour l'embrasser.

« Et à nos six merveilleux enfants – chacun digne de régner sur un royaume », ajouta sa mère.

« Quand serais-je Reine ? » demanda Luanda.

Son père regarda Luanda, encore enfant, et il rit.

« Attends juste, mon enfant. Un jour tu seras Reine. Tu n'as pas besoin de te hâter ! »

Il se tourna vers Gwendolyn.

« Et toi, Gwendolyn ? » demanda-t-il en la regardant.

Gwendolyn posa les yeux sur lui et rougit.

« Je ne souhaite pas être Reine, Père. Je souhaite seulement être ta fille. »

Son père baissa lentement sa coupe, il la dévisagea en retour, et elle pouvait voir dans ses yeux un regard qu'elle n'oublierait jamais. Elle pouvait voir combien il était touché, combien ses mots avaient compté pour lui, comment ils lui étaient allés droit au cœur. Il l'avait regardée avec tant d'amour, de loyauté, et d'admiration, et ce regard l'avait transpercée. Il lui avait permis de tenir, toute sa vie.

« Tu as déjà accompli cela, mon enfant. Ça et bien plus. »

Un coup de vent chaud fouetta le visage de Gwendolyn et elle cligna des yeux, reprenant ses esprits, toussant, de la poussière dans les yeux et la bouche. La respiration rauque, elle frotta la poussière dans ses yeux tandis qu'elle les scellait presque, tentant de la retirer. Le vent n'apportait aucun soulagement – mais seulement plus de chaleur, si c'était possible. Assez même pour la tirer brusquement d'un endroit meilleur.

Gwen ne voulait même pas lever les yeux, trop effrayée de ne rien voir, d'être déçue une fois de plus. Mais elle s'y obligea, espérant que cette fois serait différente, que peut-être d'une manière ou d'une autre quelque chose de distant serait à l'horizon, un lac où boire, un arbre pour les abriter du soleil, même une grotte.

Elle leva les yeux, se préparant mentalement, et souhaita ne pas l'avoir fait : il n'y avait rien. Impitoyable, cruel vide.

Pourtant quelque chose accrocha son regard : elle leva les yeux, et vit soudain une ombre croisant au-dessus de sa tête. Cela semblait être le seul nuage dans un ciel clair, et au début elle fut déboussolée par lui. Voyait-elle des choses ?

Mais elle le regarda passer au-dessus, et fut sûre qu'il était réel, et elle fut encore plus confuse. Ce n'était pas un nuage, mais une ombre noire, volant dans les airs. Elle passa si vite qu'elle pouvait difficilement dire sa forme, mais elle descendit en piqué vers elle, puis remonta tout aussi vite, et alors qu'elle clignait des yeux dans le soleil, elle aurait pu jurer que cela ressemblait à un démon.

Comme un démon libéré de l'enfer.

Gwen se retourna et le suivit des yeux, mais tout aussi rapidement, il s'éloigna et disparut promptement de sa vue.

Gwen sentit un frisson, comme s'il s'agissait du présage de quelque chose de terrible à venir. Quand il avait volé vers elle, elle avait ressenti la plus horrible des impressions, comme si elle avait été maudite par la créature.

« Assez ! » cria soudain une voix.

C'était un hurlement violent, un cri de désespoir. Gwen le reconnut immédiatement comme celui d'un homme qui a perdu l'esprit, qui n'a plus rien à perdre.

Gwendolyn se retourna, Krohn à côté d'elle, grognant d'un air protecteur, et vit Aslin, menant un petit groupe de son peuple, charger vers elle, l'air fou, délirants, touchés par le soleil.

« Mieux aurait valu mourir dans l'Anneau, en paix avec nos pères, et être enterrés dans une bonne terre. Maintenant nous mourrons tous ici, et ne serons enterrés nulle part. Nous ne deviendrons rien d'autre que de la nourriture pour les scorpions et les araignées. Si je dois mourir ici, ce ne sera pas avant que je la tue d'abord ! Le sang appelle le sang ! »

Il dégaina son épée, le son fendant l'air, et la leva haut.

« Tuez la Reine ! » hurla-t-il, et il poussa un grand cri.

À la surprise et l'horreur de Gwendolyn, derrière lui plusieurs centaines des siens suivirent, tirant leurs épées, criant d'approbation, se joignant à lui. Plus de la moitié de son peuple se rallia derrière lui, et ils commencèrent tous à la charger.

Gwen n'avait pas assez d'énergie pour leur résister. Elle se tint là et attendit son destin. Si tous les siens la voulaient morte, alors ainsi soit-il. Elle leur donnerait ce qu'ils désiraient. Même ça.

Gwendolyn n'était pas si surprise qu'il veuille la tuer ; elle était plus surprise qu'il ait encore tant vigueur en lui, puisse courir si vite et lui réserver tant d'énergie de pour la haïr. Il était à peine à dix mètres de lui et se mouvait si rapidement que les autres, si léthargiques, n'avaient pas le temps de réagir. Elle pouvait voir dans ses yeux combien il la haïssait, combien il la voulait morte. C'était comme un coup de poignard dans son cœur de voir que quelqu'un dans le monde pouvait la haïr autant. Qu'avait-elle fait de mal ? N'avait-elle pas tenté d'être la meilleure personne possible envers tous ?

Gwen avait pensé qu'elle avait été une bonne Reine ; elle avait désespérément essayé de sauver son peuple, continuellement. Elle s'était même sacrifiée elle-même, à Silesia, à Andronicus, pour que les autres puissent vivre. Elle avait essayé de tout faire correctement.

Et pourtant elle était là, c'était ainsi qu'elle avait fini : au milieu de l'Empire, un milieu d'un désert, à la recherche d'un Second Anneau qui n'existait probablement pas, séparée de son mari, de son enfant. La plupart des siens la haïssaient, voulaient la voir morte.

Gwen se tint là fièrement, face à Aslin, et se prépara mentalement, inébranlable, tandis qu'il s'approchait d'elle avec son coup mortel. Il

leva haut son épée, des deux mains, à seulement quelques mètres, et commença à se jeter en avant, droit vers son cœur.

Soudain s'éleva un grand fracas. Gwen leva les yeux et vit Steffen s'avancer et bloquer le coup, entaillant l'épée des mains d'Aslin, la coupant en deux et l'envoyant au sol. Au même moment, Kendrick apparut de l'autre côté, et poussa son épée à travers le cœur d'Aslin. Krohn, lui aussi, entra en action, bondit sur le torse d'Aslin et plongea ses crocs dans sa gorge, le faisant tomber au sol, et le tua.

Tous trois étaient devant elle, tous trois se précipitaient pour ter quiconque s'approchait près d'elle.

Gwen se tint là, clignant des yeux, submergée d'amour et de reconnaissance pour Steffen, Kendrick et Krohn, qui tous lui avaient sauvé la vie, une fois de plus.

Mais le combat ne faisait que commencer. Tout autour d'elle, des cris de guerre s'élevèrent tandis que la foule incontrôlable, la moitié de son peuple, chargeait en avant, même sans Aslin, l'élan qu'il avait amorcé incapable d'être stoppé. Ils s'élancèrent tous aveuglément sur elle, aucun ne pensant clairement, comme si la tuer pouvait d'une manière ou d'une autre changer leur situation désespérée.

Mais en même temps, l'autre moitié des siens, forte de plus d'une centaine, incluant Kendrick, Steffen, Brandt, Atme et une dizaine d'Argent, tirèrent tous leurs épées pour la protéger et attaquer la foule.

Le cœur de Gwen se déchira en deux tandis qu'elle était témoin des affrontements cruels qui éclataient, d'homme à homme, soldat à soldat, d'anciens alliés, d'anciens concitoyens, des hommes qui avaient été autrefois aussi proches que des frères, se retournaient les uns contre les autres. Ils étaient tous de grands guerriers, tous équivalents, tous rendant coup pour coup. Les épées résonnaient avec fracas sous le ciel du désert, tandis que des cris s'élevaient, que des hommes se tuaient brutalement les uns les autres et que le sol devenait rouge de sang. Ils avaient tous été rendus fous par le soleil, Gwen le savait, et la moitié d'entre eux ne savait probablement plus ce pour quoi ils se battaient. Ils voulaient juste tuer – et, plus certainement, être tués.

Steffen s'avança et bloqua les épées de deux hommes de chaque côté de Gwendolyn ; il en entailla un au ventre puis tira sa dague et frappa l'autre au cœur.

Brandt fit un pas en avant, maniant sa masse à la vitesse de l'éclair,

bloquant un coup destiné à Kendrick ; pendant qu'Atme venait à côté de lui, balança sa hache et tua un homme juste avant qu'il ne plonge une épée dans le dos de Brandt.

Krohn bondit sur tous les assaillants qui venaient trop près de Gwendolyn, tuant plus d'hommes qu'aucun autre.

Kendrick se tourna et para deux coups d'épée avec son bouclier, puis fit volte-face et l'utilisa comme une arme, frappa un homme au visage, puis se retourna et donna à l'autre un coup de pied dans la poitrine, l'envoyant tomber sur le dos. Comme ils revenaient une seconde fois, il fit un pas de côté, esquiva leurs coups, et en même temps en entailla chacun d'eux à travers le torse, les tuant tous deux.

Une lance tomba de la main d'un soldat mort, et roula contre la cheville de Gwendolyn. Elle leva les yeux et vit un homme charger Kendrick par-derrière, un homme qu'il ne pouvait pas voir, et sans réfléchir, elle réagit : elle ramassa la lance et la projeta dans son dos. L'homme trébucha et tomba, tête la première, aux pieds de Kendrick.

Gwendolyn ressentit une douleur à l'estomac en voyant l'homme tomber, un des siens, tué par sa propre main. C'était un homme qu'elle avait bien connu, un seigneur local de la Cour du Roi, un homme qui avait été loyal à son père de son temps. C'était un triste jour, elle le savait, pour son peuple. Elle pouvait difficilement croire que la famine, la folie et le désespoir pouvaient conduire les hommes à une telle ruine. Gwen voulait leur crier à tous de mettre fin à cette folie, d'être civils. Mais elle savait que rien ne pourrait la faire cesser. C'était comme contempler un terrible cauchemar se dérouler sous ses yeux, un cauchemar qu'elle ne pouvait arrêter. Un grand mal avait été mis en branle, et il ne prendrait fin que quand tous ces hommes seraient morts.

Des hommes se massacraient les uns les autres de tous côtés, le fracas de métal semblait ne jamais se terminer, jusqu'à ce qu'enfin, parmi les nuages de poussière et de lumière, vint un grand calme.

L'univers lui-même sembla s'arrêter. Gwen jeta un regard et vit le sol du désert tapissé de morts. Elle éprouvait le besoin impérieux de voir quelque chose bouger, de voir une vie, n'importe quoi.

À la place, tout ce qu'elle voyait était des corps.

Gwendolyn regarda autour d'elle et fut immensément soulagée de voir que Kendrick et Steffen étaient toujours vivants, de même que Brandt, Atme, Aberthol, Illepra, Argon, Stara, Arliss, Sandara, et une demi-

douzaine de membres de l'Argent. Et, bien sûr, Krohn.

Mais c'était tout. Plusieurs centaines de personnes – tout ce qu'il restait des exilés de l'Anneau – gisaient maintenant morts. Elle et sa douzaine de gens étaient tout ce qu'il restait.

Gwen pouvait à peine respirer. Son peuple, mort. Tués par leurs propres mains.

Qu'est-ce que cela laissait ? se demanda-t-elle. De quoi était-elle Reine à présent ?

Gwen tomba à genoux, empoigna ses cheveux, et pleura.

Comment les choses, s'interrogea-t-elle, avaient-elles pu tourner si horriblement, si horriblement mal ?

Thor, assis dans la petite embarcation à voile pendant qu'ils naviguaient vers des cieux qui s'obscurcissaient et des vagues qui s'élevaient, parcourut les autres du regard et s'émerveilla de voir combien les choses avaient changées. En addition de ce groupe de visages familiers – Reece et Selese, Elden et Indra, O'Connor et Matus – désormais était assise avec eux une nouvelle tête, le dévisageant en retour, emplie de vie : Ange. Il était choquant pour Thor de la voir assise là avec eux, d'avoir un nouveau membre dans le groupe – une jeune fille, rien de moins, qui se tenait là, rayonnante, tellement remplie de vie et de joie. C'était un contraste marqué comparé à tous les autres visages solennels et endurcis.

Thor était assis juste à côté d'elle, n'essayait pas de garder ses distances par rapport à son affliction – ni, était-il fier de le voir, ne le faisaient les autres. Ils la traitaient tous comme une des leurs, comme si elle avait fait partie du groupe depuis toujours, comme si elle n'avait pas une maladie contagieuse. Thor lui-même se sentait enchanté de l'avoir là. Il était inspiré par sa gaieté, sa joie de vivre, malgré tout ce qu'elle avait subi. Elle était un exemple pour lui. Elle vivait comme si elle n'avait pas d'affliction, comme si rien au monde n'allait pas chez elle, et débordait d'un sentiment de liberté, manifestement folle de joie d'avoir quitté l'île. Thor commençait à voir le monde à travers ses yeux, et tout commençait à lui sembler nouveau, à lui aussi.

Pendant qu'ils dansaient sur la vaste mer, emportés par le courant vers un horizon s'obscurcissant, Thor ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'errance ; pour la première fois, il n'avait aucune idée d'où ils allaient. Toujours il avait ressenti qu'il était guidé vers un but, sachant exactement où il allait trouver Guwayne. Il avait été sûr qu'il le trouverait sur cette île. Comment avait-il pu avoir autant tort ? Ses sens commençaient-ils à lui faire défaut ?

Mais maintenant, avec Guwayne nulle part en vue et sans vraies pistes, Thor n'avait aucune idée d'où chercher. Tandis qu'ils déviaient, il avait l'impression d'être à la merci de Dieu, où qu'il le mène. Et il commençait à avoir la cruelle impression qu'il pourrait ne jamais retrouver Guwayne.

Thor vit les visages de ses frères, désespérés, abasourdis, tous avaient traversé tant de choses, et à l'évidence paraissaient n'avoir aucune

idée d'où aller ensuite. Les leurs étaient très loin, dans un Empire hostile, s'ils étaient même encore en vie. Thor pensa à Gwendolyn et eut un creux à l'estomac. Il voulait retourner à elle, pour l'aider – mais il était à l'autre bout du monde et il n'avait toujours pas recouvré Guwayne.

Thor leva les yeux et fouilla les cieux à la recherche de Lycoples, se demandant si elle pouvait aider. Mais tout ce qu'il vit était des nuages qui s'amoncelaient, aucun signe du dragon en vue. Le seul son qu'il entendait était le hurlement toujours plus fort du vent.

« Un poisson ! » cria Ange avec joie, et elle se leva, observant les eaux, battant des mains et pointant du doigt.

Thor suivit son regard et vit un des nombreux poissons communs, blancs et bleus, qu'ils avaient vus suivre le bateau durant tout leur périple, effleurant la surface, puis disparaissant sous les vagues. Thor s'émerveilla que cela puisse lui apporter tant de plaisir, et ensuite il réalisa que, n'ayant jamais été hors de l'île, tout devait lui sembler nouveau et excitant.

Ange scruta l'océan avec euphorie.

« J'ai toujours voulu aller quelque part », dit-elle. « N'importe où. Je me fiche d'où nous allons, tant que je ne pose plus jamais le pied sur cette île. Chacun d'entre eux – ils attendaient juste tous de mourir. »

« Eh bien, il se peut que nous n'attendions pas », dit Elden, levant les yeux vers l'horizon, « il se pourrait que nous mourions assez tôt. »

Tous se tournèrent et suivirent son regard, et Thor eut l'estomac de Thor se souleva en voyant ce qui les attendait. Le ciel, ensoleillé au-dessus de leurs têtes, était complètement noir et écumant au loin. Il vit un mur de pluie massif venir droit vers eux, incroyablement rapide. C'était un déluge, un gros orage, et seconde après seconde Thor put sentir le vent devenir plus fort, l'embarcation tanguer avec plus de force.

« Nous avons besoin d'un bateau plus grand », fit observer Reece.

Thor savait qu'ils devaient s'éloigner de cet orage, se dégager de son passage. Avec un sentiment d'urgence, il bondit sur ses pieds et commença à manœuvrer les voiles, et tous les autres y prirent part avec lui, certains hissant et amenant les voiles, d'autres tournant le gouvernail, et d'autres ramant. Ils travaillaient tous aussi dur qu'ils le pouvaient, réussirent à faire tourner le bateau et à prendre le vent

dans la direction opposée, essayant de s'éloigner de l'orage. Ils ne se souciaient plus de la direction vers laquelle ils allaient – tant que ce n'était pas vers cette obscurité.

Le vent reprit, les faisant voguer encore plus vite, le bateau gîtait sur le côté tandis que des moutons d'écume apparaissaient tout autour d'eux. Et pourtant, même aussi vite qu'ils allaient, quand Thor se retourna et vérifia l'horizon, il vit l'orage se ruer sur eux. C'était un effort futile. Les nuages se rapprochaient d'eux, comme un guépard se précipitant dans leur direction.

Encore plus menaçant, Thor repéra des mers fortes venant dans leur direction, des vagues énormes, assez grandes pour écraser leur bateau dix fois de suite.

Thor déglutit, ayant un mauvais pressentiment à propos de cela, et il regarda droit devant, espérant pour un quelconque signe d'abri, une autre île peut-être, et vit où le vent les conduisait : la destination devant était encore plus redoutable que celle derrière eux. L'Épine du Dragon. Elle se trouvait droit sur leur route, et le vent les menait droit vers elle, avec des mers écumeuses et agitées.

Piégés entre deux lieux mortels, Thor ne savait pas laquelle était le pire. L'une et l'autre pouvaient aisément mettre en pièce leur bateau. Les autres, eux aussi, semblés figés dans l'indécision, tous terrifiés par le pouvoir de la nature.

Le vent forçait, si fort que Thor pouvait à peine s'entendre penser, et il sut que l'inévitable était en train d'arriver. Ils étaient pris dans quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes, et il n'y avait simplement rien qu'ils puissent faire. Le leur était seulement un petit bateau, conçu pour être une chaloupe pour le navire de Gwendolyn – pas fait pour traverser les mers, et certainement pas pour un orage tel que celui-ci. En effet, ils avaient de la chance d'avoir réussi à aller aussi loin qu'ils l'avaient fait avec cette petite embarcation, sans qu'un orage similaire ne se produise plus tôt. Celui-là, se rendit compte Thor, était leur première véritable tempête.

Thor observa l'orage furieux réduire l'écart entre eux, à peine à cent mètres. Ils commencèrent à être bombardés par plus de vent, plus de pluie, tandis que les eaux commençaient à monter et à retomber, des vagues de six mètres, puis neuf, s'élevant encore plus haut, puis chutant tout aussi vite. Thor sentait son estomac se soulever.

Le vent fit rage encore plus fort, déchira leur voile, et Thor la regarda

s'élever dans les airs et disparaître. Il réalisa qu'ils avaient besoin de se préparer pour l'impact.

« Baissez-vous ! » hurla Thor. « Couchez-vous sur le pont ! Agrippez-vous à quelque chose et ne le lâchez pas ! »

Ils suivirent tous son ordre, se baissant tous sur le pont d'un bond. Seule Ange resta debout, regardant fixement, fascinée par le ciel, la plus intrépide de tous. Tandis que les vagues se brisaient autour d'elle, Thor la vit commencer à glisser, et sut qu'elle était sur le point de passer par-dessus bord.

Thor bondit et atterrit sur elle juste quand une vague s'abattait par-dessus le bord du bateau. Il la cloua sur le pont, ne la lâchant pas tandis que la vague les poussait d'un côté à l'autre de l'embarcation.

« Accroche-toi à moi ! » cria-t-il par-dessus le vent.

Thor s'agrippa à elle avec tout ce qu'il avait, enroulant un bras autour du sien atteint par la lèpre autour de lui, sans s'en soucier. Avec son autre main, il empoigna le mât solidement fixé au pont.

Après que cette dernière vague ait frappé, son expression changea, pour une de peur.

« J'ai peur », dit-elle, tremblante, tandis qu'une autre vague s'abattait sur eux.

« N'aie pas peur », dit-il. « Tout ira bien. Je te tiens. Rien ne t'arrivera qui ne m'arrivera pas en d'abord à moi. Je le promets. Par tous les dieux je le promets », dit-il, le pensant plus que tout ce qu'il avait pensé dans sa vie.

Elle serrait sa taille, ses ongles plongeant dans sa peau, et ce faisant, elle hurla quand une énorme vague vint s'écraser sur eux. Son poids paraissait écraser les côtes de Thor.

Thor les sentit soudain tous deux sous l'eau, culbutant, à plusieurs reprises, profondément sous les vagues. Il vit les visages de tous ses frères d'armes tournoyant à l'envers, encore et encore, dans l'eau, tandis qu'il se sentait couler, de plus en plus profond, incapable de refaire surface.

Il ne pouvait penser à rien dans le chaos, tandis que l'eau remplissait ses yeux, ses oreilles, son nez, tandis que la pression pesait sur lui, rien du tout, hormis une chose : *accroche-toi à Ange. Quoi qu'il arrive,*

accroche-toi.

Alistair se tenait à la proue du navire, Erec à ses côtés, et levait les yeux, avec tous les autres sur l'énorme monstre qui venait sur eux, hurlant, la mâchoire grande ouverte, révélant des centaines de rangées de dents irrégulières, et s'apprêtant à les avaler tous. Alistair savait que ce monstre détruirait leur navire, qu'un grand coup de ces griffes briserait leur navire en deux, l'enverrait plonger dans l'océan qui faisait rage et les noierait tous – si ses dents ne les atteignaient pas d'abord. Ils avaient navigué droit vers les portes de la mort – et il n'y avait pas de demi-tour possible.

Alistair savait que, s'ils devaient survivre, quelque chose devrait être fait rapidement. Elle regarda autour d'elle les hommes, tous paralysés de peur, et elle sut qu'ils feraient peu hormis rencontrer leur mort. Elle ne pouvait les en blâmer. Rien ne pouvait être fait. Ils regardaient le destin en face, un monstre contre lequel aucune arme ne pouvait suffire.

Alistair ne voulait pas mourir de cette manière ; encore plus, elle ne voulait pas qu'Erec, qu'elle aimait plus qu'elle-même, meure de cette manière. L'idée de le perdre, qu'ils ne soient plus ensemble, d'eux mourant là, sur ce navire, avec cette mer comme tombe – et leur enfant dans son ventre – était plus que ce qu'elle pouvait supporter.

Alistair ferma les yeux, déterminée à changer sa destinée, déterminée à ne pas accepter son sort, et à ce moment-là, elle sentit le temps se figer. Elle sentit son corps tout entier devenir chaud, picotant de chaleur, l'énergie familière montant en elle qui s'élevait en temps de crise – le pouvoir qu'elle ne comprenait pas et qu'elle ne pouvait pas toujours contrôler. Elle le sentit la submerger, prenant le contrôle d'elle, une bouffée de chaleur courant à travers son corps qui lui donnait le sentiment qu'elle et son corps n'étaient plus un.

S'il vous plaît, Dieu, pria-t-elle, Le sentant à l'écoute. Accordez-moi le pouvoir que vous m'avez donné. Permettez-moi d'empêcher cette créature de nous détruire. Permettez-moi de sauver tous ces gens. Permettez-moi de sauver Erec. Permettez-moi de sauver notre enfant.

Alistair sentit la chaleur passer à travers ses paumes, une chaleur si puissante qu'elle pouvait à peine la contrôler, et soudain, le temps recommença à s'écouler à toute vitesse, tandis qu'elle ouvrait les yeux et se retrouva à nouveau dans ce lieu et ce moment, de retour dans le

moment présent.

Elle leva les yeux vers le monstre, sans peur, et leva les bras haut au-dessus de sa tête. Elle dirigea ses paumes vers la bête, et laissa l'énergie venir.

Alistair observa, émerveillée, tandis que deux globes de lumière volaient de ses mains, vers la créature. Tout cela arriva si vite, en un clin d'œil, elle dut se tenir prête, comme les griffes de la créature venaient droit vers elle et que la lumière les percutait avec la force soudaine d'une explosion.

Les globes de lumière illuminèrent les cieux obscurcis, comme des éclairs à travers l'orage, et Alistair vit les mains de la créature tourner soudain vers les côtés. Au lieu de détruire leur navire, le monstre frappa de toutes ses forces et cingla l'eau à côté du bateau, le manquant de peu. C'était un coup qui les aurait sûrement tous tués.

La créature toucha l'eau avec une telle force et puissance qu'elle causa une vague soudaine, comme une montagne d'eau, amorçant un raz-de-marée. L'eau déplacée s'éleva, encore plus haut, dans une vague énorme, soulevant leur navire.

Alistair sentit leur bateau monter soudain en flèche, de quinze bons mètres, avant qu'il ne vienne s'écraser de l'autre côté de la vague.

Un craquement terrifiant déchira les airs, Alistair jeta un coup d'œil et observa un des navires de leur flotte retomber du mauvais de la vague, sur les rochers déchiquetés de l'Épine du Dragon. Il explosa en morceaux, ses hommes criant tandis qu'ils dégringolaient dans les airs et dans la mer enragée. Alistair tressaillit alors que des centaines d'hommes rencontraient leur mort.

Le monstre, à présent enragé, se retourna et se concentra sur Alistair. Elle pouvait voir la furie dans ses yeux sans âme, à quel point il était déterminé à les tuer. Il leva ses griffes, plein de haine, et les abattit à nouveau vers son navire.

« Alistair, baisse-toi ! » cria Erec, voyant la bête venir pour elle et essayant de la protéger.

Mais Alistair l'ignora. Elle n'avait pas besoin de sa protection ; elle n'avait besoin de la protection de personne. Elle avait le pouvoir de Dieu en elle, et le pouvoir de Dieu, elle le savait, exerçait sa domination sur toutes les créatures au monde.

Encore une fois Alistair leva les bras, et les dirigea vers la créature tandis qu'elle descendait vers elle.

Des globes de lumière jaillirent, et cette fois-ci elle réussit à dévier les griffes de la créature de l'autre côté du navire, manquant encore une fois de peu et créant une autre vague énorme.

Le craquement du bois et les cris des hommes emplirent les airs encore une fois, et Alistair se retourna pour voir un autre navire envoyé par-dessus les vagues et s'écraser dans l'Épine du Dragon, tous ses hommes écrasés à mort.

La créature fit volte-face, enragée, et cette fois-ci visa un autre des navires d'Erec, avant qu'Alistair ne réalise ce qu'elle faisait. En un instant elle le réduisit en pièces, ses griffes s'abattirent droit en son milieu. Elle aplatit le mât et les voiles, brisant tout en millions de petits morceaux. Les hommes hurlèrent, écrasés sous son poids, rencontrant une horrible mort dans les mers balayées par les orages de l'Épine du Dragon.

Alistair examina la bête, qui se tournait encore une fois vers elle ; elle l'avait sous-estimée. Elle était plus puissante qu'elle ne l'avait réalisé, et si elle avait été capable de la détourner, elle n'avait pas pu l'arrêter complètement. Elle avait le sentiment que la mort de ces hommes était sur sa tête. Elle n'avait jamais rencontré un pouvoir aussi fort que celui-là.

Le vent hurlait et l'orage faisait rage, pendant que des vagues énormes continuaient à les faire tanguer de haut en bas sur la mer. La créature, furieuse, jeta son dévolu sur Alistair, et cette fois-ci, elle put voir la détermination dans ses yeux. Elle n'avait à l'évidence jamais rencontré un pouvoir tel que le sien non plus.

Le monstre s'élança vers elle avec la longueur et le poids de tout son corps, bras levés, plongeant en avant, comme si son but était d'atterrir sur leur navire avec tout le poids de son ventre. Ce qu'il restait de la lumière dans le ciel fut obscurci sous l'ombre de celle de la bête, tandis qu'elle s'abattait de tout son poids, droit vers eux.

Tous les hommes sur son navire hurlèrent et se pelotonnèrent, tous mettant leurs mains sur leur tête, reculant, prêts à rencontrer leur mort. Tous excepté Erec, qui se tenait fièrement à côté d'elle.

Alistair, cependant, ne se recroquevilla pas et ne battit pas en retraite. Elle tint bon et leva ses paumes au-dessus de sa tête. Alors que la créature descendait, désormais à quelques mètres, elle fit appel à tout

le pouvoir en elle, jusqu'à la dernière once qu'elle avait. Une image de sa mère apparut comme un flash dans son esprit, une image de son pouvoir. Elle vit de la lumière l'entourer. Une lumière invincible, imprenable.

Elle savait qu'elle était plus qu'une femme normale. Elle était spéciale. Elle détenait un pouvoir en elle fait pour un destin à part, un pouvoir qui ne venait qu'une fois par génération. Elle descendait de Rois et de Reines. Et plus que tout, le pouvoir illimité de Dieu lui avait été insufflé.

Elle pouvait être plus forte que cette créature, elle le savait. Elle devait juste laisser ce pouvoir – son pouvoir en entier – ressortir.

Tandis qu'Alistair levait les deux bras, elle sentit une énorme chaleur surgir d'elle et vit une lumière jaune jaillir de ses mains, une lumière plus brillante qu'aucune qu'elle ait jamais vu. Elle impacta le ventre de la bête, juste au-dessus d'elle, et elle s'arrêta en vol.

Alistair leva ses paumes de plus en plus haut, luttant de toutes ses forces, ses bras et coudes tremblant tandis qu'elle essayait de la hisser.

Soudain Alistair sentit le pouvoir jaillir à travers elle, et elle regarda avec admiration la créature s'envoler avec un cri, haut dans les airs, montant en flèche sur plusieurs dizaines de mètres, s'agitant dans tous les sens, hurlant. Elle se concentra pour la pousser plus haut dans le ciel, et ce faisant, comme elle continuait à voler de plus en plus loin, elle sentit qu'elle dominait la créature. Elle se sentait toute puissante.

Alistair dirigea ses bras, et la créature alla vers le côté. Alistair repéra les rochers déchiquetés de l'Épine du Dragon saillant droit vers le ciel et elle conduisit la créature jusqu'à ce qu'elle soit au-dessus d'eux – puis soudain, elle rabattit les bras de toutes ses forces.

Le monstre chuta droit vers le sol, bras et jambes s'agitant en tous sens, droit vers les pointes dentelées de l'Épine. Alistair continua à la pousser vers le bas, jusqu'à ce que finalement elle percute les rochers tranchants, empalée de la tête aux pieds sur l'Épine du Dragon.

Le monstre était étendu là, grotesque, immobile, des rivières de sang en coulaient vers la mer.

Mort.

Alistair sentit Erec et les autres tous se tourner et la dévisager avec

respect et admiration. Elle se tint là, tremblante, exténuée par l'épreuve ; Erec vint à côté d'elle et passa un bras autour d'elle.

Ils étaient maintenant près de la fin de l'Épine du Dragon, le ciel bleu apparent juste devant eux, une autre vague énorme souleva leur navire et, cette fois-ci, au lieu de les balloter en arrière, les propulsa vers l'avant, dans une mer clame au ciel ensoleillé.

Tout était calme tandis que le vent s'était arrêté, les vagues calmées, les navires se redressèrent eux-mêmes.

Alistair leva les yeux avec incrédulité. Ils avaient réussi.

Luptius était assis à la tête de la table du Grand Conseil, au centre de la Haute Chambre de la Capitale de l'Empire, un immense édifice circulaire de marbre, construit en granit noir et brillant, encadré par une centaine de colonnes, et il considérait les Hommes du Conseil, tous de jeunes hommes stupides, avec dégoût. Ce n'était pas le Grand Conseil qu'il avait connu autrefois, celui qui avait consolidé l'Empire vers le pouvoir et l'implacabilité, celui qui n'aurait jamais permis les conflits qui avaient émergé au sein de l'Empire ces dernières lunes. Il était d'humeur cinglante, et prêt à se défouler sur quelqu'un.

Il était assis dans cet édifice, conçu pour inspirer la peur, et regarda autour de la table les représentants des Sis Cornes de l'Empire, des hommes redoutables de presque toutes les races de l'Empire. Ils étaient gouverneurs de régions, commandants d'armées, tous représentant collectivement les dizaines de millions de citoyens de l'Empire et d'innombrables provinces. Luptius examina les visages un à la fois, soupesant tous leurs mots et leurs avis, ce qui avait duré des heures dans cette réunion interminable. Ils apportaient des rapports de tous les coins de l'Empire. Les répercussions de la mort d'Andronicus, puis de celle de Romulus, s'étendaient encore aux provinces ; les prises de pouvoir et les conflits internes ne se finissaient jamais. C'était cela que signifiait d'avoir un Empire, il le savait, sans un chef suprême en vie.

Il y avait des rapports sur les hommes de Romulus, occupant encore l'Anneau, à présent sans chef, sans but, causant des ravages ; il y avait des rapports sur l'assassinat de Romulus par la main de Volusia ; il y avait des rapports la na nouvelle armée de cette dernière, de sa tentative de coup d'État. Tout cela finit chamoilleries, aucun de ces hommes ne se mettant d'accord sur une ligne de conduite, et tous rivalisaient pour le pouvoir. Tous, Luptius le savait, voulaient succéder à Romulus. Cette réunion était autant une audition pour le pouvoir qu'un rapport de l'état de l'Empire.

Les disputes continuèrent pour savoir si des élections devaient être tenues, si les commandants militaires devaient gouverner, quelle province devrait avoir plus de pouvoir – même pour savoir si la capitale devrait être déplacée.

Luptius écoutait tout cela patiemment ; il y avait eu une impression bien plus démocratique dans l'air, et il l'avait encouragée. Après tout,

Andronicus et Romulus avaient été des tyrans, et ce Grand Conseil avait dû s'incliner devant eux et leur accorder tous leurs souhaits. À présent, avec eux morts, Luptius savourait la liberté, savourait de ne pas avoir un seul chef autoritaire. C'était plus un chaos contrôlé.

Cependant au moins ils se tournaient tous vers Luptius pour présider. En tant que le plus âgé du groupe, à presque quatre-vingts ans, avec sa tête chauve d'un jaune pâissant indicatif de don âge, il n'aspirait pas à être commandant. Il préférait tirer les ficelles derrière la scène, comme il l'avait fait toute sa vie. Il y avait un vieux proverbe de l'Empire, selon lequel il vivait : les Commandants Suprêmes vont et viennent – mais les chaires du Conseil dirigent pour toujours.

Luptius attendait que toutes les chamailleries s'éteignent, laissant ces jeunes hommes stupides se disputer jusqu'à ce que leur visage tourne au bleu, tout leur débat se concentrant sur ce que faire à propos de Volusia. Il attendit, jusqu'à ce que finalement tous, sans solution, se tournent vers lui.

Quand il fut prêt, il s'éclaircit la gorge, et les regarda tous également dans les yeux. Il n'y avait pas d'agression, il le savait, telle que le silence ; son attitude calme était plus déconcertante pour eux tous que les ordres du plus féroce général. Quand il parla enfin, c'était avec une voix autoritaire.

« Cette jeune fille qui pense qu'elle est une déesse », dit-il, « Volusia. Tuer quelques hommes ne fait pas d'elle une menace pour l'Empire. Vous oubliez que nous avons des millions d'hommes à notre disposition. »

« Et pourtant nous n'avons personne pour les diriger », dit un des hommes du conseil sur un ton qui ne présageait rien de bon. « Il est plus dangereux, je pense, d'avoir des milliers d'hommes derrière un chef fort plutôt que des millions d'hommes sans aucun. »

Luptius secoua la tête.

« Les soldats de l'Empire suivront et exécuteront les ordres du Conseil Suprême comme ils l'ont toujours fait », dit-il, en faisant fi. « Nous la rencontrerons sur le terrain, arrêterons son avancée insensée avec qu'elle ne se rapproche. »

Les hommes le dévisagèrent, de l'inquiétude dans les yeux.

« Pensez-vous que cela soit sage ? » demanda un homme du conseil.
« Pourquoi ne pas la forcer à marcher sur la capitale ? Ici nous avons

les fortifications de la cité, et une force d'un million d'hommes pour la garder. Là dehors, nous la rencontrerons selon ses propres termes. »

« C'est précisément ce que nous ferons, car c'est ce à quoi elle ne s'attendra pas. Ni ne s'attendra-t-elle à l'offre de paix de notre envoyé. »

La pièce devint silencieuse tandis que tous les hommes le regardaient, stupéfaits.

« La *paix* ?! » demanda l'un d'eux, outré. « Nous lui offrons à elle, une usurpatrice, la paix ?! »

« Vous avez tout juste dit que nous n'avions rien à craindre d'elle », dit un autre. « Alors pourquoi lui offriez-vous la paix ? »

Luptius sourit, énervé et impatient face à la stupidité de tous ces hommes.

« J'ai dit que nous lui *offrions* la paix », expliqua-t-il. « Je n'ai pas dit que nous allions la donner. »

Ils le dévisagèrent tous en retour, déroutés. Luptius prit une profonde inspiration, agacé. Il avait toujours une longueur d'avance sur le conseil – c'était pourquoi aucun d'entre eux n'était digne d'être Commandant Suprême.

« Nous rencontrerons Volusia sur le terrain et enverrons un convoi pour lui offrir une trêve. Moi-même je le conduirais. Quand elle arrivera pour discuter des termes, elle sera encerclée et tuée. »

« Et comment réussirez-vous cela ? » demanda l'un d'eux.

« Le commandant de son armée a été acheté. Il la trahira. Je l'ai payé bien trop pour qu'il ne le fasse pas. »

Un lourd silence s'abattit sur la pièce, et il put sentir que les autres étaient impressionnés. Ils se tournaient tous vers lui maintenant, pendus à chacun de ses mots.

« Avant que demain ne soit terminé », conclut Luptius, souriant à cette pensée, « la tête de cette jeune fille sera sur une pique. »

Godfrey était allongé dans un luxueux fauteuil de soie, sur un balcon fait d'or, éventé et nourri par un groupe de serviteurs, et il s'émerveilla de constater combien sa condition avait changé. Il y avait quelques heures il avait été enfermé dans une cellule puante, sur un sol boueux, entouré de gens qui l'auraient tout aussi bien tué que regardé. Il n'y avait pas eu d'issue, aucune proposition devant lui hormis la mort et la torture – la mort s'il était chanceux, et la torture s'il ne l'était pas. Il lui avait semblé qu'il ne s'en relèverait pas.

Et pourtant il était là, dans une lumineuse villa de bord de mer, faite de marbre et d'or, sur un balcon luxueux perché au bord de l'eau, surplombant une des vues les plus spectaculaires qu'il ait jamais admirées. Devant lui s'étendait un port scintillant avec des navires brillants, et à ses pieds, les vagues de l'océan se brisaient sous eux. Godfrey était nourri d'un met délicat après l'autre, lui et Akorth, Fulton, Merek et Ario se gavaient.

Godfrey se rassit et rota en finissant sa première outre de vin, arrosant un repas de venaison, de caviar et de fruits exotiques. À côté de lui Akorth tartina un autre morceau de pain avec le beurre le plus doux que Godfrey ait jamais goûté, et il engloutit une miche entière tout seul. Godfrey avait oublié à quel point il était affamé – il n'avait pas eu un bon repas depuis des jours. Et c'était la meilleure nourriture qu'il ait jamais mangée.

Godfrey se rassit dans sa chaise de soie, reposant son bras sur les accoudoirs dorés et délicatement sculptés, et leva les yeux sur ses geôliers, curieux. Assis face à lui, souriant, de l'autre côté du balcon, se tenaient une demi-douzaine de Finiens, siégeant dans des chaises également luxueuses, et qui les observaient. Aucun d'entre eux ne mangeait ni ne buvait. Aucun d'entre eux n'en avait besoin : ils avaient cette abondance de nourriture, Godfrey en était certain, tous les jours de leur vie, et pour eux, ce buffet de mets délicats était habituel. À la place, ils étaient assis calmement, un sourire sur le visage, et étudiaient Godfrey et ses amis, paraissant amusés.

Godfrey se demanda ce qu'ils pensaient d'eux. Ils avaient dû paraître être un triste spectacle, se rendit-il compte. Godfrey était difficilement le modèle d'un guerrier brillant, Akorth et Fulton étaient dans un bien pire état que lui, tous deux en surpoids, mangeant assez pour satisfaire un cheval, et buvant deux fois plus. Merek, avec son visage grêlé et ses

yeux furtifs, ressemblait clairement à un criminel, les yeux toujours en mouvement, comme s'il allait voler l'argenterie de sous la table. Et Ario faisait penser à un garçon qui s'était éloigné de chez sa grand-mère et s'était perdu quelque part.

« Je dois dire, vous êtes le groupe de héros le plus désolant que j'ai jamais rencontré », dit leur chef, souriant. Cet homme, qui s'était présenté comme étant Fitus, était assis à leur centre, et ils s'en remettaient à l'évidence tous à lui. Godfrey se demandait ce que faire de ces Finiens ; il n'avait jamais rencontré quiconque de vraiment comme eux. Ils siégeaient là, parfaitement à l'aise, avec de grands yeux noisette pétillants, des cheveux rouge vif, une peau trop pâle et de légères taches de rousseur. Leurs cheveux étaient la chose la plus distrayante du tout. Ils étaient si brillants, et étaient implantés si haut sur leurs têtes, Godfrey trouvait difficile de se concentrer sur quelque chose d'autre. Ils portaient des robes rouge vif et leurs longs doigts fins dépassaient au bout, comme si les robes étaient trop longues pour eux, le bout de leur doigt touchant à peine.

Plus que tout, Godfrey pouvait voir sur leur visage que ces hommes étaient riches. Choyés. Il n'avait jamais rencontré quiconque – pas même des rois – qui arrivaient aussi riches. Il y avait quelque chose à propos de leur présence, un sentiment de droit, qui ne lui laissa aucun doute que ces hommes étaient *spectaculairement* riches. Et, plus menaçant, qu'ils obtenaient toujours ce qu'ils voulaient.

D'une manière ou d'une autre, se mesurer à ces hommes était encore plus effrayant pour lui que d'affronter des chevaliers ou des rois. Godfrey pouvait détecter une certaine indolence dans leurs manières, une certaine apathie, comme s'ils pouvaient tuer un homme avec un sourire, et sans transpirer d'une goutte. Les hommes comme ça parlaient doucement, il le savait, et habituellement pensaient chaque mot qu'ils prononçaient.

« Et les plus affamés », intervint Akorth. « Cette viande est délicieuse. Vous en avez encore ? »

Leur chef hocha de la tête, et un serviteur apporta un autre plateau.

« Nous ne sommes pas des héros », dit Fulton. « Nous ne sommes même pas des guerriers. »

« Tous de simples roturiers », dit Akorth. « Désolé de vous décevoir. »

« Excepté, évidemment, pour Godfrey ici », dit Fulton. « Il est de sang royal. »

Le chef des Finiens se tourna et examina Godfrey, les yeux écarquillés de surprise, et Godfrey se sentit rougir ; il détestait être appelé ainsi.

« De sang royal, vraiment ? » demanda leur chef.

Godfrey haussa les épaules.

« En vérité, mon père aurait préféré ne pas me voir de cette manière, même si je suis en effet son fils – même si je suis le fils avec le moins d'aspiration, le fils jamais destiné au trône. Je suppose que rien de cela n'a d'importance maintenant, cependant. Mon royaume est très loin, de l'autre côté de la mer, et il est en cendres. »

Fitus l'examina et esquissa un grand sourire.

« Je t'apprécie, Godfrey, fils de MacGil. Tu es un homme honnête. Un homme modeste. C'est une qualité rare à Volusia. Tu es aussi un homme audacieux, imprudent – et, je pourrais ajouter, un homme insensé. Pensais-tu réellement que vous arriveriez à Volusia et atteindriez vos objectifs ? Cela semble presque naïf venant d'un homme dans ta position. »

Godfrey haussa les épaules.

« Vous seriez stupéfaits par ce que le désespoir peut faire au jugement d'un homme », répondit-il. Mieux vaut essayer que de faire face à une mort certaine, ne diriez-vous pas ? »

Fitus acquiesça lentement en retour.

« Il est admirable que vous ayez choisi de vous battre pour les esclaves », dit-il, « de prendre part à une cause qui n'est pas la vôtre. »

« J'aurais aimé pouvoir me déclarer aussi désintéressé », répondit-il, « mais pour dire la vérité, mon seigneur, c'était une cause partagée. Nous aussi souhaitons rejeter le joug de l'Empire, et s'ils avaient massacré le village des esclaves, nous aurions certainement été les suivants. J'ai juste choisi de faire une action préventive au lieu d'attendre de me battre dans un combat que je ne pouvais pas gagner. »

« Non pas qu'il se battrait beaucoup », ajouta Akorth, avec un rot.

« Ou qu'il gagnerait de toute manière », intervint Fulton.

Fitus sourit, son regard se reportant d'eux à Godfrey.

« Néanmoins », dit Fitus, « vous étiez courageux, et votre cause en est une noble – malgré qu'elle ait pu être égoïste et malgré que vous vous y soyez pris maladroitement. Pensiez-vous vraiment que soudoyer les bonnes personnes protégerait votre peuple de votre ruine ? »

Godfrey haussa les épaules.

« Ça a marché pour moi dans le passé. À mon avis, tout le monde peut être acheté. »

Fitus sourit.

« Vous n'avez à de toute évidence pas rencontré les Finiens », dit-il. « Nous sommes la race la plus riche de l'Empire. Pensez-vous que vos quelques sacs d'or nous impressionneraient ? Ce balcon sur lequel vous êtes assis vaut mille fois vos sacs d'or. »

Godfrey regarda autour de lui, vit l'or massif partout, réfléchissant la lumière brillamment, et réalisa qu'en effet il l'était. Il avait raison.

« Je suppose que je n'avais pas pris conscience de l'extrême opulence des Finiens », dit Godfrey.

« Et pourtant les richesses des Finiens sont légendaires », dit-il. « Votre problème est que vous attaquez un peuple, une région, dont vous ne savez rien. Vous ne savez rien de notre peuple, de notre culture, de notre histoire. Par exemple, vous aviez probablement supposé que tous les Volusiens libres étaient de la race de l'Empire et que toutes les autres races étaient réduites en esclavage. Pourtant nous sommes là, les Finiens, une race humaine, libre, indépendante, et encore plus puissante que la Reine. Vous ne saviez probablement pas que la dirigeante de Volusia est elle-même humaine. Nous sommes un peuple avec bien des paradoxes. »

« Non, je ne le savais pas », dit Godfrey, surpris.

« C'est le problème qui résulte de l'ignorance. Vous devez bien connaître vos ennemis si vous devez vous risquer à les attaquer. »

Fitus se baissa et but à petites gorgées un thé dans une petite soucoupe délicate qu'un serviteur lui donnait, et Godfrey étudia l'homme, interrogatif. Il était plus intelligent que ce que Godfrey avait imaginé.

« Eh bien, je m'excuse pour ne pas avoir étudié mon histoire avant de pénétrer dans votre cité », dit Godfrey. « Je n'étais pas vraiment

d'humeur savante – juste d'humeur à sauver ma vie. Peut-être même obtenir une outre de vin, ou une femme quelconque. »

Le chef des Finiens esquissa un grand sourire.

« Tu es un homme intéressant, Godfrey fils de MacGil », dit-il lentement tout en le cernant. « Tu veux apparaître comme étant comique, effronté, même idiot. Pourtant je peux voir en t'observant que tu es tout sauf cela. Tu es un homme sérieux sous ta façade – peut-être même aussi sérieux et étudié que ton père. »

Godfrey le dévisagea avec surprise, levant les sourcils.

« Et comment pourriez-vous savoir quoi que ce soit à propos de mon père ? »

Fitus sourit et secoua la tête.

« « Le Roi MacGil, le sixième des Roi MacGil. Il a débuté son règne il y a trente-trois ans, et a nommé sa seconde fille aînée Gwendolyn en tant qu'héritière, passant outre Luanda, Kendrick, Gareth, Reece et toi-même. Un geste qui les a tous surpris. »

Godfrey le fixa du regard, interloqué par la connaissance de cet homme.

« Comment savez-vous tant de choses sur ma famille ? »

Fitus fit un grand sourire.

« Contrairement à toi, j'étudie bien mes ennemis », répondit-il. « Pas seulement localement, mais à l'étranger. Je sais tout à propos de ta famille – probablement plus que toi. Je sais ce qu'il est arrivé il y a quatre générations, quand ton arrière-grand-père a abdiqué le trône. Mais je ne vais pas t'ennuyer avec les détails. Tu vois, les Finiens sont minutieux. La connaissance est notre commerce. La connaissance est notre arme. De quelle autre manière penses-tu que nous ayons pu survivre ici, dans un Empire inhospitalier, parmi une race hostile, pendant neuf générations ? Les Reines de Volusia sont venues et parties – pourtant nous Finiens avons toujours été. Et pendant que nous rôdons dans les ténèbres, nous avons toujours été plus puissants que les Reines. »

Godfrey les examina tous avec un nouveau respect, voyant la sagesse en eux, voyant comment ils étaient tous des survivants. Comme lui. Ils avaient aussi un certain cynisme, une certaine dureté qu'il pouvait

comprendre.

« Alors pourquoi vous embêter avec moi ? » demanda finalement Godfrey. « Mon or ne peut vous acheter. Et vous en savez déjà plus que moi que je peux dire. Pourquoi ne nous avez-vous pas simplement laissés à la merci de l'Empire ? »

Fitus rit, un son léger, aigu, dangereux.

« Comme je l'ai dit, je vous apprécie, Godfrey fils de MacGil. J'aime votre cause. Plus important, j'ai besoin de votre cause. Nous avons besoin de votre cause. Et c'est pourquoi vous êtes ici. »

Godfrey le dévisagea, perplexe.

« Nous vous avons observé depuis l'instant où vous avez pénétré dans la cité », dit-il. « Bien sûr, personne ne passe ces portes dans que nous le sachions. Nous vous avons laissé rentrer. Je voulais voir où vous iriez, ce que vous feriez. Nous vous avons observé placer votre or. Nous ne l'avons pas pris, car nous voulions voir ce que vous feriez avec. C'était assez amusant, en effet, de vous voir vous échapper. Quand nous en avons eu assez, nous vous avons amené ici. Nous ne pouvions pas vous laisser vous faire tuer car nous avons besoin de vous – autant que vous avez besoin de nous. »

Godfrey le dévisagea avec surprise.

« Comment est-il possible que vous ayez besoin de *nous* ? » demanda-t-il.

Fitus soupira, se tourna et regarda les siens, et ils hochèrent silencieusement de la tête.

« Disons simplement que nous partageons un certain but », poursuivit-il. « Vous voulez renverser l'Empire. Vous voulez voir vos esclaves libres. Vous voulez la liberté pour vous-même. Vous voulez probablement même retourner dans l'Anneau. Nous comprenons. Nous voulons aussi la race de l'Empire morte. »

Godfrey resta bouche bée, les yeux grand ouverts, se demandant s'ils étaient sérieux.

« Mais vous vivez en paix avec eux », dit-il. « Vous avez le contrôle, comme vous l'avez dit. Vous avez tout le pouvoir. »

Fitus soupira.

« Pour le moment, nous l'avons. Mais les choses sont en train de changer. Je n'aime pas ce que je vois pour le futur. L'Empire devient toujours plus enhardi ; leur race est florissante. Il y a une nouvelle génération de l'Empire, une génération qui ne nous respecte pas de la façon dont leurs parents le faisaient ; ils ont de plus en plus l'impression que les Finiens sont une relique d'un autre temps, dont on peut se passer. De plus en plus leurs affronts contre notre peuple se déroulent. Nous ne voulons pas nous réveiller dans cinq ans et découvrir que notre race a été désignée comme hors-la-loi, emprisonnée par cette nouvelle génération effrontée de l'Empire. Nous aimons beaucoup notre position de richesse et de pouvoir, et nous ne voulons pas la voir être perturbée. »

« Et qu'en est-il de Volusia ? » demanda Godfrey. « N'utilisera-t-elle pas son armée pour écraser le soulèvement ? »

Fitus soupira.

« Nos espions nous disent que Volusia, en ce moment même, mène ses hommes pour marcher sur la capitale de l'Empire. Elle les mène au massacre. Elle est devenue délirante comme sa mère, et ne peut pas gagner. L'Empire l'écrasera, et ils viendront ici, cherchant à se venger. Ce qui est une autre raison pour laquelle nous voulons ce que vous voulez, et nous le voulons maintenant : si l'armée de l'Empire arrive à Volusia et trouve une cité libre et libérée, avec les forces de Volusia toutes mortes, alors ils reconsidéreront leur vengeance. C'est le seul espoir de survie pour notre peuple, pour notre grande cité. »

Fitus sourit.

« Tu vois, Godfrey fils de MacGil », conclut-il, « nous sommes des conservateurs égoïstes, tous comme toi. Nous ne sommes pas des héros, tout comme toi. La seule chose envers laquelle les Finiens sont loyaux est la survie elle-même. »

Godfrey intégra tout cela, s'interrogeant.

« Donc que demandez-vous exactement de moi ? » demanda Godfrey.

« Je te demande de faire exactement ce que tu avais entrepris : renverser l'Empire. D'aider tes esclaves – et toi-même – à être libres. Avec l'Empire mort, et les esclaves au pouvoir, Volusia serait la première et seule cité libre de l'Empire. Nous Finiens préférerions partager le pouvoir avec les esclaves plutôt que l'Empire. Tu agiras en tant que notre intermédiaire, dira aux esclaves le rôle essentiel que nous avons joué pour garantir leur liberté, et assureras que nous

vivrons tous en paix et en harmonie, avec les Finiens, bien sûr, assumant un poste de premier plan au pouvoir. Tu es un partenaire que nous pouvons respecter. Un partenaire en qui nous pouvons avoir confiance. »

Godfrey fut envahi d'optimisme à ces mots, sentant, pour la première fois depuis qu'il était entré dans cette cité, qu'il y avait peut-être un espoir pour les siens après tout.

Fitus hocha de la tête, et un de ses hommes lui tendit une plume et un parchemin.

« Tu écriras une lettre au meneur des esclaves, Darius », ajouta-t-il. « De ta propre main, une main, contrairement à la nôtre, que son peuple peut reconnaître et croire. Tu vas lui dire notre plan et lui demander de suivre tes instructions. Nous enverrons cette lettre dès que tu auras fini par le prochain faucon. Il trouvera son camp à temps pour cette nuit. »

« Et quelles seront ces instructions ? » demanda Godfrey avec méfiance.

« Cette nuit, nous ferons massacrer tous les soldats de l'Empire à la porte arrière de la cité », dit-il. « À notre signal, ces portes seront ouvertes pour que Darius mène ses hommes à l'intérieur. Tu lui diras d'être là, cette nuit, et d'attendre notre signal. La cité sera sienne. Et toi, Godfrey fils de MacGil, sera le héros qui a permis à tout cela d'arriver. »

Godfrey fut ravi à cette idée, pensant à lui-même, pour la première fois, comme un vrai héros.

Fitus se leva, comme le firent tous ses hommes, sourit, et tendit la main.

Godfrey se mit debout et la serra ; les doigts pâles du Finien étaient glacés au toucher, comme serrer la main d'un cadavre.

« Félicitations à toi, Godfrey fils de MacGil », dit-il. « Cette nuit, cette cité sera tienne – et ton peuple sera libre. »

Erec s'agenouilla à côté d'Alistair, sur le bord du navire, tenant sa main tandis qu'elle était étendue sur une pile de fourrures, soignée par plusieurs guérisseurs. Il passa doucement une main le long de son visage, humide de sueur froide, et repoussa ses cheveux, noyé d'inquiétude. Il serra sa main, submergé de gratitude envers elle ; une fois encore, il lui devait la vie. Il savait qu'elle était puissante – mais il n'avait aucune idée qu'elle détenait un tel pouvoir. Ils avaient fait face à une mort certaine et cruelle aux mains de ce monstre, et c'était seulement grâce à elle qu'ils avaient survécu.

Elle ouvrit les yeux, souriant faiblement vers lui, les yeux emplis d'amour et d'épuisement.

« Mon amour », dit-il. « Tu vas bien ? »

« Je vais bien », répondit-elle, la voix faible.

« Tu n'en as pas l'air. »

Elle secoua doucement la tête.

« Je suis juste exténuée après avoir utilisé mes pouvoirs », dit-elle.
« Ma force me reviendra. J'ai simplement besoin de temps. De temps et de repos. »

Il hocha de la tête, soulagé.

« La tienne a été la plus grande manifestation de pouvoir que j'ai jamais vue », dit-il. « Nous tous sommes encore en vie, grâce à toi. Tu mérites de reposer pendant une année. »

Alistair sourit.

« Je le ferais à nouveau mille fois, mon seigneur », dit-elle.

« Tous comme je traverserais des flammes pour toi », dit-il. « Cela devient une habitude, toi sauvant ma vie. N'est-ce pas censé être dans l'autre sens ? Tu devras me donner une occasion, ma dame. Après tout, un homme a besoin de se sentir qu'il est un homme. »

Elle sourit encore plus.

« Nous aurons une longue vie ensemble, si tu le choisis », dit-elle. « Il

y aura suffisamment d'opportunités. »

« Si je le choisis ? », dit-il. « Je ne pourrais faire aucun autre choix. Ce n'est même pas un choix. Toi et moi serons ensemble jusqu'à la fin de nos jours. Rien ne nous séparera jamais – et cela je le jure. »

Erec se pencha et l'embrassa, et elle l'embrassa en retour, Alistair toujours aussi belle, même dans son état d'épuisement.

« Je t'aimerais pour le restant de ma vie », dit-il.

« Comme moi avec toi, mon seigneur », dit-elle.

Il pouvait la voir fermer à nouveau les yeux, et il décida qu'il était mieux de la laisser se reposer.

« Dors, mon amour », dit-il, l'embrassant une dernière fois, puis il se remit sur pieds.

Erec se tint debout et se tourna tandis que Strom venait à côté de lui, il passa en revue ses hommes partout sur le navire avec satisfaction. Le bruit de l'activité était dans l'air, marteaux, enclumes, des hommes criant des instructions, du bois craquant, des voiles hissées. Tous étaient en plein travail, réparant le mât, les rames, le bastingage, des dégâts qu'ils avaient reçus de l'Épine du Dragon. Les soleils brillaient, les eaux ne pouvaient être plus calmes, et Erec naviguait, enfin, avec un grand sentiment de paix. Ils avaient survécu au pire : rien dans cet océan ne pouvait présenter des peurs pires.

Erec marcha jusqu'à la proue, Strom à ses côtés, et porta le regard au delà vers l'horizon, appuyant ses bras contre le bastingage. Il regarda en arrière eux et vit, à l'horizon, s'évanouissant, l'Épine du Dragon, qui semblait si petite, si inoffensive depuis là. Il repéra les restes de ses navires écrasés contre elle, et bien sûr, les restes du corps du monstre, toujours empalé. Il secoua tristement la tête en pensant à tous les hommes bons qu'il avait perdus.

Mais Erec regarda aussi autour de lui les navires restants de sa flotte, les navires restants de celle de Krov, voguant juste à côté de lui, et il fut encouragé par le fait que tant de ses hommes avaient survécu. Les bateaux étaient tous, bien sûr, sérieusement endommagés, et pourtant, ils avaient survécu. À présent il ne restait rien dans cette portion de l'océan entre eux et les rives de l'Empire.

« T'attends-tu à ce que nous ayons plus de rencontres comme celle-là ? » demanda Strom.

Strom se tenait là, et Erec put voir que son jeune frère avait été secoué par ça ; l'inébranlable confiance de son frère avait fait face à son premier vrai défi dans la vie. Erec, un vétéran de bien trop de batailles, comprenait la sensation.

« On ne sait jamais, mon frère », répondit-il, après un silence mesuré. « Très souvent, les plus grandes guerres ont lieu *en chemin* vers la guerre. »

« C'était une guerre », dit Strom.

Erec acquiesça.

« En effet c'en était une. »

Les images apparaissaient encore dans la tête d'Erec, de cette horrible créature se ruant sur eux, ses dents, son grognement, son hurlement. Il essaya de refouler de son esprit les cris de ses hommes, s'écrasant contre ces rochers dans l'Épine du Dragon, la vue des vagues gigantesques, s'abattant sur eux encore et encore.

Il ferma les yeux et les chassa. Il devait passer à autre chose. Il n'y avait d'autres choix dans la vie que de passer à autre chose, et il était décidé à mener ses hommes.

« Je veux te montrer quelque chose », dit Strom, et Erec reprit ses esprits puis le suivit à travers le pont.

Erec lui emboîta le pas à travers le navire, vers la poupe, tous les hommes s'écartant de son chemin et lui faisant respectueusement un signe de la tête pendant qu'il marchait. Strom s'arrêta contre le bastingage latéral et pointa du doigt vers l'horizon.

« Ces rochers », dit-il. « Pourquoi notre route nous amène-t-elle si près d'eux ? »

Erec jeta un regard et vit, au loin, un énorme affleurement rocheux, s'élevant des eaux, de neuf bons mètres de haut, et s'étirant sur un kilomètre et demi dans les deux directions.

« Nous ne naviguerons pas vers eux, mon frère », dit Erec. « Nous les contournerons d'une bonne centaine de mètres. »

« Et pourtant », répondit Strom, « cela ne semble pas être la route la plus directe vers l'Empire. Nous devrions naviguer plus vers le nord-est que plein est. »

Erec se tourna et regarda vers la flotte de Krov, à côté de lui et légèrement en tête, menant.

« Krov connaît ces eaux mieux que quiconque », dit Erec. « Nous suivons ses traces, comme nous l'avons fait depuis le début. »

« Et pourtant nos cartes ne montrent pas ça, mon seigneur », dit Strom.

Erec fronça les sourcils, se posant des questions.

« Il est peut-être en train de nous mener autour de bancs peu profonds », dit Erec, « ou d'un autre danger invisible. Il connaît ces eaux. Père lui faisait confiance pour le guider, et nous le devons aussi. Les cartes ne disent pas toujours tout. »

Erec, cependant, était à présent intrigué, et il fit un signe à son gardien d'envoyer un signal à la flotte de Krov.

Erec regarda de l'autre côté des eaux et vit Krov à la proue de son navire, dirigeant sa petite flotte. Il était peut-être à cinquante mètres, et quand les hommes firent signe, il se rapprocha.

Erec se pencha par-dessus le bastingage tandis qu'il venait à portée de voix.

« Ton navire a l'air dans un sale état », s'écria Erec avec un sourire.

Krov sourit en retour.

« C'est ce que années de piraterie t'amèneront », dit-il. « Ils étaient usés pour commencer, et je ne pensais pas qu'ils pourraient paraître pire. J'aurais dû savoir que te suivre pendant un jour pouvait leur faire ça. »

« Naviguons-nous dans la bonne direction ? » hurla-t-il.

Krov hésita, surpris, tout en le regardant.

« Questionnes-tu ce vieux marin ? hurla-t-il en retour, paraissant offensé. « Es-tu en train de consulter les cartes ? Ne leur prête pas beaucoup d'attention. Récifs devant. Si nous les avons suivies et navigué tout droit, tes navires seraient probablement au fond de l'océan maintenant », dit-il avec un sourire malicieux.

Erec, rassuré, se retourna vers Strom, qui hocha de la tête, à l'évidence tranquilisé lui aussi.

Les deux frères se tournèrent et lentement revinrent à la proue.

« C'est une journée claire et calme, mon frère », dit Erec, serrant son épaule. « Essaie de te détendre. Ça a toujours été ton problème : tu t'inquiètes trop. »

« Quand nous atteindrons l'Empire » dit Strom, scrutant l'horizon, « je veux être le premier au combat. Je vais tuer l'homme qui viendra pour toi d'abord. Tu pourras tuer l'homme qui viendra pour moi – juste comme ils le faisaient du temps de père. Ou tu pourras rester en arrière et me laisser tuer les deux moi-même », ajouta-t-il avec un sourire.

Erec rit, heureux de voir Strom revenir à son ancienne personnalité confiante.

« Pourquoi ne pas te laisser simplement affronter l'Empire entier tout seul ? » dit Erec.

À présent Strom rit.

« Bon, ça serait une bonne idée. Combien de soldats de l'Empire penses-tu que je puisse prendre avec ce— »

Soudain, ils furent interrompus par un cri déchirant les airs.

« Droit devant ! »

Erec se tourna, reprenant ses esprits, et leva les yeux vers le mât ; tout là-haut, perché au sommet, se trouvait la vigie, qui pointait du doigt et criait.

Erec, alarmé par le ton de la vigie, se retourna et regarda vers l'horizon, perplexe, ne voyant rien. Pourtant il y avait une brume à l'horizon, et tandis qu'Erec regardait, elle commença lentement à se lever.

Erec fut choqué de voir une centaine d'énormes navires de l'Empire, aisément identifiables par leur bannière de noir et or luisant, surgissant de derrière les rochers. Des milliers d'archers de l'Empire se tenaient au bord de chaque bateau et avaient leurs flèches dirigées vers leur flotte, les pointes enflammées. Erec savait qu'au moindre signe de tête de leur commandant, leur flotte tout entière serait détruite.

Ils étaient trop près pour s'échapper, et Erec se rendit soudain compte,

avec effroi, qu'ils avaient été pris en embuscade. Il n'y avait aucune option possible – il ne pouvait pas se sauver, et il ne pouvait pas se battre sans garantir une mort certaine pour tous ses hommes. L'Empire les avait dupés, et ils étaient à sa merci, sans autre choix que de se rendre.

Erec se tourna vers Krov, immédiatement inquiet pour lui, se sentait coupable de l'avoir conduit, lui aussi, dans un piège de l'Empire.

Mais tandis qu'Erec regardait Krov, il fut confus : Krov ne semblait pas effrayé, ou surpris, comme Erec s'y attendait. À la place, Krov fit un signe de la tête au commandant de l'Empire, qui hocha de la tête en retour d'un air entendu. Encore plus surprenant était le fait qu'aucune des flèches de l'Empire n'étaient dirigées vers les navires de Krov ; elles visaient toutes ceux d'Erec.

C'est là qu'il réalisa : Krov avait mis tout cela sur pieds, les avaient menés là, cet endroit vulnérable à côté des rochers. Il les avait trahis.

Les bateaux de Krov glissèrent à côté de ceux de l'Empire, et Erec observa tandis qu'un sac d'or après l'autre était lancé par-dessus le bastingage, atterrissant sur le navire de Krov, et il rougit d'indignation.

Erec pouvait sentir tous ses hommes le regarder en silence.

« Est-ce ainsi que tu récompenses ma confiance ? » s'écria Erec à Krov, sa voix résonnant sur les eaux silencieuses.

Krov se tourna et fit face à Erec. Il secoua la tête.

« C'est ta faute », s'écria-t-il en retour. « Tu n'aurais jamais dû me faire confiance, Erec. Ton père ne le faisait pas. Je t'ai toujours dit que je me vends au plus offrant – et ton offre, mon ami, n'était pas le plus haute. »

« Lâchez vos épées ! » cria le commandant de l'Empire, un soldat redoutable dans une armure brillante, debout devant tous ses hommes.

Erec pouvait sentir le regard de tous ses hommes sur lui. Strom le regarda, lui aussi, et Erec se retourna pour contempler Alistair, qui gisait là, faible, encre exténuée. Plus que jamais Erec aurait aimé qu'Alistair soit capable d'utiliser ses pouvoirs. Mais elle était étendue là, si faible, et pouvait à peine lever la tête. Sans son aide, prit-il conscience, il n'y avait aucune chance de gagner.

« Ne fait pas ça », le pressa Strom. « Laisse-nous tous mourir ici, ensemble. »

Erec secoua la tête.

« C'est une solution pour un soldat », dit-il. « Pas un chef. »

Le cœur brisé, Erec dégaina lentement, doucement son épée et la plaça sur le pont. Elle le heurta avec un bruit sourd et creux, le son transperça le cœur d'Erec. C'était la première fois qu'il déposait son épée devant l'ennemi. Mais il savait qu'il n'avait pas d'autre choix : c'était ça, ou avoir tous ses excellents hommes, et Alistair, tués.

Tout autour de lui, sut tous les navires de sa flotte, ses hommes suivirent son exemple, et l'air fut bientôt rempli du son de milliers de petites épées posées sur les ponts, brisant le silence autour d'eux.

« Tu nous as trahis, Krov ! », cria Erec. « Tu as abandonné ton honneur pour un sac d'or. »

Krov rit.

« Honneur ? » hurla-t-il. « Qui donc a dit que j'en avais pour commencer ? »

Krov rit.

« Tu es propriété de l'Empire maintenant », dit-il. « Et je suis un homme très, très riche. »

Loti marchait avec sa mère, son frère Loc à côté d'elle, la suivant comme ils l'avaient fait depuis des heures, emmenés sur un chemin sinueux, se demandant tout cela était arrivé. Elle avait compris que sa mère avait besoin de leur aide pour convaincre de nouveaux villageois de rejoindre la cause, mais elle voulait être de retour au camp principal, avec Darius et les autres, pour les aider à se battre.

Loc avançait en boitant à côté d'elles, transpirant sous le soleil, et Loti se demanda combien de temps encore ils allaient tous poursuivre.

« C'est encore loin ? » demanda Loti à sa mère, impatiente.

Sa mère, comme toujours, l'ignora, marchant simplement plus vite à travers les bois, repoussant des branches qui fouettaient sèchement le visage de Loti.

Il était impossible d'obtenir quelque chose d'elle. Tout ce que Loti avait été capable d'apprendre était qu'un des villages voisins, peuplé des esclaves les plus forts, était réticent à rejoindre la cause et ne prendraient part si Loti les pressaient de le faire. Sa mère disait qu'ils pouvaient apporter un millier d'esclaves à la cause, doublant presque la taille de l'armée. Elle disait qu'ils avaient un grand respect pour Lot, que sa renommée s'était déjà propagée, des histoires dites et redites à propos de ce qu'elle avait fait pour sauver la vie de son frère. Sa légende était en train de grandir, en tant que celle qui s'était échappée de la poigne de l'Empire, celle qui avait réussi à revenir à son village toute seule. C'était seulement elle, avait dit sa mère, qui pouvait les convaincre.

Pendant que Loti y pensait, marchant comme ils l'avaient fait pendant des heures, suivant sa mère le long de chemins tortueux dans le désert aride, entrant et sortant des sentiers forestiers, elle se sentit optimiste. Alors qu'elle était agacée d'être avec sa mère et non avec Darius, elle était aussi ravie d'avoir une chance de faire sa part pour aider la cause. Elle ressentait une motivation, une impression d'être nécessaire, et elle se sentait honorée que ces villageois veuillent même lui parler, à elle et son frère.

Finalement, Loti fut soulagée de voir le terrain se dégager, et ils sortirent de la forêt, de nouveau dans le désert aride. Devant eux s'étendait un petit village d'esclaves, perché au bord de la forêt, et dedans, des centaines d'esclaves qui s'affairaient. Elle se prépara

mentalement, prête à faire tout ce qu'elle pouvait pour les convaincre.

« Pourquoi ces gens ont-ils besoin d'une invitation ? » demanda Loc, à côté d'elle. « Ne devraient-ils pas se précipiter pour rejoindre notre cause ? Ne réalisent-ils pas que s'ils ne le font pas, ils seront tués ? »

Loti haussa les épaules.

« Certains sont plus fiers que d'autres, j'imagine », répondit-elle.

Ils suivirent leur mère et marchèrent dans le village, le long de son chemin poussiéreux, et la talonnèrent tandis qu'elle slalomait dans les rues bondées.

Loti était un peu surprise. Elle s'était attendue à un comité d'accueil, un groupe de villageois prêts à la recevoir. Et pourtant tout le monde ici s'affairait autour d'eux, les ignorait, comme s'ils ne savaient même pas qu'ils venaient.

« Ils veulent parler avec nous », dit Loc à sa mère, « pourtant, il n'y a personne pour nous accueillir. Qu'est-ce qui ne va pas ? Ont-ils changé d'avis ? »

« Taisez-vous et suivez-moi ! » répondit sèchement leur mère, marchant plus vite devant eux, tournant le long de rues transversales.

Loc s'approcha de Loti.

« Je n'aime pas ça », lui dit-il doucement, bousculé par d'autres passants. « Tout cela sent mauvais. Depuis quand Mère s'est-elle jamais laissée convaincre par notre cause ? Tout ce que nous avons fait, elle y a résisté. »

Loti commença à s'interroger – elle devait l'admettre, tout cela semblait étrange. Mais elle ne fouilla pas trop profondément – tout ce dont elle souciait était d'aider Darius, quel qu'en soit le prix.

Ils passèrent un angle et leur mère s'arrêta devant une grande voiture noire, tirée par un cheval, avec des barreaux de fer aux fenêtres. Plusieurs grands esclaves se tenaient devant, fronçant les sourcils vers eux.

Loti s'arrêta net, confuse. Rien de tout cela n'avait de sens. La voiture devant eux était une voiture de marchands d'esclaves – elle les avait vus quelques fois dans sa vie. Ils voyageaient sur les routes du pays, allant de village en village, et utilisaient les voitures pour échanger

des esclaves entre villages. Ils étaient des ordures de mercenaires, les plus bas des inférieurs, ceux qui capturaient leur propre espèce, brisaient des familles, les enchaînaient, et les vendaient au plus offrant.

« C'est une voiture de marchands d'esclaves », dit Loti à sa mère, fâchée. « Qu'est-ce qu'ils font là ? Nous ne laisserons pas des marchands d'esclaves rejoindre notre cause. »

Loc se tourna vers elle, lui aussi. « Mère, je ne comprends pas. Qui sont ces gens ? Pourquoi nous as-tu amenés ici ? »

Alors que Loti fixait sa mère, elle observa son expression changer ; son visage sévère se dissipa, et au lieu de cela fut remplacé par une expression de profonde perte et de tristesse, même de regret. Elle vit les larmes monter aux yeux de sa mère, pour la première fois de sa vie.

« Je suis désolée », dit sa mère. « Il n'y avait pas d'autre moyen. Toi et ton frère – vous êtes trop fiers. Vous avez toujours été trop fiers. Vous auriez rejoint le combat de Darius. Et lui, mes enfants, va perdre. Ils vont *tous* perdre. L'Empire gagne toujours. *Toujours*. »

Les marchands se précipitèrent en avant, et avant que Loti sache ce qu'il se passait, elle sentit ses poignets être attrapés par des mains fortes et calleuses, sentit ses bras être tordus derrière son dos, sentit ses poignets être enchaînés. Elle cria et tenta de résister, tout comme Loc, mais il était trop tard pour eux deux.

« Mère ! » hurla Loc. « Comment as-tu pu nous faire ça ? »

« Je suis désolée, mes enfants », s'écria leur mère, tandis qu'ils étaient trainés vers la voiture. « Nous allons tous mourir dans cette guerre. Mais pas vous deux. Vous êtes trop précieux pour moi, vous l'avez toujours été. Vous avez toujours pensé que je préférais vos frères. Mais je vous préférais vous. Et je ferais tout ce que je devrais pour vous protéger. »

« Mère, ne fais pas ça ! » hurla Loti, affolée, luttant désespérément pour se libérer, mais en vain.

Loti vit l'arrière de la voiture ouvert tandis qu'elle était trainée vers lui et poussée par-derrière, elle se sentit tomber dedans, Loc à côté d'elle.

Elle se tourna et essaya de sortir, mais la porte de fer fut

immédiatement claquée et verrouillée derrière elle. Elle donne des coups de pied et poussa, mais elle ne cédait pas.

Loti entendit le claquement d'un fouet, se sentit rebondir durement tandis que l'attelage commençait à bouger ; elle se précipita sur ses genoux, attrapa les barreaux de fer et regarda par la fenêtre, regardant le monde passer.

La dernière chose qu'elle vit, avant que le village ne disparaisse de sa vue, fut le visage de sa mère, là debout, en pleurs, les regardant partir.

« Je suis désolée », criait sa mère après eux. « Pardonnez-moi ! »

Darius se tenait dans le fort capturé de Volkara, entouré par son grand campement de soldats, Dray à côté de lui, et examinait le parchemin dans ses mains. Il le lit à nouveau, puis une troisième fois, se demanda si cela pouvait être vrai. Depuis que le faucon était arrivé avec, il n'avait pas été capable de penser à grand-chose d'autre.

Cela pouvait-il être vrai ? s'interrogea-t-il. Au début il avait été certain que cela avait une sorte de ruse, ou peut-être qu'il l'avait mal lu. Mais en le lisant encore et encore, il sentit que c'était vrai : c'était une authentique lettre de Godfrey, le frère de la Reine. Contre toute attente, d'une manière ou d'une autre Godfrey, dans sa mission impossible, avait réussi. Darius pouvait difficilement croire que Godfrey, entre tous, s'en soit sorti. Il l'avait pris pour un ivrogne, peut-être même un idiot – certainement pas le plus compétent des guerriers. Cela avait enseigné à Darius une grande leçon – la victoire pouvait venir des sources les plus improbables. Peut-être Godfrey avait-il eu raison après tout : il y avait bien des manières de gagner une guerre.

Quand la lune se lèvera, approche l'arrière de la cité. Quand tu verras une grande torche allumée au sommet des parapets, les portes seront ouvertes, et la grande cité de Volusia sera à vous.

Pour la première fois depuis que la guerre avait commencé, le cœur de Darius débordait d'optimisme. Darius chercha Loti partout du regard, voulant partager cette bonne nouvelle avec elle et Loc, l'enlacer, voir à quel point elle serait ravie. Il était décontenancé de ne pouvoir la trouver nulle part, et il se résolut à la trouver plus tard.

Darius fit circuler le parchemin, à Raj, Desmond, Luzi, Kaz, Bobku, tous ses frères, tous les anciens. Tous l'examinèrent et frappèrent dans leurs mains de joie, avant de le passer au suivant. Un après l'autre, l'euphorie se propagea, et une vague d'optimisme commença à se répandre à travers le camp.

Avant que cela soit arrivé, le camp avait été rempli d'anxiété, des centaines d'anciens esclaves s'affairaient, se demandant comment ils tiendraient ce fort, comment ils attaqueraient Volusia. Darius s'était

réuni avec tous ses hommes, avec tous les chefs des villages, les anciens, tous débattant sur ce que faire après. Certains discutaient des différentes manières d'attaquer Volusia. Ils savaient tous que ses murs seraient trop haut à escalader, que des milliers de soldats les attendraient avec du feu, des rochers, avec une myriade de moyens pour stopper un siège. Ils savaient tous qu'eux, anciens esclaves, n'étaient pas des soldats de formation avec l'équipement professionnel nécessaire pour assiéger une cité telle que Volusia. Beaucoup d'entre eux avaient demandé à ne pas attaquer du tout ; certains étaient en faveur de tenir le fort qu'ils avaient capturé, et d'autres voulaient l'abandonner. De toutes les manières qu'ils l'envisageaient, il semblait clair pour eux qu'ils perdraient énormément d'hommes quoi qu'ils fassent.

Et maintenant cela. Cette missive, ce faucon. Une porte ouverte dans la cité. C'était ce dont ils avaient besoin. Un signe. Un signe d'avancer, d'attaquer. Ils pouvaient prendre cette ville – Darius en était certain.

« Frères et sœurs ! » hurla soudain Darius, sautant sur un rocher au centre du fort, trois mètres au-dessus du sol, requérant l'attention.

Un par un, ils se tournèrent tous et firent silence, tandis que le chaos organisé se transformait en une attention sans faille, tous les yeux sur Darius.

« Cette nuit, nous marcherons sur Volusia ! » s'écria-t-il. « Affûtez vos épées, préparez-vous : cette nuit est notre nuit de victoire, et personne, aucun homme, ne nous l'enlèvera ! »

La foule l'acclama à tout rompre, tandis que tous levaient leurs épées et les cognaient ensemble, un fracas s'élevant et se propageant à travers le fort. Darius entendit la première vraie vague d'optimisme qu'il ait entendue depuis qu'il avait commencé cette guerre. Il pouvait voir que tous ces gens le considéraient à présent avec confiance. Avec assurance. Ils pouvaient goûter la liberté, comme il le pouvait. Après toutes ces années, toutes ces générations, c'était si proche.

À seulement une dernière bataille.

Darius menait la charge à travers la nuit, Dray à côté de lui, le cœur battant dans ses oreilles tandis qu'il dirigeait ses hommes hors de la sûreté de Volkara, ouvrant ses grandes portes, et dans le désert dégagé. Ces centaines d'hommes, épées à la main, suivaient sur ses talons. Ils couraient rapidement, pieds nus, comme Darius l'avait ordonné, furtifs à travers la nuit, s'élançant sur les terrains endurcis du désert vers Volusia, qui se profilait à l'horizon. À côté de lui se pressaient Raj, Desmond, Kaz et Luzi, avec des dizaines de ses frères, tous courants pour leurs vies. Cela, Darius le savait, pourrait être leur dernière attaque avant d'être des hommes complètement libres. Darius imaginait libérer tous les esclaves dans Volusia, et cela poussa à aller encore plus vite.

Alors qu'ils approchaient de la cité, Darius tourna et mena ses hommes dans les bois qui l'entouraient, y pénétrant à travers les sentiers pour être à couvert, slalomant dans la direction de Volusia. Darius était égratigné par des branches, mais il ne s'en souciait pas ; il suivait les chemins, les laissant le mener en un grand cercle autour de Volusia et vers la porte arrière, comme Godfrey en avait donné l'ordre.

Darius s'arrêta et fit signe à ses hommes de stopper derrière lui, à l'orée du bois. Il se tint là, à court de souffle, regardant vers la cité, resserrant sa prise sur la garde de son épée. Il observa le ciel noir, attendant patiemment le signal de Godfrey.

Derrière lui il pouvait entendre tous ses hommes, essoufflés dans la nuit, pouvait sentir leur inquiétude, leur excitation. Leur désir de vengeance. De liberté. Leur désir d'achever cette guerre dans une grande bataille. C'était un désir que Darius partageait.

Darius se tenait là, en sueur, tentant de contrôler sa respiration difficile tandis qu'il regardait dans la nuit, fier des siens pour être aussi silencieux, si patients, pendant qu'ils attendaient. Ils avaient bien plus de volonté et de discipline que ce qu'il aurait jamais pu imaginer. Ils étaient devenus une véritable armée, un village se mêlant au suivant, tous se battant ensemble sans heurts, tous unis par une même cause.

« A-t-il dit une torche ? » demanda Raj, fixant le ciel des yeux avec tous les autres.

Darius observait, lui aussi, pendant ce qui parut être une éternité.

Darius acquiesça, scrutant le ciel étoilé en quête d'un signe. Un million de doutes et de préoccupations passaient à travers son esprit tandis qu'il le faisait. Et si la lettre avait tort ? Un faux ? Et si le signal ne venait jamais ?

« Et si tout n'était que des paroles en l'air ? », Desmond posa la question qui était dans tous leurs esprits. « Les divagations d'un idiot ivre ? »

Darius avait le regard fixé dans la nuit, s'interrogeant.

« Il est peut-être un ivrogne », dit Darius, « mais il est le fils d'un Roi. Le frère de Gwendolyn. Je vois plus en lui. Je vois un Roi en lui. Le cœur d'un soldat. Il s'en sortira. »

« J'espère que tu as raison », dit Kaz. « Nous risquons les vies de tout notre peuple en plaçant notre confiance en lui. »

Darius se tint là, observant les cieux, le cœur battant dans l'attente.

Godfrey, allez. Donne-moi le signal.

Darius serrait et resserrait la garde de son épée, les paumes en sueur, brûlant de l'utiliser.

Darius examina les murs de pierre de Volusia, sa porte arrière, massive, s'élevant de quinze mètres, faite de fer massif. Darius trouva étrange que la porte ne soit pas gardée. Il y aurait dû y avoir des dizaines de gardes à la fois à l'extérieur et à l'intérieur. Il en tira de l'espoir. Peut-être Godfrey avait-il payé les bonnes personnes en préparation.

Soudain, le cœur de Darius bondit alors qu'une grande lumière emplissait le ciel nocturne : Darius leva les yeux pour voir une seule torche, brûlant, au sommet des parapets de Volusia. Il vit Godfrey debout là, sous la lumière, la tenant au-dessus de sa tête.

Godfrey jeta la torche, les flammes fendant la nuit noire, jusqu'à ce qu'elle heurte le sol.

« Maintenant ! » hurla Darius.

Darius et tous ses hommes surgirent des bois, s'élançant vers les portes de la cité, à peut-être cent mètres de là. Ils couraient tous en silence,

aucun ne poussant d'acclamation, comme Darius en avait donné l'ordre. Il pouvait sentir l'attente dans tous leurs cœurs, pouvait sentir son propre sang battre dans ses oreilles.

Darius courut et courut vers l'énorme porte, réduisant la distance, toujours plus proche, espérant et voulant qu'elle s'ouvre, comme Godfrey l'avait promis, et ne les laisserait pas piégés là dehors, exposés. C'était un élan de foi.

Ils arrivèrent encore plus près, courant au-dessus du pont-levis, au-dessus des douves, non gardés, franchissant les derniers trente mètres, puis vingt...

Allez, pensa Darius. Ouvre la porte. Ouvre-la !

Finalement, la porte commença à s'ouvrir, comme prévu, lentement, avec un craquement, de plus en plus haut, et Darius sentit un élan de soulagement tandis que lui et ses hommes l'atteignaient, la franchissant juste à temps, sans avoir à ralentir tandis qu'ils continuaient à courir et se déversaient droit dans les rues de Volusia.

Darius s'élançait en avant, droit dans les rues, émerveillé d'être vraiment à l'intérieur de cette cité légendaire, ce lieu qui avait été tant craint par les siens pendant si longtemps. Il chargea dans les rues, épée brandie, comme les autres, s'attendant à surprendre les soldats Volusiens. Ils coururent et coururent, plus profondément dans les rues, et partout où il alla, il fut préoccupé.

Il n'y avait pas de soldats, nulle part. Les rues étaient désertes. Il n'y avait pas un bruit.

Darius s'arrêta, prenant conscience que quelque chose n'allait pas. Il se retourna, regarda par-dessus son épaule et vit tous ses hommes, qui l'avaient suivi dans la cité, debout, là, tenant leurs épées, également déroutés. Ils se tournèrent finalement tous et regardèrent vers lui à la recherche de réponse.

Darius regarda derrière eux et vit au loin, à l'extérieur de la porte ouverte, Zirk. Il se tenait en dehors de murs de la cité, la deuxième moitié de l'armée d'esclaves derrière lui. Pour une raison ou une autre, il ne les suivait pas tous à l'intérieur.

Darius les regarda, confus, essayant de comprendre ce qu'il se passait.

Soudain, le son d'un cor déchira la nuit, suivi par un grand cri, sonnait comme le cri de guerre d'un million d'hommes, résonnant à

travers les rues de Volusia.

Darius se tourna et sentit son estomac se nouer en voyant un flot sans fin de soldats de l'Empire les charger, se déversant derrière eux à travers les portes ouvertes de la cité, épées au clair, bloquant leur sortie.

Un autre cri s'éleva, et Darius se retourna pour voir des soldats de l'Empire affluer depuis toutes les directions, toutes les rues de Volusia. Il devait y en avoir des milliers. Et ils attendaient tous. Ils avaient tous été préparés.

Ils grouillèrent à travers la cité, se resserrant autour d'eux comme des fourmis. Darius se tourna dans toutes les directions, avec effroi, pour voir que ses hommes étaient complètement encerclés.

En quelques instants, de grands cris s'élevèrent, tandis que l'Empire commençait à massacrer, se refermant sur ses hommes à gauche et à droite. Une grande vague de sang et de destruction venait vers eux. Et il ne restait absolument nulle part vers où se tourner.

Darius leva les yeux vers le mur de la cité, et la torche était à présent éteinte. Tout ce qu'il pouvait voir était le visage de Godfrey, regardant en bas, horrifié, comme si lui aussi avait été trahi.

Darius ne pouvait pas le croire. Il avait été conduit dans un piège. Lui et tous ceux qu'il connaissait et aimait – eux tous, tous à cause de lui. Ils avaient tous été trahis. Et maintenant il ne leur restait rien hormis une mort froide et cruelle.

« Donc c'est ainsi que cela se termine », dit Raj à côté de lui, tirant son autre épée, faisant bravement face à l'armée en approche.

Darius, lui aussi, tira sa seconde épée, et se prépara à charger l'Empire. Dray, à ses côtés, loyal jusqu'au bout, grogna vers l'ennemi et attendit le prochain coup de Darius.

« Nous savions tous que nous mourrions un jour », dit Darius. « Au moins tombons avec bravoure. »

Darius et les autres poussèrent un cri, et il chargea, Dray à côté de lui, dans la foule de soldats, sachant que la mort était proche, et finalement, après une vie de souffrance, prêt à l'accueillir.

Godfrey se tenait sur les parapets de la porte arrière de Volusia, Akorth, Fulton, Merek et Ario d'un côté, Fitus de l'autre, rejoint par des dizaines de Finiens – et il contemplait la scène en bas avec horreur. Son sang se glaça en assistant au massacre en contrebas, ne croyant pas ce qu'il était en train de voir.

Godfrey était sous le choc ; il avait été tellement plein d'optimisme, tellement excité de voir ses hommes libres, leur plan parfaitement mis en exécution. Pendant qu'il s'était tenu là avec les Finiens, avait allumé la torche et l'avait brandit, il avait été aux anges de regarder tout se dérouler sans heurts. La porte arrière s'était ouverte, comme les Finiens l'avaient promis, et les hommes de Darius s'étaient précipités à l'intérieur. Godfrey était certain que tout était terminé, que cette cité était sur le point de tomber.

Puis il avait vu Zirk rester en arrière avec la moitié des soldats, ne pas passer les portes, et cela avait été le premier signe que quelque chose allait de travers. Il avait observé, paralysé, tandis que des milliers de soldats de l'Empire, à l'évidence avertis par un autre plan, s'étaient engouffrés par les portes, derrière les hommes de Darius. Ils s'étaient déversés dans un grand cri, contournant les angles à l'extérieur du château, manifestement ils avaient été à l'affût. Tout cela n'était qu'une énorme embuscade.

Godfrey avait pivoté, avait regardé avec consternation les milliers de troupes supplémentaires se déverser depuis tous les coins de la cité, encerclant complètement les hommes de Darius. Il avait entendu des cris retentir, vu le massacre commencer, et avait dû fermer les yeux et détourner le regard ; il avait l'impression d'être poignardé lui-même. Il ne pouvait supporter de regarder tous les hommes de Darius, si proches de la liberté, être tous assassinés comme des animaux – et tout cela à cause de lui.

Godfrey sentit la torche être prise de sa main sans énergie, trop engourdi pour réagir, et il jeta un coup d'œil pour voir Fitus debout à côté de lui ; il la prit et la jeta sur la pierre, et Godfrey la regarda s'éteindre sous la nuit étoilée.

Godfrey, bouche ouverte, fixa Fitus en retour, qui se tenait là calmement, un léger sourire sur le visage, et qui le dévisageait.

« Pourquoi ? » dit Godfrey, la voix trop rauque, à peine capable de faire sortir les mots, réalisant que les Finiens l'avaient trahi.
« Pourquoi feriez-vous ça ? Je ne comprends pas. »

Le sourire de Fitus s'élargit tandis qu'il se tenait là, silencieux, énigmatique.

« Vous avez dit que vous vouliez voir l'Empire tué », dit Godfrey.
« Vous avez dit que vous aviez besoin de nos hommes. Je vous ai cru. »

Fitus soupira.

« Il y avait de la vérité dans toutes ces choses », répondit-il finalement.
« J'aurais aimé voir tous ceux de l'Empire être tués. Mais cela n'arriverait jamais, par avec vos quelques centaines d'hommes. Donc j'ai arrangé ce qui s'en rapprochait le plus : je t'ai utilisé comme un pion pour attirer Darius, puis j'ai vendu ton complot à l'Empire, concluant un nouvel accord avec eux. Désormais les Finiens ont la garantie de la sécurité, et sont assurés d'avoir une place dans l'histoire de cette cité. Maintenant nous sommes intouchables. »

« Et tous mes amis ? » demanda Godfrey, horrifié.

Il haussa les épaules.

« Du superflu », répondit Fitus. « Des pions dans un jeu plus grand. Tout le monde meurt », ajouta-t-il. « Tout le monde ne meurt pas au service d'un jeu. »

« Ce n'est pas un jeu », insista Godfrey, le visage rouge, indigné, une grande furie s'élevant en lui, plus grande qu'il n'en avait jamais ressenti. « Tous ces hommes en bas sont en train d'être massacrés. Cela ne signifie-t-il rien pour vous ? »

Fitus se tourna et baissa les yeux en contrebas, comme s'il regardait quelque chose à l'intérêt passager.

« Les sacrifices sont toujours faits pour un plus grand bien. Tes hommes, je suis désolé de le dire, en sont un. »

« Mais comment avez-vous pu faire cela ? C'étaient tous des hommes bien. Des hommes innocents. Vous leur avez refusé leur rêve. Vous leur avez refusé leur liberté. »

Fitus lui sourit en retour.

« Oh, combien tu es idiot, Godfrey fils de MacGil. Ne sais-tu pas que la liberté elle-même est un rêve ? Aucun d'entre nous n'est vraiment libre. Au-dessus de nous, il y a un gouvernement, un souverain, une autorité. La liberté n'existe pas. Ce n'est qu'une marchandise – à être achetée et vendue par le plus offrant. »

Fitus tendit le bras et posa une main sur l'épaule de Godfrey.

« Regarde le bon côté des choses », ajouta-t-il. « Tu n'es pas en bas avec eux. Je t'apprécie, et j'ai décidé que tu ne serais pas massacré. Tu vivras en sécurité. Tu devras, évidemment, pourrir dans nos donjons. Mais il se pourrait même que je vienne te visiter une fois de temps en temps. Nous pourrions discuter l'histoire de nos familles. »

Fitus hocha de la tête, et Godfrey sentit soudain ses bras être attrapés rudement tandis que des soldats l'assaillaient de tous côtés, tirant brusquement ses bras derrière son dos et enchaînant ses poignets. Merek, Ario, Akorth et Fulton, eux aussi, furent attaqués, tous étaient trainés avec lui.

Pour la première fois de sa vie, Godfrey ressentit un vrai chagrin, une véritable honte ; pour la première fois, il secoua son apathie et se *soucia* vraiment. Il n'était plus le garçon de taverne ivre et idiot – maintenant, il était *responsable* d'autres personnes. Tous ces hommes mourant en contrebas, ils étaient tous sa faute. Ils mouraient tous à cause de sa stupidité. Sa naïveté. Sa confiance dans les mauvaises personnes. Godfrey se rendit compte quel idiot il avait été. Il avait été joué.

« Non ! » hurla Godfrey tandis qu'il était emmené de force, ses cris écrasés par ceux en contrebas. « Vous paierez pour ça ! Pas tous les dieux, je le jure, vous paierez pour ça ! »

Fitus rit, un son menaçant et creux, s'affaiblissant tandis que Godfrey était emporté de plus en plus loin.

« D'une manière ou d'une autre, j'en doute », dit Fitus. « J'en doute beaucoup. »

Volusia se tenait à l'aube dans les Vallée des Crânes, dans le vaste désert dégagé, ses deux cent mille hommes derrière elle, Soku, Aksan, Koolian et Vokin à ses côtés, et scrutait la vue devant elle. Dans l'horizon distant, illuminés par le premier des soleils matinaux, s'étendaient les édifices dorés et luisants de la capitale de l'Empire. Mais ce n'était pas ce qui avait attiré son regard. À la place, elle se concentra sur une vue à peut-être cent mètres devant elle, l'endroit qu'elle avait choisi pour rencontrer la délégation de la capitale : un cercle parfait creusé au milieu de nulle part dans un désert autrement plat et ordinaire.

« Le Cercle des Crânes », dit Soku. « Un lieu approprié pour se rencontrer, ne pensez-vous pas ? Un lieu approprié pour vous pour accéder au titre d'Impératrice de la capitale tout entière. »

Volusia le regarda, l'étudiant, réfléchissant. Elle connaissait l'histoire de cet endroit, ce cercle magique creusé dans le sol du désert, par qui ou quoi, personne ne le savait, un lieu de véritable pouvoir, un lieu où tant de rois d'autrefois s'étaient rencontrés pour discuter les termes de la paix. À présent c'était son tour. Elle vit debout à l'intérieur, l'attendant déjà, Luptius, le dirigeant suppléant du Conseil de l'Empire, avec ses douze hommes du conseil et une petite dizaine de soldats. L'armée de l'Empire n'était nulle part en vue.

« Exactement comme convenu », dit Soku. « Ils n'ont emmené qu'une dizaine de soldats. Ils vous apportent les termes de la paix. Ils se préparent à se soumettre à vous. »

« On dirait qu'ils n'ont même pas amené une armée », dit Aksan.

Volusia scruta l'horizon, pensant la même chose.

« Pourquoi hésitez-vous, Déesse ? » pressa Soku. « Vous avez deux cent mille hommes derrière vous. Ils se tiennent seuls dans le cercle, sans personne. »

Elle tourna son regard glacial sur Soku.

« Je n'hésite jamais », répondit-elle. « J'observe. Quand je me sentirais prête, j'irais. »

Volusia se tint là, observant, enregistrant tout, tandis que ses hommes

faisaient silence autour d'elle. Ils apprenaient enfin à ne plus la remettre en question.

« Vokin », dit-elle tout haut.

Vokin, le chef des Vok, se tourna et se déplaça vers elle en trainant des pieds.

« Tu te joindras à moi dans le cercle. »

Soku s'avança, semblant inquiet.

« Déesse, ce n'est pas une bonne idée », dit Soku. « Ce n'est pas ce qui était prévu. Une dizaine d'hommes seulement. L'Empire a banni les Voks. Ils le prendront comme une menace. Peut-être vont-ils retirer les termes de paix. »

« Les Voks seront traités avec tous les honneurs dans mon Empire », répondit-elle durement. « Tu ferais mieux de les traiter ainsi, si tu veux rester mon commandant. »

Soku baissa les yeux vers le sol, ne voulant clairement pas se disputer avec elle.

Volusia prit une grande inspiration, se sentant enfin prête.

« Allons-y », dit-elle.

Volusia enfourcha son cheval, comme le firent les autres, et ils chargèrent tous, se ruant vers le cercle solitaire au milieu du désert, laissant derrière elle son armée, rejointe seulement par sa dizaine de soldats et Vokin.

Volusia atteignit le bord du cercle et mit pied à terre avec les autres. Ils marchèrent vers le cercle, vers le contingent des hommes de l'Empire qui attendaient, et quand ils parvinrent au bord, Volusia fit signe à ses hommes se s'arrêter, et ils s'immobilisèrent tous en bordure, s'alignèrent le long de la périphérie du cercle, comme les hommes de l'Empire. Excepté Vokin, qui demeura à côté d'elle.

Volusia marcha dans le cercle, seulement elle et Vokin, faisant face seule avec Luptius, qui se tenait là, souriant avec contentement, mains jointes devant lui, et qui la dévisageait. Désormais un homme âgé avec des cheveux grisonnants, il regardait vers elle avec des yeux qui paraissaient aimables. Mais elle connaissait les légendes à propos de lui trop bien pour savoir qu'il était tout sauf bon. Il était l'homme qui

rôdait dans l'ombre, qui faisait les dirigeants de l'Empire – et les défaisait – à son gré. Tant étaient venus et partis. Il leur avait survécu à tous.

« Ma Reine », dit-il. « Ou devrais-je vous appeler Déesse ? »

« Vous pouvez m'appeler ce que vous voulez », répondit-elle, la voix assurée et ferme. « Cela ne changera pas le fait que je suis une Déesse. »

Il hocha de la tête.

« Je vous souhaite la bienvenue à la capitale, dans notre partie de l'Empire », dit-il.

« Toutes les parties de l'Empire sont miennes », dit-elle en retour, la voix froide.

Ses sourcils se levèrent juste un peu.

« Elles ne le sont pas, Impératrice. »

« Déesse », corrigea-t-elle ? « Je suis la Déesse Volusia. »

Il hésita et elle put voir la colère monter dans ses yeux. Il paraissait surpris, mais regagna promptement sa maîtrise de lui-même, et afficha un faux sourire.

« Très bien alors, Déesse. »

Il regarda par-dessus son épaule et s'arrêta, semblant déconcerté à la vue du Vok. Mais il tint sa langue et reporta rapidement son regard sur elle.

« Savez-vous pourquoi nous nous rencontrons ici aujourd'hui, Déesse ? »

Elle hocha de la tête.

« Pour accepter votre paix », dit-elle, « et votre offre du trône. »

Luptius esquissa un sourire suffisant.

« Pas exactement », répondit-il. « Nous sommes ici pour négocier une paix, il est vrai. Mais ce sera un choix à sens unique. Aussi connu en tant que reddition. Nous allons prendre votre armée ; vous serez dépouillée de votre pouvoir ; cette guerre va se terminer ; et vous, je

le crains, ne monterez sur aucun trône. En fait, vous êtes sur le point de passer vos derniers moments ici même, dans ce cercle, dans ce désert. Mais je souhaite vous féliciter pour ce qui a été un incroyable parcours. Juste extraordinaire. Et vous remercier pour nous remettre votre armée. »

Volusia le fixa du regard, impressionnée par sa contenance calme, combien il était impassible, parlant d'une manière si factuelle, comme s'il rendait compte du temps. Il hocha à peine de la tête, et soudain elle entendit le son d'épées étant dégainées tout autour d'elle, sur toute la périphérie du cercle, et elle sentit deux douzaines de lames pointées vers son dos.

Volusia jeta un regard en arrière, même si elle n'en avait pas besoin, pour savoir ce qu'il s'était passé. Tous ses hommes l'avaient trahie. Menés par Soku, ses commandants, en qui elle avait confiance, avaient monté un complot, s'alliant à l'Empire pour la tuer par trahison, par le biais d'une fausse offre de paix.

« Il y a une raison pour laquelle je n'ai pas amené une armée », continua Luptius, souriant. « Parce que je n'en avais pas besoin. Parce que j'en ai déjà une ici – la vôtre. Ils ont été achetés, et je dois le dire, le prix était peu élevé. Vous m'avez été amenée comme un agneau à l'abattoir. En effet, je trouve plus approprié que nous vous massacrons ici, dans ce cercle, où tant de souverains sont morts. Vous êtes une fille idiote pour croire en la loyauté de vos hommes. Pour croire à votre propre mythe. Et maintenant vous allez en payer le prix. »

Il dévisagea Volusia, s'attendant manifestement à ce qu'elle doit ébranlée ou perde sa maîtrise, ou n'importe quoi – et il parut surpris quand elle se tint là, tout aussi calme, et sourit simplement en retour.

« Je trouve amusant », dit-elle, « que vous pensiez que les lances et épées de vos soldats puissent me faire du mal, à moi, une déesse. Je suis une déesse. Quand je monterai sur le trône, une statue sera érigée pour moi dans chaque cité de ce royaume. Je suis Volusia. Je ne peux être touchée par aucun homme, aucune arme – en particulier un vieil homme menteur et inefficace comme vous. Dites-moi, Luptius : après que je vous aurais tué, quelqu'un se rappellera-t-il votre nom ? »

Il la regarda, à l'évidence stupéfait, et pour la première fois elle le vit perdre sa contenance ; il la regagna rapidement, sourit et secoua la tête.

« Exactement ce qu'ils disent à propos de vous », dit-il. « Délirante jusqu'au bout. Tout comme votre mère avant vous. »

Luptius fit un signe de la tête, et soudain tous les hommes s'avancèrent, resserrant le cercle, se préparant à la tuer de tous les côtés.

Volusia jeta un œil à Vokin, qui la regarda en retour et hocha du chef. Il sortit un petit sac de sa main, la tendit et le renversa sur sa paume. Du sable rouge s'en déversa, dans ses mains. Elle le sentit couler à travers ses doigts, au toucher il était agréable et chaud à cause du soleil, tandis qu'elle refermait son poing dessus.

Ce faisant, elle ferma les yeux et sentit le pouvoir du sable rouge.

Les hommes se rapprochaient d'elle de tous les côtés, à présent à seulement quelques mètres, et pendant qu'ils avançaient, Volusia se pencha en arrière et soudain jeta le sable au-dessus de sa tête, haut dans les airs, à trois bons mètres. Il se transforma en fumée, une fumée qui fut soufflée par une brise dans toutes les directions, recouvrant tous les hommes de tous les côtés du cercle.

Soudain, l'air fut empli des cris des hommes, tandis que tout autour d'elle ses hommes tombaient en se tordant sur le dos, lâchant leurs armes. Ils poussaient des cris, leurs corps se convulsaient, Volusia se tourna lentement et les contempla tous, tremblant, se contractant, du sang sortant de leurs oreilles, nez et bouche. Finalement ils arrêtaient, yeux levés vers le ciel, leurs visages figés dans l'agonie.

Seul Luptius se tenait encore là, horrifié, les regardant tous mourir. Volusia se pencha, saisit une épée d'un soldat mourant, fit deux pas en avant, et tandis que le chef de l'Empire la dévisageait, sous le choc, elle la plongea dans son cœur.

Il poussa un cri de souffrance, du sang jaillissant de sa bouche, et elle esquissa un grand sourire quand elle l'empoigna d'une main par le torse et le tira plus près, jusqu'à ce que leurs visages se touchent presque. Elle maintint l'épée profondément dans son cœur tandis qu'il haletait, ne lâchant pas.

« J'aurais presque aimé qu'il ait été plus difficile de te tuer », dit-elle.

Finalement, il s'effondra, mort.

Dans le silence qui suivit, Volusia regarda les corps morts tout autour d'elle, leva les bras vers le ciel et se pencha en arrière, triomphante.

Elle regarda droit devant vers l'horizon et sut que rien ne se tenait entre elle et la capitale. Son destin.

« Volusia ! » criaient les deux cent mille hommes derrière elle.

« Volusia ! »

Gwendolyn marchait à travers la Grande Désolation, le soleil de plomb brillant sur le désert rouge, de la poussière rouge tourbillonnait dans l'air, à ses pieds, et elle avait l'impression qu'elle ne pourrait pas faire un pas de plus. Il était difficile de penser clairement, avec le soleil frappant comme il le faisait, de la sueur coulant le long de ses joues, le long de sa nuque, toutes ses possessions perdues. Elle les avait lâchées il y a longtemps, comme l'avaient fait tous les autres, elle ne pouvait pas se rappeler quand, une longue trainée d'objets laissés dans le désert. Cela n'importait plus. Il ne restait plus de nourriture maintenant, ni d'eau non plus. Chaque respiration était un effort, sa voix rauque s'était asséchée depuis des jours.

Elle était ébahie qu'ils soient encore en train de marcher, eux tous, comme des zombies, refusant de mourir. Cela avait été des jours de plus à marcher depuis la grande révolte, depuis que la moitié de son peuple s'était soulevé contre elle. Gwen trouvait quelque assurance en sachant que ceux proches d'elle marchaient encore avec elle.

Où le faisaient-ils ? Elle était trop fatiguée pour se tourner et regarder, et elle ne pouvait se souvenir de la dernière fois qu'elle l'avait fait. Et le vent rouge hurlait trop fort pour qu'elle puisse entendre quoi que ce soit d'autre – quiconque hormis Krohn, qui marchait encore à ses pieds, sa fourrure sur ses jambes.

C'était tout ce qu'il restait de l'Anneau, Gwen n'en revenait pas. Ce pays jadis grand et glorieux, avec tous ses rois et reines, nobles et princes, Argent et Légion, avec tous ses navires, ses flottes, ses chevaux et ses armées – tous réduit à cela. Seulement cela.

Gwen était stupéfaite qu'aucun d'eux la suive encore, qu'aucun d'eux la considère encore en tant que Reine. Elle était une Reine sans royaume, une reine sans un peuple restant à gouverner.

Krohn gémit, et Gwen, par réflexe, tendit la main vers le sac à sa taille pour lui donner n'importe quelle nourriture qu'elle avait, comme elle l'avait fait pendant des jours. Et pourtant il ne restait rien. Il était vide.

Je suis désolée, Krohn, voulait-elle dire. Mais elle était trop faible pour que les mots sortent.

Krohn continuait à marcher à côté d'elle, sa fourrure frottant contre sa

jambe, et elle savait qu'il ne la quitterait jamais – jamais. Elle aurait aimé avoir quelque chose à lui donner.

Gwen rassembla toute l'énergie qu'il lui restait pour jeter un regard vers l'horizon. Elle savait qu'elle ne devrait pas le faire, savait qu'elle ne trouverait rien hormis plus de monotonie. Plus de la Grande Désolation.

Elle avait raison. Elle fut anéantie de voir le néant, étalé devant elle dans toute sa cruauté.

Ils avaient eu raison depuis le début : la Grande Désolation était une mission suicidaire. Godfrey était peut-être mort à Volusia, et Darius était peut-être mort sur le champ de bataille. Mais au moins avaient-ils connu des morts rapides et clémentes. Gwen et les autres connaîtraient des morts longues et pénibles, laissés comme nourriture aux insectes, comme des squelettes dans le désert. Finalement, elle prit conscience qu'elle avait été insensée de tenter cela, de vouloir trop en faire, de chercher le Second Anneau. Indubitablement, il n'avait jamais existé.

Gwen entendit le faible pleur d'un bébé, elle réussit à se tourner et jeter un regard.

« Laisse-moi voir le bébé », parvint à dire Gwen, d'une manière ou d'une autre.

Illepra, trainant des pieds à côté d'elle, vint et posa l'enfant dans les bras de Gwen. Son poids, aussi jeune qu'elle soit, était presque trop à porter pour Gwen.

Gwen regarda dans les magnifiques yeux bleus du bébé, assombris par la faim.

Personne ne mérite de mourir dans ce monde sans un nom, pensa Gwen.

Gwen ferma les yeux et posa sa paume sur le front de l'enfant. Soudain, il vint à elle. Pour une raison quelconque, elle pensa à sa mère, comment elles s'étaient réconciliées à la fin, étaient même devenues proches. Et alors qu'elle regardait dans les yeux du bébé, le regard plongé dans ses yeux, d'une certaine façon cela lui fit penser à elle.

« Krea », dit Gwen, rassemblant la force pour dire un dernier mot.

Illepra hocha de la tête avec satisfaction.

Gwen continua à marcher, serrant le bébé, et en regardant dans le désert, elle aurait pu jurer qu'elle avait vu le visage de sa mère, lui faisant signe. Le visage de son père, attendant de l'accueillir. Elle commença à voir les visages de tous ceux qu'elle avait connus et aimés, la plupart morts maintenant.

Plus que tout, elle voyait les visages de Thorgrin, de Guwayne.

Elle fermait à présent les yeux tout en marchant, les paupières couvertes de poussière rouge, trop lourdes pour les garder ouvertes. Tandis qu'elle marchait elle sentit ses cuisses devenir plus lourdes, comme si elle était tirée vers le centre de la terre. Elle ne lui restait plus rien désormais. Tout ce qu'elle avait était ces visages, ces noms, les noms de tous ceux qui l'avaient aimée, et qu'elle avait aimés. Et elle réalisa que cela valait plus qu'aucune possession qu'elle ait jamais eue.

Gwen voulait arrêter de marcher, s'étendre un peu, juste un peu. Mais elle savait qu'à la seconde où elle le ferait, elle ne se relèverait plus jamais.

Après elle ne savait plus combien de temps, Gwendolyn sentit ses genoux se dérober, sentit ses jambes céder sous elle. Elle trébucha, puis elle ne put arrêter la chute.

Gwen tomba sur le sol du désert dans un nuage de poussière, tournant son corps pour amortir la chute au lieu du bébé. Elle s'attendait à entendre Illepra pousser un cri, se précipiter pour l'empoigner, ou n'importe lequel des autres le faire.

Mais alors qu'elle était étendue là et jetait un coup d'œil, elle fut choquée de voir que personne d'autre n'était présent. Elle était seule. Ils avaient dû, s'en rendit-elle compte, s'effondrer quelque part ailleurs, longtemps auparavant. Elle avait marché seule pendant elle ne savait combien de temps. Même Krohn n'était plus là. Maintenant, en fin de compte, c'était juste elle. Gwendolyn, Reine de l'Anneau, serrant un bébé et laissée seule pour mourir au milieu du néant.

Ange ouvrit les yeux, frissonnant à cause du froid, pour voir le monde monter et descendre devant elle. Elle dansait lentement sur l'eau, s'élevant doucement et redescendant dans les vagues de l'océan. Elle sentit son corps encore immergé, leva les yeux pour réaliser que sa tête était à peine au-dessus du niveau de l'eau, et qu'elle s'accrochait à un morceau de bois. Son corps tout entier était gelé, immergé dans l'eau froide, et en levant les yeux elle vit le plus beau lever de soleil qu'elle ait jamais vu, illuminant l'océan, s'étalant comme un manteau. Elle se demanda depuis combien de jours elle avait flotté là.

Elle frotta l'eau salée de ses yeux, essaya de se rappeler, et tout lui revint à l'esprit en flash : l'orage féroce, les vagues formidables, le bruit du vent et la mer qui s'écrasait, les cris de tous les autres dans ses oreilles. Elle se souvint avoir été jetée par-dessus bord, se souvint la sensation de toute cette eau s'abattant sur elle, une sensation qu'elle n'oublierait jamais. Elle avait l'impression que son corps avait été déchiré en millions de morceaux. Elle était sûre qu'elle était morte.

Puis elle se remémora Thorgrin. Elle sentit une prise gelée autour de sa taille, jeta un coup d'œil et le vit, allongé sur le bois à côté d'elle, yeux fermés, un bras passé sur le morceau de bois, l'autre encore enroulé autour d'elle. Il était inconscient, mais s'accrochait encore à elle, et elle se rappela sa promesse : que quoi qu'il arrive, il ne la lâcherait jamais, jamais.

Son cœur fut envahi d'un élan de gratitude maintenant qu'elle voyait qu'il avait tenu parole. Personne dans sa vie ne s'était jamais autant soucié d'elle, avait tenu parole. Et pourtant il était là, flottant, inconscient, peut-être mort, elle ne pouvait le dire, et pourtant sa main était toujours serrée autour de sa taille, l'aidant à rester à flot, s'assurant qu'ils ne seraient jamais séparés.

« Thorgrin » dit-elle.

Elle tendit la main, le secoua, et il ne répondit pas.

Son cœur se serra. Elle regarda de plus près et vit que sa poitrine, en effet, se soulevait et retombait. Elle fut soulagée : cela voulait dire qu'il respirait. Son visage était hors de l'eau, même si le reste de son corps était dedans, donc il ne s'était pas noyé. Était-il tombé dans un coma ?

Ange regarda tout autour, espérant voir des signes des autres, de l'épave – n'importe quoi. Elle s'attendait à voir Reece et Selese, Elden et Indra, Matus et O'Connor, tous flottant non loin, tous s'accrochant à leur propre morceau de bois.

Mais tandis qu'elle parcourait les alentours du regard, son cœur se serra en ne voyant aucun signe d'eux. À son désarroi, il n'y avait rien hormis une mer vaste et dégagée, pas de débris, aucun signe de quiconque ou quoi que ce soit. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : ils étaient tous morts dans l'orage. Elle et Thorgrin étaient les seuls survivants.

« Regardez ce que le courant a rapporté », dit soudain une voix provenant de quelque part derrière elle.

Le cœur d'Ange bondit, soulagée d'entendre une autre voix humaine, quelqu'un en vie dans ces mers rudes. Mais ensuite quand elle se fit demi-tour, elle vit la source de la voix, et son cœur défailloit : devant elle se tenait un énorme navire noir, brillant dans le soleil, le navire le plus puissant qu'elle ait jamais vu, battant le pavillon rouge et noir des assassins. Une espèce sinistre, faisant même paraître les pirates amicaux. Elle vit leurs visages laids, souriant vers elle comme s'ils observaient une proie, et son estomac se serra. Elle se remémora les histoires que les autres lépreux lui avaient racontées, que ses parents avaient été tués par des assassins – et elle avait toujours voulu se venger. Elle aurait voulu que les courants les emportent, n'importe où mais pas là.

Ange tendit les bras et commença à les plonger dans l'eau, tentant de nager, de les éloigner du navire.

Les hommes rirent derrière elle, manifestement amusés par ses efforts.

Soudain, un lourd filet de corde vola dans les airs, atterrit sur elle et Thorgrin si lourdement que ce fut douloureux, elle essaya de s'en débarrasser, mais c'était inutile : elle sentit qu'elle et Thor étaient désespérément empêtrés dans le filet, et rapidement hissés hors de l'eau et dans les airs.

Elle se tortilla et cria, tentant de se libérer pendant qu'elle était soulevée de plus en plus haut, les bras dépassant des grands trous dans le filet.

« Thorgrin ! » hurla-t-elle tout en le poussant. « Réveille-toi ! S'il te plaît ! »

Mais il ne réagit pas.

Tandis qu'ils se rapprochaient du pont, Ange se tourna dans le filet et vit des dizaines de pirates debout près du bord, yeux baissés sur elle. Un qui semblait particulièrement sauvage, pas rasé, avec des dents pourries, des cheveux filasse, et un collier de véritables têtes réduites, la fixait des yeux, souriant et léchant ses lèvres.

« Faites la monter », dit-il. « Je vais m'amuser avec celle-là. »

Elle fut soulevée encore plus haut, comme un poisson pour la prise du jour, et le rire des assassins emplit l'air tandis qu'elle était mise à niveau des yeux, trempée, au-dessus du pont.

« Laissez-moi partir ! » hurla-t-elle, donnant des coups de pied et se tordant.

« Et pourquoi voudrais-tu ça, petite sœur ? » demanda l'un d'eux avec une voix rauque. « Préférerais-tu être à la merci des requins ? Ou ne préférerais-tu pas être là-haut et en vie ici avec nous ? »

Elle cracha, juste à travers le filet, sur leur visage :

« Je préférerais être morte mille fois plutôt qu'être avec vous sur votre navire. Au moins je peux faire confiance aux requins. »

Les autres assassins se moquèrent de leur chef tandis qu'il essayait le crachat de son visage, le huant et beuglant vers lui.

« On dirait qu'il a fallu une petite fille pour te remettre à ta place. »

Le rire du chef tourna vite à la rage.

« Ne t'inquiète pas », lui grogna-t-il, « quand nous en aurons fini avec toi, peut-être que je te jetterais aux poissons après tout. Au moins ce qu'il restera de toi. »

Elle ricana, décidée à bluffer.

« Mes amis me trouveront », dit-elle sèchement. « J'ai des amis très puissants sur mon navire. Ils sont tous en vie, et sont en route pour moi en ce moment même. »

Les assassins éclatèrent d'un rire tonitruant.

« Vraiment ? » demandèrent-ils. « Alors nous tremblerons dans nos bottes. »

« Thorgrin ! » hurla-t-elle à nouveau, lui donnant des coups de coude dans les côtes encore et encore. « Réveille-toi ! Je t'en supplie ! Où que tu sois, réveille-toi ! »

Elle donna des coups de coude à Thor encore et encore, mais il resta juste là, sans énergie, ne réagissant pas. Peut-être était-il vraiment mort, pensa-t-elle.

« On dirait que ton ami est mort », dit le capitaine, tandis qu'il les tirait plus près, la tirant jusqu'au niveau des yeux ; il tendit le bras et l'agrippa à travers le filet, l'amenant brusquement plus près. Il la fixa des yeux à travers le filet, à seulement quelques dizaines de centimètres, son haleine affreuse sur son visage.

« Ne t'inquiète pas », dit-il. « Nous avons un remède pour la viande morte. »

Ange baissa les yeux et le vit tirer une dague de sa taille, la plus longue qu'elle ait jamais v, et le regarda tendre le bras et la diriger vers elle. Elle cria et se tint prête, supposant qu'il allait la poignarder.

À la place, cependant, elle entendit le bruit d'une corde en train d'être coupée et réalisa ce qu'ils faisaient : ils tranchaient la portion de filet qui tenait Thorgrin.

Ange réagit. Elle enroula ses jambes autour de Thor et serra aussi fermement qu'elle le pouvait, utilisant toutes ses forces pour s'accrocher au filet et l'empêcher de tomber. Elle se tendit et lutta, s'accrochant comme si sa vie en dépendait, tandis que Thor se balançait sous elle, inconscient, suspendu au-dessus de l'océan, tenu seulement par ses jambes. Elle savait que s'il tombait, dans son état, il se noierait sûrement.

« Lâche-le ! » cria l'assassin. « Si tu ne le fais pas, tu tomberas droit dans la mer avec lui – alors vous serez tous les deux morts ! »

« Jamais ! » cria-t-elle avec défi.

Ange se cramponna comme si sa vie en dépendait, pendant que les assassins la piquaient et la poussaient avec des bâtons, essayant de la faire céder. Pourtant elle tint bon, tous les muscles de son corps tremblants, déterminée à ne jamais lâcher Thorgrin.

« Thorgrin ! » hurla-t-elle. « S'il te plaît ! Je t'en supplie. Réveille-toi ! J'ai besoin de toi ! »

Soudain un autre assassin s'avança, prit une longue massue, se recula, la balança dans un large geste, et la cassa sur ses jambes.

Ange poussa un cri, la douleur lui donna l'impression qu'elle allait la briser en deux. Involontairement, elle desserra sa prise et lâcha Thor.

Le cœur d'Ange se brisa en le voyant tomber à travers les airs, dans l'océan. Il partit là, la seule personne qui se soit jamais souciée d'elle de toute sa vie, qui avait risqué sa vie pour elle, qui avait tenu parole et s'était accrochée à elle quoi qu'il arrive. Et elle l'avait lâché. Elle ne lui avait pas retourné sa loyauté – et la loyauté comptait plus que tout dans sa vie.

Ange prit une décision soudaine. Elle ne pouvait pas abandonner Thor. Quoi qu'il arrive.

Alors que les assassins commençaient à tirer le filet sur le pont, Ange lâcha soudain et bondit loin du navire.

Elle plongea, tête la première, se dirigeant droit vers les eaux glaciales en dessous, visant le corps de Thor, qu'elle pouvait déjà voir en train de couler sous les vagues.

De là-haut, elle put regarder au loin et voir l'océan tout entier, elle jeta un œil et chercha un signe des autres, les frères de Thor, flottant quelque part là-bas, s'accrochant peut-être à des débris.

Mais il n'y en avait aucun. Ils étaient tous morts. Tous les frères de Légion de Thor. Tous morts.

Maintenant, il n'y avait qu'elle et Thor.

Tandis qu'elle plongeait vers les eaux glaciales, elle sut que l'océan les tuerait tous les deux. Mais cela ne signifiait rien pour elle.

Avoir une chance de sauver la vie de Thor était tout ce qui comptait. Et elle la saisisrait – quel qu'en soit le prix.



Un rêve de mortels

(Tome 15 de l'Anneau du Sorcier)

« L'Anneau du Sorcier a tous les ingrédients pour un succès immédiat : intrigue, contre-intrigue, mystère, de vaillants chevaliers, des relations s'épanouissant remplies de cœurs brisés, tromperie et trahison. Cela vous tiendra en haleine pour des heures, et conviendra à tous les âges. Recommandé pour les bibliothèques de tous les lecteurs de fantasy. »

—*Books AMD Movie Review, Roberto Mattos (à propos de La Quête des Héros)*

« [Un ouvrage] de fantasy épique et distrayant. »

—*Kirkus Reviews (à propos de La Quête des Héros)*

« Les débuts de quelque chose de remarquable sont là. »

—*San Francisco Book Review (à propos de La Quête des Héros)*

Un rêve de mortels est le tome 15 de la série à succès L'Anneau du Sorcier, qui commence avec la Quête des Héros (Tome 1) – en téléchargement gratuit !

Dans Un rêve de mortels, Thorgrin et ses frères luttent pour se libérer des pirates, et poursuivent leur recherche de Guwayne en mer. Tandis qu'ils rencontrent amis et ennemis, magie et armement, dragons et hommes, tous inattendus, cela changera le cours même de leur destin. Trouveront-ils enfin Guwayne ?

Darius et ses amis survivent au massacre des leurs – mais seulement pour découvrir qu'ils sont captifs, jetés dans l'Arène de l'Empire. Enchaînés ensemble, faisant face à des adversaires unimaginables, leur seul espoir de survie et de se tenir et de se battre ensemble, comme des frères.

Gwendolyn se réveille de son sommeil pour découvrir qu'elle et les autres ont survécu à leur périple à travers la Grande Désolation – et encore plus surprenant, qu'ils sont arrivés dans une terre au delà de leur plus rêves les plus fous. Alors qu'ils sont emmenés dans une nouvelle cour royale, les secrets que Gwendolyn apprend à propos de ses ancêtres et son propre peuple changeront son destin pour toujours.

Erec et Alistair, toujours captifs en mer, luttent pour se libérer de l'emprise de la flotte de l'Empire dans une évasion de nuit intrépide et osée. Quand les chances semblent au plus basses, ils reçoivent une surprise inattendue qui pourrait leur donner une seconde chance pour obtenir la victoire – et une autre chance de continuer leur attaque au cœur de l'Empire.

Godfrey et son équipe, emprisonnés encore une fois, qui doivent être exécutés, ont une dernière chance d'essayer de s'échapper. Après avoir été trahis, ils veulent plus que s'évader – ils veulent se venger.

Volusia est encerclée de tous les côtés tandis qu'elle s'efforce de prendre et tenir la capitale de l'Empire – et elle devra faire appel à une magie plus puissante qu'elle n'ait jamais connu si elle veut se prouver qu'elle est une Déesse, et devenir Dirigeante Suprême de

l'Empire. Une fois encore, le sort de l'Empire est en jeu.

Avec un univers élaboré et des personnages sophistiqués, Une Terre de Feu est un récit épique d'amis et d'amants, de rivaux et de prétendants, de chevaliers et de dragons, d'intrigues et de machinations, de passage à l'âge adulte, de cœurs brisés, de déceptions, d'ambition et de trahisons. C'est une histoire d'honneur et de courage, de sort et de destinée, de sorcellerie. C'est un ouvrage de fantasy qui nous emmène dans un monde inoubliable, et qui plaira à tous.

« [Un livre de] fantasy entraînant... Seulement le commencement de ce qui promet d'être une série pour jeunes adultes épique. »

—*Midwest Book Review* (à propos de *La Quête des Héros*)

« Une lecture rapide et facile...vous devez lire ce qu'il arrive ensuite et vous ne voulez pas le reposer. »

—*FantasyOnline.net* (à propos de *La Quête des Héros*)

« Rempli d'action... L'écriture de Rice est respectable et la prémisse intrigante. »

—*PublishersWeekly* (à propos de *La Quête des Héros*)



Un rêve de mortels

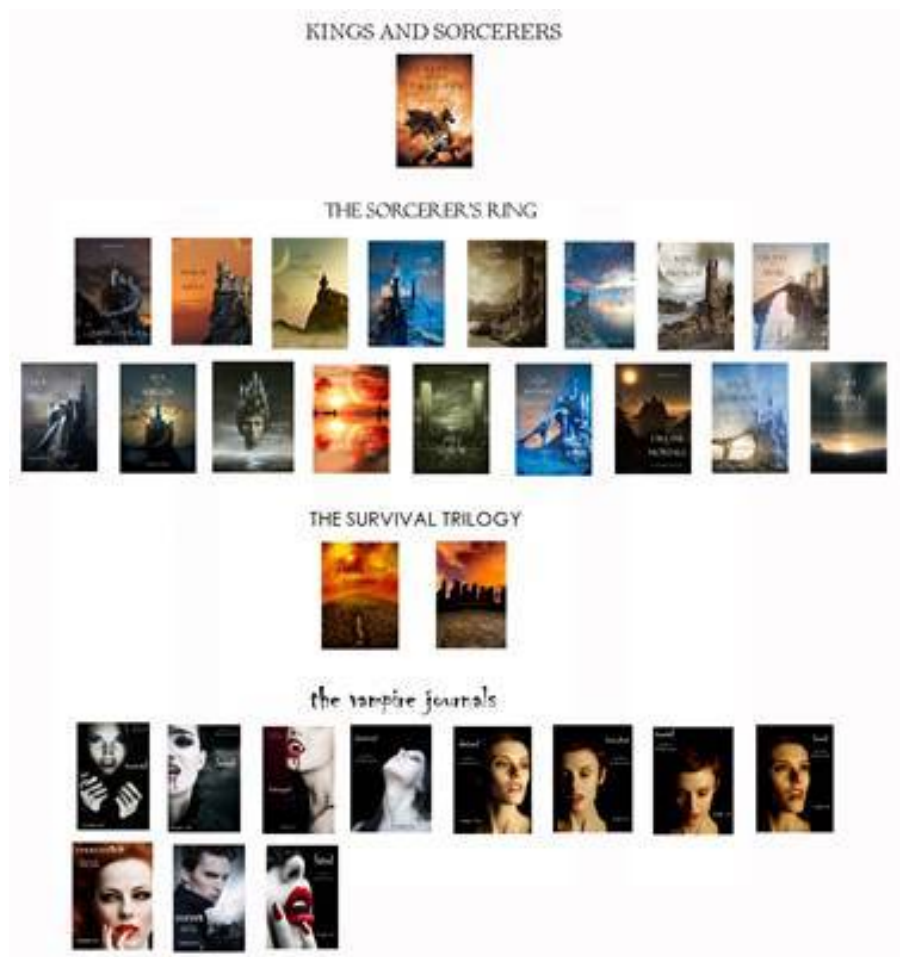
(Tome 15 de l'Anneau du Sorcier)



Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio !
Maintenant disponible sur :

Amazon
Audible
iTunes

Télécharger les livres de Morgan Rice sur Amazon maintenant!



Du même auteur

DE COURONNES ET DE GLOIRE
ESCLAVE, GUERRIERE, REINE (Tome n°1)

ROIS ET SORCIERS
LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n°1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n°2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n°3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n°4)
UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n°5)

LA NUIT DES BRAVES (Tome n°6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)

LA MARCHE DES ROIS (Tome 2)

LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)

UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)

UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)

UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)

UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)

UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)

UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)

UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)

UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)

UNE TERRE DE FEU (Tome 12)

UNE LOI DE REINES (Tome 13)

UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)

UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)

UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)

LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN: SLAVERSUNNERS (Tome n°1)

ARÈNE DEUX (Tome n°2)

SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE

TRANSFORMÉE (Tome n°1)

AIMÉE (Tome n°2)

TRAHIE (Tome n°3)

PRÉDESTINÉE (Tome n°4)

DÉSIRÉE (Tome n°5)

FIANCÉE (Tome n°6)

VOUÉE (Tome n°7)

TROUVÉE (Tome n°8)

RENÉE (Tome n°9)

ARDEMMENT DÉSIRÉE (Tome n°10)

SOUMISE AU DESTIN (Tome n°11)

OBSESSION (Tome n°12)

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur de best-sellers n°1 de USA Today et l'auteur de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, comprenant dix-sept tomes; de la série à succès SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, comprenant douze tomes; de la série à succès LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique comprenant deux tomes (jusqu'à maintenant); et de la série de fantasy épique ROIS ET SORCIERS, comprenant six tomes. Les livres de Morgan sont disponibles en format audio et papier et ont été traduits dans plus de 25 langues.

La nouvelle série d'épopées fantastiques de Morgan, DE COURONNES ET DE GLOIRE, sortira en avril 2016. Elle commencera par le tome n°1 : ESCLAVE, GUERRIERE, REINE.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), **ARÈNE UN** (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et **LA QUÊTE DE HÉROS** (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et **LE RÉVEIL DES DRAGONS** (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit sur Amazon!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc, n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, recevoir des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact!